

UNIVERSITE D'ORAN

Faculté des Lettres, des Langues et des Arts

Département des Langues Latines (Français)

École Doctorale Algérienne de Français (Pôle Ouest)

Thèse présentée pour obtenir le grade de
Docteur en Sciences du langage

Par
Karim Ouaras

Les graffiti de la ville d'Alger entre langues, signes et discours

Sous la co-direction de :

Pr. Safia Asselah-Rahal (Université d'Alger 2)

Pr. Philippe Blanchet (Université de Haute Bretagne, Rennes 2)

Soutenue publiquement le 04 mars 2012 devant le jury composé de:

Pr. Fatima Z. Lalaoui (Université d'Oran)	Présidente
Pr. Safia Asselah-Rahal (Université d'Alger 2)	Rapporteur
Pr. Philippe Blanchet (Université de Haute Bretagne, Rennes 2)	Co-rapporteur
Dr. Abdelkader Ghellal (Université d'Oran)	Examineur
Dr. Rahmouna Mehadji (Université d'Oran)	Examinatrice
Pr. Hadj Miliani (Université de Mostaganem)	Examineur

Année universitaire 2011-2012

À Maria

Remerciements

Mes remerciements vont à mes co-directeurs de thèse, Pr. Safia Asselah-Rahal et Pr. Philippe Blanchet, sans qui ce travail de recherche n'aurait pas vu le jour. Leur disponibilité, leurs encouragements et la pertinence de leurs orientations ont été d'un grand apport pour moi. Qu'ils trouvent ici l'expression de ma profonde gratitude. Mes remerciements vont également aux membres de jury qui ont bien voulu accepter de lire et d'évaluer cette thèse.

Je remercie chaleureusement mes collègues et amis du Centres d'Études Maghrébines en Algérie, Dr. Robert Parks, Hayet Lansari et Khaled Yebbous-Bensaïd, pour leur soutien constant et leur compréhension. Je remercie également mes collègues de l'Université d'Oran, de l'Université de Haute Bretagne (Rennes 2) et du Centre National de Recherche en Anthropologie Sociale et Culturelle. Nos échanges ont toujours été fructueux et constructifs. Je remercie tous ceux qui, de près ou de loin, ont contribué de quelque manière que ce soit à l'enrichissement de cette thèse, plus particulièrement Dr. Jamel. Zenati et Pr. Sidi. Md. Lakhdar Barka (Hami).

J'exprime ma profonde gratitude à Halim. Zenati qui a eu la gentillesse de mettre à ma disposition sa collection de graffiti qui m'a permis de voir le cheminement de ce phénomène langagier dans Alger. Sans oublier bien sûr, le personnel du Quotidien El Watan qui m'a facilité l'accès aux archives du journal.

Je ne saurais remercier assez mes parents qui ont toujours été présents à mes côtés malgré la distance qui nous sépare. Je les remercie du fond de mon cœur pour leur soutien et leurs encouragements constants qui ont été la source intarissable de mes motivations. Je remercie également mes frères et ma sœur qui ont toujours suivi avec beaucoup d'attention et de curiosité les moindres détails de cette recherche.

« Efxaristo para poli » à mes beaux parents, mon beau frère et toute la famille à Larnaca (Chypre), leur soutien et leurs encouragements m'ont beaucoup aidé dans l'achèvement de cette thèse.

Je tiens à remercier plus particulièrement mon épouse, Maria, pour son soutien, sa compréhension et sa patience.

Table des matières

Dédicace.....	3
Remerciements.....	5
Table des matières.....	6
Figures.....	10
Tableaux.....	12
Introduction.....	13
Chapitre I. Contextualisation historique.....	25
I. 1. Panorama ethno-sociolinguistique de l’Afrique du nord.....	27
I. 1. 1. De l’occupation phénicienne à l’Indépendance algérienne (1962).....	28
I. 1. 2. De l’Indépendance algérienne à nos jours.....	38
I. 2. Genèse et évolution de la pratique du graffiti.....	43
I. 2. 1. Étymologie.....	43
I. 2. 2. Graffiti antiques.....	44
I. 2. 2. 1. Les gravures rupestres en Afrique du Nord.....	45
I. 2. 2. 2. Les graffiti linguistiques en Afrique du Nord.....	48
I. 2. 3. Graffiti contemporains.....	52
I. 2. 3. 1. Les graffiti et la protestation politique.....	53
I. 2. 3. 2. Les graffiti et la culture Hop Hip.....	59
I. 3. Brève contextualisation de l’approche sociolinguistique.....	62

Chapitre II. Langues et identités entre l'<i>in vivo</i> et l'<i>in vitro</i>	72
II. 1. État des lieux des langues et des identités en Algérie.....	74
II. 1. 1. Législation, politiques linguistiques et données de terrain.....	76
II. 1. 2. Les langues en Algérie à l'épreuve de la politique.....	83
II. 1. 2. 1. La crise dite berbériste 1949.....	88
II. 1. 2. 2. Le printemps berbère 1980.....	92
II. 2. Les langues en Algérie : entre normes et pratiques.....	95
II. 2. 1. Les langues dans les médias.....	96
II. 2. 2. Les langues et la toile du Net.....	97
II. 3. Langues et identités au Maghreb.....	100
Chapitre III. Cadre conceptuel : Etudier Alger comme espace plurilingue et communiquant	103
III. 1. La ville d'Alger : de la Médina à la ville moderne.....	105
III. 2. Des graffiti plurilingues: approche interdisciplinaire.....	120
III. 2. 1. L'énonciation.....	128
III. 2. 2. La communication	132
Chapitre IV. Les graffiti de la ville d'Alger : perspectives urbaines	142
IV. 1. La ville et ses dynamiques.....	144
IV. 2. L'espace algérois face aux graffiti.....	154
IV. 3. À la recherche du JE énonciateur.....	166

Chapitre V. Élaboration du corpus	173
V. 1. De la notion de corpus	175
V. 2. Présentation du corpus	183
IV. 2. 1. Classification extrinsèque	191
V. 2. 2. Classification intrinsèque	193
V. 3. Présentation de photographies	200
V. 4. De la notion de support	208
Chapitre VI. Analyse ethno-sociolinguistique des graffiti	212
VI. 1. Lectures croisées de la pratique du graffiti	214
VI. 2. L'énonciation et la communication « vi-lisibles »	218
VI. 2. 1. Les graffiti comme système particulier d'énonciation	219
VI. 2. 1. 1. Mise en scène scripturale	222
VI. 2. 1. 2. Mise en scène figurative	232
VI. 2. 2. Les graffiti comme système particulier de communication	236
VI. 2. 2. 1. La communication <i>graffique</i> anonyme	236
VI. 2. 2. 2. SPEAKING : pour une lecture hysienne des graffiti	243
VI. 2. 2. 3. Pour une lecture ethno-sociolinguistique des graffiti	265
Chapitre VII. Corrélations entre choix de langues et polarités discursives dans les graffiti	286
VII. 1. Polarité politique	296
VII. 2. Polarité religieuse	305
VII. 3. Polarité identitaire	315
VII. 4. Polarité émotionnelle	329
VII. 5. Polarité sportive	332

VII. 6. Polarité transgressive.....	341
VII. 7. Polarité artistique.....	349
Conclusion.....	366
Bibliographie.....	374
Annexes.....	400

Figures

Fig. 01.	32
Fig. 02.....	41
Fig. 03.....	45
Fig. 04.....	46
Fig. 05.....	47
Fig. 06.....	48
Fig. 07.....	50
Fig. 08.....	54
Fig. 09.....	55
Fig. 10.....	55
Fig. 11.....	56
Fig. 12.....	56
Fig. 13.....	57
Fig. 14.....	58
Fig. 15.....	61
Fig. 16.....	108
Fig. 17.....	109
Fig. 18.....	111
Fig. 19.....	115
Fig. 20.....	189

Fig. 21.....	220
Fig. 22.....	291
Fig. 23.....	293

Tableaux

Tableau 1: Classification extrinsèque / Graffiti linguistiques.....	199
Tableau 2: Classification extrinsèque / Graffiti figuratifs.....	199
Tableau 3: Classification extrinsèque / Tags linguistiques.....	199
Tableau 4: Classification extrinsèque / Tags graphiques.....	199
Tableau 5: Classification intrinsèque / polarité discursive.....	200
Tableau 6: Présentations des photographies.....	200
Tableau 7: Graffiti en français.....	202
Tableau 8: Graffiti en arabe algérien.....	203
Tableau 9: Graffiti en arabe fus'ha.....	204
Tableau 10: Graffiti en Tamazight.....	205
Tableau 11: Graffiti en anglais.....	205
Tableau 12: Représentations figuratives réalisées au crayon.....	206
Tableau 13: Représentations figuratives réalisées à la peinture.....	206
Tableau 14: Pochoirs.....	207

Introduction

Faire une thèse sur les graffiti pourrait sembler étonnant à priori, car ces marquages ont, encore de nos jours, peu de « légitimité » dans le champ académique et l'étude des faits de langues via le marquage n'est qu'à ses débuts, (Bulot & Veschambres 2005). La ville est doublement marquée du point de vue scriptural et graphique. Ces marquages relèvent de deux catégories bien distinctes. L'une a trait à l'écrit officiel qui est érigé par la norme linguistique. L'autre a trait aux pratiques spontanées et ordinaires de la langue. Les graffiti constituent une expression édifiante de cette dernière catégorie.

De l'antiquité à nos jours, les graffiti n'ont jamais cessé d'exister, la pérennité de ces marquages anonymes suscite des interrogations et présente de l'intérêt pour les sciences sociales. Les attitudes vis-à-vis des graffiti se partagent entre un pôle qui les considère comme une forme d'incivisme et de vandalisme, et un autre pôle qui les considère comme une expression artistique et créative. Les débats publics et parfois académiques se trouvent prisonniers de ces deux attitudes qui rendent difficile la compréhension et le décodage des aspects complexes de la pratique du graffiti. C'est ce à quoi, la présente thèse essaiera d'apporter un nouvel éclairage qui permette de mieux appréhender ce phénomène langagier qui constitue une des expressions des métamorphoses des sociétés et des espaces.

Nombreux sont les travaux académiques qui ont traité de la thématique du graffiti, surtout aux États Unis d'Amérique et en Europe où le phénomène du graffiti a connu une évolution très rapide, (Lachmann 1988), (Bushnell 1990), (Billiez 1998), (Milon 1999), (Macdonald 2001). Le terrain africain et le terrain algérien plus spécifiquement ne comptent pas beaucoup de travaux dans ce domaine, (Dourari 2002), (Ouaras 2008 ; 2009 ; 2011), (Megtef 2008). Je tâcherai d'apporter, à travers cette thèse, une contribution à cette étude, en mettant l'accent sur les spécificités de cette pratique dans le contexte algérien.

Le phénomène du graffiti est au cœur de différentes approches qui, chacune à sa manière, essaient d'aborder et d'expliquer son mode de fonctionnement et ses

spécificités. Ces différentes approches sont à l'origine d'énormes avancées dans les travaux académiques portant sur les graffiti. Cependant, elles abordent le phénomène du graffiti dans une perspective de cloisonnement.

L'approche ethno-sociolinguistique, sur laquelle je m'appuie dans cette thèse, se veut un apport jumelant, autant que faire se peut, toutes ces approches en vue de cerner les paramètres de cette pratique langagière dans toute leur complexité. Cette complexité se laisse voir dans les rapports qu'entretiennent les graffiteurs algérois à la sphère publique (Habermas 1974) et dans les canaux d'expression dont ils disposent pour s'affirmer et se signifier publiquement et spatialement. Les graffiteurs, en investissant l'espace urbain et la sphère publique, se lancent dans la (re) définition et (re) construction de leurs identités à travers ces marquages qui impriment à leur tour une (re) définition de l'espace urbain. Ce processus d'identification est en constante négociation dans l'espace urbain investi par les graffiteurs dans le but de signifier, se signifier et de se faire reconnaître.

Contrairement à la plupart des études qui ont focalisé leurs intérêts sur les graffiteurs en tant qu'acteurs et artistes, et sur les impacts de cette pratique du point de vue réceptif, cette thèse aborde la thématique du graffiti essentiellement du point de vue de l'énoncé et de la production langagière et discursive sans pour autant perdre complètement de vue l'instance énonciative et l'instance réceptive. L'intérêt est focalisé sur les graffiti eux mêmes, dans la mesure où ils reflètent, de manière concrète, les dynamiques sociolinguistiques et sémiologiques qui dominent l'espace algérois.

L'espace en général et l'espace urbain en particulier sont d'une importance majeure pour la pratique du graffiti. Sans l'espace, le graffiti n'aurait pas eu de sens. L'espace urbain constitue le terrain de prédilection pour les graffiti, dans la mesure où il offre des supports urbanistiques adéquats et suscite une liberté de parole sous couvert d'anonymat. Inversement, l'espace urbain ne peut être conçu en dehors des graffiti, les deux univers sont intimement liés.

En sillonnant les différentes villes d'Algérie et plus spécialement Alger, terrain de mes investigations, j'ai remarqué l'ubiquité des graffiti et de tous les différents marquages qui se laissent voir sur les murs. Cette pratique occupe les moindres interstices de la ville et prend, de plus en plus, de l'ampleur. La prolifération de ces écrits peut s'expliquer par la tendance affichée par la jeunesse à imiter des groupes de tagueurs américains ou européens et aussi par toutes les conditions et les mutations socio-économiques qui caractérisent le quotidien de la société algérienne. A cela s'ajoutent tous ces événements tragiques qui se sont succédé ces vingt dernières années (les années de terrorisme, les événements de Kabylie 2001, les inondations de Bab El Oued 2001 et le tremblement de terre 2003 à Alger et Boumerdès...etc.).

Les différentes mutations sociopolitiques et culturelles en Algérie ont occupé une place privilégiée dans l'univers du graffiti algérois et jouent un rôle non négligeable dans la prolifération de ce phénomène. L'étude des variations dans les thématiques du graffiti se fait suivant les contextes environnants, ce qui m'amène indéniablement à développer mes analyses en dehors du graffiti *stricto sensu* en faisant appel à des paramètres exogènes. C'est donc autant le contexte pluridimensionnel que le graffiti lui-même qui détermine le sens de cette pratique langagière.

Les graffiteurs s'approprient les espaces de la ville pour en faire une tribune d'expression servant à mettre en valeur des discours sur différentes situations, utilisant différentes langues (arabe algérien, tamazight, français, arabe standard *fus'ha*, anglais, et autres ...), différents alphabets (graphie arabe, graphie latine et graphie tifinagh) et différentes représentations figuratives (dessins, caricatures, peintures et pochoirs), suivant la structure horizontale de la ville (quartiers) et aussi sa structure verticale (strates sociales). Il faut, néanmoins, signaler par rapport à ce point qu'au découpage géographique ne correspond pas automatiquement un découpage sociologique strict, le mélange existe partout.

Ce qui m'intéresse essentiellement dans la pratique du graffiti, c'est le brassage de langues et les discours qu'elle exprime. Analyser les graffiti de la ville d'Alger se veut une lecture du brassage de langues, de cultures, de discours et d'identités présent sur le terrain algérois qui affiche à la fois, une tendance à l'*unification*, à la

coexistence et au *conflit* (Calvet 1994). De nos jours, une des questions les plus fondamentales en rapport avec le statut des langues et des identités dans l'État national, est de situer leur fonctionnement dans le milieu urbain et dans le processus croissant d'urbanisation qui caractérise la constitution et la consolidation des États nationaux modernes, (Rodríguez-Alcalá 2002).

Les tags et les graffiti constituent un défi à bien des égards, puisqu'ils interpellent, à la fois, les usagers de la ville dans leur anonymat et les pouvoirs publics dans leur autorité qui gèrent non seulement les écrits institutionnels, ceux de l'ordre, mais gèrent aussi les écrits insubordonnés, ceux du désordre, qui exploitent de manière dominante les supports silencieux qu'offre la ville.

Les graffiteurs font de leurs marquages un investissement qui se situe dans le domaine de l'agir et de l'affect, de l'individuel et du social. Une sémiotique de l'inscription ou de la trace prend la forme du graffiti, comme le précise B. Lamizet:

« La sémiotique de l'espace des « jeunes » est une sémiotique de l'inscription – qui, d'ailleurs, renvoie les signes et les mots inscrits à un statut de traces. Cette sémiotique de l'inscription prend la forme du graffiti ou celle de l'inscription de symboles et de figures de représentation sur les murs des villes. Ces graffitis (qui ont abouti, d'ailleurs, à une expression artistique sous la forme de l'art des graphes) correspondent à l'exigence de lisibilité identitaire de la mémoire du passage des « jeunes » dans les lieux qu'ils investissent ainsi de la métonymie de leur présence. Ils rendent lisible la présence des « jeunes » dans l'espace urbain, ainsi transformé en espace de lisibilité des signes qu'ils y inscrivent » (Lamizet 2004, 89)

L'un des objectifs de cette thèse est de décoder les marquages de la ville et les examiner comme segment important du champ social. Dans cette optique, il convient d'appréhender les graffiti comme une marque linguistique et discursive permettant de comprendre la ville et ses espaces en essayant de mettre en avant les différents facteurs contextuels participant à leur avènement et à leur ubiquité.

En analysant ces marquages et ce qu'ils reflètent comme diversité et complexité, j'essaie de proposer un nouveau regard et une nouvelle approche aux faits de langue

sur le terrain algérien. J'insiste sur la teneur discursive des graffiti de la ville d'Alger et la mise en mots / la mise en signes de la dynamique ethno-sociolinguistique et urbaine d'Alger qui constitue le creuset du plurilinguisme algérien et tout ce qu'il véhicule comme spécificités identitaires, sociales, politiques, culturelles, régionales et autres. L'analyse proposée part de l'observation de l'objet lui-même en essayant de montrer comment fonctionnent, *in situ*, les choix de langues et de graphies pour énoncer des discours dans la sphère publique.

Comprendre les discours véhiculés à travers cette pratique aiderait à penser la ville comme un système social en identifiant les catégories de populations qui y vivent et les forces qui la régissent d'en bas. Il y a une interdépendance entre la ville et ces rapports de force, visible concrètement, pour le cas d'Alger, au niveau de la « *Houma* »¹ et du « *Secteur* »². C'est à partir de cette interdépendance que la problématique ethno-sociolinguistique et urbaine est formulée.

Analyser cet « *ordre du discours urbain* » (Orlandi 2001, 106) aiderait également à questionner cette surdétermination de la ville sur la périphérie, et celle de l'État sur tout autre mode d'organisation sociale. Par là, je voudrais resituer le rapport à l'espace, le statut des langues et des identités en Algérie et cerner les difficultés qu'a engendrées la politique linguistique et identitaire initiée par l'État algérien. Eu égard aux différentes manifestations de ces difficultés, j'estime nécessaire de resituer le débat sur les rapports complexes entre langues, identités et État-nation.

Les écrits officiels en présence dans l'espace urbain représentent une sorte de grammaire régie par les discours normatifs. Tandis que les écrits spontanés, les écrits du « désordre » que donnent à voir les graffiti de la ville sont délimités par « *l'ordre des préférences* » (Milon 1999) (créativité langagière). Ces deux ordres scripturaux en présence dans la ville d'Alger se supportent, se superposent sans se comprendre. Les graffiti ne se limitent pas à une simple fonction de communication, ils affichent

¹ « *Houma* », terme en arabe algérien, désigne une petite unité spatiale qui constitue le noyau d'un étroit rapport de voisinage déterminant le comportement des résidents face à leur environnement socio spatial.

² « *Secteur* », terme utilisé par les jeunes pour désigner les nouveaux quartiers, situés généralement à la périphérie.

souvent des marques de singularisation, accomplissent une fonction identificatrice et attractive dans la mesure où ils visent essentiellement à attirer le regard d'autrui à travers les différents lieux de la ville. V. Hugo, cité par R. Barthes, dit à ce propos :

« La ville est une écriture ; celui qui se déplace dans la ville, c'est-à-dire, l'usager de la ville (ce que nous sommes tous), est une sorte de lecteur qui, selon ses obligations et ses déplacements, prélève des fragments de l'énoncé pour les actualiser en secret. » (Barthes 1985, 268).

Ce lecteur de la ville pourrait s'inclure dans telle ou telle catégorie d'écrits, se sentir proche du discours exprimé, comme il pourrait également afficher son rejet. Tout dépend des représentations socio-spatiales et des compétences ethno-sociolinguistiques sous-jacentes à un message donné ou à une langue donnée.

L'étude des graffiti constitue *un* portrait de la ville et des communautés qui y vivent, *un* portrait sur la base duquel on pourrait formuler des objectifs lointains en termes de planification urbaine et de planification linguistique, dans la mesure où les graffiti redéfinissent les espaces urbains et témoignent de tous les brassages qui les caractérisent. Décrypter ces messages anonymes conduirait à reconsidérer la ville et ses dynamiques socioculturelles, comprendre les discours énoncés, analyser cet « empire des signes » (Barthes 2005) et aller à la rencontre de ces œuvres « graphiques » que les pouvoirs municipaux et une large partie de l'opinion publique considèrent, à tort, comme subculture, gribouillage, voire vandalisme.

Le corpus global recueilli depuis environs cinq (05) ans, dont une partie a été exploitée dans le cadre de mon Master, compte au total 2500 photos (*voir extraits dans le CD joint à cette thèse*) sur lesquelles j'ai pu dénombrer environ 4200 écrits (énoncés), toutes langues et tous signes confondus. En plus des photographies que j'avais prises moi-même, le corpus recueilli compte une soixantaine de copies des photographies consultées aux archives de la Maison de la Presse Tahar Djaout, Alger, relatives aux événements tragiques de la décennie noire³ (de 1988 à 2000). Une

³ La décennie noire est une expression utilisée pour désigner les années du terrorisme qu'a connues l'Algérie dans les années 1990 après l'annulation, par le gouvernement algérien, des résultats du

archive photos d'une valeur exceptionnelle relative au climat sociopolitique et économique de l'Algérie des années soixante-dix et quatre-vingt, figure également dans ce corpus. Cette archive photos a été réalisée par le photographe H. Zenati qui a eu la gentillesse de la mettre à ma disposition. Ces deux apports archivistiques m'ont permis de remonter dans l'histoire du graffiti de la ville d'Alger et de voir comment cette pratique a de tout temps accompagné l'évolution de la société algérienne, surtout dans ses moments difficiles.

La « *vi-lisibilité* »⁴ est une condition *sine qua none* dans la sélection des graffiti analysés dans ce corpus. Cette condition permet, tout d'abord, aux graffiti de mettre en mots et en signes des discours, permet ensuite à ces discours de circuler dans l'espace et le temps (*visibilité*) et permet enfin aux discours « *graffiques* »⁵ d'être objet d'interprétations (*lisibilité*).

La ville d'Alger se caractérise par la mutation de sa structure physique et sociale. Les graffiti témoignent de ces métamorphoses qui ont façonné l'espace algérois. Les murs de la ville d'Alger regorgent de graffiti, de messages et de discours en différentes langues et en différents signes. Les graffiteurs, réalisant ces marquages, disent dans un anonymat presque absolu leurs états existentiels, leurs revendications, leurs aspirations et surtout leur désespoir. Le marquage des murs traduit l'existence d'un discours, d'une volonté de communication émanant des usagers de la ville. Leurs discours sont porteurs de sens pour la ville et pour la société. Ils reflètent également la complexité pluridimensionnelle du terrain algérien.

Divers sont les questionnements que l'on peut se poser par rapport à ce phénomène langagier qui caractérise la ville d'Alger comme partout ailleurs. La complexité ethno-sociolinguistique de l'Algérie est représentée, de manière crue, à travers ces marquages qui se donnent à voir et à lire sur les murs d'Alger.

premier tour des élections législatives de décembre 1991, anticipant la victoire du Front Islamique du Salut.

⁴ « *Vi-lisibilité* », désigne, dans cette thèse, la *visibilité* et la *lisibilité* des graffiti dans l'espace urbain.

⁵ L'adjectif « *graffique* » est un néologisme qui renvoie à l'univers du graffiti de manière générique, incluant l'écriture et le dessin (graphisme).

Que révèlent les graffiti algérois sur la société algérienne en général et sur les populations d'Alger en particulier? Qu'est-ce qu'ils véhiculent comme discours? Qu'est-ce qu'ils mobilisent comme comportements, comme sociabilité et comme imaginaires? Quel rôle jouent-ils par rapport aux normes politico-idéologiques en présence dans la ville d'Alger? Comment s'articule le rapport entre Soi et l'Autre à travers ces marquages? Y a-t-il des corrélations entre le choix de langues, en présence dans la ville d'Alger, et les discours des graffiti? Et enfin, pourraient-ils constituer un système particulier d'énonciation et de communication dans le milieu urbain? Les graffiti nous invitent à réfléchir sur comment appréhender les espaces de la ville et les dynamiques qui les structurent?

L'analyse ethno-sociolinguistique, sémio-sociolinguistique et discursive des graffiti dans le milieu algérois est nécessaire pour la compréhension des dynamiques qui façonnent la ville d'Alger. Cette étude permettrait de comprendre, d'analyser et de visualiser, tant soit peu, la situation complexe de cette ville et des populations qui y résident, ce qui pourrait amener à proposer une réflexion sur des politiques qui prendraient en compte les degrés d'usage et de reconnaissance des langues en présence, *in vivo*, et prendrait en compte également la diversité de la société algérienne dans toutes ses dimensions.

La démarche suivie dans cette thèse se veut résolument empirique dans le sens où elle ne projette pas d'hypothèses et d'analyses *a priori*, mais elle part de l'étude du terrain et des « *observables* » (Blanchet 2007) qui y sont recueillis pour proposer des outils et concepts théoriques pour l'analyse de l'objet scientifique dans une perspective interprétative ouverte. La démarche choisie se traduit, sur le plan théorique, par l'interdisciplinarité convoquée : de la sociolinguistique à l'analyse du discours en passant par l'anthropologie sociale, la sémiologie, la géographie sociale, et l'histoire. Les observables sont constamment travaillés, tout au long de ma recherche, par ce va-et-vient théorique.

Pour décrire et analyser cette pratique urbaine, fort complexe, je tâcherai de l'appréhender essentiellement du point de vue de l'ethno-sociolinguistique, de la sociolinguistique urbaine et de la sociolinguistique de l'intervention (Bulot 2009).

Mais dans ce genre d'étude à sujet complexe, il me semble utile de convoquer des ressources scientifiques diverses et complémentaires en faisant appel à des outils linguistiques, sémiologiques, anthropologiques et autres.

Cette thèse se présentera en sept (07) chapitres. Le chapitre I se veut une brève incursion dans le contexte historique de l'Afrique du Nord qui permet de remonter aux sources du contact de langues et de cultures qui caractérise cette région du monde. Puiser dans l'histoire est plus qu'indispensable pour situer et comprendre les spécificités des dynamiques ethno-sociolinguistiques, propres à l'Afrique du nord et à l'Algérie plus particulièrement. Dans ce même chapitre, je propose un bref historique du phénomène du graffiti, de son avènement à nos jours en mettant l'accent sur le phénomène du graffiti en Algérie. Il en va de même pour la discipline dans laquelle s'inscrit fondamentalement le thème de ma recherche : les sciences du langage / sociolinguistique.

Dans le chapitre II, je m'intéresse aux rapports complexes qu'entretiennent les langues avec les identités qu'elles véhiculent, ainsi que les incohérences qui caractérisent leur gestion en Algérie et au Maghreb de manière générale. Ce chapitre s'amorce, tout d'abord, par un état des lieux des langues et des identités en Algérie, à partir des textes législatifs et à travers le cheminement politique de l'État algérien. J'y aborderai ensuite l'usage des langues sur le plan normatif et pratique et je mettrai en évidence les conceptions *in vivo* et *in vitro* des langues et des identités en Algérie. Je conclus ce chapitre par la position des États maghrébins par rapport aux langues et aux identités qui façonnent le panorama historique et socioculturel nord africain.

Pour situer le cadre de ma recherche, le chapitre III propose un bref historique de la ville d'Alger, de ses spécificités et de sa complexité en tant que terrain de recherche. Dans ce chapitre, l'accent est mis sur le cadre conceptuel de ma recherche. L'étude des graffiti dans l'espace urbain s'inscrit dans une perspective interdisciplinaire où les langues, les signes, les énonciateurs, les discours et l'histoire s'imbriquent pour donner du sens à cette pratique langagière. L'espace urbain est soumis à un essai d'interprétation révélant ses spécificités significatives et ses symbolismes parlants.

Le chapitre IV propose quelques éléments de lecture des processus d'urbanisation à partir, entre autres dynamiques sociales, du substrat ethno-sociolinguistique et discursif et à partir d'une analyse des rapports existant entre l'espace urbain et la composante humaine qui l'alimente. Les graffiti de la ville d'Alger sont l'une des manifestations du rapport complexe à l'espace. L'accent sera mis sur l'acte d'énoncer *graffiquement*, sur les contextes où se réalise l'acte en question, sur les instruments linguistiques et figuratifs et enfin sur les finalités de cet acte d'énonciation.

Le chapitre V est consacré à la présentation du corpus analysé dans le cadre de cette thèse. L'accent est mis sur la complexité de la notion de corpus, elle-même (Blanchet 2007), la présentation détaillée du corpus analysé et la notion de support qui est indispensable pour la compréhension de ce phénomène langagier.

Dans le chapitre VI, je propose quelques lectures analytiques des graffiti en tant que système particulier d'énonciation et de communication. Dans un premier temps, je propose un bref récapitulatif de la littérature relative à la pratique du graffiti dans le monde. Dans un second temps, je m'attarde sur les spécificités de l'*énonciation graphique* et de la *communication graphique* en ayant recours à quelques approches modélisantes de la communication, Hymes (1964) et Blanchet (2000).

Le chapitre VII montre comment fonctionnent les corrélations entre choix de langues et de signes et polarités discursives dans la pratique du graffiti.

Cette étude conduirait à voir comment se dit la richesse pluridimensionnelle de la ville et comment intervenir pour inscrire cette dernière dans une durée créatrice en assumant son passé, son présent et son avenir, ce qui devrait inspirer, de nombreuses initiatives tant sur le plan sociolinguistique, identitaire, culturel que politique. Les politiques de développement économique ne devraient pas éclipser les dynamiques socioculturelles qui caractérisent la ville d'Alger. Le graffiti dans Alger pourrait constituer un point de départ à l'amorce des politiques visant à accompagner ces dynamiques urbaines vu qu'il reflète la richesse socioculturelle du terrain et surtout la gravité des bouleversements et des tensions qui minent la société algérienne sur le plan linguistique et identitaire.

La compréhension des discours énoncés à travers la pratique du graffiti de nos jours pourrait donc être conçue comme un préalable à la compréhension des dynamiques sociales et urbaines qui nécessitent une prise en charge sérieuse de la part des usagers de la ville en tant qu'acteurs de la vie de tous les jours et des pouvoirs publics en tant qu'aménageurs. Elle pourrait être conçue également comme un préalable à une véritable politique de développement ciblant la ville, son urbanité, sa durabilité et les populations qui y vivent.

Chapitre I

Contextualisation historique

La pratique du graffiti constitue une expression effective du plurilinguisme qui caractérise la société algérienne dans toute sa diversité. Pour remonter aux sources du contact des langues et des cultures dans cette région du monde, une brève incursion dans le contexte historique me paraît indispensable à la compréhension du cadre situationnel et contextuel de ma recherche. Je considère cette démarche comme étant une manière de toucher au *background* qui sert de base au brassage de langues et de cultures représenté, à un certain degré, par les graffiti en Algérie. Puiser dans l'histoire est plus qu'indispensable pour situer et comprendre les spécificités des dynamiques ethno-sociolinguistiques, propres à l'Afrique du nord et à l'Algérie plus particulièrement.

Dans ce même chapitre, j'essaierai également de retracer l'histoire du phénomène du graffiti, de son avènement à nos jours en mettant l'accent sur le phénomène du graffiti en Algérie. Il en va de même pour la discipline dans laquelle s'inscrit le thème de notre recherche : les sciences du langage / sociolinguistique.

I. 1. Panorama ethno-sociolinguistique de l'Afrique du nord

De tout temps, de nombreux chercheurs se sont penchés sur l'histoire des populations de l'Afrique du nord. La majorité des travaux de recherche effectués, surtout entre le XVIII^e et le XIX^e siècle, a trait à la désignation de ces populations et aux ethnonymes qui leur sont appliqués depuis les temps reculés de l'histoire de cette région du monde. La dénomination - acte magistralement politique surtout aux temps de la colonisation - de ces populations par les différents conquérants peut être perçue comme une entrée dans les grands moments de l'histoire de l'Afrique du nord.

Ainsi, les populations qui y résident sont désignées sous le nom de *Berbères*, alors que sur le plan local, ces mêmes populations se considèrent *Amazigh* (Pl. *Imazighen*) (Homme libre), comme en témoigne le géographe français, A. Bernard:

« Les populations indigènes de l'Afrique du nord et celles de l'Algérie en particulier sont ordinairement désignées sous le terme de Berbères. Ces populations se donnent à elles-mêmes le nom d'Imaziren et leur langue s'appelle le Tamazirt ; ceux de la Kabylie du Djurdjura se disent Zouaoua. » (Bernard 1929, 81-82).

L'Afrique du nord a, de tout temps, fait l'objet de conquêtes. C'est une région marquée par le passage de plusieurs conquérants venus de contrées lointaines. Le résultat en est un brassage socioculturel et ethnolinguistique. Le panorama ethno-sociolinguistique de cette région du monde, produit de ses différentes péripéties historiques et de sa géographie, offre un terrain de recherche des plus originaux sur le plan de la coexistence des langues et de l'interculturalité.

Les Berbères (*Imazighen*) constituent les premiers habitants connus de l'Afrique du nord. Leur langue, le tamazight, est vieille d'environ 5000 ans (Benrabah 1999), l'usage écrit de cette langue est très réduit. Les quelques traces de cet usage ont survécu grâce aux graffiti et peintures rupestres. M. Kerrou retrace un bref historique des Berbères en Afrique du nord en ces termes :

« En effet, les Berbères constituent la population originelle de l'Afrique du nord, vaste zone géographique qui est limitée à l'ouest par l'Atlantique, à l'Est par

l'Égypte, au Nord par la Méditerranée et au Sud par le Niger.[...] Ils se retrouvent au Maroc (Haut Atlas, Sous, Anti-Atlas, Moyen Atlas et Rif), en Algérie (Kabylie, Aurès, Mزاب, Hoggar), en Tunisie (extrême sud Tunisien et île de Djerba) et en Libye (Djebel Nefoussa et Zouara). En réalité, ils n'ont pu conserver leurs spécificités culturelles et linguistiques que dans les zones montagneuses d'accès difficile. C'est à travers la survivance de la langue berbère qu'a survécu la culture berbère en se modelant selon le lieu de résistance: les montagnes. Ailleurs, ils se sont mélangés aux Arabes en adoptant leur langue et leur religion mais en résistant à travers les révoltes, schismes et traditions qu'ils ont perpétués tels que le culte des saints et autres pratiques culturelles. Ils ont également pu imposer leurs chefferies tribales et fonder du XIe au XVe siècles de brillantes dynasties: almoravide, almohade, hafside et mérinide. » (Kerrou 1997, 80).

Les Berbères préfèrent se servir des langues des différents conquérants qui se succèdent sur leur territoire, à leur tête les Phéniciens qui fondent Carthage en 860 av. J.-C. dont la langue officielle est le Punique. Les restes de cette langue sont visibles, de nos jours, dans le berbère (*Tamazight*) moderne surtout dans le domaine de l'arboriculture (Benrabah 1999).

I. 1. 1. De l'occupation Phénicienne à l'Indépendance algérienne (1962)

Au début, les Phéniciens n'ont pas rencontré de difficultés à s'installer sur les territoires nord africains, leur présence sur ces territoires s'est effectuée dans une perspective commerciale. E. Mercier fait remarquer par rapport à la présence phénicienne en Afrique du nord ce qui suit :

« Les relations commerciales avec les indigènes étaient le but de ces courses aventureuses et, pour assurer la régularité des échanges, des comptoirs ne tardèrent pas à se former. Les Berbères ne firent probablement aucune opposition à l'établissement de ces étrangers, qui, sous l'égide du commerce, venaient les initier à une civilisation supérieure, et dans lesquels ils ne pouvaient entrevoir de futurs dominateurs. Il résulte même de divers passages des auteurs anciens que les indigènes étaient très empressés à retenir chez eux les Tyriens. Quant à ceux-ci, ils se présentaient humblement, se reconnaissaient sans peine les hôtes des aborigènes et se soumettaient à l'obligation de leur payer un tribut. » (Mercier 1888, 2).

On voit bien que le but recherché est purement commercial, mais la prépondérance économique de Carthage a complètement altéré les relations qui la liaient avec les autochtones. Elle a non seulement cessé de payer le tribut aux autochtones, mais elle les a réduit au rang de vassaux et leur a imposé de payer un tribut aux Phéniciens. Cette situation désastreuse n'a pas laissé les populations autochtones indifférentes. Celles-ci se sont organisées et se sont révoltées contre Carthage, mais sans grande réussite.

Après les guerres puniques et la destruction de Carthage et dès l'an 40 ap. J.-C., l'élément latin s'établit en Afrique du nord avec l'arrivée des Romains qui occupent la Numidie centrale (l'Algérie d'aujourd'hui). C'est à cette époque-là que se sent la différenciation linguistique dans cette région. Une partie de la population berbère se laisse romaniser, cette partie concerne ceux qui sont désignés par le terme « *romani* ». Une autre partie, par contre, refuse de s'aligner aux Romains. Ce sont les Maures qui restent très attachés à leurs coutumes et leurs langues (Benrabah 1999). Ces derniers ne tarderont pas à se montrer hostiles envers les Romains en se convertissant au Christianisme que Rome persécute. Et ils s'en détournent lorsqu'il deviendra la religion officielle de l'Empire romain (Benrabah 1999).

En 429, les Vandales viennent occuper l'Afrique du nord. Et dès leur arrivée en Berbérie, ils obligent les Romains à établir un traité de paix avec eux en 435 (Mercier 1888). Comme religion, ils imposent l'Arianisme et célèbrent le culte aryen en langue gothique et utilisent parallèlement la langue latine dans le domaine de la législation et de la diplomatie. Le Royaume vandale ne réussit pas à s'implanter en Afrique du Nord. L'intervention de l'armée Byzantines était à l'origine de sa disparition.

Les Byzantins font leur entrée pour remplacer les Vandales, mais cette entrée s'est soldée par un échec vu que les Arabes arrivent pour répandre l'Islam et par là, la langue arabe. Ils réussissent à annexer sans trop de difficulté la Syrie, la Palestine et l'Egypte en 640.

« Quand les Arabes abordèrent l'Afrique byzantine, ils n'avaient, depuis qu'ils avaient franchi l'isthme de Suez (640), rencontré aucun obstacles sérieux. Moins de

4.000 hommes avaient suffi pour régler, en une bataille, le sort de l'Égypte, où les Coptes persécutés accueillirent, avec enthousiasme, les envahisseurs. » (Julien 1964, 13).

Les Arabes tentent d'occuper l'Afrique du nord, pour la première fois, en 647. Cette tentative est effectuée par *Abdellah Ibn Saâd*, gouverneur d'Égypte, à la tête d'une armée de 20.000 soldats, mais c'est en 670 que leur chef *Oqba Ibn Nafi*, à la tête d'une armée d'environ 150.000 soldats, réussit à s'établir en Afrique du nord en fondant une citadelle appelée *Kairouan* qui consolide cette conquête militaire. Les nouveaux conquérants se heurtent à la résistance farouche des Berbères et des Byzantins dirigée par *Koseyla* qui arrache *Kairouan* à ses fondateurs et tue *Oqba Ibn Nafi* et ses cavaliers à Tehouda, non loin de Biskra où il est enterré (l'Oasis Sidi Oqba). *Koseyla* sera maître de *Kairouan* de 683 à 686, mais cette victoire ne dure pas trop longtemps vu que, *Zoheir Ibn Qais*, compagnon de *Oqba Ibn Nafi* revient en Afrique du Nord avec des renforts d'Égypte pour venger *Oqba*. Il reprend *Kairouan* et tue *Koseyla* lors d'un rude combat qui a opposé l'armée de *Zoheir Ibn Qais* à celle de *Koseyla* à Mems près de *Kairouan* (Julien 1964).

Diha, princesse berbère, que les Arabes surnomment la *Kahina* (*Prophétesse*), reprend la lutte contre les conquérants arabes, mais en 701 ou 702, ces derniers viennent à bout des Berbères et causent la mort de cette princesse dans la région des Aurès. G. Marçais résume la chute de la résistance berbère en ces termes :

« La chute de Carthage, capitale byzantine, et la mort de la Kahina, âme de la résistance berbère, marque la fin de la période héroïque. Pendant les quelques vingt ans qui vont suivre, les Musulmans ne connaîtront pas de difficultés notables. Ce n'est pas que l'ère des expéditions soit close. Jamais aucun chef musulman n'en conduira de plus productives que Moussa Ben Noçair ; mais elles ont l'allure de promenades militaires. Chez les Berbères, le ressort semble brisé. [...] Leur traditionnelle absence de solidarité, leur désunion facilitaient la tâche des Orientaux, mais deux mesures générales devaient surtout instaurer des rapports pacifiques entre immigrés et indigènes : la propagation méthodique de l'Islam parmi ces derniers et leur enrôlement en masses pour la conquête de l'Espagne. » (Marçais 1946, 35).

La conquête arabe s'étend jusqu'en Espagne. *Tarek Ben Ziyad*, un Berbère converti à l'Islam, met fin à l'empire Wisigoth (711) et permet aux musulmans de s'installer pour longtemps dans la péninsule ibérique (Benrabah 1999). C'est à partir de cette époque justement que la langue arabe commence à connaître son essor en Afrique du nord. Les habitants des villes de cette région abandonnent progressivement le latin au profit de l'arabe alors que la campagne reste largement berbérophone.

Avec la conquête arabe, l'Afrique du nord recevra une nouvelle dénomination; *al Maghrib (Couchant)* qui fera d'elle un prolongement géographique de *al Machriq (Levant)*. Cette aire géographique, désormais sous l'influence des conquérants arabes, connaîtra une unification religieuse et linguistique qui fait entièrement abstraction des langues, des cultures locales et de tout l'héritage construit jusque-là. L'Islam et son médium, la langue arabe, s'imposent comme le projet unificateur de ce nouvel espace géographique.

La soumission des Berbères à la domination arabe ne s'est pas faite sans difficulté, comme le note G. Marçais :

« Amorcée en 647, l'annexion du pays (Afrique du Nord) peut être considérée comme à peu près réalisée vers 710. Il n'avait pas fallu moins de cinquante-trois ans pour acquérir un résultat d'ailleurs précaire, car l'ère des difficultés allait bientôt se rouvrir ; elle ne prendra fin qu'au début du IXe siècle. Soit plus de cent cinquante ans de lutte ouverte ou d'hostilité latente, un siècle et demi pendant lequel la conquête arabe avait subi des échecs qui avaient l'allure de faillites et qui remettaient l'avenir de l'Islam en Occident. » (Marçais 1946, 27-28).

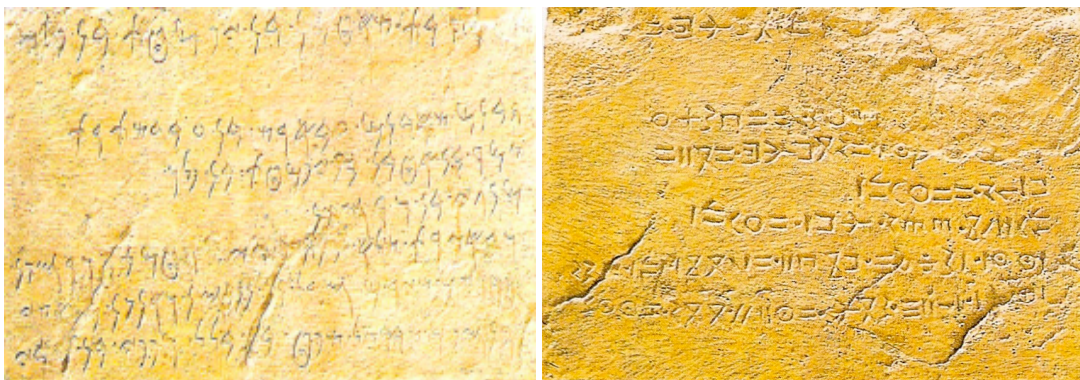
La conquête de l'Afrique du nord apparaît comme l'entreprise la plus laborieuse que les conquérants arabes aient réalisée, ce qui n'était pas le cas pour tous les pays de l'Orient, annexés en un temps record. G. Marçais considère à ce propos que :

« Nul pays ne lui [Islam] coûta de plus longs efforts pour le dompter. Il n'avait guère fallu plus de quatre ans pour réduire la Mésopotamie, sept pour ajouter tout le pays iranien. Des actions échelonnées avaient de même permis d'annexer la Palestine et la

Syrie. Quand à l'Égypte et à l'Espagne, leur conquête fut plus rapide encore : trois ans pour l'une et pour l'autre. » (Marçais 1946, 27).

La langue arabe, présentée comme organiquement liée à l'Islam, acquiert une légitimité, voire une autorité religieuse auprès des populations locales, c'est la langue divine. Elle est pratiquement intouchable, elle est faite langue de l'Islam qui appelle à la soumission et l'abnégation. Ce rapport organique Religion - Langue est opérationnel encore de nos jours, les politiques et surtout les partisans de l'idéologie arabo-islamiste, s'en servent à outrance au point où ils dénigrent même la vitalité de l'arabe parlé ou l'arabe « dialectal » - issu pourtant de la langue arabe *fus'ha* ayant des siècles durant côtoyé les différentes langues déjà présentes en Afrique du nord - qui représente une preuve indéniable du patrimoine commun et divers de cette région.

La « déberbérisation » et l'arabisation partielles de l'Afrique du nord se sont faites dans des situations de coexistence et de conflit sans fin. Les graffiti retrouvés un peu partout en Afrique du nord surtout dans le grand Sahara au *Tassili*, à *Kairouan*, *Dougga* et *Gafs* attestent de l'utilisation du latin et du berbère (*Tifnagh*) jusqu'aux XI^e et XII^e siècles (voir *fig. 01*). Ces graffiti antiques renseignent sur un nombre infini d'éléments historiques, culturels et ethnolinguistiques de la coexistence qui a longtemps caractérisé l'Afrique du nord.



(Hachid 2000, 178)

Fig. 01. Dougga, Tunisie

Inscription bilingue, libyque-punique, du mausolée élevé à la mémoire de Massinissa, à Dougga (138 av. J.-C.).

La propagation de l'Islam qui se fait par le biais des mosquées et des écoles coraniques « *Medersa* » arrive, petit à petit, à imposer la langue arabe comme seule

langue légitime, par le simple fait religieux, devant le tamazight et toutes les autres langues en présence dans cette région. L'impact sur les populations autochtones est immense vu qu'elles intériorisent cet aspect divin et sacré accolé subrepticement à l'arabe et en acceptent la supériorité par rapport à leur propre langue. M. Benrabah en résume cette situation en ces termes :

« C'est cette association de l'islam et son véhicule l'arabe classique, qui, très tôt donne à cet idiome son caractère sacré. L'impact sur les populations est immense. Désormais, les Berbères vont considérer la langue dans laquelle "Allah a transmis son message au prophète Mohamet" comme un idiome divin. Ils intériorisent cet aspect et en acceptent la supériorité. Une autre cause probable de cette attitude négative est l'existence d'une graphie arabe qui commence à être sacralisée au détriment de l'écriture tfinagh qui n'est toujours pas valorisée. » (Benrabah 1999, 33).

Une autre explication de ce rapport organique entre l'Islam et la langue arabe est donnée également par G. Marçais :

« [...] L'arabe était associé à la fortune de l'Islam, langue du Livre révélé, du Coran, dont toute traduction dans un autre idiome eût semblé sacrilège et dont la compréhension nécessitait l'acquisition de l'arabe. » (Marçais 1946, 42).

Après la défaite militaire des troupes berbères, la domination musulmane impose aux populations autochtones, non converties à l'Islam, de payer l'impôt aux nouveaux maîtres pour échapper à l'esclavage. Ce régime de tutelle tarifée n'arrange guère les populations autochtones, c'est pourquoi la conversion vers l'Islam s'imposa comme l'unique échappatoire. G. Marçais dit à juste titre que :

« Pour se garantir contre le pillage et la servitude, la seule ressource est la conversion. Et l'on se convertissait en masse, quitte à revenir aux pratiques des ancêtres dès que les cavaliers arabes avaient disparu et à se mettre de nouveau à l'abri de leurs exigences par une semblable profession de foi dès leur retour dans le pays. » (Marçais 1946, 39).

Le mouvement de conversion vers l'Islam chez les populations autochtones permettra, à long terme, à la langue arabe de s'imposer comme la seule voie d'expression de la foi musulmane, sans pour autant faire disparaître les langues en présence à cette époque.

Les populations rurales et montagnardes ne subissent que très faiblement cette influence linguistique étrangère et continuent à utiliser leur propre langue, le Tamazight dans toutes ses variétés. Il faut signaler aussi que dès l'invasion Hilalienne, deux types de parlers arabes vont coexister en Afrique du nord ; une variété citadine transmise par les premiers musulmans venus dès le VIIe siècle et une autre variété, bédouine, propagée par les *Beni Hilal*, qui est l'ancêtre des parlers ruraux et modernes.

A partir du XVe siècle, la situation des royaumes nord africains se détériore, ce qui facilitera à d'autres conquérants de venir s'installer sur ces territoires. Je m'intéresserai ici plus exactement à la situation de l'Algérie.

En 1415, les Portugais occupent une partie de l'Oranie jusqu'en 1437, les Espagnols s'emparent de Melilla, de Bougie et d'Oran jusqu'en 1790. En 1516, les habitants d'Alger font appel à l'Empire ottoman pour leur venir en aide afin de chasser les Espagnols de l'île (*Penon*) qui se trouve en face de la ville d'Alger. Les Turcs ne tardent pas à venir s'installer dans les différentes villes côtières du pays. Sous la pression des Turcs, les Espagnols quittent *le Penon* en 1529.

L'occupation ottomane de l'Algérie à partir du XVIe siècle se caractérise par la coexistence de communautés bien distinctes du point de vue ethnique, religieux et linguistique. Les Ottomans n'ont pas favorisé le développement de leur littérature, de leur culture et de leur langue. L'influence turque est concrètement visible sur le vocabulaire des parlers urbains, à l'instar des parlers algérois, tlemcenien, constantinois et bougiote.

Les Ottomans, ayant les yeux rivés vers la mer qui constitue, grâce à la piraterie, la source de leur fortune, ont permis aux régions de l'intérieur de s'arabiser et de

s'islamiser davantage et à l'arabe algérien de se développer pour devenir l'idiome des relations diplomatiques et l'idiome d'une poésie d'expression populaire dite *Cheir El Melhoune* qui est d'une grande valeur esthétique. M. Benrabah en résume ainsi cette influence.

« Certaines villes comme Tlemcen s'arabisent finalement au point où l'idiome des relations diplomatiques dévient l'arabe local. On en veut pour preuve la lettre rédigée dans le parler arabe de Tlemcen qu'Ibn Redhuan (caïd des Béni Amer, mezuar au royaume de Tlemcen) adresse au roi Charles Quint en février 1535. Plus qu'une langue de la diplomatie, l'arabe dans sa forme algérienne acquiert une vitalité telle que, dès le XVI^e siècle, il commence à véhiculer une poésie d'expression populaire dite Ech-chi'r el Malhoun. D'une grande valeur esthétique. Elle n'a rien à envier à la littérature classique avec laquelle elle rivalise. Des documents existent pour attester de cette riche littérature et l'on considère Sidi Lakhdar Benkhrouf de Mostaganem (qui aurait vécu aux environs de 1550) comme étant le premier poète dans le genre. » (Benrabah 1999, 42).

Durant cette période, les villes côtières algériennes vivent un cosmopolitisme jamais connu auparavant, et vivent une situation de contact de langues et de cultures très enrichissante. Il y a une présence importante de langues européennes; l'espagnol à l'Ouest du pays, l'italien à l'Est et la langue française dans la plupart des ports algériens et méditerranéens.

Dans les grandes villes, les habitants parlent arabe local, berbère, judéo-arabe et quelques rudiments de toutes les langues étrangères en présence dans le pourtour méditerranéen, d'où la naissance d'une sorte de *Lingua franca* qui facilite les échanges commerciaux dans l'ensemble des ports de la Méditerranée (Dakhliya 2008).. Toute cette diversité linguistique a des conséquences considérables sur l'arabe local qui reflète une profonde influence berbère, contrairement aux parlers arabes orientaux qui reflètent une influence araméenne. K. Taleb Ibrahim en résume ainsi cette diversité linguistique :

« Durant toute cette période et même avant l'arrivée des Ottomans, les Algériens ont aussi été en contact avec des langues européennes. Ce fut, notamment, le cas de

l'espagnol dans l'Ouest du pays, en raison d'abord de la présence coloniale espagnole durant trois siècles dans la ville d'Oran. Puis, plus tard, de la présence sous l'occupation française d'une forte proportion de colons d'origine espagnole, réfugiés économiques profitant des opportunités offertes par le développement de la nouvelle colonie ou réfugiés républicains fuyant la répression franquiste. Ce fut le cas aussi de l'italien dans les villes côtières de l'Est, longtemps en contact avec les grands ports italiens (échanges commerciaux, rivalités entre marins italiens et corsaires algériens), puis devenues villes d'accueil de colons d'origine italienne attirés eux aussi par la colonisation française. » (Taleb-Ibrahimi 2004, 211-212).

L'arabe algérien et le tamazight connaîtront ensemble une influence inégalée dans leur histoire, c'est celle de la langue française qui a été, tantôt en concurrence, tantôt en coexistence avec les langues locales depuis l'occupation française de l'Algérie en 1830, survenue après l'incident connu sous le nom du « *Coup d'éventail* ». Mais la présence de la langue française dans le bassin méditerranéen remonte à la fin du XVI^e siècle, début XVII^e siècle, avec l'installation de la flotte française dans les ports de l'Empire Ottoman. H. Gümüş soutient, dans un article consacré à l'histoire de la langue française dans les territoires de l'Empire ottoman que :

« La France ayant une prépondérance dans les ports ottomans, les bateaux de commerce des autres pays commencent à dresser le drapeau français et la langue française devient ainsi une langue vivante dans les territoires ottomans. Les bateaux de commerce des autres pays contactaient les régies et les bureaux pour leur orientation. Il y avait de plusieurs bureaux et régies de contacts à Istanbul, à Izmir, Antalya, Adana, Hatay, Beyrouth, Damas, Alexandrie, dans les villes de port en Grèce, jusqu'à Bagdad etc. Des employés et dirigeants de ces régies françaises (les levantins) avaient senti le besoin d'avoir une éducation. Et des gens qui s'occupent du commerce voulaient apprendre le Français. C'est la raison pour laquelle la France a commencé à ouvrir des écoles et des collèges dans les Etats ottomans. Parler le français et avoir un enseignement en Français est devenu une mode. Au début du XIX^e siècle dans les territoires ottomans, plus de trois millions gens parlaient le Français. » (Gümüş 2009, 109).

La Régence d'Alger, province de l'Empire Ottoman, a accordé à la France quelques privilèges commerciaux sur les côtes d'Afrique du nord. C'est ainsi qu'en 1560, Thomas Lenche, un Corse établi à Marseille, fonde à quelques kilomètres de La Calle, du côté de Bône (Annaba), le *Bastion de France* qui détiendra le monopole de la pêche du corail pour une longue période et qui sera utilisé illégalement pour l'exportation du blé. Ce site est au cœur des relations franco-algériennes, tantôt bonnes, tantôt mauvaises jusqu'à la conquête de l'Algérie en 1830.

Un contact harmonieux régnait à cette époque entre la langue française et les langues locales d'Afrique du nord et des côtes méditerranéennes, mais la politique coloniale du gouvernement français du XIXe siècle a tracé une autre trajectoire à cette atmosphère harmonieuse. Avec l'incident du « *Coup de l'éventail* » donné par le Dey d'Alger en 1827 au Consul Général de France, Pierre Duval - suite à des créances que la France se refuse de rembourser - le gouvernement français, trouvant par là un prétexte à la conquête de l'Algérie, lance une expédition punitive contre Alger et adopte une politique de razzia et de destruction systématique des villages, des cultures et des langues pour élargir son occupation à travers tout le territoire.

La dépossession culturelle se fait avec l'introduction de la langue française et du système éducatif français dans les écoles et l'interdiction des autres langues en usage dans le pays. Les Algériens se rabattent sur l'enseignement religieux, dispensé exclusivement en langue arabe dans les « *Medersa* » pour faire face l'enseignement français qu'ils assimilent à une campagne de dépersonnalisation et d'évangélisation. K. Taleb Ibrahimi dit à ce propos :

« Toutefois, c'est le français qui a le plus perduré et influencé les usages, bouleversé l'espace linguistique et culturel algérien. Les circonstances de son intrusion, dans cet espace, lui ont conféré un statut particulier dans la société algérienne coloniale et post coloniale. Le français, langue imposée au peuple algérien par le feu et le sang, a constitué un des éléments fondamentaux utilisés par le pouvoir colonial pour parfaire son emprise sur le pays conquis et accélérer l'entreprise de déstructuration, de dépersonnalisation et d'acculturation d'un territoire devenu partie intégrante de la "mère patrie", la France. » (Taleb-Ibrahimi 2004, 212).

Mais, très tôt, les Algériens se rendent compte de la nécessité d'avoir accès à l'école, seule issue pour atteindre la promotion socio-économique. Le droit à l'instruction s'impose alors comme priorité pour les Algériens.

« L'école, désormais dissociée des autres aspects de la colonisation, sera bientôt considérée comme une nécessité et un moyen de promotion économique. Les Algériens vont mesurer, dès lors « l'avantage qu'ils peuvent retirer de la solarisation pour leur inscription sociale dans l'ordre colonial, accès à la fonction publique, aux professions libérales, aux emplois économiques. Mais plus encore, ils ont compris qu'il fallait s'approprier la langue de l'occupant et son mode de pensée pour le contrer sur son propre terrain, qu'il fallait s'armer de ses propres armes pour entrer dans le monde moderne, pour mieux s'opposer à la présence coloniale et se défendre contre l'oppression et l'injustice. Le pays devait, à tout prix, sortir du monde de l'ignorance dans lequel vivait la majorité du peuple. » (Taleb-Ibrahimi 2004, 212).

Les résultats de cet engouement pour l'instruction, n'ont pas été satisfaisants vu que la majorité du peuple algérien, surtout dans les régions rurales, est restée hors circuit et n'a bénéficié d'aucun avantage scolaire, contrairement aux zones urbaines qui ont connu un taux de scolarisation relativement plus élevé.

I. 1. 2. De l'Indépendance algérienne (1962) à nos jours

En 1962, l'Algérie se caractérise par une diversité linguistique très importante. Les langues en présence sont l'arabe algérien, le tamazight dans ses différentes variantes (*thaqvaylith, thachawith, thamzavith, thachenwith, thaterguith...*etc.), le français, l'espagnol dans certaines régions de l'Ouest, l'italien à l'Est et l'arabe *fus'ha*, dont l'usage s'accélère avec la mise en œuvre de l'école fondamentale en 1978.

De 1962 à 1978, la langue française a connu ses heures de gloire en Algérie. D'énormes efforts, en termes de scolarisation dans cette langue, sont déployés par l'Algérie indépendante en coopération avec la France. La langue française avait une place plus qu'indispensable dans la formation de l'élite algérienne et la construction du jeune État algérien. Mais, cette situation n'a pas duré longtemps, le panarabisme a pris le dessus et a imposé une autre trajectoire pour le pays, celle de l'arabisation qui a

totalelement déstructuré le système éducatif algérien et le champ du savoir et des connaissances en Algérie. L'accent était mis sur la promotion et la généralisation de la langue arabe, sans tenir compte de l'importance de l'enseignement des langues étrangères, comme le souligne F. Ferhani :

« Les langues étrangères étaient considérées jusque-là, comme les parents pauvres de l'enseignement. Cela se vérifiait dans les pratiques au sein des établissements où l'intégration de ces matières dans les emplois du temps se faisait en dernier lieu, au point que les enseignants les qualifiaient familièrement de « matières bouche-trous ». Par ailleurs, ces disciplines ne jouissaient d'aucun « prestige » auprès des élèves et de leurs parents. Ce n'est qu'en 1992, par exemple, que le français fut rétabli aux épreuves du baccalauréat des séries Sciences de la nature et Sciences exactes après une interruption de près de sept ans, d'autant plus dommageable qu'à l'université, de nombreuses filières dispensaient – et dispensent encore – leur enseignement en français (médecine, pharmacie, chirurgie dentaire, architecture, école vétérinaire, polytechnique, etc.). » (Ferhani 2006, 12).

Ainsi, l'Algérie passe de l'enseignement *en* français à l'enseignement *de* français qui va *decrecendo* jusqu'en 2000, où le gouvernement avait tenté de remédier à cette situation qui s'avère catastrophique pour l'avenir du pays. L'arabisation a causé un énorme retard dans le développement socio-économique.

Les réformes scolaires se succèdent les unes après les autres, sans aboutir à une solution qui puisse sortir l'école et l'université algérienne du marasme qui les caractérisent.

« C'est pour tenter de remédier à cette situation que les autorités ont entamé un vaste programme de réhabilitation de l'enseignement de la langue française mais aussi des autres langues étrangères dans le cadre de la réforme de l'École Algérienne initiée au début des années 2000. Il s'agit pour ce qui concerne l'enseignement supérieur d'engager des actions de formation intensive pour les étudiants de médecine et des autres formations scientifiques et techniques (actions menées en coopération avec les Affaires Culturelles Françaises). Toutefois, c'est l'introduction de l'enseignement du français dès la deuxième année primaire qui a constitué la mesure la plus spectaculaire, appliquée en septembre 2004, mais très vite remise en cause par les

contraintes du terrain (manque d'instituteurs qualifiés pour enseigner la langue à de très jeunes enfants, manque d'ouvrages et de matériels didactiques adéquats). Son introduction se fera désormais en troisième année primaire à partir de la rentrée 2006- 2007. Toutes ces mesures ont contribué, d'une manière constante mais sans être intégrées dans une vision ni une politique ouvertement assumées et reconnues, à instaurer un état de bilinguisme de fait sinon de droit dans le système éducatif et dans toute la société. » (Taleb-Ibrahimi 2004, 214).

Le brassage de langues et de cultures en Algérie et en Afrique du nord de manière globale provient de toutes ces diverses conquêtes et rencontres étrangères depuis l'antiquité, et de ces diverses communautés, chacune porteuse de sa langue et de sa culture. L'arabe algérien et le tamazight illustrent cette richesse linguistique et culturelle. Ils reflètent les différentes étapes historiques vécues par la communauté qui les parle. La richesse de leurs vocabulaires et de leurs diverses structures grammaticales le prouve bien.

Les populations se servent de cette richesse avec aisance et développe un comportement langagier qui exprime une véritable tolérance vis-à-vis des langues qui ont façonné l'histoire de l'Afrique du Nord depuis l'antiquité.

Ce *background* ethno-sociolinguistique a été sacrifié et soumis au diktat de l'idéologie pan arabe, très en vogue dans les années soixante et soixante-dix. Le « fantôme » de l'unicité (*al-Tawhid*) planait sur tous les domaines de la vie publique. Les grandes villes algériennes, à l'instar d'Alger, Oran, Constantine, Annaba et autres, qui constituent le creuset de toute une diversité linguistique et culturelle, sont envahies par le spectre de l'unicité et de la pensée unique du pouvoir politique en place.

Ces villes peuplées d'Algériens venus de part et d'autre à travers le territoire national dans le l'espoir d'une vie meilleure, n'avaient pas fait objet d'étude et de recherche. La gestion des villes se limitait au cadre bâti, tout ce qui relève du sociétal, du culturel est resté hors circuit. Ainsi, le contact de langues qui caractérise la société algérienne est complètement évacué du débat.

Transgresser l'ordre établi relève de l'impensable, la pratique du graffiti, à cette époque-là, n'avait pas droit de cité contrairement à l'époque coloniale où les graffiti envahissaient les murs des grandes villes, revendiquant l'Indépendance de l'Algérie et la gloire au peuple algérien (*voir fig. 02*). Sous le règne de Ahmed Ben Bella (1962 - 1965) et de Houari Boumediène (1965/1978), les fameux murs se sont tus et la mémoire collective réduite au silence.



(Courrière 2000, 1880)

Fig. 02, [FLN + ALN = Indépendance totale]

Dans les années 1980, les murs redeviennent l'espace privilégié de la protestation qui a longtemps été réprimée. Le trop-plein de frustration, de mal vie, de dictature et de soumission a, d'un seul coup, déversé, et de manière très prononcée, lors des événements sanglants du 5 octobre 1988 qui constituent l'acte de naissance du sentiment démocratique et du pluralisme politique en Algérie. Le Président Chadli Bendjedid (1979/1989) a été pris pour cible, les murs algériens n'étaient pas « tendres » à son égard. Les discours satiriques représentent la position de tout un peuple par rapport à la gestion chaotique des affaires de l'État par Chadli Bendjedid (*voir fig.FR10 et fig.FR46*).



(Source : H. Zenati)
Fig.FR46, « Chadli assassin / PD »
Bab El Oued, Alger



(Source : H. Zenati)
Fig.FR46, « Chadi aime jouer au tennis et nous au jerricans d'eau »
Bab El Oued, Alger

Il est important de situer le contexte de ces deux graffiti qui remonte aux événements d'octobre 1988. La première photo, « *Chadli assassin, PD (pédé)* », est prise le 30 octobre 1988, 25 jours après la révolte du 5 octobre 1988. Le Président était traité de tous les noms, suite à la brutalité de sa réaction face à ces événements tragiques. Dans l'énoncé de la seconde photo, il y a une sorte d'homonymie, inventée par ce génie populaire « *Chadi aime jouer au tennis et nous au jerricans d'eau* » (sic). « Chadi », mot en arabe algérien qui veut dire « singe » se substitue au nom de Chadli. Ce graffiti fait référence à l'importante crise d'eau qu'a connue la ville d'Alger pendant cette période. Les habitants de cette ville avaient recours à l'usage des jerricans pour étancher leur soif. Les jerricans constituent un élément, pas des moindres, dans le paysage urbain algérois.

I. 2. Genèse et évolution de la pratique du graffiti

J'aborde à présent l'historique du phénomène du graffiti qui nous renseignera sur l'avènement de cette pratique dans l'antiquité, son évolution, ses spécificités et ses finalités. Ce rappel permettra également de situer le graffiti du milieu algérois et de relever ce qui le rapproche ou le distingue d'autres graffiti à travers le monde.

I. 2. 1. Étymologie

Le terme « *Graffiti* » a des origines grecque et italienne. Il dérive du Grec ancien *Graphein* (Γράφειν), infinitif du verbe « écrire » et dérive également du mot italien « *Graffito* » (au singulier), un instrument dont se servent les Romains pour écrire en gravant sur des plaquettes recouvertes de cire. En français, le terme *graffiti* est utilisé au singulier et au pluriel, même si l'utilisation de (*Graffitis*) avec « s » est admise. Cette définition a permis aux archéologues de mieux différencier les inscriptions populaires cursives faites à main levée des inscriptions officielles trouvées sur les monuments antiques. On voit déjà à cette époque l'aspect peu toléré qui caractérise la pratique du graffiti.

L'étude étymologique du terme *graffiti* ne rend pas suffisamment compte de la nature intrinsèque des diverses manifestations qu'il indique ou exprime. La signification profonde des graffiti ne réside pas seulement dans les moyens par lesquels ils sont réalisés. La signification réside également dans la / les langue(s) dans laquelle / lesquelles ils sont écrits et dans les discours qu'ils véhiculent. Les graffiti recueillis dans la ville d'Alger sont significatifs à cet égard.

I. 2. 2. Graffiti antiques

Raffaele Garruci fut probablement le premier à s'intéresser aux graffiti figuratifs antiques. W.-P. Mclean affirme dans un article consacré au graffiti que :

« C'est à lui [R. Garruci] que l'on doit d'avoir étendu le sens du terme, qui ne désignait à un moment donné que les inscriptions cursives antiques, à la désignation des dessins muraux populaires antiques. Aujourd'hui, il est généralement admis d'appeler graffiti tout dessin et toute inscription non officiels se trouvant sur une surface architecturale ou autre dont la fonction principale se distingue de celle des supports habituellement employés pour le dessin et l'écriture. Le plus souvent, ce sont des surfaces fixes et verticales. » (Mclean 1990, 624).

Les graffiti de l'antiquité sont d'une importance majeure. Les étudier n'est pas une simple affaire de curiosité car ils permettent d'avoir une idée sur l'histoire et l'archéologie dans le passé lointain. Les graffiti figuratifs relevés par R. Garruci à Pompéi renseignent sur les armes, les vêtements des gladiateurs et sur le déroulement des combats eux-mêmes. En somme, ils constituent l'une des plus importantes références écrites de cette période de l'histoire (voir fig. 03). Les graffiti littéraires grecs et romains contiennent, eux aussi, des renseignements précieux. Ils ont pu éclaircir plus d'une fois l'histoire politique et la vie quotidienne de leur époque et mettre en évidence l'évolution du latin et du grec vulgaire.

« Les murs de Pompéi ont été surtout dépositaires des sentiments humains : amour, affection, haine, rancune, jalousie, joie et tristesse s'y épanchent en acclamations, salutations, imprécations, moqueries adressées à « celui qui les lira ». Et ainsi de suite. Rien d'étonnant si l'esprit proprement vulgaire, enclin à la grossièreté n'y est que trop prononcé. Des pompéiens eux-mêmes devaient s'offenser de la graphomanie de leurs concitoyens. Témoigne le fameux distique « Admiror, paries, te non cecidissee ruinis Qui tot scriptorium taedia sustineas » (Je m'étonne, ô mur, que tu ne sois pas tombé en ruine sous le fardeau insupportable de tant d'écrits) ». (Mclean 1990, 625).



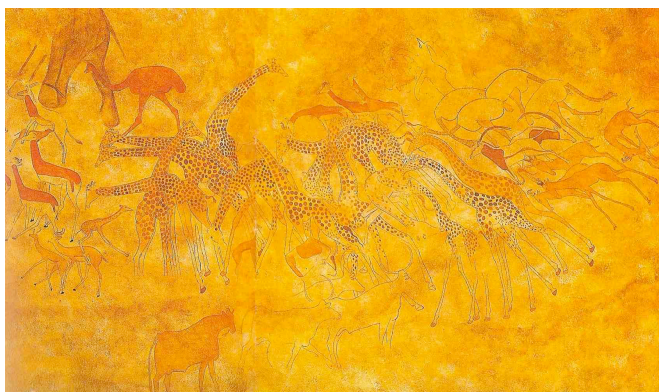
Source : Wikipedia

Fig. 03. Caricature d'un homme politique, découverte dans L'Atrium de la villa des Mystères à Pompéi.

I. 2. 2. 1. Les gravures rupestres en Afrique du Nord

Je mettrai l'accent, dans cette thèse, sur les gravures rupestres relevées en Afrique du nord qui constituent également une mine de renseignements. Ces gravures anciennes représentent, dans leur majorité, la faune de cette région, ainsi on retrouve des animaux de la haute antiquité qui ont foulé le sol nord africain, le buffle antique ou le Rhinocéros par exemple (voir fig. 04).

« Les animaux les plus nombreux dans les tableaux rupestres du Sud oranais sont le Buffle antique et l'Éléphant, ensuite la Girafe et le Bœuf ; d'autre part le Cerf élaphe et le Sanglier sont très rares, le Rhinocéros tout à fait accidentel et l'Hippopotame inconnu. Au Hoggar, ne figurent ni Cerf, ni Sanglier ; si l'Éléphant reste commun ici, le Buffle est par contre moins répandu que plus au Nord ; Enfin la Girafe et le Bœuf sont très fréquents de même que les Gazelles et Oryx dans le centre du Sahara. »
(Joleaud 1993, 2).



(Hachid 2001, 67)

Fig. 04. Faune sauvage et domestique, Eheren, Tassili.
Éléphants, girafes, autruches, antilopes, oryx et gazelles.

Ces gravures anciennes donnent à voir des modes de vie, des spécificités antiques qui nécessitent une attention, toute particulière. Ce n'est qu'à travers ces pierres gravées ou écrites « *Hadjerats mektoubets* » (Joleaud 1993), qu'on a remonté l'histoire ancienne des populations de l'Afrique du nord et repérer, tant soit peu, quelques grandes étapes de leur évolution. Ces pierres sont dépositaires de renseignements historiques, comme celles de Pompeï, sur les coutumes locales, la vie quotidienne de la société, les outils en usage, les bêtes domestiques, les moyens de transports usités à cette époque et d'autres données zoologiques et biogéographiques (voir Fig. 05).

« Si le mouton, ainsi que le traduit l'image de son culte, fut peut être le plus important animal domestique des populations des Ksours contemporaines des *Hadjerats mektoubets*, le Bœuf semble avoir été très largement utilisé à l'époque des pétroglyphes archaïques du Hoggar. Il fut remplacé, comme principale bête de transport par le chameau, au temps des graffiti libyco berbères. Enfin, le Cheval, que Conrad Kilian croit avoir été le contemporain de l'Éléphant au Sahara central, apparaît comme ayant utilisé très tardivement à In Ezzan, où il servait de monture aux chasseurs d'Addax. » (Joleaud 1993, 4).



(Hachid 2011, 120)
 Fig. 05. Oued Djerat, Tassili
 Chasse au mouflon

On voit bien comment ces changements dans la vie sociale sont reproduits symboliquement sur des pierres qui constituent la seule source d'information de ces temps lointains. Les graffiti antiques ne souffraient certainement pas de cette représentation négative dont ils sont victimes de nos jours. Les femmes et les hommes de ces temps là s'adonnaient à cette pratique scripturale dans le but de mettre en signes leur vie et leur spécificité, une manière de marquer leur territoire, de se faire reconnaître comme c'est le cas pour les graffiti contemporains. La continuité entre les graffiti antiques et les graffiti contemporains réside dans le souci de transmettre des savoirs et des états d'âmes.

Les gravures anciennes représentant des animaux qui ne vivent plus dans cette région remontent, selon L. Joleaud, à la première phase du Néo-pléistocène où les conditions biogéographiques étaient favorables au développement de ces quelques espèces animales disparues.

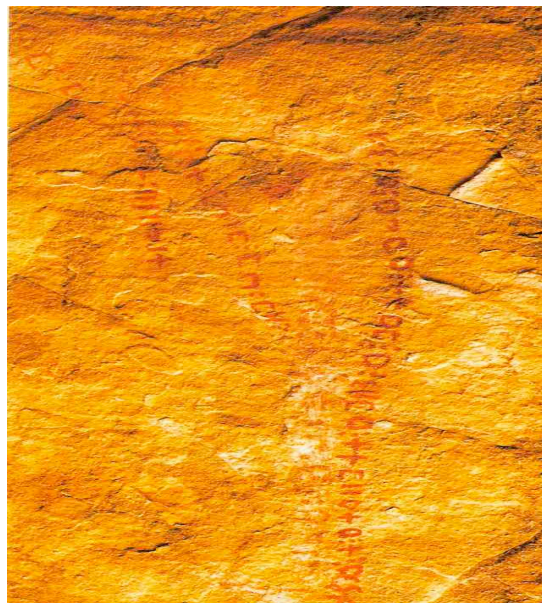
« De telles conditions biogéographiques nous reportent pour les gravures anciennes des Ksours, à la deuxième phase du Néo pléistocène ancien, c'est à dire au temps de Néolithique archaïque, Mauritanien, Présaharien, Pré-berbère (période plutôt humide et un peu froide). Toutefois, cette conclusion s'applique à la phase principale du développement de la civilisation des Hadjerat maktoubet du Sud oranais. Elle n'exclue pas, bien au contraire, la possibilité que cette culture ait débuté un peu plus tôt, à la fin de la première phase du Néo pléistocène ancien, aux temps du Capsien,

du Gétulien, de l'Ibérromaurusien, elle ne s'oppose pas davantage à ce que l'époque des Hadjerat mektoubet de l'Atlas Saharien se soit prolongée jusqu'au début du Néopléistocène récent, c'est-à-dire du Néolithique posthume (Saharien, Berbère). » (Joleaud 1993, 5-6).

I. 2. 2. 2. Les graffiti linguistiques en Afrique du Nord

Cet art saharien, fait de graffiti et de gravures, a évolué sur ce rythme jusqu'à une époque plus ou moins tardive, où les graffiti libyco berbères ont fait leur apparition. L'usage de l'écriture tfinagh est très abondant à cette époque, surtout chez les populations touaregs. Les Touaregs (*Iterguyen*) maîtrisent l'alphabet tfinagh et l'utilisent quotidiennement dans leurs échanges (voir fig. 06).

« Imperfect as this alphabet seems; it is in very extensive use among the Touaregs, both men and women. Barth found that his young camel-driver could read it with ease. Captain Bissuel writes: "À de très rares exceptions, près tous les Touaregs de l'Ouest, hommes et femmes, savent lire et écrire." Duveyrier makes a similar statement of the Touaregs of the north. Most writers, one following the other, have traced the Touareg alphabet back to the Carthaginians, and have sought to identify its letters with those of the Punic writing. » (Brinton 1893, 104).



(Hachid 2001, 173)

Fig. 06. Titeghas n'Elias, Tassili
Inscriptions tfinagh

L'alphabet tifinagh, qui est utilisé encore de nos jours chez les touaregs, n'obéit pas à des règles d'écriture strictes, selon les premiers travaux de recherche qui lui sont consacrés. Il se transmet de génération en génération loin de toute formalisation pouvant lui fixer des règles et des normes. Chacun l'utilise à sa manière, ce qui importe, c'est la symbolique ancestrale qui lui donne une légitimité et un ancrage historique très profond. Nombreux sont les chercheurs qui se sont penchés sur la problématique du tifinagh, et sont pratiquement tous arrivés à la même conclusion : le tifinagh reste un système d'écriture peu fixe.

« Cet alphabet est généralement employé au Hoggar. Certaines de ces lettres y sont d'un emploi universel ; d'autres subissent parfois des transformations ; telle personne écrit différemment une lettre ou l'autre ; telle personne ajoute ou retranche des lettres de l'alphabet. L'alphabet des Touaregs, comme leur grammaire, leur orthographe et leur langue, est peu fixé. » (Basset 1908, 2).

Il faudra encore plus d'études et de recherches approfondies sur cet alphabet pour juger de la pertinence de ce manque de fixité qui lui est attribuée par les premiers travaux de recherches réalisés fin XIX^e siècle, début XX^e siècle. Il se peut que l'approche choisie à cette époque pour étudier un phénomène langagier des plus originaux ait été influencée par des considérations normatives, étrangères bien évidemment à la langue *targuie*, qui altèrent par voie de conséquence cette originalité.

L'alphabet tifinagh ou libyco berbère retrouvé dans des endroits différents de l'Afrique du nord retrace en quelques bribes le cheminement, la répartition géographique et l'évolution de la langue berbère à travers les âges sans pour autant donner des éléments précis sur ce système d'écriture (voir fig. 07).



(Hachid 2001, 173)

Fig. 07. Abalessa, Ahaggar
Inscriptions tiffinagh

Cet alphabet soulève par contre un grand questionnement qui n'a pas encore eu de réponse convaincante jusqu'à présent : son origine. Ce questionnement a longtemps été débattu depuis la découverte des premiers caractères tiffinagh. K. Prasse écrit dans son *Manuel de grammaire touarègue*, ceci :

« L'origine de l'alphabet libyque est inconnue [...] Toutes les tentatives de le dériver des hiéroglyphes égyptiens, des alphabets sud arabique, grec, ibérique, voire phénicien-punique, n'ont pas réussi jusqu'ici à fournir la preuve décisive. » (Prasse 1972, 146).

En dépit du flou qui caractérise cette écriture, les graffiti et les gravures anciennes recueillis en Afrique du nord représentent un corpus d'un intérêt majeur aussi bien pour l'histoire, l'ethnologie et l'anthropologie que les sciences du langage. Les graffiti anciens sont les seuls témoignages tangibles capables de fournir des renseignements plus ou moins exacts sur l'histoire de ces populations nord africaines qui n'ont pas laissé de traces écrites, dans le sens moderne du terme.

L'exploitation de ce corpus complexe a fourni jusqu'à présent un certain nombre d'études interprétatives non exhaustives, vu les multiples difficultés rencontrées pour le déchiffrement de tous les écrits recueillis, dans l'écrasante majorité, au côté oriental de l'Afrique du nord qui a subi une forte influence punique. Dans cette zone, le corpus recueilli contient globalement des épitaphes écrites en punique et aussi en

libyque et dont les textes se limitent à des noms propres et à quelques formules funéraires en usage à cette époque. Ces épitaphes ne fournissent pas de renseignements sur la langue, son histoire ou son évolution.

Cependant, il faudra souligner que les épitaphes sont écrites dans deux langues. Il y a des épitaphes écrites exclusivement en punique et d'autres exclusivement en libyque. Le choix de la langue n'est certainement pas anodin, il est fort probable qu'il soit motivé par des considérations identitaires. L'aspect identitaire de l'alphabet tifinagh est omniprésent dans les graffiti algériens de nos jours. Les graffiteurs ont recours à cet alphabet, à ce « *We code* », dans le but de se mettre en valeur et de mettre en valeur une spécificité linguistique et identitaire. J'y reviendrai avec plus de détails dans les chapitres qui suivent.

Les résultats obtenus jusqu'à l'heure actuelle sur l'exploitation des graffiti antiques nord africains demeurent timides, mais ils ne sont pas sans importance dans la mesure où ils ouvrent la voie à des questionnements et à des perspectives. Poursuivre la collecte de données en tifinagh s'impose comme priorité, et relire de manière critique les travaux qui ont été fait comme étape indispensable à toute avancée dans ce domaine.

I. 2. 3. Graffiti contemporains

A la fin du XXe siècle et au début du XXIe siècle, un autre type de graffiti s'est imposé dans la sphère publique. C'est le graffiti contemporain, réalisé à l'aide des bombes à peinture aérosol, des pochoirs, etc. auquel on est confrontés actuellement sous différentes manières. C'est dans la ville de New York et avec le mouvement Hip-Hop que ce type de graffiti a vu le jour comme le montrent J-S. Beuscart et L-L. De Grangeneuve dans ce passage :

« Né à New York, le graffiti a connu l'essentiel de son développement et de ses transformations dans cette ville, avant de se répandre dans tous les États-Unis, en Europe et ailleurs. Les premiers tags apparaissent en effet à la fin des années 1960 sur les murs new yorkais. Le phénomène prend rapidement de l'ampleur, et bientôt les graffitis prolifèrent dans toute la ville, notamment dans le métro. Il connaît un nouvel essor à partir du milieu des années 1970, à la suite de la naissance de la culture hip-hop, qui l'intègre parmi ses formes d'expression. » (Beuscart 2003, 47).

Le graffiti et le tag ont revêtu un aspect pluridimensionnel. C'est ainsi qu'il y a des graffiti figuratifs, abstraits, et linguistiques. Ces graffiti sont parfois difficiles à déchiffrer, vu qu'ils s'imbriquent et s'entremêlent. L'écriture, le dessin et le symbole se mêlent au point d'être indissociables les uns des autres. Les graffiti assument plusieurs fonctions et constituent un des moyens de communication dans le milieu urbain. Les graffiti politiques en sont très représentatifs et significatifs à cet égard.

Il faut souligner que Gyula Halász, le célèbre photographe français d'origine Hongroise, connu sous le pseudonyme de Brassai, était probablement le premier à inscrire cette pratique dans le monde artistique. En 1960 déjà, il publie un livre intitulé *Graffiti*, un travail de recherche qu'il a entamé dans les années 30, consacré entièrement à la pratique du graffiti dans lequel cette pratique est considérée, pour la première fois dans son histoire, comme une forme d'art. Le célèbre Picasso apporte un soutien incontestable à ce projet en y participant. Je reproduis une partie de l'interview que Brassai a accordée en mai 1964 à la télévision française à propos de ses photographies des murs de Paris et de ses portraits:

« - Brassai, on peut dire que vous avez été le photographe des murs de Paris, comment vous êtes-vous intéressé tellement à tous ces graffiti qui vous ont rendu célèbre en plus de bien d'autres activités d'ailleurs ?

- Eh bien, je me suis beaucoup baladé à Paris, j'ai souvent regardé les murs et j'ai trouvé que tout ce qui se passait sur le mur est très intéressant, n'est-ce pas ? il y a des graffiti que des personnes dessinent là clandestinement. J'ai commencé à photographier ces choses déjà en 1930 – 1932, j'avais des petits carnets sur lesquels je notais des adresses où vous pouvez suivre leur évolution, parce que c'est une œuvre collective, il ya beaucoup d'autres gens qui dessinent et font des graffiti.

- On a dit aussi que Picasso suivait avec beaucoup d'intérêt ces graffiti...

- Picasso aime beaucoup, lui même en a fait des graffiti à Montmartre, il m'a raconté, il attendait un jour dans une banque, il a fait un graffiti sur un mur. Le directeur de la banque a appris que c'était un graffiti de Picasso, il a découpé le mur et il se trouve en ce moment dans son appartement.

- Vous avez suivi aussi le vieillissement du graffiti

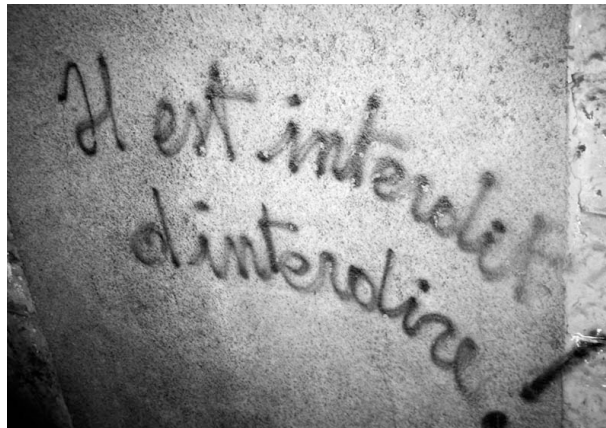
- J'ai suivi le vieillissement du graffiti, il y a des graffiti que j'ai photographiés à dix ans d'intervalle qui sont dans cette exposition même. » (Tournier 1964).

I. 2. 3. 1. Les graffiti et la protestation politique

Pendant l'hiver 1969, on a trouvé dans la cour de la Sorbonne ces graffiti qui en disent long :

« Si vous avez des problèmes, écrivez sur les murs » ou encore « Il est douloureux de subir des chefs, il est encore plus bête de les choisir. » (Pagès 1998, 18).

Ce genre de graffiti est jugé sédition d'où la campagne d'effacement qui s'abat sur toute inscription pouvant inciter les citoyens à des mouvements de protestation (voir fig. 08). Une tâche qui coûte excessivement cher à l'Etat. Les pouvoirs publics ont pris conscience du danger de ces écrits et de leurs répercussions sur la société et la vie politique. Des mesures draconiennes ont alors été prises pour éradiquer cette pratique que l'on associe exagérément au vandalisme, voire au crime.



Source : Wikipedia
Fig. 08 [Il est interdit d'interdire]
Graffiti mai 1968, Paris

Les graffiti sont fort présents dans des contextes de tensions politiques, ainsi les grands conflits du XXe siècle ont eu une grande influence dans l'évolution de ce nouveau moyen de communication et de prise de position. La pratique du graffiti a accompagné les événements qui ont marqué l'Histoire du XXe siècle. On peut citer la Révolution Culturelle en Chine (1966), le Printemps de Prague de la République Socialiste Tchécoslovaque (Janvier 1968), les événements de Mai 1968 en France, la guerre d'Algérie (1954-1962), l'épisode du Mur de Berlin (1961-1989) qui symbolise à lui seul tous les clivages idéologiques et politiques de la Guerre froide, le Mur est dépositaire d'une quantité innombrable de graffiti durant 28 ans d'existence (*voir fig. 09*). Et plus récemment, la barrière de séparation israélienne édifiée par Israël en Cisjordanie constitue un support pour des œuvres d'art, de graffiti et de tags exprimant des positions politiques par rapport au conflit israélo-palestinien (*voir fig. 10*).



Source: Wikipedia

Fig. 09, Vue du mur de Berlin en 1986, la partie ouest couverte de graffitis et de peintures murales.



Source: Wikipedia

Fig. 10, Mur de Cisjordanie

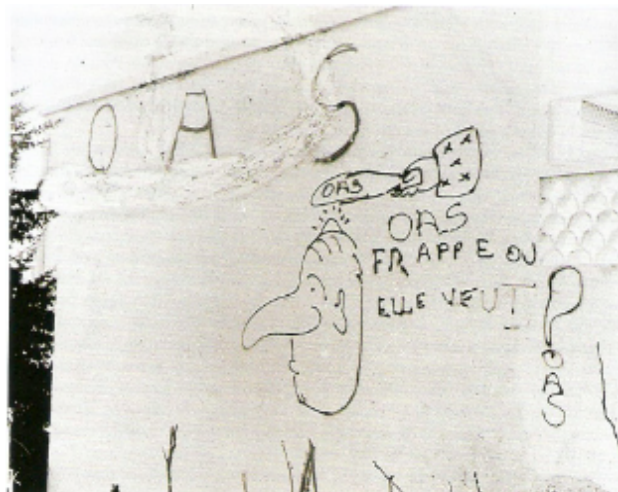
En Algérie, les graffiti étaient aussi très présents aux temps de la colonisation française. Les partisans de l' « *Algérie algérienne* » et de l' « *Algérie française* » ont marqué, à coup de slogans apposés sur les murs, d'une empreinte indélébile l'histoire de la guerre d'Algérie. En France également, les graffiti étaient très présents tout au long de la guerre d'indépendance. Les massacres du 17 octobre 1961 en sont un exemple édifiant (voir fig.11). Quelques uns des graffiti relatifs à la guerre

d'indépendance sont encore présents de nos jours dans les ruelles algéroises peu fréquentées. Les murs étaient et sont toujours une tribune d'expression politique des plus incontrôlables.



(Source : Humanité) (voir annexes)
Fig. 11, La Une du Journal « Humanité »
du 17 octobre 1986

Les inscriptions et slogans de l'OAS (Organisation Armée Secrète) ont recouvert les murs et même les chaussées de la ville d'Alger dès sa création 1961 (voir fig. 12 et fig. 13). L'autodétermination du peuple algérien était considérée comme une trahison par les partisans OAS qui revendiquent une « Algérie française ».



(Courrière 2000, 1816)
Fig. 12, [OAS frappe où elle veut]



(Courrière 2000, 1816)
Fig. 13 [La France reste OAS]

L'apparition des tags, une nouvelle variété de graffiti, aggrave encore plus cette situation mais enrichit considérablement l'univers du graffiti. Le tag peut être une signature, un pseudonyme, une inscription répétée de nombreuses fois dans le milieu urbain. Le tag est un mot anglais qui signifie « *étiquette* » et comme verbe « *Taguer* », il désigne l'action d'étiqueter.

C'est dans la ville de New York qu'est apparue la pratique du tag. Le premier tagueur s'est fait connaître sous le nom de TAKI 183 dans les années 1970. Un jeune homme de 17 ans d'origine grecque, reproduit la signature TAKI 183 des centaines de fois sur les murs de la ville.

TAKI est le pseudonyme et le diminutif du jeune Demetrius et le numéro 183 indique la rue où réside le tagueur en question, 183rd Street in Washington Heights in Northern Manhattan. Donc, il s'agit à la fois d'un pseudonyme qui marque et représente l'auteur du tag et d'un toponyme qui le localise. Un reporter du célèbre journal *New York Times* a remarqué l'omniprésence de cette signature dans différents quartiers et lui a consacré un article qui fera de Taki 183 le tagueur le plus célèbre dans le monde (voir fig. 14).



(Rossomando1996)
Fig. 14, [TAKI 183]

New York Times titre dans son édition du vendredi 21 juillet 1971 « *Taki 183 Spawns Pen pals* » (Taki 183 engendre des correspondants (imitateurs)) (voir annexes). L'article retrace le parcours de Taki 183, son rapport à la pratique du tag, aux jeunes qui le soutiennent et aux officiels (autorités de la ville) qui déclarent la guerre aux écrits illégaux. Taki est ainsi présenté dans l'article:

« Taki is a Manhattan Teenager who writes his name and his street number everywhere he goes. He says, it is something he just has to do. His Taki 183 appears in subway stations and inside subway cars all over the city, on walls along Broadway, at Kennedy International Airport, in New Jersey, Connecticut, upstate New York and other places. He has spawned hundreds of imitators, including Joe 136, BARBARA 62, EEL 159, YANK 159 and LEO 136.

To remove such words, plus the obscenities and other graffiti in subway stations, it costs 80,000 man-hours, or about \$300,000, in the last year (1970), the Transit Authority estimates. » (New York Times 1971, 37).

La mode était à l'affirmation de soi et à la recherche d'une reconnaissance dans le milieu urbain. Les tagueurs s'investissent dans cette pratique pour se faire un nom. Très rapidement, la concurrence scripturale s'impose comme un *stimulus* qui donnera naissance à des styles de tag très sophistiqués, comme par exemple, le *Wild Style*,

Throw up, Pieces, Top to Bottoms, Whole Cars, Whole Trains, 3D, etc. Des groupes se formeront par la suite pour donner un élan à cette pratique en l'inscrivant au cœur de la vie urbaine.

Cette nouvelle forme de graffiti envahit presque toutes les villes américaines. Les tagueurs font leur apparition sous les pseudonymes de JUNIOR 161, Julio 204, Frank 207 etc. La prolifération de ces tags touche à plusieurs supports, murs privés et publics, station de bus, panneaux publicitaires et surtout aux moyens de transport qui permettent aux tagueurs de faire voyager leurs noms à travers les différents quartiers de la ville.

I. 2. 3. 2. Les graffiti et la culture Hip Hop

L'implantation du mouvement dans sa forme contemporaine en Europe et dans le reste du monde s'effectue de manière sensiblement différente dans un premier temps, fin des années 1980. Les graffiti se développent dans le milieu artistique, mais en attente de reconnaissance par ce même milieu. A. Vulbeau surnomme les graffiteurs « *graphistes* ». Ce sont des peintres de la rue à défaut d'être reconnus par le marché ou la communication publicitaire ; ils s'attaquent, les premiers, aux affiches publicitaires pour signifier leur ras-le-bol ou leur mécontentement. En parallèle, une autre génération de graffiteurs prend forme. Elle est composée essentiellement d'adolescents, elle s'arme de bombes à peinture et se réclame de la culture Hip Hop, importée essentiellement des Etats-Unis. Cette génération fait du graffiti une marque urbaine, signe d'un malaise social. On peut citer dans cette vague, Spirit, Bando, Darco, 93 NTM (*Nique Ta Mère*), tous ces tagueurs ont contribué au développement de cette culture en Europe fin des années 1980, début des années 1990.

Les styles ont ouvert la voie à la concurrence entre les différents *Writers*. Pour se faire remarquer et reconnaître dans l'espace urbain, les auteurs des graffiti choisissent des pseudonymes faciles à retenir et surtout faciles à exécuter, généralement, ils ne dépassent pas cinq lettres. Le surnom a une importance identificatrice majeure, il permet de visualiser l'hégémonie de tel ou tel auteur sur tel ou tel espace. Les auteurs

sont conscients de cette importance. L'un des graffiteurs new yorkais interviewé par C. Castleman déclare :

« Writing your name identifies who you are. The more you write your name, the more you begin to think about and the more you begin to be about who you are. Once you start doing that, you start to assert your individuality, and when you start doing that, you have an identity. » (Castleman 1982, 76).

De nos jours, les graffiti prolifèrent et s'imposent partout dans le monde, il suffit d'ouvrir les yeux pour s'en rendre compte. Ils font partie de l'environnement urbain ordinaire. Ils sont même consacrés comme partie prenante du patrimoine mondial, puisqu'il existe depuis 1987 un Musée des graffiti qui expose des inscriptions s'étendant du Moyen-Âge au début du XXe siècle. (Musée des Graffiti Historiques ou Musée de la Mémoire des Murs et d'Archéologie, 60550, Verneuil en Alette).

L'évolution de cette pratique se fait à un rythme rapide surtout ces dernières années, la technologie du Spray a joué un rôle déterminant dans cette évolution. « La nouvelle génération », comme se laissent désigner les tagueurs des années 2000, dispose d'outils qui permettent de réaliser en un laps de temps des graffiti et des fresques sur des surfaces gigantesques. Le marché de la publicité accélère ce rythme en valorisant cette nouvelle forme de communication qui était son ennemi juré par le passé. Des graffiteurs - artistes sont désormais rémunérés pour réaliser des dessins décoratifs sur les devantures des magasins.

Les graffiti, dans le milieu urbain, renseignent ceux qui les lisent ou les reçoivent sur bien des choses concernant les spécificités du milieu où ils se trouvent et sur la population qui y habite. Les usagers de la ville, locaux ou étrangers, peuvent avoir une idée plus ou moins précise de cette ville rien qu'en lisant ou en regardant ce qui est inscrit sur les murs.

Les graffiti dans la ville d'Alger renseignent sur l'existence et la coexistence de plusieurs langues ou variétés de langues et renseignent aussi sur la diversité des discours et aussi la diversité des énonciateurs. Cette pratique affiche des mots et des dessins et permet aux graffiteurs de coder et détourner les différents systèmes

linguistiques dont ils se servent. Le slogan politique est largement dominant dans le graffiti algérois, le souci majeur des graffiteurs est d'exprimer des opinions politiques en toute liberté.

Dans cette thèse, le terme *graffiti* est utilisé comme terme générique désignant toute forme de marquage que l'on peut trouver dans la sphère publique. Tous les marquages que l'on voit dans nos villes portent en eux des discours et mettent en mots et en signes des contextes. En guise de définition « murale » du graffiti, je me permets de citer un graffiteur parisien anonyme, (voir fig. 15), qui a su résumer l'univers du graffiti en ces termes : « *Un graffiti, c'est la liberté que la conscience se donne* ».



Source : Auteur

Fig. 15. Rue Jean Poulmarch, 10^e Arrondissement, Paris

Ce travail consiste à mettre en évidence cette pratique dont la société et les pouvoirs publics tendent à sous-estimer l'importance. Dans l'approche préconisée et compte tenu du contexte algérien et plus spécifiquement algérois, la pratique du graffiti n'est pas une expression marginale de tel ou tel groupe, c'est une pratique sociale qui donne à voir des dynamiques ethno-sociolinguistiques et discursives indispensables à l'étude de ce terrain.

Les graffiti de la ville d'Alger diffèrent sensiblement de ceux évoqués plus haut de par leurs contenus discursifs, leurs langues et leurs signes. Chaque espace a des spécificités qui influent sur la nature et l'évolution de la pratique du graffiti.

I. 3. Brève contextualisation de l'approche sociolinguistique

Les graffiti constituent à la fois une marque linguistique, discursive et urbaine. En somme, c'est un langage à travers lequel les graffiteurs s'expriment et se mettent en scène dans la sphère publique. Lorsqu'il s'agit d'étudier un sujet aussi complexe que le langage des murs, choisir un positionnement théorique est l'une des tâches les plus difficiles à accomplir. C'est pourquoi il est nécessaire de donner un aperçu historique de la discipline dans laquelle s'inscrit, fondamentalement, ma recherche. Ceci aide à mieux comprendre l'évolution des sciences du langage et plus spécifiquement la sociolinguistique urbaine et les différentes approches entreprises pour aborder la thématique du langage.

La sociolinguistique se fixe pour objectif d'étudier les rapports qui se tissent entre le langage et la société. Ce langage s'inscrit dans un contexte social régi par des normes et des relations de pouvoir. L'acte de langage a, à son tour, une influence sur ce contexte. Il peut transformer, faire évoluer, ou même détruire celui à qui il est adressé. Mais les linguistes ont fréquemment mis le sujet parlant hors de leur champ d'investigation. Et cette mise à l'écart de l'individualité du sujet parlant, ainsi que tous les déterminismes sociaux qui pèsent sur son discours, a donné naissance à une analyse structuraliste de la langue très réductrice, or la langue est éminemment une pratique sociale.

Au début des années soixante, beaucoup de linguistes se passionnaient pour la controverse qui opposait le générativisme montant au structuralisme dominant. Au moment où on s'intéressait aux structures profondes et aux universaux du langage, il se produit un changement important dans la pensée linguistique. Nombreuses sont les rencontres et les colloques organisés sur les rapports entre langage et société. On traite des sujets, tels la dialectologie sociale, l'anthropologie linguistique, le langage dans le contexte social, la planification linguistique et autres.

Au-delà de tous les travaux réalisés auparavant - tels *Pour une sociologie du langage* de M. Cohen, publié en 1956 et *A Functional View of Language* de A. Martinet, publié en 1962, où il inscrit les travaux linguistiques dans une perspective

sociologique - une nouvelle discipline se constituait : la sociolinguistique. Cette nouvelle discipline connaîtra, à partir de 1964, un essor considérable. Les publications s'enchaînent. Il s'agit tout d'abord de *Language in Culture and Society*, New York, Harper & Row (Hymes 1964), un recueil qui contient plus de huit cents pages rassemblant soixante-neuf articles ou extraits d'ouvrages, ainsi qu'une bibliographie. Un second recueil de textes sur l'anthropologie et l'ethnographie de la communication, « The Ethnography of Communication », *American Anthropologist*, Vol. 66, N° 6, Dec 1964 dirigé par J.-J. Gumperz et D. Hymes.

À l'Université de Californie à Los Angeles en 1964, se tiennent deux rencontres. Dans la première rencontre, il est fait mention explicite du terme *Sociolinguistics*. Les interventions de la rencontre fournissent la matière d'un ouvrage intitulé *Sociolinguistics*, Lahaye, Mouton, publié par W. Bright en 1966. Dans cet ouvrage, l'accent est mis sur la diversité linguistique, l'identité sociale, l'environnement social, et les jugements sociaux. En somme, le langage est considéré par les différents participants comme une activité, socialement localisée et dont l'étude se mène sur le terrain. D'autres publications suivront, on peut citer « Explorations in Sociolinguistics », *Social Inquiry*, Vol. 36, N° 2, publié par S. Lieberman ; *Readings in the Sociology of Language*, Lahaye, Mouton, publié par J.-A. Fishman ; *Directions in Sociolinguistics*, New York, Holt, Rinehart & Winston, publié par J.-J. Gumperz et D. Hymes en 1970.

La seconde rencontre a lieu dans la même année à *Bloomington* (Indiana), où on traite des différents dialectes sociaux, et de la place que tient le langage dans le comportement scolaire et social des minorités linguistiques. Les interventions de cette rencontre donnent naissance à un autre recueil publié par R. Shuy en 1965, qui s'intitule *Social Dialects and Language*, National Council of Teachers of English, Champaign, III.

De grands projets de recherche sont lancés dans une perspective sociolinguistique visant à étudier la langue en rapport étroit avec la société. On citera à titre d'exemple, *Sociolinguistic Program of the Center for Applied Linguistics* (Washington), aux Etats-Unis. Ce programme encourage les recherches portant sur les langues des

populations ou des sujets d'origine ethnique ou sociale diverse. Nombreux sont les travaux de recherche réalisés dans ce cadre. Ces travaux ont donné naissance à *Urban Language Series* qui se charge de la publication de ces recherches.

C'est dans les publications de *Urban Language Series* que l'on rencontre les premiers articles publiés par W. Labov, résultats des enquêtes qu'il a effectuées sur l'île Martha's Vineyard. *The Social Stratification of English in New York City* écrit par W. Labov est le premier volume de *Urban Language Series*. Ce volume marque une grande date dans l'histoire de la Sociolinguistique.

En 1964, W. Labov termine son étude sur la stratification sociale de l'anglais parlé à New York. Il publie son travail en 1966. C'est la première enquête où se trouve démontrée - à partir d'une recherche sur le terrain - l'existence de corrélations précises entre les variables linguistiques et les paramètres sociologiques.

La sociolinguistique, dès son apparition, est étroitement liée à la communication dans toutes ses dimensions. La représentation qu'elle se fait de la communication est influencée par des études sur le terrain menées aussi bien dans un cadre anthropologique que dans un contexte ethnologique, clinique ou autre.

L'ethnographie de la communication développée par J. Gumperz et D. Hymes, est d'un apport majeur aux études sociolinguistiques. C'est un courant qui a pour but d'établir une théorie de la communication en tant que système culturel. Cette théorie se donne pour tâche la description qui doit tendre à faire un tableau comparatif, dans le temps et dans l'espace, du fonctionnement de la parole dans la vie sociale. D. Hymes développe le concept de « *Compétence de communication* » qui constitue le pendant de la « *Compétence linguistique* » développée par N. Chomsky.

Pour D. Hymes, il ne suffit pas de connaître la langue pour bien communiquer, il faut plutôt savoir comment s'en servir en fonction du contexte social, d'où la nécessité d'observer les faits de langage dans leur contexte naturel. La compétence linguistique n'implique pas seulement la maîtrise de la grammaire, elle implique surtout la maîtrise des façons de parler et d'interagir « *Ways of Speaking* » en fonction du

contexte environnant. Cette compétence linguistique est inextricablement liée aux valeurs et fonctions de la langue et à l'interrelation de celle-ci avec les autres codes communicationnels de la société. Les fondateurs de l'ethnographie de la communication partent donc d'un travail d'observation ethnographique de la parole et de la communication non verbale en tant que phénomènes socioculturels et en tant qu'éléments du comportement global des êtres humains. L'unité de base, c'est l'acte de parole.⁶

La nouvelle appellation proposée par D. Hymes, *Ethnography of Communication*, se veut une manière de rompre avec tous ces vocables, *Ethnolinguistics*, *Psycholinguistics*, *Language and Culture*, qui se limitent à l'étude du langage en rapport avec quelque chose d'autre.

« *The needed term must be one not only for coordinating language with other things, or for suggesting a portion of the range of problems, but one of general scope.* »
(Hymes 1964, 2).

En tant que nouvelle approche, *Ethnography of Communication* a pour mission, non de prendre les résultats des différentes disciplines, telle la linguistique, la sociologie, psychologie et l'ethnologie et les corrélés, mais d'étudier le langage, en premier lieu, sur base de données fraîches, étudier le langage dans un contexte qui permet de cerner les paramètres de l'activité langagière. En second lieu, cette approche ne prend pas la forme linguistique, le code ou le discours comme donnée de référence, elle prend comme contexte la communauté, ses habitudes communicationnelles comme un.

« *In short, "ethnography of communication" implies two characteristics that an adequate approach to the problems of language, which engage anthropologists, must have. Firstly, such an approach cannot simply take separate results from linguistics, psychology, sociology, ethnology, as given, and seek to correlate them, however partially useful such work is. It must call attention to the need for fresh kinds of data, to the need to investigate directly the use of language in contexts of situation so as to*

⁶ Pour un meilleur développement, voir BACHMAN, C., 1991, *Langage et communications sociales*, LAL, Éditions DIDIER, Paris.

discern patterns proper to speech activity, patterns which escape separate studies of grammar, of personality, of religion, of kinship and the like, each abstracting from the patterning of speech activity as such into some other frame of reference. Secondly, such an approach cannot take linguistic form, a given code, or speech itself, as frame of reference. It must take as context a community, investigating its communicative habits as a whole, so that any given use of channel and code takes its place as but part of the resources upon which the members of the community draw. » (Hymes 1964, 2-3).

L'ethnographie de la communication s'est appuyée sur plusieurs sources théoriques qui l'ont précédé. Elle s'est appuyée sur les travaux des fonctionnalistes du cercle de Prague, ceux de Searle, Austin, Bernstein, Fishman et Labov et ceux de l'ethnométhodologie. Tous ces travaux ont influencé cette nouvelle approche du langage. L'accent sera désormais mis sur les stratégies de communications et leurs variations en fonction des contextes socioculturels. Ainsi, les chercheurs s'intéressent de plus en plus au langage ordinaire et à tous les paramètres qui l'entourent, ce qui donnera plus tard un nouvel essor aux Sciences du langage avec l'analyse du discours, dont les concepts clés sont : l'énonciation, l'intertextualité, la variation, le contexte, le genre de discours, les échanges verbaux et communicationnels, etc.

En 1966, W. Labov publie son étude sur la stratification sociale de la lettre (R) dans les grands magasins de la ville de New York. C'est à partir de cette date que les linguistes commencent à s'intéresser à l'étude de la langue dans son contexte social. W. Labov le dit clairement dans ce passage :

« Pour nous, notre sujet d'étude est la structure et l'évolution du langage au sein du contexte social formé par la communauté linguistique, les sujets considérés relèvent du domaine ordinairement appelé « linguistique générale » ; phonologie, morphologie, syntaxe, et sémantique. » (Labov 1976, 259).

Les publications s'enchaînent et s'inscrivent dans une perspective de changement et une conception sociale de la langue s'impose. Mais les chercheurs n'arrivent pas à se mettre d'accord sur une appellation adéquate. L-J. Calvet dit à ce propos :

« Sociolinguistique, sociologie du langage, linguistique sociale, analyse variationniste, analyse du discours, analyse conversationnelle... la sociolinguistique montre ses hésitations dans ses appellations même. Commencer par la langue ? Commencer par la société ? Rechercher dans la langue le reflet des structures sociales ? Dans la société les raisons du changement linguistique ? Elle hésite aussi sur ses procédures de descriptions. Et les variations nous montrent qu'il n'y a pas une sociolinguistique mais des sociolinguistiques, toutes différentes. » (Calvet 1994, 87).

L'hésitation des chercheurs s'étend pour toucher à d'autres éléments. Ils n'arrivent pas à définir la communauté linguistique. Ils n'arrivent pas à délimiter les critères sur lesquels on peut se baser pour dire ce qu'est une communauté linguistique. Tantôt, ils mettent l'accent sur la communauté en oubliant la langue. Tantôt, ils mettent l'accent sur la langue en oubliant la communauté. La seule façon, selon L-J. Calvet :

« D'aller jusqu'au bout de la conception de la langue comme fait social n'est pas de demander quels sont les effets de la société sur la langue ou de la langue sur la société [...] il s'agit, au contraire, de dire que l'objet d'étude de la linguistique n'est pas seulement la langue ou les langues, mais la communauté sociale sous son aspect linguistique. De cette façon, les différentes approches que les variantes de la sociolinguistique ont tentées tour à tour peuvent se hiérarchiser de façon logique. » (Calvet 1994, 116).

De nos jours, les sociétés s'imbriquent et se caractérisent par un brassage de langues et de cultures. Les délimiter et les cloisonner s'avère une tâche difficile. L-J. Calvet souligne, à ce propos :

« Dans un groupe social, il y a des locuteurs, des codes, des variétés de ces codes, des rapports des locuteurs à ces codes et des situation de communication. La tâche du linguiste est de décrire chacun de ces éléments ainsi que leurs rapports mutuels. » (Calvet 1994, 116).

En somme, la tâche du chercheur consiste à décrire les codes en prenant en compte la dimension diachronique, l'histoire de ces codes et des gens qui les utilisent, à structurer la communauté en fonction de ces codes, à définir les sous-groupes selon

les langues qu'ils parlent, pourquoi ils les parlent, à structurer aussi les réseaux de communication, les comportements et les attitudes à déterminer les variations dans l'usage des codes en fonction des diverses variables sociales (sexe, catégories sociales, âge...etc.), à fixer les effets sur les codes eux-mêmes et à voir toutes les conséquences linguistiques qui résultent de la coexistence.

Toutes ces questions semblent adéquates à la ville, prise comme un terrain global. Les locuteurs vivent ensemble, partagent des règles et des coutumes sans pour autant parler la même langue ou la même variété de langue. Ce qui est le cas pour la ville d'Alger où il y a plusieurs langues et variétés de langues. La ville joue un rôle majeur dans la vie et la dynamique des langues. Elle n'est plus à négliger, elle constitue *le* champ primordial de la sociolinguistique urbaine dans laquelle s'inscrit fondamentalement cette recherche. La sociolinguistique urbaine insiste sur l'importance du facteur urbain qui a bien des effets sur les langues et les représentations linguistiques.

On passe de la *communauté linguistique* à la *communauté sociale*, qui se définit, selon L-J. Calvet par la règle de quatre facteurs : *Le facteur lieu* : la communauté sociale est définie géographiquement. *Le facteur temps* : la communauté sociale évolue et change continuellement à travers le temps et en fonction du déplacement des locuteurs. *Le facteur action* : la communauté sociale est constituée par des relations, des conflits, des convergences ou des divergences. Elle constitue une unité structurale. *Le facteur habitus* : La communauté sociale se définit aussi par le facteur habitus qui est un :

« Ensemble de dispositions socialement acquises qui structurent de façon socialement distincte toutes les pratiques linguistiques. Le fait d'appartenir à la même communauté implique qu'on partage des normes, des attitudes, un rapport à la langue ou aux langues, même si on ne partage pas exactement les mêmes langues ou les mêmes variétés d'une langue. » (Calvet 1993, 126-128).

La communauté linguistique est essentiellement déterminée par la langue selon la vision traditionaliste. Mais à partir des années 1970 cette notion est revue en prenant

en compte d'autres paramètres que la langue. W. Labov considérait la communauté linguistique non pas comme :

« Un ensemble de locuteurs employant les mêmes formes mais comme un groupe qui partage les mêmes normes quant à la langue ou encore, comme étant un groupe de locuteurs qui ont en commun un ensemble d'attitudes sociales envers la langue. » (Labov 1976, 338).

Mais les deux tendances s'avèrent restreintes, parce que l'individu - suivant les deux raisonnements - ne peut appartenir qu'à une seule communauté linguistique et les dynamiques sociolinguistiques sont tout autres. Ce n'est pas seulement la langue qui détermine l'appartenance de l'individu à telle ou telle communauté. Il y a bien d'autres éléments déterminants dans un groupe social comme le précise L-J. Calvet :

« Dans un groupe social, il y a bien entendu des locuteurs, des codes, des variétés de ces codes, des rapports des locuteurs à ces codes et des situations de communication. » (Calvet 1993, 89).

Voici donc, les divers paramètres qui aident à concevoir la communauté dans toute sa globalité.

« La tâche du linguiste est de décrire chacun de ces éléments ainsi que leurs rapports mutuels : - Décrire les codes en présence [...] mais en prenant en compte la dimension diachronique, l'histoire de ces codes et des gens qui les utilisent [...] - Structurer la communauté en fonction de ces codes, c'est-à-dire décrire les sous-groupes selon les langues qu'ils parlent, les lieux où ils les parlent, avec qui ils les parlent, pourquoi ils les parlent, etc. Décrire aussi les réseaux de communication, les comportements, les attitudes... - Décrire les variations dans l'usage des codes, en fonction des diverses variables sociales (sexe, catégories sociales) - Décrire les effets sur les codes eux-mêmes de cette coexistence : emprunts, interférences - Décrire ces effets sur les codes de la situation sociale : c'est le problème des rapports entre forme et fonction. » (Calvet 1993, 90).

La tâche du linguiste doit donc dépasser largement les limites linguistiques. Elle consiste à prendre en considération tous les éléments qui caractérisent le groupe

social, leurs rapports mutuels et leurs rapports à la langue ou aux langues en présence. Tenter de définir la sociolinguistique en ne tenant compte que de la / les langue(s) serait un effort vain, parce que la langue, selon l'affirmation assez largement acceptée, est un fait ou un produit social.

La langue s'inscrit dans des dynamiques socio-spatiales complexes, révélatrices des enjeux qui la lient aux représentations, à l'espace, à la norme et à l'usage. L'apport du sociolinguiste consiste à mettre au clair tous ces enjeux subtils qui déterminent le fonctionnement des langues. La sociolinguistique aborde la problématique de la ville durable en mettant l'accent sur les formes sociolinguistiques de la ségrégation et des discriminations urbaines constatées. T. Bulot souligne à ce propos :

« Penser la ville durable de notre point de vue est également penser autrement l'intervention sociolinguistique non plus comme une forme de gestion quasi bien pensante de la diversité linguistique culturellement posée comme une richesse, mais comme une nécessaire gestion glottonomique des espaces urbains, des espaces de langues, des espaces de mémoire (sociolinguistique), de mobilité / mobilité (socio-spatiale et linguistique) et de légitimités tant territoriales que linguistiques. » (Bulot 2009b, 25).

La dimension spatiale occupe une place très importante dans les études sociolinguistiques. L'articulation entre l'espace et le langage est au cœur des débats qui portent sur les pratiques langagières, les représentations socioculturelles et les structures sociospatiales. Suivant cette perspective, la sociolinguistique urbaine développe une étroite corrélation avec la géographie sociale et avec d'autres disciplines qui s'efforcent de lire l'espace et ses rapports complexes avec les dynamiques socioculturelles, politiques, économiques et autres. T. Bulot et V. Veschambre mettent en évidence ce rapprochement épistémique entre la sociolinguistique urbaine et la géographie sociale.

« C'est cette conception commune de l'espace comme dimension dans laquelle se joue la construction hiérarchisée, inégalitaire de la société, qui permet à la sociolinguistique urbaine et à la géographie sociale d'engager un échange approfondi. Dans nos approches, l'espace est appréhendé comme une ressource

(matérielle et symbolique) qui fait l'objet d'appropriation et qui est constitutive des inégalités sociales. Nous nous retrouvons fondamentalement autour de l'analyse du "procès d'appropriation de l'espace". Les uns entrant dans cette analyse par le langage, les autres à travers les différentes formes de pratiques, de représentations de l'espace (mobilités, localisations résidentielles, pratiques de loisirs, comportements politiques...). » (Bulot 2006, 9-10).

La dimension spatiale est capitale pour la compréhension de la pratique du graffiti qui constitue une marque de catégorisation, d'identification / valorisation et de stigmatisation qui se donne à voir et à lire dans les différents lieux de la ville.

Le choix de m'attarder, dans ce premier chapitre, sur cette brève contextualisation historique concernant la situation ethno-sociolinguistique de l'Afrique du nord et de l'Algérie, la genèse du graffiti et l'évolution des sciences du langage est une manière d'aller à la source de mes questionnements. Ces éléments historiques mettent au clair tous les paramètres que je voudrais prendre en considération pour cerner le thème de cette recherche.

Chapitre II

Langues et identités entre l'*in vivo* et l'*in vitro*

Le deuxième chapitre de cette thèse se veut une reconstruction des rapports complexes qu'entretiennent les langues avec les identités qu'elles véhiculent, ainsi que les incohérences qui caractérisent leur gestion en Algérie et au Maghreb.

Ce chapitre s'amorce par un état des lieux des langues et des identités en Algérie, à partir des textes législatifs et à travers le cheminement politique de l'État algérien. J'aborderai ensuite l'utilisation des langues sur le plan normatif et pratique où je mettrai en évidence les conceptions *in vivo* et *in vitro* des langues et des identités en Algérie. J'essaierai de conclure sur la position des États maghrébins par rapport aux langues et aux identités qui façonnent le panorama historique et socio culturel nord africain.

II. 1. État des lieux des langues et des identités en Algérie

Le grand chantier auquel l'État algérien devrait accorder, avec beaucoup d'objectivisation, une attention toute particulière et sans faille est celui des langues algériennes, de leurs statuts et de l'identité algérienne dans toute sa complexité et sa diversité. Ces questions sont loin d'être résolues et constituent encore de nos jours un tabou, difficile à surmonter, vu tout le flou et le silence qui les ont si longtemps entourées. La question des langues et des identités est soumise à divers enjeux politico idéologiques, ce qui exacerbe la problématique de la personnalité algérienne dans toute sa profondeur.

Les conséquences sociales qui en découlent ne sont pas reluisantes. L'arabe algérien et le tamazight, langues enracinées dans la société algérienne depuis des millénaires sont relégués au second plan devant l'arabe *fus'ha*, dit aussi l'arabe *fus'ha*, standard ou moderne qui bénéficie de moyens colossaux de l'État pour sa promotion et sa généralisation au détriment des langues vernaculaires algériennes. Ainsi, le gouvernement s'est doté d'institutions qui veillent à la promotion de la langue arabe *fus'ha*, telle l'Académie Algérienne de la Langue Arabe (1986) et le Haut Conseil de la Langue Arabe (1998). Pourtant, le terrain algérien présente une tout autre donne qui ne s'inscrit aucunement dans les politiques linguistiques initiées par l'État.

« Il est devenu aujourd'hui banal de poser que l'Algérie se caractérise par une politique linguistique d'assimilation doublée d'une politique de valorisation de la langue officielle. Cette politique vise à entretenir un idéal d'unilinguisme, qui favorise le seul usage de la langue arabe sur les plans politique, juridique, social et économique. Il est également de notoriété publique que les langues berbères, l'arabe dialectal et le français sont, à des degrés divers et selon des modalités diverses, niés avec constance par le discours officiel. » (Zenati 2004, 37).

La société algérienne ne se reconnaît pas dans la langue arabe *fus'ha* « imposée », qui ne tire pas ses racines dans la culture ancestrale algérienne. F. Cheriguen dit à juste titre que :

« S'il est vrai que la langue arabe est l'une des langues nationales des Algériens, ce n'est en tout cas pas celle que préconise l'État, c'est-à-dire l'arabe littéral ou moderne issu de l'arabe classique, qui n'a jamais été en Algérie d'un usage courant et populaire pour n'être demeurée pendant des siècles que la langue des clercs et des scribes. » (Cheriguen 1997, 63).

L'arabe algérien a l'avantage d'avoir le plus grand nombre de locuteurs en Algérie et il occupe un espace géographique extrêmement étendu. Grâce à sa vitalité, il continue de résister tant bien que mal à la campagne de stigmatisation normative, prônée généralement par une certaine élite, qui le pousse continuellement à la marginalité pour laisser la place à la langue « normée », l'arabe *fus'ha*.

« Cette langue [arabe algérien] est souvent méprisée par une certaine élite qui défend tout particulièrement la pureté de la langue littéraire. » (Asselah-Rahal 2004, 21)

Les locuteurs algériens ont un attachement très fort à leurs langues qu'ils considèrent comme référent identitaire. M. Lacheraf met en évidence l'importance de cet attachement aux langues parlées et le complexe des tenants de la norme.

« Les Algériens n'ont jamais cessé de parler leurs langues populaires, d'y fonder et d'y enrichir un humanisme parallèle à l'expression orale. Certains lettrés algériens de langue arabe émigrés en Orient, jouant sur une confusion délibérée et en définitive calomnieuse, ont contribué à faire accroire aux intellectuels de ces pays que le colonialisme français avait fait perdre à l'Algérie jusqu'à l'usage de sa langue parlée. [...] Une propagande inconsciente, excessive, faite par des Algériens atteint du complexe de misérabilisme, avait contribué à nous faire passer pour un peuple d'aliénés ayant renoncé à l'une des rares expressions collectives de sa personnalité, la langue orale, - tout simplement parce que la langue écrite, dans ce pays occupé, frustré de l'essentiel, n'était pas enseignée comme dans les autres pays arabes d'Afrique et d'Asie [...]. » (Lacheraf 1978, 325).

L'arabe algérien représente la première victime de ces politiques unanimistes de stigmatisation, contrairement au tamazight qui a derrière lui un important mouvement populaire et politique revendiquant son officialisation et le français, « un butin de

guerre » comme disait l'écrivain algérien Kateb Yacine, qui constitue un outil incontournable dans l'acquisition des sciences en Algérie et qui a une place indéniable dans le paysage linguistique algérien depuis des siècles.

Kateb Yacine considère le français comme un acquis à préserver et à promouvoir. À la question suivante :

« Pour désaliéner l'Algérie, faut-il rejeter le français ? [Il répond ceci] Non. L'identité n'est pas un rejet, le français nous appartient. » (Kateb 1994, 97).

Depuis l'indépendance de l'Algérie en 1962, l'État algérien s'est fixé un objectif qui n'a pas changé depuis: généraliser l'usage de l'arabe *fus'ha* dans les institutions publiques et dans la vie quotidienne de la société algérienne au détriment, voire au mépris des langues réellement pratiquées sur le terrain. Les gouvernements qui se sont succédés depuis 1962, se sont toujours efforcés d'affirmer, de manière prononcée, l'arabité de l'Algérie en adhérant à la ligue arabe et en s'identifiant aux régimes de la Péninsule arabique. J. Zenati dit à ce propos :

« Hors de l'unité arabe, point de salut pour la nation algérienne. D'emblée, la pluralité est niée et la diversité linguistique est considérée comme un germe de division menaçant une unité nationale ayant pour socle l'arabe et l'islam. Toute référence à la berbérisme est alors tenue pour un instrument au service de l'étranger et du néo-colonialisme. » (Zenati 2004, 137)

II. 1. 1. Législation, politiques linguistiques et données de terrain

Dans les textes de loi, l'Algérie est désignée, dans toutes ses constitutions successives, sous l'appellation officielle: *République Algérienne Démocratique et Populaire* (RADP), l'article 1 de la constitution algérienne stipule :

« L'Algérie est une République Démocratique et Populaire. Elle est une et indivisible. » (Constitution de la République Algérienne Démocratique et Populaire, JORADP N°76 du 8 décembre 1996 modifiée par : Loi n°02-03 du 10 avril 2002 JORADP N°25 du 14 avril 2002. Loi n°08-19 du 15 novembre 2008 JORADP N°63 du 16 novembre 2008).

La référence à l'appartenance arabe, africaine et maghrébine apparaît dans la constitution de 1963; article 2 qui stipule :

« Elle est partie intégrante du Maghreb arabe, du monde arabe et de l'Afrique. »
(Constitution de la République Algérienne Démocratique et Populaire, 1963).

La langue arabe est désignée dans l'article 5 comme :

« La langue nationale et officielle de l'État. » (Constitution de la République Algérienne Démocratique et Populaire, 1963).

Dans la constitution de 1976, la langue arabe se retrouve au cœur d'un programme politique visant à la promouvoir, ainsi l'article 3 stipule :

« L'Arabe est la langue nationale et officielle. L'Etat œuvre à généraliser l'utilisation de la langue nationale au plan officiel. » (Constitution de la République Algérienne Démocratique et Populaire, 1976).

Il faut noter qu'au niveau de l'énonciation (Article 3), l'usage du verbe « généraliser » et de la notion de généralisation vise à dé - construire les spécificités du puzzle linguistique du terrain pour en imposer une suprématie linguistique fictive. Cette suprématie incarnée par l'arabe *fus'ha* permet de construire des savoirs et des discours à occurrences floues, dont seul l'énonciateur a le pouvoir de le manipuler à ses propres intérêts. La notion de généralisation est présentée par A. Ali Bouacha comme suit :

« La généralisation met en jeu trois opérations fondamentales : Une opération de parcours qui construit une classe abstraite (ou ouverte) d'occurrences sur laquelle l'énonciateur opère un déblayage sans s'arrêter sur une valeur distinguée. La construction d'un repère fictif, repère décroché par rapport à la situation origine et qui permet à l'énonciateur de se placer à l'extérieur de la dualité vrai - faux. La constitution d'une classe de locuteurs, indispensables garants du " toujours vrai". C'est elle qui confère à l'énoncé généralisant son itérabilité. » (Ali Bouacha 1992, 100).

Suivant cette démarche, l'État vise à amoindrir l'importance des langues algériennes et à détrôner la langue française qui était la langue utilisée dans les institutions algériennes et à tous les niveaux. J'en cite pour illustration les débats parlementaires de l'Assemblée Nationale Constituante entre 1963 et 1965, les premières assises de la République Algérienne, se sont déroulés et sont publiés entièrement en langue française (Journal Officiel de la République Algérienne Démocratique et Populaire, Débats parlementaires, Assemblée Nationale Constituante, 1963). M. Souyah, député à ladite Assemblée, souligne l'importance de la langue française, lors de la discussion sur la motion déposée par M. Abidi relative à la langue arabe.

« A l'heure actuelle, qu'on le veuille ou non, l'outil de travail de l'administration générale algérienne reste le français. Tous nos fonctionnaires sont formés en langue française. Et, par exemple, dans le cas où nous déciderons d'arabiser immédiatement l'Administration ; celle-ci ne pourrait pas fonctionner normalement. » (Journal Officiel de la République Algérienne Démocratique et Populaire, Débats parlementaires, Assemblée Nationale Constituante, 1963, 646).

Le député M. Kaïd, quant à lui, dira par rapport à cette motion :

« Mais voter une motion [en rapport avec l'arabisation] serait une erreur et prêterait à équivoque ; et l'on dirait que tel député a soutenu la langue arabe et que tel autre ne l'a pas fait. La langue arabe est officielle, mais il y a des réalités : en arabe, nous sommes des analphabètes ! [...] L'Assemblée doit être sérieuse dans ses décisions, lesquelles doivent reposer sur des réalités et des possibilités. » (Journal Officiel de la République Algérienne Démocratique et Populaire, Débats parlementaires, Assemblée Nationale Constituante, 1963, 649).

Cette période de l'histoire algérienne, sous le règne des premiers présidents algériens Ahmed Ben Bella (1962-1965) et de Houari Boumediene (1965-1978), a connu un dévouement sans égal au panarabisme régnant dans le monde arabe surtout à l'époque du Nassérisme du président égyptien Gamal Abdel Nasser (1918-1970). La personnalité du peuple algérien se résumait et se mesurait au « degré » d'appartenance au monde arabe et à l'usage de la langue arabe. Le député M. Fartas résume, lors de la

discussion sur la motion relative à la langue arabe, l'atmosphère qui y régnait, en ces termes :

« Nous pouvons faire venir du Moyen Orient des frères, même de simples gens, pour nous enseigner l'arabe et nous aider à résoudre ce problème [arabisation]. Ceci dit, l'Algérie sans la langue arabe n'est pas l'Algérie et l'Indépendance sans la langue arabe n'est pas une indépendance. [...] Je pense que sans la langue arabe, l'Algérie ne peut pas vivre. Il faut que notre langue triomphe envers et contre tout. » (Journal Officiel de la République Algérienne Démocratique et Populaire, Débats parlementaires, Assemblée Nationale Constituante, 1963, 647).

Les débats sur l'arabisation sont menés dans une perspective affective, réduisant à néant l'importance de la langue arabe *fus'ha*, elle même, des langues algériennes, de la langue française et des langues étrangères dans l'édification de l'État algérien.

Les constitutions de 1989, de 1996 apportent, tout en restant dans le sillage des années soixante et soixante-dix, un amendement à la constitution précédente en faisant de la langue arabe :

« Langue nationale et officielle. » (Constitution de la République Algérienne Démocratique et Populaire, 1989).

Vient ensuite la loi N° 02-03 du 10 avril 2002 portant révision constitutionnelle qui apporte un nouvel élément par rapport à la question des langues en Algérie, relatif au Tamazight, en ajoutant l'article 3-bis qui stipule :

« Tamazight est également langue nationale. L'Etat œuvre à sa promotion et à son développement dans toutes ses variétés linguistiques en usage sur le territoire national. » (Constitution de la République Algérienne Démocratique et Populaire, JORADP N°76 du 8 décembre 1996 modifiée par : Loi n°02-03 du 10 avril 2002 JORADP N°25 du 14 avril 2002. Loi n°08-19 du 15 novembre 2008 JORADP N°63 du 16 novembre 2008).

Cet article vient juste après l'article 3 qui stipule :

« L'arabe est la langue nationale et officielle. » (Idem).

On remarque bien que l'usage de l'adverbe « *également* » n'est pas adéquat dans la mesure où on reconnaît à la langue tamazight le statut de langue nationale, alors qu'elle est *de facto*, et on évacue le statut officiel réservé exclusivement à la langue arabe *fus'ha*. La question est loin d'être résolue du moment que la loi fondamentale de l'État algérien ne reconnaît pas officiellement les deux langues majoritairement parlées par la société algérienne, à savoir : l'arabe algérien et le tamazight dans toutes ses variantes régionales.

Pour revenir à la langue arabe, les textes de loi ont entretenu un amalgame par rapport à sa nomination. Il n'est pas précisé de quelle langue il s'agit ? De l'arabe *fus'ha* ou de l'arabe algérien ? Les textes mentionnent que « *l'arabe est langue nationale et officielle* ». De prime abord, le locuteur arabophone algérien penserait sans doute que sa langue maternelle est promue au rang de langue nationale et officielle, or ce n'est malheureusement pas le cas. La langue promue, c'est une langue différente de la sienne à bien des égards.

F. Cheriguen met en évidence les dessous de cet amalgame et de ses conséquences sociales en disant :

« L'amalgame par l'absence de précision quand les textes officiels réfèrent à l' « arabe », fait que la majeure partie de la société qui peut paraître à première vue satisfaite de la mention de sa langue est en fait exclue dans et par le choix, l'orientation et la gestion politico linguistiques qui demeurent exclusivement l'apanage de l'État. » (Cheriguen 1997, 64).

L'État a une conception de la langue qui ne correspond pas aux données du terrain. Cette conception fait de la langue un appareil exclusif de l'État, cantonné dans ses institutions fondamentales, servant ses objectifs politico idéologiques. Concevoir la langue arabe comme étant la langue parlée par tous les Algériens, sans préciser de quelle langue arabe il s'agit et aussi de quelle aire géographique il s'agit, amène à des analyses vides de sens et enclenche une réaction de rejet total.

Ce monopole sur la langue n'a pas su prendre en charge la diversité et la richesse inépuisable qu'offre le paysage linguistique algérien. Le grand perdant dans cette

configuration amalgamée, comme c'est indiqué plus haut, c'est bien évidemment l'arabe algérien qui officiellement n'a aucun statut et à un degré moindre le tamazight, vu que les locuteurs arabophones ont intériorisé l'aspect supérieur de cette langue nationale et officielle imposée par l'État et sous-estiment leur propre langue qui n'est que « *dialecte de la rue, dépourvu d'écrit* ». Ajouter à cela, l'arabe *fus'ha* est représenté comme langue « sacrée », munie d'une graphie et révélatrice du Coran, ce qui renforce sa légitimité aux yeux de la majeure partie de la société algérienne, surtout arabophone. L'arabe algérien souffre de ce manque d'estime et de cette marginalisation qui freine son évolution. Le pire, c'est qu'aucun mouvement de revendication ne prend en charge cette langue majoritaire, comme le souligne S. Asselah-Rahal :

« Si l'arabe moderne est doté d'un statut officiel et de ce fait valorisé par rapport à l'arabe dialectal ou algérien, nous constatons que jusqu'à présent, aucune revendication concernant ce dernier [arabe algérien] en tant que langue dominante de la majorité des Algériens n'a été préconisée. » (Asselah-Rahal 2004, 22).

La langue française paie également les frais de cette politique unanimiste et volontariste. L'enseignement *en* langue française et par la suite l'enseignement *de* la langue française ont marqué d'une empreinte positive le système éducatif algérien jusque dans les années 1980. La génération post-indépendance a fait sa scolarité entièrement en langue française, à l'heure actuelle, elle est enseignée officiellement comme langue étrangère, mais demeure la langue d'enseignement des sciences dures malgré toutes les tentatives visant à la remplacer par l'arabe *fus'ha*.

Des données de terrain attestent de la prépondérance de la langue française en dehors du cercle scolaire et de quelques institutions de l'État. Elle occupe une place importante dans l'enseignement supérieur algérien (Sciences dures), l'enseignement privé et le paysage journalistique algérien. Ainsi, la presse francophone a une audience beaucoup plus importante par rapport à la presse arabophone qui bénéficie du lectorat issu de l'école fondamentale. Les médias audiovisuels (Radio Chaîne III, Canal Algérie et les chaînes de télévision française) connaissent une audience de plus

en plus large, vu la qualité des programmes diffusés et la langue de diffusion, le français, qui est presque d'un usage quotidien, soit de manière active ou passive.

Les médias audiovisuels arabophones algériens n'arrivent pas transcender cette difficulté d'atteindre une audience importante à cause de l'arabe *fus'ha* qui constitue une barrière linguistique qui sépare le média et le public visé. Par contre les médias, surtout radiophoniques, en arabe algérien, en tamazight et en français tels, Radio *al bahdja* (en arabe algérois), Radio chaîne I (En arabe *fus'ha* et en arabe algérien), les Radios chaîne II et Radio Soummam (en tamazight), la radio chaîne III (en français, et deux tranches horaires en anglais et en espagnol), ont une audience très importante pour la seule et simple raison que les programmes sont diffusés, encore une fois, dans les langues parlées par la majeure partie de la société algérienne. Un rapport publié par l'UNESCO en 2007 donne quelques chiffres approximatifs par rapport à l'importance des programmes diffusés sur les radios algériennes dans les années 1990.

« Tableau n° 2 : Nombre des programmes hebdomadaires par chaîne nationale pour l'année 1991.

	Information	Culture /Société	Arts / Divertissement	Religion
Chaîne I	48	12	13	27
Chaîne II	82	15	18	24
Chaîne III	16	22	34	02

Source : revue « *el Athir* », 1991, N°9.

La lecture du tableau renseigne sur le profil de chaque chaîne. Ainsi, la chaîne 2 comptabilise 82 programmes d'information hebdomadaire à cause des langues utilisées (le kabyle, le chaoui, le mizabie). La chaîne 1 offre 32 rendez-vous quotidiens d'information et 92 programmes hebdomadaires. Les chaînes régionales démontrent une certaine liberté dans le choix du contenu de leurs programmes en considération de leurs cibles. » (Belghouate 2007, 10).

Grâce à cette variété de programmes et de langues de diffusion, la radio algérienne représente le support médiatique le plus important du pays. Cette importance se laisse voir aussi au niveau du volume horaire des différentes stations de radios.

« Le volume horaire constitue un indicateur d'appréciation de la radio. A ses débuts, la radio algérienne n'émettait que durant 14 heures par jour. Au fil des années, elle

s'est améliorée. Le tableau, ci-dessous, donne un aperçu sur ce volume.

Tableau n° 1 : Volume horaire de diffusion, par type de chaîne (Année 2006)

	Chaînes nationales	Chaînes thématiques	Chaînes régionales	Total
Volume annuel	25 185 H	4 380 H	158 045 H	187 610 H
Volume journalier réel	13 h 42	2 h 33	84 h 25	100 h 18
Volume journalier avec rediffusion	69 H	12 H	433 H	514 H

Source : Données calculées sur la base du site de la Radio algérienne, 2006

La radio algérienne diffuse un volume quotidien de 514 heures. Ainsi, la chaîne 1 diffuse 24 heures sur 24, la chaîne 2, toute la journée (depuis 2005), quant à la chaîne 3, elle diffuse entre 5 heures et 2 heures du matin, soit 21 heures sur 24. Les chaînes régionales sont réparties en 3 catégories, selon le volume quotidien de diffusion. La première regroupe 27 chaînes diffusant pendant 12 heures par jour, la deuxième, concerne une chaîne, diffuse pendant 15 heures par jour, et la troisième, constituée de 2 chaînes, diffuse durant 17 heures par jour. » (Belghouate 2007, 9).

La langue de diffusion constitue un élément incontournable dans cet engouement pour la radio. Les Algériens se sentent proches de ces médias qui leur permettent de s'exprimer dans les langues qu'ils parlent au quotidien. Ces médias radiophoniques constituent une tribune officielle où les langues parlées ont réellement droit de cité et jouissent d'une prépondérance rare.

II. 1. 2. Les langues en Algérie à l'épreuve de la politique

En dehors du champs médiatique, la prépondérance du français est pour une large part entretenue par ceux qui aspirent à la modernité et à la démocratie et elle est entretenue également par les femmes instruites qui préfèrent s'exprimer dans la langue de Molière pour échapper à l'emprise de l'idéologie arabo-islamiste et à la domination masculine. Il y a un côté prestige dans cette préférence mais elle dénote des choix culturels et linguistiques d'un pragmatisme justifié.

Il faut également signaler qu'il y a un sentiment de rejet et d'ignorance totale de l'arabe *fus'ha* chez la plupart des francophones qui font parfois dans l'excès, comme

il y a un sentiment de rejet et d'ignorance totale du français chez la plupart des arabisants. Ces écarts ont leur part dans la violence qui a éclaté dans les années 1990 en Algérie, surtout après l'arrêt du processus électoral en 1992. Les intellectuels et les femmes, franges les plus occidentalisées, étaient la cible privilégiée des islamistes en Algérie qui voulaient à tout pris les anéantir pour prétendre à l'édification d'un État islamique.

Cette violence atroce qui a marqué la décennie noire a donc en partie des fondements sociolinguistiques. Être francophone est synonyme de trahison ou d'apostasie, c'est pourquoi les francophones en Algérie sont souvent désignés sous l'étiquette de « *hizb frança* » (*le Parti de la France*). Par contre, les arabisants sont théoriquement considérés comme acquis pour la cause islamiste. Cette crise a prolongé les conflits de langue qui n'ont pas été résolus au départ, le flou a engendré de la violence.

Toutes ces données concrètes nous amènent à soulever la question de la place des langues parlées en Algérie. Elles oscillent entre le rejet et déni des autorités, d'une part et leur vitalité d'autre part, ce qui appelle à revoir cette situation en extrême urgence. Et pour ce qui est de la langue française, elle est également victime de cette ambivalence qui caractérise la position de l'État vis-à-vis de la question linguistique. L'Algérie est un grand pays francophone, mais la langue française est toujours à la recherche de son statut sur un terrain qui affiche un plurilinguisme de fait, exemplaire. G. Grandguillaume souligne par rapport à cela :

« *L'Algérie est un grand pays francophone et pourtant elle ne fait pas partie de la Francophonie. Pour comprendre ce paradoxe, il faut réaliser que la langue française en Algérie est l'objet d'une forte ambivalence, qui présente des aspects sociaux, culturels, politiques et identitaires. L'Algérie a été constituée par la France qui lui a en même temps nié toute identité propre : "L'Algérie, c'est la France", a-t-on longtemps répété. La langue française est ainsi au cœur d'un nœud complexe.* » (Grandguillaume 2004, 75).

La dimension hautement politique du paysage linguistique en Algérie prendra forme avec la revendication berbère à l'époque coloniale et post-coloniale, c'est pourquoi je

propose de survoler les grands axes de cette crise linguistique qui n'a pas encore livré tous ses secrets.

Les locuteurs berbérophones ne conçoivent pas leur langue, le tamazight, comme étant inférieure à la langue nationale et officielle imposée par l'État, c'est exactement le contraire qui se produit. Leur langue, le tamazight et ses variantes régionales, le Kabyle (*thaqvaylith*), le Chaoui (*thachawith*), le Mozabite (*thamzavith*), le Tergui (*thaterguith*) et le Chenoui (*thachenwith*), s'étend de l'oasis de Siwa en Egypte où *thassiwith* est encore parlée de nos jours, aux Îles Canaries en Atlantique où les Guanches (*Igwancyen*) mènent un combat sans relâche pour redorer le blason de leur langue (*thaknarith*). Le tamazight s'étend également de l'Algérie au Niger incluant tout l'espace saharien où le parler tergui (*thateguith*) reste dominant. M. Kerrou met en évidence le statut du tamazight en ces termes :

« La langue berbère est la plus ancienne tout en étant la plus revendiquée et la plus contestée. [...] C'est la langue qui constitue l'épicentre de l'identité berbère au point que n'est vraiment berbère que celui qui parle la langue berbère. Mais il faudrait dire que beaucoup d'Arabes maghrébins sont d'origine berbère et ont été arabisés. Néanmoins, la plupart nie cette réalité et préfère, face à la menace de déculturation et en vertu de l'idéologie nationale, évoquer l'homogénéité religieuse et linguistique arabo-musulmanes. » (Kerrou 1997, 80).

Suite à la l'islamisation et à l'arabisation partielle de l'Afrique du nord, les parlers berbères se sont réfugiés dans des aires géographiques difficiles d'accès pour se prémunir de l'influence des conquérants. Le tamazight constitue depuis la haute antiquité l'épicentre de l'identité berbère et les Berbères font tout pour la préserver, la transmettre de génération en génération et la maintenir comme médium de leur culture. Mais il faudrait mentionner que cet attachement à la langue s'est amoindri avec la conquête arabe, un nombre impressionnant de Berbères se sont laissés arabiser pour des raisons d'intégration.

La conscience linguistique et identitaire chez les locuteurs berbérophones date de la fin du XIX^e siècle avec les premières élites kabyles formées à l'école française. Ces premiers intellectuels se sont donné la tâche de revaloriser la langue et la culture

berbères en essayant de les sortir de l'ornière stéréotypée et orientalisée de l'époque. S. Chaker retrace l'historique de cet éveil linguistique et identitaire à partir du XIXe siècle en ces termes :

« Dans la période contemporaine, les premières manifestations explicites d'une prise de conscience berbère en Kabylie datent de la fin du XIXe. Ces précurseurs appartiennent aux toutes premières élites kabyles formées à l'École française ; chez eux l'éveil identitaire est avant tout culturel et emprunte immédiatement la voie de la production scientifique (langue, littérature, histoires berbères). Cette première vague comporte un grand nombre d'instituteurs ; le plus notoire est sans conteste Amar ou Said Boulifa, du village d'Adeni (Ait Iraten), auteur d'un recueil de poésies Kabyles (1904), d'une méthode de langue kabyle (1897 et 1913) et de nombreux autres travaux ethno-historiques dont une monographie historique de la Kabylie (1928). » (Chaker 1987, 14).

Cette vague d'instituteurs a ouvert la voie à de grands écrivains algériens qui viennent compléter le travail entrepris. Ainsi, cette région de l'Algérie a vu naître les premiers défenseurs de la dimension berbère de l'Algérie. On peut nommer Fadhma Ath Mansour Amrouche, *Histoire de ma vie* (publié à titre posthume en 1968), Jean Amrouche, *Les chants berbères de Kabylie* (1939), *L'éternel Jugurtha* (1946). Mouloud Feraoun, *Les poèmes de Si Mohand* (1960), Taos Amrouche, *Jacinthe noire* (1947), *Le grain magique, recueil de contes et de poèmes* (1966).

Taos Amrouche a également une œuvre discographique monumentale où elle donne, de manière brute et magistrale, tout ce que la « civilisation » a déformé ou anéanti. Ce sont des chants et danses berbères du plus vieux peuple de l'Afrique du nord. Taos Amrouche a pu restituer un patrimoine commun millénaire, on peut citer parmi ses œuvres : *Chants de processions, méditations et danses sacrées berbères* (1967), *Chants de l'Atlas* (1971), *Incantations, méditations et danses sacrées berbères* (1974), *Chants berbères de la meule et du berceau* (1975).

On peut citer également les travaux de Mouloud Mammeri, *Les Isefra de Si Mohand ou M'hand* (1969), *Poèmes kabyles anciens* (1980), *L'Ahellil du Gourara* (1984), *Yenna-yas Ccix Muhand* (Ccix Muhand a dit) (1989). *Tellem chaho, contes berbères*

de Kabylie (1980), *Tajerrumt n tmazigt (tantala taqbaylit)* « Précis de grammaire berbère », publié en Kabyle (1976). *Lexique français-touareg* en collaboration avec J.M. Cortade (1967), *Amawal Tamazigt-Français et Français-Tamazigt* (1980). La plupart de ces auteurs ont écrit en langue française mais ils ont tous mis en exergue la dimension berbère de l'histoire de l'Afrique du nord.

« Tous ont, parallèlement à la création littéraire, toujours affirmé leur ancrage dans la culture berbère et concrètement œuvré pour sa défense par un travail constant de promotion. » (Chaker 1987, 16).

Cette élite locale a eu accès, très tôt, à une masse considérable de publications et de recherches scientifiques réalisées par les chercheurs et les missionnaires français sur l'histoire de l'Afrique du nord. Un savoir nouveau est diffusé dans la société algérienne, scolarisée surtout, un savoir ignoré et inconnu jusque là.

« [Le berbérophone] découvre brutalement que l'arabité et l'islamité du Maghreb sont des données historiques, relativement tardives, qu'il existe une histoire préislamique berbère de son pays, que sa langue peut être considérée comme la seule langue autochtone du Maghreb, qu'elle est parlée bien au-delà de sa petite région natale, qu'elle a eu, depuis la plus haute antiquité, son alphabet propre [...]. » (Chaker 1987, 21-22).

Les berbérophones avaient des référents historiques et culturels en rapport avec ce passé pré islamique, mais ces référents restent flous et manquent d'argumentation scientifique pour les valider en tant que tels.

« Tous ces référents (historiques, culturels, linguistiques) berbères n'étaient pas absolument inconnus de la culture et des savoirs précoloniaux, mais ils étaient alors plus que brumeux : le passé pré islamique des Berbères, par exemple, appartenait à une « pré histoire » mythologique (...) Et c'est bien là le seul terrain – celui des savoirs diffusés dans la société maghrébine – où l'on puisse valablement parler de l'impact de la colonisation en matière berbère : le reste - la « la fameuse politique berbère de la France » - relève du mythe historiquement et idéologiquement déterminé. » (Chaker 1987, 22).

L'influence de la colonisation sur le domaine berbère est loin d'être programmée comme le laissent entendre les partisans du nationalisme hypertrophié.

« Car cette influence des savoirs d'origine occidentale est une retombée mécanique et nécessaire d'une situation historique, en aucune façon le résultat d'une « politique » française, au sens d'ensemble de mesures finalisées. Aucune scolarisation en langue berbère, même à titre expérimental, n'a jamais été envisagée, aucune initiative pour encourager et diffuser l'écrit berbère, ni aucune tentative de création d'une presse en langue berbère n'ont jamais vu le jour sous la présence française...Et les études berbères sont restées jusqu'à l'indépendance un phénomène entièrement académique, sans la moindre visée sociale. » (Chaker 1987, 22).

II. 1. 2. 1. La crise dite berbériste 1949

En Algérie, l'éveil linguistique et identitaire a pris une forme politique avec la crise dite « berbériste » de 1949, où a germé l'idée de l'Algérie algérienne, en réponse aux tenants de l'arabisme qui a dominé le mouvement national algérien à cette époque et qui prônent une Algérie arabe et musulmane. La dichotomie, au niveau du vocable usité, prend forme et met les représentants des deux « Algéries » face à face. Ceux qui prônent l'Algérie algérienne réduisent la dimension arabe de l'Algérie à néant et ceux qui prônent une Algérie arabe et musulmane font comme si les Berbères, peuple autochtone de l'Afrique du nord, n'existaient pas.

Un conflit d'énonciation est né. Les uns et les autres ont utilisé des vocables qui n'ont pas fait objet de réflexion, ce qui fait que leur conception de l'État Nation est réductrice à bien des égards. Cette situation a malheureusement perduré et ses conséquences sont d'une actualité criante. Les graffiti en Algérie permettent aujourd'hui de voir comment se traduisent, après de longues décennies, ces positions conflictuelles sur le terrain.

Ce qui a primé, en guise d'issue hâtive à cette crise, c'était le souci de l'unicité (*al Tawhid*) qui a aggravé les problèmes de la configuration de l'État algérien avant sa naissance. Omar Carlier met en évidence ce manque de perspicacité par rapport à

cette lancinante question du mouvement national algérien qui devait être résolue de manière intelligente.

« Aucun compromis pourtant commode en termes d'« Algérie arabo berbère et musulmane », ou de hiérarchie de langues, n'est sérieusement recherché, sauf au niveau d'individualités dont les bonnes volontés ne peuvent suffire. Ce qui aux yeux des uns garantit l'unité est ipso facto jugé porteur de division ou d'exclusion par les autres. L'obsession de l'unité alimente la division. A l'exclusive dans la dénomination de soi, recherchée sous les prédicats culturels de la nation, correspond l'extrémisme dans l'accusation portée contre l'autre, suivant une logique que Maxime Rodinson a relevée pour d'autres configurations, la diabolisation de l'adversaire. "Berbérisme" et "Arabisme" s'alimentent et se renforcent donc de leurs outrances, deviennent des catégories politiques fantasmatiques et extrêmes. Celles des vaincus, dont certains parlent d' "occupation arabe" et préconisent "une parti kabyle" et dont plusieurs se tournent vers le parti communiste. Celles des vainqueurs, qui dénoncent le "complot" des "agents de l'administration" et suivent "naturellement" le modèle du procès. » (Carlier 1986, 349-450).

La crise berbériste n'est pas un simple accident de l'histoire, elle constitue un révélateur des enjeux politico-idéologiques qui ont imposé une orientation au mouvement national, qui n'a pas su valoriser ou estimer à sa juste valeur les forces diverses qui lui ont donné un élan et des perspectives.

Les nationalistes kabyles ont inscrit, explicitement, la dimension berbère dans le débat politique de l'époque. En septembre 1948, Messali Hadj, lance un appel aux Nations Unies, où il soutient que l'histoire de l'Algérie remonte à la conquête arabe de l'Afrique du nord, ainsi il efface d'un revers de la main tout ce qui a précédé cette étape de l'histoire algérienne.

Cette lecture biaisée de l'histoire du pays n'a pas laissé indifférents les militants kabyles qui étaient fort présents dans le mouvement national. C'est Rachid Ali Yahia de la Fédération de France du FLN, et également responsable de l'organe d'information du mouvement, *L'Étoile africaine*, qui prend l'initiative de réagir dans un texte, cité par D.-J. Zagoria:

« Algeria is not Arab but Algerian. It is necessary to form a union of all Algerian Muslims who want to fight for national liberation, without distinction between Arab or Berber race [...] we stand well above the racial problem [...]. For some time we have read in newspaper articles and certain leaders have been saying that Algeria is Arab. This statement not only is not true but it expresses ideas that are clearly racist, even imperialist [...]. » (Zagoria 1973, 256).

Cette réaction a fait l'effet d'un tonnerre dans le mouvement national, ainsi une motion de Rachid Ali Yahia est votée en novembre 1948.

« Sur 32 membres du comité fédéral, 28 rejettent toute idée d'une Algérie arabe et musulmane et se prononcent pour la thèse de l'Algérie algérienne. » (Harbi 1980a, 63).

Suite à cette motion, la décision de dissoudre la Fédération de France a été prise et une polémique sur un prétendu « Complot kabyle » a éclaté dans les rangs du mouvement national. Les services de Renseignements Généraux en Algérie procèdent à l'arrestation des éléments kabyles qui sont derrière ce mouvement de protestation. En jouant dans la division au sein des rangs kabyles du mouvement national, la direction du parti réussit à évacuer la question berbère du débat national. M. Harbi en résume ainsi cet épisode du mouvement national :

« La bataille eut pour point de départ la remise en cause du fonctionnement anti-démocratique du parti. S'étendit au rejet de la conception arabo-islamique de l'Algérie et posa enfin, sous couvert de pluralisme culturel la question de l'organisation territoriale du parti sur la base du critère linguistique. La crise résolue bureaucratiquement prit fin par l'exclusion des principaux porte-paroles du mouvement berbère. » (Harbi 1980a, 63).

La question berbère remontera à la surface, pour la dernière fois avant l'indépendance, en 1954, comme en témoigne A. Ouerdane:

« Les derniers rebondissements de la crise nous mènent en 1954 : une "association pour le développement de langue berbère" dite "Tiwizi i Tmazight" est créée le 11 mars 1954 à Paris (Rapport de police, Registre n°54/289, dossier n° 30-060-P,

Préfecture de police, Paris). Son conseil d'administration de douze membres est composé majoritairement d'intellectuels, syndicalistes et ouvriers [...] tous sont des anciens militants du PPA-MTLD. » (Ouerdane 1987, 44).

La crise berbériste a montré une face cachée du mouvement national algérien, basé désormais sur une approche arabo-islamique, comme le souligne M. Harbi :

« La crise de 1949 annihile les espoirs de voir un nationalisme radical se développer indépendamment de la foi religieuse ... la saisie rationaliste et laïque du problème politique s'efface dorénavant au profit de l'approche mystique. L'épuration du mouvement berbériste a abouti à l'élimination des cadres de valeur pour faciliter la promotion des médiocres liés à l'appareil et redoutant par dessus tout d'être taxés de matérialistes et de marxistes. » (Harbi 1980a, 67).

Le mouvement national a fini par se diviser en juillet 1954 en deux courants : centralistes et messalistes à cause des divergences idéologiques qui ont longtemps caractérisé la trajectoire du mouvement national algérien depuis la formation du Comité de Libération du Maghreb Arabe en 1948 au Caire, soutenu par les tenants de l'arabo-islamisme. A. Ouerdane soutient, dans un article consacré à la crise dite « berbériste » que :

« Cette prise de conscience et cette maturation politique déclenchent le processus de déblocage et débouche sur la volonté chez certains militants Kabyles de clarifier politiquement la question de la dimension berbère de l'Algérie. Comment l'intégrer dans le mouvement nationaliste dont l'idéologie est, depuis son implantation en Algérie, exclusivement arabo-islamique ? Cette effervescence suscite parmi les militants kabyles une réflexion sur les questions nationale, démocratique....et linguistique. » (Ouerdane 1987, 36).

La question linguistico-identitaire se trouve du coup entre le marteau et l'enclume, les politiques ont, à coups d'esquive lexicale, toujours évacué ce problème afin de se souder autour de la lutte armée. Mais elle se manifeste tout au long de la guerre d'indépendance et elle se manifeste encore de nos jours, sous diverses manières.

II. 1. 2. 2. Le printemps berbère 1980

Le moment le plus fort de la revendication berbère intervient lors du Printemps berbère d'avril 1980⁷ en Kabylie et à Alger. Ce mouvement populaire revendiquant la reconnaissance officielle de la langue et de la culture berbères constitue le premier acte d'opposition, bien prononcé, depuis l'indépendance de l'Algérie en 1962. Il est intervenu suite à l'annulation par la Wilaya (Préfecture) de Tizi Ouzou d'une conférence sur la poésie kabyle ancienne qui devait être animée le 10 mars 1980 au Centre Universitaire de Tizi Ouzou par l'anthropologue algérien Mouloud Mammeri. Manifestations et grèves se succèdent dès le lendemain et s'achèvent par une répression sanglante des manifestants et grévistes le 20 avril 1980. Le divorce est désormais prononcé, la Kabylie prend pour cible tout ce qui symbolise l'autorité de l'État, de la petite enseigne écrite en arabe aux grandes surfaces étatiques.

Les émeutes se sont soldées par l'arrestation de 24 militants du Mouvement Culturel Berbère (MCB) le 23 avril et qui seront libérés grâce à la mobilisation citoyenne en juin 1980. En août 1980, un séminaire⁸ d'une grande envergure est tenu à Yakouren, où sont débattues de manière sereine toutes les questions relatives à la promotion de la langue et de la culture amazigh et de l'arabe algérien.

« Le document final de Yakouren s'articule autour de trois axes principaux " la recherche de l'identité algérienne effective, la volonté de promouvoir les deux langues de la nation, à savoir le tamazight et l'arabe algérien, la soif de la culture et le droit à la libre expression". » (Ait-Kaki 2004, 98).

Il faudra attendre 15 ans pour voir le premier fruit institutionnel de cette mobilisation avec la création du Haut Commissariat à l'Amazighité (HCA) par le Président Liamine Zeroual et qui a pour mission l'encadrement et la promotion académique de tamazight.

⁷ Le Printemps berbère (20 avril 1980), (en tamazight : Tafsut Imazighen) désigne le mouvement citoyen revendiquant l'officialisation de la langue tamazight et la reconnaissance de l'identité et de la langue berbère en Algérie à partir de 1980 en Kabylie et à Alger.

⁸ *Algérie, quelle identité ? Séminaire de Yakouren*, Août 1980, Paris, Imedyazen, 1980

Le champ identitaire algérien se partage entre narcissisme et haine de soi, et des générations entières paieront le prix fort de cette manière volontariste et irresponsable de gérer l'un des chantiers fondateurs de l'État national. Le mouvement national a fondé sa stratégie sur l'élément religieux pour resserrer les rangs de la résistance et a négligé les aspects fondamentaux de la société algérienne, à savoir, ses langues et ses identités. O. Carlier en résume ainsi cette défaillance :

« Le PPA, comme l'ENA, a toujours utilisé les trois langues, mais il n'est pas en mesure de passer du fait au droit, de la pratique au programme ou aux statuts : le berbère est porteur de division, le français est étranger. Le PPA n'arrive pas à énoncer son rapport avec ses langues parce qu'il n'arrive pas à interroger sa propre identité. C'est que la langue interfère de manière frontale, dans l'univers symbolique du politique, avec deux invariants culturels : la République une et indivisible, le Tawhid. Le schéma le plus puissant reste d'ailleurs religieux, même pour les laïcs. Les cadres peuvent accepter individuellement un compromis linguistique autour du primat de la langue arabe, seule langue nationale, ils ne peuvent l'énoncer et le traiter collectivement, en tant que parti. La laïcisation restreinte interdit de poser la question linguistique selon un schéma autre que celui de l'unité comme uniformité. »
(Carlier 1986, 370).

C'est ainsi que la question linguistique et identitaire a été amorcée à la veille de l'indépendance algérienne. Elle a été inscrite, de prime abord, comme tabou, ou pire comme source de division au sein du mouvement national. Cette approche a altéré la teneur originelle de la question et a laissé place aux clivages idéologiques d'imposer une ligne de conduite des plus catastrophiques pour l'édification de l'État algérien.

De nos jours, l'Algérie fonctionne encore, d'un côté, sur les notes du centralisme jacobin, elle s'enferme dans une langue en déphasage avec les dynamiques linguistiques du terrain, et de l'autre, sur l'arabo-islamisme oriental qui est aussi en déphasage avec l'Islam séculaire nord africain qui a toujours été une pratique socioculturelle loin de toute empreinte idéologique. Les politiques ont malheureusement dénaturé cet aspect et en ont fait un instrument politique au service de l'idéologie. O. Carlier en synthétise ce cafouillage en quelques mots :

« Islamisme et jacobinisme se conjuguent pour condamner le pluralisme linguistique. L'arabe n'est pas légitime en tant que seule langue nationale, il est langue nationale en tant que seule langue légitime, et la formule berquienne de l'« Islam jacobin » caractérise peut-être autant le populisme post-étoiliste que l'islahisme des Oulémas. » (Carlier 1986, 370).

Ce malaise linguistico identitaire est perceptible dans tous les pays de l'Afrique du nord qui ont tous le même rapport au sens qu'ils donnent au combat libérateur et à ses finalités. L'empreinte religieuse et ethnique est indélébile et a imposé une orientation politique unanime à tous les pays nord africains après les indépendances.

II. 2. Les langues en Algérie : entre normes et pratiques

La question linguistico-identitaire en Algérie est des plus complexes. Les langues et les variétés de langues sont imbriquées et vivent une situation de coexistence, et parfois des situations houleuses du point de vue de la pratique. On ne sait plus quelle langue parler, quand, où, avec qui et pour parler de quoi ? Ces langues algériennes vivent à l'état « sauvage », leurs statuts ne se conjuguent pas, ou très peu, avec les dynamiques socioculturelles du pays. La société algérienne, dans son ensemble, a du mal à se situer dans ce foisonnement de langues. Les notions de bilinguisme et de diglossie applicables à des situations de contact de langues sont pratiquement inopérantes pour le cas de l'Algérie.

« Nous croyons pouvoir affirmer qu'il est nécessaire d'appréhender cette situation d'un point de vue dynamique qui mette en évidence la capacité des locuteurs algériens à se mouvoir dans leur espace linguistique. » (Taleb-Ibrahimi 2004, 215).

Les locuteurs algériens passent d'un registre de langue à un autre en fonction des situations de communication. Ces dynamiques langagières effectives, que l'on peut repérer à l'oral et à l'écrit, renseignent sur l'inépuisable richesse du champ linguistique algérien. Ainsi, on remarque chez les locuteurs algériens, surtout les jeunes, une capacité extraordinaire de créer des néologismes en fonction du contexte et du besoin. Ces néologismes se propagent et ont droit de cité en un temps record. Il est pratiquement impossible de se balader dans les rues d'Alger sans entendre des petits codes, des néologismes qui ponctuent et structurent les conversations quotidiennes ou sans voir et lire les nombreux graffiti qui envahissent les murs d'Alger.

Ces pratiques langagières résultent des différentes transformations socio culturelles qu'a connues la société algérienne surtout ces vingt dernières années. Cette gymnastique langagière met en mots un quotidien fait de violence et d'incertitudes mais aussi de moments de joie et de gaieté. Le mouvement rap en Algérie constitue un exemple édifiant de cette gymnastique langagière algérienne. Le rap offre un cadre

d'expression à ces néologismes qui ponctuent le langage des jeunes algériens. H. Miliani dit à ce propos :

« Sur le plan langagier, on retrouve dans le rap divers modes de dire : alternance codique (mélange de langues standard et dialectale de l'arabe ou de l'arabe dialectal et du français) de type conversationnel (modes de dire qui sont focalisés sur des postures générationnelles : le mouv', etc.) et thématique attendue (le désarroi des jeunes, les massacres, le terrorisme, la drogue). Il y a une certaine attraction pour les dénominations étrangères qui marquent souvent la filiation musicale et l'esprit du hip hop (nom des groupes, titres des chansons). Cela se traduit également par une réactualisation des jeux et manipulations langagiers qui sont souvent un syncrétisme entre certaines traditions ludiques des langues maternelles et celles des savoirs véhiculés par les médias électroniques (radio/télévision/musique enregistrée, etc.) » (Miliani 2002, 773)

II. 2. 1. Les langues et les médias

On retrouve aussi ces usages dans les médias, surtout écrits. On peut citer les billets de Hakim Laâlam du Quotidien *Le Soir d'Algérie* sous le titre « *Pousse avec eux* », traduction littérale d'une expression en arabe algérien « *Dez m3ahum* » (ça veut dire, en traduction approximative, *(Tu fais comme eux. Moi, je fais ce qui me semble bon)*). On peut citer également le *Degré Zéro* de Chawki Amari dans le Quotidien *El Watan* ou *Raïna Raïkoum* (*Notre opinion est la vôtre*) de Kamel Daoud dans *Le Quotidien d'Oran* et El Guellil (*Le pauvre*) dans le même journal. Ces journalistes s'inspirent de cette richesse linguistique du terrain pour ponctuer leurs écrits et donner une légitimité scripturale aux langues parlées. Leurs billets ont un lectorat qui a battu tous les records de part leur contenu satirique et leur langue ponctuée d'expressions et de mots de tous les jours. Les locuteurs algériens mettent à profit leur capacité de création linguistique et toutes les possibilités que le brassage du terrain leur offre pour mettre en mots leur vie quotidienne.

Cette mise en mots traduit intelligemment les dynamiques pluridimensionnelles du terrain algérien. Ces expressions et petits mots, fruit du génie populaire, vont du « *Normal* », un inlassable refrain qui fait son apparition dans toutes les discussions, à « *Sans pitié* » qui signifie, en traduction locale, faire les choses à fond. Cette expression a donné naissance à une émission à grande audience sur la Radio chaîne III

dans les années 1980. Des exemples fusent de partout, on utilise « *Taiïwan* » pour parler de la contre façon, « *Tchipa* » pour parler de pot de vin, « *Ma tzidlich* » pour marquer l'étonnement et la consternation, « *Papicha* » pour parler de belles filles et « *Intik* » pour dire ça va bien ou encore « *Périmé* » pour parler des personnes en déphasage avec l'actualité et la liste est loin d'être exhaustive. Il suffit qu'un petit événement se produise dans la société, que l'arsenal linguistique soit déjà mis en place pour le nommer, le catégoriser et perpétuer son existence dans la mémoire collective.

II. 2. 2. Les langues et la toile du Net

Un autre volet, pas des moindres, permet de voir cette vitalité linguistique qui semble dépasser toutes les normes et tous les schémas descriptifs de la situation sociolinguistique algérienne, c'est celui de l'internet et de la téléphonie mobile. Facebook résume à lui seul l'ampleur du phénomène des langues en Algérie. On trouve des groupes de discussions tel « *La langue française parlée à l'algérienne* », présenté comme suit: « *Ce groupe est dédié pour rassembler toutes les phrases en Français à l'Algérienne et qui sont dites au quotidien* » (sic) où sont listés tous les emprunts linguistiques arabe algérien – français par ordre alphabétique, on a devant nous un corpus prêt à être exploité. Voici un extrait du petit dictionnaire du « francalgérien »⁹.

⁹ <http://www.facebook.com/topic.php?uid=35264530502&topic=14049> [Consulté le 27/12/2010].

« Lettre A »	« Lettre B »	« Lettre C »
À plat (Je suis) = Rani tabla	Baguette = baguetta	Ça se gâte = tzagate
A Vendre = a vende	Balai = l'baliya	Cadeaux = cadouwette
Accélérer = xiliri	Balle = plotta.	Cafouillage = kafwayage
Allocations = l'loucatiou	Ballon = ballou, balon	Cage = el kaja
Ambulance = lambilance	Banane = banene	Cageot = kajou
Amortisseur = mortisseur	Banque = l'banka	Camion = l'camiou
Anesthésie = l'astènèsi	Banquette de voiture = coussena	Canette = kanita
Angleterre = Lenglize	Bassine = bassina	Carburateur = carburatour
APC = Apicé	Bâtiment = batéma	Carte = el carta
Apéritif (prendre) = t'pertef	Bébé = Bibé	Carte d'identité = cartanditi
Sonde = Sonda solda	Beignets = biniyiii	Cellule de prison = ssiloun
Appartement = l'partemene	Berlingot javel = javel ta3 tube	CEM (collège) = essayem
Armoire = mariou	Bidon = bidoun	Cendrier = sendriya
Ascenseur = l'censour	Bière = birra	Chambre = chambra
Attendre = Tonder	Billet = biyi	Chargeur = sargere
Attention = tontion	Bip moi = pipili	Chatterton = chartitou
Automobile = el tonobil	Bizarre = bazarre	Chauffeur = shifor chifour
Avertir = virtitou	Boissons gazeuses = guezouz	Chaussures de sport = sbardina
Avocat = Bawattou	Boite = kaba nata	Cheminot = l'balminou

Ce groupe témoigne du degré de conscience chez les « facebookistes » qui sont relativement jeunes, de l'usage original qui est fait de la langue française par rapport au « bon usage ». Toutes les personnes invitées à participer à ce débat, y compris moi-même, se mettent à faire un travail de recherche et d'archivage en glanant tous les mots et toutes les expressions usités en arabe algérien et qui constituent des emprunts à la langue française. Les photographes sont également de la partie, on a un corpus riche en photos représentant des enseignes, des banderoles et des tags sur lesquels on peut lire des mots et des expressions hors normes et hors circuit.

Il faut noter que ces pratiques langagières effectives s'inscrivent paradoxalement dans un schéma de représentations linguistiques intériorisées qui instaurent des inégalités entre les différentes langues. Les locuteurs reproduisent, par là, les statuts symboliques assignés à chacune d'elles. L'arabe *fus'ha* et le français, langues écrites, occupent une place supérieure dans cette hiérarchie linguistique, l'arabe algérien et le tamazight, langues principalement orales, sont toujours considérés comme langues inférieures.

Ces représentations perpétuent encore et pour toujours le mépris et la minorisation des langues locales qui semblent devenir une fatalité pour la conception des langues en Algérie. Sous l'influence de l'idéologie régnante, l'Algérie fait face à un télescopage de jugements et de représentations contradictoires sur la richesse linguistique que donne à voir le terrain algérien. Cette situation appelle à la vigilance parce qu'elle

pourrait engendrer, dans l'avenir, de graves conflits qui mettraient à mal cette richesse et faire d'elle une source de division et de crise. On voit déjà les prémices de ce scénario regrettable sur la toile du Net qui donne à voir des visions extrémistes qui nuiraient, si jamais elles se traduiraient sur le terrain, à la cohésion de la société algérienne. La pratique du graffiti a le mérite de présenter toutes les dimensions du rapport aux langues et aux identités en Algérie. Il suffit de les lire, les décoder pour en être convaincu.

La question des langues et des identités en Algérie s'impose comme priorité de l'heure, et le débat ne peut se faire que dans un climat démocratique, loin de la démagogie et de l'idéologie qui ont alimenté des politiques plus que mensongères par rapport à cette question. La diversité en Algérie, à tous points de vue, représente un atout majeur pour se projeter dans un monde moderne où le vivre ensemble est un principe de base.

II. 3. Langues et identités au Maghreb

Parlant à l'échelle maghrébine, l'Algérie, le Maroc, la Tunisie et la Lybie à un degré moindre font face à un grand problème qui risque de durer encore dans le temps, c'est celui des langues et de ce qu'elles véhiculent comme identités, savoirs et discours. D'une part, Les États maintiennent leur position unanime par rapport à la politique de *al tawhid*, (L'unicité), l'unicité politique, idéologique, linguistique, identitaire et la liste est longue. Ils revendiquent tous l'arabe comme langue nationale et officielle et l'Islam, religion de l'État. D'ailleurs, c'est la seule position que partagent les États maghrébins qui n'arrivent pas à se mettre d'accord pour concrétiser le Projet de l'Union du Grand Maghreb et encore moins l'Union du Maghreb Arabe qui s'inscrit droit dans cette perspective idéologique d'unicité. D'autre part, le terrain maghrébin présente des dynamiques pluridimensionnelles qui ne riment pas avec les politiques des États respectifs, l'écart est béant et se dit en silence.

Le complexe de la langue et de l'identité est l'apanage des États maghrébins qui « interdisent », au nom d'une identité imaginaire, fictive, les langues et les identités de leurs sociétés, reproduisant ainsi la politique linguistique coloniale. Les États maghrébins se servent de la dyade Langue – religion pour asseoir leur idéologie et réduire à néant toute altérité qui viendrait parasiter l'atmosphère d'unicité voulue en haut lieu. M. Kerrou en résume ainsi ces rapports complexes :

« En vérité, la langue et religion fondent le destin des Maghrébins comme si l'altérité linguistique, religieuse et sociale n'existait pas. Au nom de la double référence arabo-islamique, la pluralité est gommée et la différence rejetée parce que non conforme à l'orientation idéologique dominante du pouvoir national postcolonial. La langue arabe et la religion (l'islam sunnite malikite ash'arite) sont les deux fondements institutionnels et imaginaires de l'identité culturelle maghrébine. Une identité déchirée et tourmentée par l'intrusion de la modernité et de son biais linguistique (le français) dès la seconde moitié du XIXe siècle. Le choc de la colonisation a bouleversé les structures et les mentalités en drainant une véritable acculturation avec son double ressort fascination - rejet. » (Kerrou 1997, 86).

L'univers socioculturel maghrébin reste très marqué par cette empreinte linguistico-religieuse relativement perceptible dans la sphère publique. Le recours au religieux est très présent dans les conversations quotidiennes et parfois même de manière inconsciente si on prend en compte toutes ces expressions religieuses qui ponctuent les discussions de tous les jours, à savoir : « *In cha allah* » (*si Dieu le veut*), « *Hamdou allah* » (Dieu merci), « *Allah ghalleb* » (Dieu est plus fort).

L'impact de cette politique menée par les États maghrébins sur leurs sociétés est très marquant et ces sociétés ont intériorisé, tout en vivant dans des dynamiques complètement opposées à la vision des États nations, cet aspect intouchable de l'Islam et de son corollaire la langue arabe. Toute tentative de démythifier cette dyade idéologique s'avère infructueuse et bute sur des réactions d'opposition parfois violentes.

« Il existe une telle interpénétration entre la sphère de la langue (l'arabe) et de la religion (l'islam) officielles que toute tentative de sécularisation est menacée d'opposition religieuse et linguistique. La langue arabe ou plutôt la représentation qu'on s'en fait est le bastion de la résistance culturelle et religieuse. C'est l'unique biais par lequel les Maghrébins sauvegardent ou croient sauvegarder ce qui reste de leur identité grignotée par la modernité. Langue et religion sont appelées à la rescousse en face de toute menace supposée ou réelle et, du coup, elles deviennent frileuses, se replient sur elles-mêmes et perdent tout dynamisme interne. » (Kerrou 1997, 94).

Ce repli sur soi est flagrant de nos jours, on se représente la modernité ou la mondialisation comme une menace qui a pour seul objectif de nuire à la langue arabe et à l'Islam. C'est, bien évidemment, au niveau des représentations sociales que l'on peut voir le degré de cette constante méfiance vis-à-vis de tout ce qui vient d'ailleurs. Le conservatisme, à titre d'exemple, dans les représentations sociales des Maghrébins dépasse largement parfois l'idéologie des pouvoirs politiques qu'on croyait champions en la matière. Ces pouvoirs, présentés comme anti-modernistes par les sociétés maghrébines, vont parfois à contre courant des conservatismes extrémistes que donnent à voir ces sociétés.

Le malaise linguistico-identitaire est commun à tous les pays de l'Afrique du Nord, tous orientés vers la politique de l'unicité politico-idéologique. L'écart est flagrant entre les langues parlées par les différentes populations nord africaines, à savoir, le berbère dans ses différentes variantes, l'arabe nord africain (Algérien, libyen, marocain, mauritanien et tunisien) et la langue arabe *fus'ha*, empreinte de sacralité, qui n'est parlée ni dans les pays de l'Afrique du Nord ni dans les pays de l'Orient, imposée par les pouvoirs politiques des pays nord africains et orientaux.

Chapitre III

Cadre conceptuel : Etudier Alger comme espace plurilingue et communicant

Dans le chapitre suivant, je mettrai l'accent sur le cadre conceptuel sur lequel s'appuiera ma recherche. L'analyse du phénomène du graffiti dans l'espace urbain s'inscrit dans une perspective interdisciplinaire où langues, signes, énonciateurs, discours et histoire s'imbriquent pour donner du sens à cette pratique langagière. L'espace urbain est soumis à un essai d'interprétation révélant ses spécificités significatives et ses symbolismes parlants.

Avant d'aborder, dans le détail, le cadre conceptuel, je propose de situer le cadre de ma recherche en survolant l'histoire de la ville d'Alger qui renseignera sur les spécificités de cette ville et la complexité de la ville en tant objet d'étude. L'étude d'un espace urbain ne peut se concevoir en dehors d'une perspective historique. Sa nature est faite d'événements qui se sont succédés tout au long de son histoire. L'éclairage historique de cette complexité événementielle s'avère plus qu'indispensable pour comprendre les spécificités pluridimensionnelles de la ville d'Alger.

III. 1. Alger : de la Médina à la ville moderne

Alger, capitale de l'Algérie, est située au bord de la méditerranée. Elle est bâtie en forme d'amphithéâtre, entourée de remparts avec cinq portes connues sous les noms de : *Bab Jdid*, *Bab El Oued*, *Bab Labhar*, *Bab Dzira* et *Bab Azzoun*. Appelée *Ikocim* à l'ère punique, elle deviendra par la suite l'une des plus grandes villes de l'empire romain, appelée dans sa forme latinisée : *Icosium*. Hormis quelques trouvailles archéologiques : quelques sculptures en marbre représentant l'Empereur Hadrien, quelques pièces de monnaies à l'effigie d'Hadrien et quelques traces de voiries romaines, on ne sait que peu de choses sur l'histoire d'*Icosium* à l'époque romaine et encore moins le milieu urbain de cette ville qui est d'une importance historique majeure.

C'est sur les vestiges enfouillés d'*Icosium* que Bologhin Ibn Ziri, fondateur de la dynastie berbère des Zirides, fonde vers 970 *Dzayèr Beni Mazghana*. L'étymologie du mot *Dzayèr* est l'objet de diverses interprétations. On relèvera au moins deux des étymologies les plus admises.

L'une fait remonter l'origine de *Dzayèr* / *Lezdhayèr*, comme c'est exactement prononcé en arabe algérien et en tamazight, aux petites îles de la baie d'Alger. Or l'île en arabe *fus 'ha*, c'est *al-Djazira* et son pluriel *al-Djazor*, ce qui amoindrit un peu dans la pertinence de cette étymologie, d'autant plus que l'arabe parlé à cette époque est fortement influencé par le berbère déjà présent sur place depuis des siècles.

L'autre fait remonter l'origine de *Dzayèr* au fondateur même de cette ville, Bologhin Ibn Ziri. En arabe algérien, l'habitant d'Alger ou l'Algérois se dit *Dziri*, cet adjectif d'appartenance militerait, sans aller jusqu'à l'affirmer, en la faveur d'une étymologie acceptable qui a peu de rapport avec les îles. Il exprime de prime abord un rapprochement net avec le fondateur Ibn Ziri et la dynastie Ziride. L'ajout de l'article « *El* » devant le mot « *Djazayer* », qui porte déjà une transformation au niveau de la prononciation, accentue cette évolution par rapport au nom désignant cette ville et le pays également.

Bologhin Ibn Ziri fait d'Alger une ville moderne en la dotant d'un port et de nombreuses fortifications. Du Xe au XVIe siècle, cette ville est principalement berbère, les conquérants qui se sont succédés en Afrique du Nord ont tous laissé une empreinte dans l'histoire de cette ville. La ville d'Alger a subi, comme toutes les grandes villes de l'Afrique du nord, de profondes mutations tout au long de son histoire. Elle est assiégée par les Vandales, puis par les Espagnols qui ont érigé le *Penon*, une forteresse servant à maintenir le blocus sur Alger avec le consentement des habitants d'Alger, comme en témoigne F. Cresti.

« En réalité, les habitants d'Alger, après la prise de Bijayah (Béjaia), craignant de subir le même sort que cette ville - pillée et en partie détruite – signèrent avec l'Espagne un traité de capitulation : au nombre de ses conditions, était prévue la construction de la forteresse qui devait contrôler la ville et empêcher la course. »
(Cresti 1982, 3).

Le XVI siècle était probablement le siècle de tous les bouleversements qui ont configuré cette ville méditerranéenne. Les corsaires Arûdj et Khayreddîn, connus sous le nom de Frères Barberousse, ont fait de cette ville une dépendance de l'Empire Ottoman, comme le rappelle T. Shuval :

« Les Ottomans, sous la direction de Arûdj au départ, puis celle de son frère Khayreddîn qui l'avait remplacé après sa mort en 1518, allaient intégrer la région (Maghreb) au sein de l'empire. De ce fait, Alger, devenue le centre du nouveau territoire ottoman, allait connaître un développement très important qui correspondait à son nouveau statut de capitale. » (Shuval 1998, 15).

Le XVIe siècle verra la population de la ville d'Alger se métamorphoser de manière radicale. Alger connaîtra à cette époque, une forte présence de la population ottomane et une véritable armée qui maintient le contrôle de la ville. Elle connaîtra également l'arrivée massive des Musulmans d'Andalousie, expulsés par le pouvoir ibérique. Ajouter à ceux-là, d'autres populations venant d'horizons divers et vivant dans un climat de coexistence et d'harmonie. T. Shuval dit à ce propos :

« Le XVIe siècle est donc la période où la composition de la population d'Alger

devint ce qu'elle allait être durant toute l'époque ottomane : les Musulmans expulsés d'Espagne et les membres de la caste dominante, recrutés pour la plupart en Asie Mineure, mais aussi en Albanie et d'autres parties de l'Empire Ottoman, se sont joints à la population d'origine berbère qui s'y trouvait déjà. Un nombre relativement élevé d'individus originaires des différents pays d'Europe est arrivé pour se mélanger à cette population : on comptait parmi eux des prisonniers de la guerre maritime qui faisait rage sur la Méditerranée, des Européens libres qui sont venus prendre part à cette guerre auprès des Algériens, et dont une partie sont devenus « Turcs par profession » ou « Renégats » (Terme auquel on doit préférer celui de « Convertis »). Cette population comprenait aussi une communauté juive anciennement installée qui renforcée par des apports d'Espagne et d'Italie, en particulier de Livourne. » (Shuval 1998, 17).

Pendant cette période cruciale de l'Histoire d'Alger, les parlers et les identités en présence, étaient facilement identifiables. On reconnaissait par exemple, les *Mudéjares*, originaires d'Andalousie et de Grenade, les *Tagarins*, originaires de Valence et de Catalogne. Cette différence d'origine s'est peu à peu dissipée, laissant la place à d'autres paramètres distinctifs de cette population cosmopolite. Au XVIII^e siècle, les citoyens se représentaient en « *Baldi* » (Souche) et en « *Barani* » (Étranger à la ville). La gestion de la ville d'Alger s'appuie sur l'aide des représentants des différentes communautés composant la population d'Alger. Les chefs de communautés exerçaient un pouvoir sur les membres de la communauté et servent d'interlocuteurs politiques auprès des autorités ottomanes.



Fig. 16, Casbah d'Alger
(1) Haute Casbah, (2) Basse Casbah

Les *Baldi* occupent la Haute Casbah « *El Djebel* » (Montagne) (voir fig. 16) qui se caractérise par son habitat familial, sa voirie très étroite et surtout ses nombreuses impasses qui renforcent cet aspect privé de ce lieu de résidence, la haute Casbah sert exclusivement de lieu de résidence. Le nombre important d'impasses dans la haute Casbah témoigne d'une caractéristique de base de l'architecture traditionnelle des villes musulmanes, comme l'explique G. Marçais :

« Le fait que la plus grande partie des rues de la ville haute d'Alger aboutissent à une impasse n'était donc pas le fruit du hasard, ni « le triomphe de l'anarchie » : cela constituait « l'aboutissement normal de la tendance à la ségrégation de la cellule familiale ». Cela rendait aussi les habitants de la zone résidentielle propriétaires en quelque sorte de leur environnement immédiat. » (Shuval 1998, 200).

Les *Barani* occupent la zone commerciale et économique en Basse Casbah « *El Outha* » (Plaine). Cette partie de la ville englobe le centre économique, administratif et religieux de la ville, les *Foundouks*, les Casernes et les Consuls. La voirie y est beaucoup plus large, ce qui facilite l'activité économique et qui permet de relier les cinq grandes portes de la ville.

A partir du XVII^e siècle et avec la prospérité de la course, Alger connaîtra un afflux extraordinaire de migrations : les Maures, les Juifs, les Turcs créant ainsi un cosmopolitisme rare. Les remparts d'Alger compte une population supérieure à 100 000 habitants à cette époque-là (Marçais 1937).



Fig. 17, Vieil Alger

Cette période se caractérise par un développement *intra muros*, la ville d'Alger se referme sur elle-même à la tombée de la nuit (voir fig. 17). Malgré sa population de plus en plus importante et diverse, cette ville ne se souciait guère d'un agrandissement et d'un développement *extra muros* qui puisse absorber les importants afflux migratoires.

L'histoire des corsaires marquera cette ville maritime jusqu'en 1830, année où la ville et tout le pays passeront aux mains des conquérants français conduits par le Général De Bourmont. L'occupation française de l'Algérie se fait le 5 juillet 1830 et s'étalera jusqu'au 3 juillet 1962¹⁰, soit 130 ans de présence française en Algérie qui marqueront profondément l'histoire de cette ville sur tous les plans, une nouvelle ère commence pour cette ville qui n'en finit pas avec les conquêtes depuis des lustres.

¹⁰ L'indépendance officielle de l'Algérie est fêtée le 5 juillet en souvenir du débarquement des forces militaires françaises sur les côtes algériennes le 5 juillet 1830.

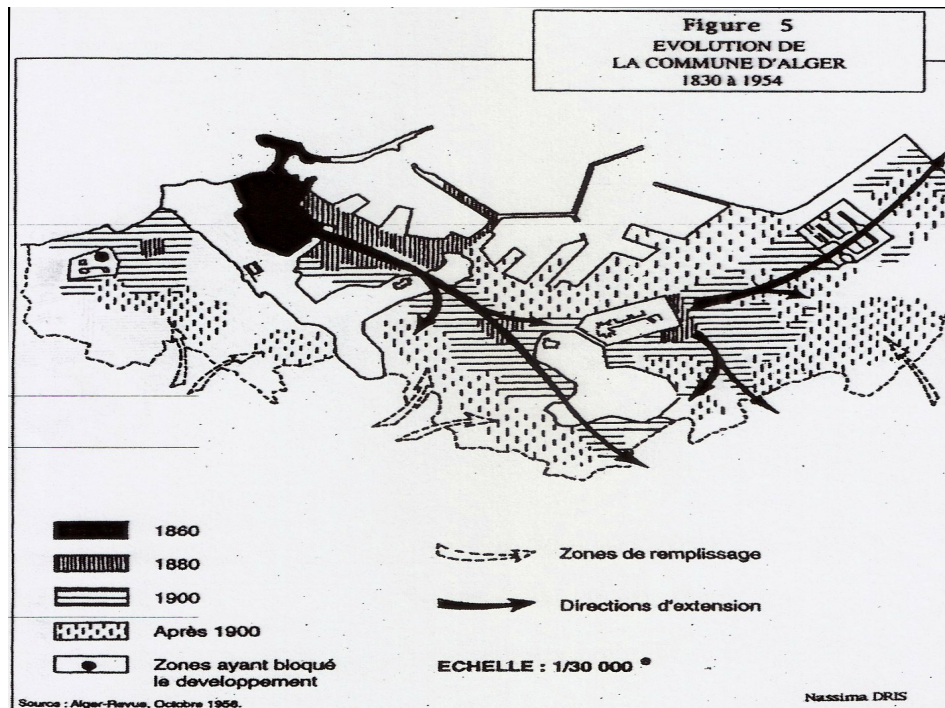
Au tout début de la période coloniale, les forces militaires françaises installées à leur arrivée au Palais du Bey, situé en Haute Casbah, ont décidé d'affirmer la présence et la grandeur de la France au cœur même du Vieil Alger. Une entreprise de destruction massive s'impose alors comme une nécessité pour la construction d'une ville moderne qui marquera pour l'éternité le destin d'Alger. A. Raymond en résume ainsi cette page de l'histoire d'Alger.

« Toute l'entreprise était par ailleurs fondée sur la double conviction, profondément enracinée chez les nouveaux occupants d'Alger, de la supériorité de la civilisation occidentale qu'ils venaient de faire débarquer en Algérie et de l'infériorité de la civilisation des vaincus : cette conviction justifiait la substitution à un urbanisme jugé archaïque, d'un urbanisme « moderne » à l'européenne, fondé sur la régularité et les larges perspectives. Le projet, et la manière dont il fut réalisé, témoignaient d'un formidable manque d'intérêt pour la culture locale. » (Raymond 1981, 75).

La négligence dans laquelle s'effectue la destruction du Vieil Alger a considérablement nui à l'histoire ancienne de cette ville. Aucun relevé des édifices démolis n'a été effectué par les militaires. Hormis la Casbah d'Alger, l'état du Vieil Alger avant la colonisation française est complètement inconnu, les cartographes commencent à s'intéresser à cet espace ancien que tardivement, vers 1900. Les travaux de reconstitution par la pensée ont été entrepris par les chercheurs de cette période, à l'image de Paul Eudel, auteur de *Orfèvrerie algérienne et tunisienne*. Cet ouvrage se veut une reconstitution d'Alger d'avant 1830, sur la base de témoignages et de souvenirs des habitants les plus âgés de la ville à cette époque.

La colonisation française a été à l'origine de mutations profondes des structures sociospatiales du vieil Alger. La colonisation impose une nouvelle organisation de l'espace, complètement étrangère à la culture locale. Ainsi, Alger passe, si on maintient le vocabulaire d'antan, d'une ville musulmane, une *Médina* à une ville européenne avec une architecture moderne imposante. Aux anciennes maisons mauresques se substituent les immeubles européens à l'architecture verticale qui donne une nouvelle face à Alger qui s'agrandit *extra muros*. De nouveaux quartiers sont construits pour contenir toutes les populations étrangères venant de part et

d'autre, (voir fig. 18).



(Source: N. Driss)
Fig. 18. Extension de la ville d'Alger

Une grande partie des populations locales se trouvent contraintes de quitter cet espace qui n'est plus le leur, pour s'installer à la campagne loin des nouveaux arrivants, de leur langue, de leur culture et de leur religion dont la cohabitation est impossible. L'administration coloniale s'est donnée comme priorité de fixer juridiquement le sort des nouvelles populations en remettant entièrement en cause la propriété antérieure.

« Textes juridiques à l'appui, l'Européen introduit divers facteurs de transformations afin de « fixer » définitivement le nouveau venu...progressivement et malgré une résistance acharnée – suscitée en grande partie par la confiscation des terres (dès 1837, 7000 ha sont exploités dans la Mitidja par les Colons) – la propriété européenne se développa et ce, d'autant plus facilement que la rupture d'équilibre économique provoqua une prolétarianisation de la communauté musulmane. » (Benatia 1980, 25).

Cette situation est constante pendant plusieurs décennies, elle a occasionné un important bouleversement des structures sociales traditionnelles au bénéfice des

populations européennes. La colonisation française a été (seul cas dans tout « l'empire » français) de peuplement, avec installation massive et relativement durable d'Européens, d'où le développement des villes (y compris avec longtemps la certitude que l'Algérie resterait toujours française au même titre que les DOM, la Provence ou la Bretagne, d'où la départementalisation).

« Ce changement démographique fut un des éléments clés du caractère de la ville d'Alger moderne, capitale de l'empire colonial français du nord de l'Afrique. Mais l'absence d'une politique d'intégration, sinon de cohabitation harmonieuse fit se heurter deux sociétés qui se croisent sans jamais se voir. » (Icheboudene 2008, 166).

La Guerre de Libération Nationale (1954 – 1962) changera la donne et accélérera l'exode des populations rurales vers les grandes villes d'Algérie et la destination la plus prisée est celle d'Alger. Suite à ces mouvements migratoires, aspirant à une intégration socio-économique, l'accroissement démographique à Alger a atteint des proportions très importantes. F. Benatia souligne à ce propos que :

« La brutalité de la croissance urbaine d'Alger est bien plus d'origine externe, c'est-à-dire due à une migration de population intense et ininterrompue depuis 1954, et non à un accroissement démographique simple de la population algérienne déjà résidente à Alger à cette date. » (Benatia 1980, 95).

Durant toute la période coloniale, la gestion de l'espace urbain de toutes les grandes villes d'Algérie et des populations qui y résident, se fait suivant des critères ethniques. N. Semmoud en résume ainsi cette situation :

« À l'époque coloniale, la répartition de la population dans les grandes villes et particulièrement à Alger, se distingue essentiellement par sa distribution ethnique dans des quartiers musulmans d'un côté et européens de l'autre. En 1954, cette profonde ségrégation donne en terme de répartition de la population européenne : 70% dans les secteurs européens, 24% dans les secteurs mixtes et 6% dans les secteurs musulmans. En revanche, la population musulmane est répartie selon les proportions de 8% dans les secteurs européens, de 20 % dans les secteurs mixtes et 72% dans les secteurs musulmans. » (Semmoud 2003, 501).

L'espace urbain algérien dans sa globalité est soumis à une reconfiguration profonde qui a entraîné des mutations dans l'organisation socio-économique et culturelle du pays et surtout une nouvelle répartition spatiale des populations algériennes. La société algérienne qui était essentiellement rurale avant 1830, se trouve confrontée à de nouveaux espaces avec de nouvelles fonctions surtout durant et après la Guerre de Libération.

« Au dire des observateurs, avant la conquête française, la population indigène des villes représentait une faible proportion de la population sédentaire. En outre, la guerre coloniale a provoqué dès les premières semaines de l'occupation un processus migratoire qui, dans un premier temps, a touché principalement les villes; ces dernières ont perdu une grande partie de leur population et la totalité de leurs élites. Ensuite, la résistance armée à la colonisation, du fait de son caractère rural, a modifié la répartition des tribus sur le territoire à la suite des séquestres et des contributions de guerre qu'elles ont dû verser à l'occupant. Mais la répartition spatiale de la population a aussi été perturbée par la politique coloniale de confiscation des terres et de sédentarisation des nomades et semi-nomades. » (Kateb 2003, 312-313).

La période coloniale verra les populations algériennes se déplacer massivement vers les villes du Nord du pays où se trouve l'ensemble des infrastructures économiques modernes. Cet exode massif est essentiellement dû aux mesures draconiennes de l'administration coloniale qui a dépossédé les populations locales de leurs terres et de leurs biens. L'application du Sénatus-Consulte de 1863 se veut une manière concrète de chasser les populations et les tribus de leurs propriétés foncières et de les placer dans des zones agricoles minuscules, ce qu'on appelait à cette époque *les opérations de cantonnement*.

Au lendemain de l'Indépendance nationale, le jeune nouvel État algérien a prolongé ce mouvement de populations rurales vers les villes du Nord. Le processus d'urbanisation étouffe de plus en plus le Nord du pays. Tous les efforts consentis par l'État algérien sont orientés dans une perspective purement économique, et l'urbanisme n'était pas inscrit à l'ordre du jour. La société, de son côté, s'est occupé

de la réappropriation de l'espace de l'Autre.

L'occupation et l'appropriation des biens vacants au lendemain de l'Indépendance se sont faites dans une grande anarchie. Cette manière d'occuper l'espace libéré va conditionner et marquer d'une empreinte indélébile le devenir des grandes villes algériennes et plus spécifiquement Alger. Cette ville a la primauté sur les autres, du fait de son statut de capitale politique, administrative, économique et diplomatique de l'État algérien. Cette ville a acquis tout ce qui pouvait faire d'elle une grande métropole nord africaine, mais souffre de nombreuses lacunes dans la gestion de son tissu urbain et de sa composante humaine diverse.

« Espace cime du pays dans l'action des mouvements sociaux ou dans l'évolution des partis politiques nationalistes, Alger joua un rôle essentiel. C'est à dire, qu'elle incarna les fonctions de capitale pour la société européenne en même temps qu'elle continua son rôle d'antan pour la société musulmane. Par son histoire, il lui échet le rôle d'espace d'affrontements des deux communautés fondamentalement antagonistes. » (Icheboudene 2008, 253).

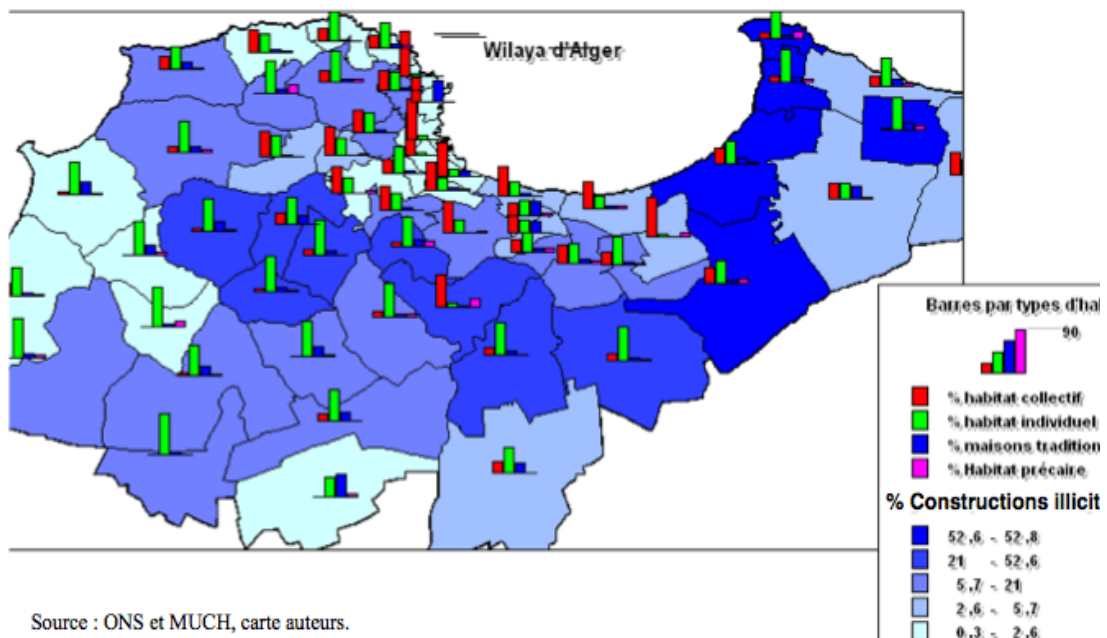
La gestion approximative de l'espace urbain algérois est à l'origine de tous les dysfonctionnements qui le paralysent encore de nos jours. Des tentatives ont été faites dans les années 1970 pour sortir la ville d'Alger de cette situation, mais elles n'ont pas été fructueuses. L'État algérien a mis en place le COMEDOR (Comité Permanent d'Étude, de Développement, d'Organisation et d'Aménagement de l'Agglomération d'Alger), une institution qui s'occupe de la gestion et du contrôle de l'urbanisme à Alger. Cette institution élabore le POG (Plan d'Organisation Générale d'Alger) qui a pour mission de combler toutes les lacunes urbanistiques et d'harmoniser la structure urbaine de la ville d'Alger en la désengorgeant. N. Semmoud présente ce programme en ces termes :

« En 1975, s'appuyant sur l'option de rétablir l'équilibre en l'Ouest et l'Est de la ville, développe en priorité l'agglomération vers l'Est avec la création d'un nouveau centre urbain, la restructuration d'anciens quartiers, la réhabilitation de la Casbah et l'intégration de trois grandes opérations : la cité gouvernementale, la cité des affaires et le quartier diplomatique. Sur le plan régional, une série de schémas

d'aménagement sont proposés afin de juguler l'exode rural sur la capitale.»
(Semmoud 2003, 504).

En dépit de la bonne volonté, Cet arsenal institutionnel n'a pas pu concrétiser ses objectifs sur le terrain, ses réalisations restent très timides. Dans les années 1980, l'État algérien s'est désengagé de la construction des logements sociaux, alors que la demande de logements est ressentie de plus en plus chez les populations d'Alger. En plus, l'État s'est lancé, début des années 1980, dans une campagne d'éradication des bidonvilles de la périphérie d'Alger, tenus pour seuls responsables de tous les maux touchant les villes algériennes à cette époque.

Ce désengagement et cette politique ségrégative envers les habitants des bidonvilles ont donné naissance à l'anarchie urbaine. Les restrictions juridiques imposées sur le patrimoine foncier dans le cadre du COMEDOR ont été vidées de leur portée, ce qui a facilité l'illégalité des transactions qui a donné, par voix de conséquence, ce que l'on appelle aujourd'hui les constructions illicites auxquelles l'État livre un combat intransigeant, (voir fig.19).



(Safar-Zitoun 2009)

Fig. 19. Types d'habitats et proportion de constructions « illicites » par commune en 2002.

Les événements sanglants d'octobre 1988 constituent le moment clé de l'appropriation de l'espace public par les populations d'Alger. Les émeutes d'octobre 1988, du fait qu'elles soient intervenues dans Alger, capitale du pouvoir politique, ont embrasé toute l'Algérie pour remettre en cause et contrer le monopole politique exercé par l'État. Désormais, la société a droit à la ville et à ses espaces et à surtout droit à la libre expression. Mais vite Alger et toute l'Algérie plonge dans le noir durant une décennie entière caractérisée par une violence brutale, ce que l'on appelle communément la Décennie noire. Cette période difficile a considérablement contribué à reconfigurer l'espace urbain et le lien social, créant un individualisme et une méfiance sans égal dans l'histoire d'Alger.

La décennie noire sera le moment qui marquera à jamais le destin de cette ville. En un laps de temps, la population d'Alger s'est accrue et les espaces libres en périphérie ont été vite absorbés par un accroissement incontrôlable. Le processus de « rurbanisation » caractérisera l'espace urbain de la capitale algérienne des années durant. Cette accélération du processus d'urbanisation à Alger est due à des facteurs démographiques, socio-économiques et politiques.

« Au recensement de 2008, la population de la wilaya d'Alger comptait 2 947 446 habitants dans un territoire d'une superficie de 809,22 km². » (Safar-Zitoun 2009, 18).

La décennie noire aura été celle du redéploiement d'une grande partie de la population algéroise du centre ville à la périphérie attirée par un marché foncier libéral ouvert à l'urbanisation depuis 1990. Cette période difficile a brillé par l'absence presque totale de l'État, en tant que pouvoir administratif censé gérer et contrôler les zones urbaines et les zones périphériques.

La distribution clientéliste du foncier périphérique algérois a métamorphosé le rapport des algérois à leur ville. En un laps de temps, la ville se décompose en fragments suivant des appartenances différentes. Les réseaux clientélistes se livrent des luttes parfois violentes pour se partager le patrimoine foncier situé dans sa majeure partie à l'Est d'Alger. Les structures traditionnelles basées fondamentalement sur le lignage

s'invitent aux portes d'Alger pour se reconstituer en « groupes de pression ». M. Safar-Zitoun en résume ainsi cette complexité propre à la ville d'Alger.

« C'est en quelque sorte une ville en fragments plus ou moins grands, plus ou moins homogènes qui s'offre à l'analyste. Fragments de farqas, de çofs et de villages qui se sont reconstitués au détour d'un ravinement, dans les zones d'arrière cour bidonvillisées depuis les années trente, fragments de lignages reconstitués lors de l'épisode de substitution résidentielle de l'indépendance et dans les quartiers "spontanés" illicites de la périphérie algéroise de l'Est, fragments de corps professionnels dans les grands ensembles érigés dans les années soixante-dix, etc. C'est aussi une ville verticalisée dans le sens anthropologique du terme, dans la mesure où ce sont généralement des réseaux d'appartenance verticale qui ont contribué à l'accès aux mêmes portions de foncier. C'est enfin une ville verticalisée dans le sens architectural du terme, dans la mesure où le modèle le plus répandu des nouvelles résidences algéroises, qui se construisent à la périphérie, n'est pas le pavillon ou la villa avec rez-de-chaussée plus un niveau, mais d'imposantes bâtisses de plusieurs étages qui soit réunissent le groupe familial dans sa consistance réelle, soit essaient d'offrir la possibilité de le recomposer dans un avenir pensé comme faste. » (Safar-Zitoun 2001, 34).

À travers cet essai synthétique de l'histoire de la ville d'Alger, on constate que cette ville est passée par, au moins, trois grandes étapes majeures qui ont marqué son évolution. On a en premier lieu l'Alger précolonial, où la gestion de la Médina est assurée par les autorités politiques de l'époque avec la participation indispensable de la société civile issue des différentes *houmas* composant l'espace urbain. En deuxième lieu, on a l'Alger colonial caractérisé par le système municipal français en complète contradiction avec le système antérieur. L'introduction du système municipal a scindé Alger en deux parties, la ville européenne et la ville musulmane, créant ainsi une ségrégation ethnique qui débouchera sur des affrontements culturels et politiques. En troisième lieu, on a l'Alger post colonial qui a perpétué la politique ségrégative de l'administration coloniale sur le plan social et a développé un monopole politique bâti sur la centralité qui ne laisse aucune chance aux capitales régionales du pays d'émerger en tant que forces politiques et économiques locales.

« Dès 1962, en incarnant le pouvoir national, Alger devint rapidement un carrefour où se croisent, se rencontrent, se complètent et s'entredéchirent des stratégies multiples. Globalement, la ville était perçue, par le nouvel État nation, comme un système social urbain producteur de discours politique et socioculturel devant orienter l'organisation et le fonctionnement de la société. L'État en fit un espace hégémonique, véhiculant le développement et symbolisant l'identité nationale. » (Icheboudene 2008, 13).

La ville d'Alger, en plus de sa spécificité morphologique et urbaine, se distingue par sa diversité ethno-sociolinguistique qui a toujours été l'un de ses atouts majeurs dans le passé comme dans le présent. Pendant la période ottomane, par exemple, Alger connaît un important afflux de populations qui vivaient essentiellement de l'activité de course.

« Il y a ainsi : les Mozabites, originaires du Mzab. Très organisés, ils ont acheté au Beylick le monopole de leurs professions (Boucheries, Meuneries, Bains), ensuite les Biskri, les Laghouati qui sont décrits comme porte-faix et hommes de confiance ; enfin les Kabyles qui étaient des marchands d'huile (Alger était le grand marché de leur production) et employés comme manœuvres et jardiniers. [...] Les Kouloughlis étaient au nombre de 6000 dans Alger. [...] Les Turcs, quant à eux, étaient très nettement minoritaires. Leurs effectifs furent importants au début, mais leur nombre ne fit que décroître. [...] Les Juifs constituaient aussi une communauté importante à Alger (7000) et les Juifs indigènes se distinguent des Juifs Livournais. » (Icheboudene 2008, 48-49).

À partir de 1830, Alger verra arriver sur son sol en grand nombre les diverses populations européennes qui remplaceront au début de la colonisation les populations locales forcées à l'abandon de leur ville.

« Le changement démographique fut l'un des principaux faits sociaux d'Alger durant son passage de Médina à la ville coloniale et dans ce que la capitale eut de socio culturel et d'aspect global. C'est-à-dire une ville européenne par son urbanisme et son appareil d'un côté et une ville coloniale par ses populations à majorité européenne, ses espaces ségrégés et par ses fonctions officielles de l'autre côté. » (Icheboudene 2008, 209).

L'observateur soucieux d'objectivité ne peut pas ne pas admettre que l'une des spécificités majeures de cette ville est sa composante humaine diverse, sur les plans linguistique, identitaire et socioculturel. Elle est régie par des dynamiques multiples mariant langues, identités, signes et discours. Pour ce qui est de la question des langues à Alger, l'arabe algérien constitue la langue dominante dans cette ville, suivie du tamazight dans ses différentes variantes, du français et de l'arabe *fus'ha* dans la sphère institutionnelle. L'analyse de ces dynamiques et de ce processus sociospatial algérois à travers la pratique du graffiti permet de saisir où en sont les modes de vie, les modes d'appropriation de l'espace et les modes de socialisation.

III. 2. Des graffiti plurilingues: approche interdisciplinaire

L'espace urbain est un objet de recherche parcouru dans plusieurs disciplines. Après les célèbres travaux des sociologues Park et de Burgess, l'École de Chicago s'impose dans les années 1920 et les années 1930 par ses travaux sur les mécanismes de fonctionnement des espaces urbains. Les sociologues de l'Université de Chicago sont les pionniers dans les études portant sur la ville et ses dynamiques pluridimensionnelles. L'espace urbain attire par ses composantes ethno-socioculturelle, ses pratiques langagières, culturelles et culturelles, ses lieux, ses dénominations et bien d'autres éléments le caractérisant.

La ville, dans toute sa complexité, a fait l'objet de nombreuses formes d'investigation scientifique. De l'architecture à la sociologie urbaine en passant par les nombreuses enquêtes et courant méthodologiques portant sur la ville, la psychologie, l'économie politique et bien d'autres disciplines, les études urbaines ont remarquablement progressé dans la compréhension des processus socioculturels qui caractérisent et modélisent nos villes.

« Laboratoire grandeur nature de la vie sociale, la ville a donné lieu à une longue tradition d'expérimentation méthodologique. De l'écologie urbaine à l'anthropologie de l'imaginaire, de la sociologie des modes de vie à la sémiologie de l'espace, nombre d'approches de terrain ont été appliquées – sinon inventées – dans ce domaine de recherche. » (Grosjean 2001, 5).

Les chercheurs, toutes disciplines confondues, se sont penchés sur ce qu'offre cet espace comme questionnements. Les sociolinguistes (Marcellesi 1974, Calvet 1994, Blanchet 2001, Bulot 2003) eux aussi, ont axé leurs travaux sur le milieu urbain qui constitue l'une des préoccupations fondamentales et historiques des études sociolinguistiques. Ce milieu est travaillé par des mises en mots, des mises en signes et des dynamiques qui permettent de mettre en évidence ce désir de communication convergente et divergente, principalement anonyme, qui caractérise la vie de / dans la Cité. La vie urbaine se caractérise par un ensemble d'interactions symboliques résultant des différents paramètres qui régissent les communautés sociales. De par la

pluralité à tous points de vue qui rythme les dynamiques urbaines, la ville constitue un espace de communication où la norme et la transgression se font face. E. P. Orlandi dit à ce propos :

« À la formation discursive centrée sur les sens de converger, assembler, globaliser, communiquer, interagir, instrumentaliser, transformer, dus (maîtrisés par) aux injonctions de la normativité sociale (le politiquement correct), répond le récit urbain avec la divergence, la différence, la dé-transformation, le dissentiment, la non communication. » (Orlandi 2001, 126).

Pour ce qui est de mon travail de recherche, j'apprehende l'espace urbain dans une perspective discursive où les langues, les signes, les discours et l'histoire s'imbriquent pour donner du sens aux pratiques sociales. L'espace urbain est donc soumis à un essai d'interprétation révélant ses spécificités significatives et ses symbolismes parlants.

L'une des questions cruciales qui se posent pour cerner et comprendre la nature et le statut des langues et de tout ce qu'elles véhiculent, est de situer son fonctionnement dans l'espace urbain dans lequel s'exerce divers enjeux relevant de la pratique quotidienne de la ville et de la pratique planificatrice de l'État. Le processus d'urbanisation ne cesse d'aller de l'avant, d'homogénéiser les sociétés de par le monde, d'un côté, et d'exclure ceux qui ne correspondent pas aux normes d'homogénéisation, de l'autre, ce qui génère et mobilise certaines relations historiquement établies entre les structures originelles et les structures modélisantes.

Pour comprendre la nature des langues dans l'espace urbain algérois, il est nécessaire de voir comment elles fonctionnent socialement et de quelles manières les locuteurs s'identifient et s'inscrivent, au travers de ces langues, dans les pratiques ethno-sociolinguistiques de l'espace algérois. Ceci nous amène à poser un certain nombre de questions : qui énonce ? Quel sens on donne à l'énoncé ? Que signifie énoncer dans telle et telle langue ? Comment on énonce ? Pourquoi on énonce ? Toutes ces questions concourent à cerner la problématique des langues et leur statut dans l'espace urbain.

L'espace urbain est constamment travaillé par des pratiques langagières et des processus d'identification à telle ou telle communauté de la ville. Ces deux mouvements mettent en relief la dialectique Privé / Public qui caractérise pratiquement toutes les villes du monde. L'anonymat qui fait la spécificité première des villes, permet une certaine liberté de création qui donne le pouvoir à l'usager de la ville de nommer son espace et de le concevoir à sa façon.

L'espace urbain n'est pas seulement un espace physique soumis à une gestion géométrique, il est surtout un espace symbolique contenant les formes de l'organisation sociale dans toute leur complexité, comme le souligne E.-P. Orlandi.

« Du point de vue discursif, la ville est un espace symbolique particulier ayant sa matérialité qui produit sa propre façon de signifier. En d'autres mots, la ville se caractérise en tant qu'espace où se matérialisent des gestes d'interprétation spécifiques, ceux qui constituent l'urbain. Dans l'espace de la ville, le symbolique et le politique s'articulent d'une façon particulière. C'est cela que nous appelons "l'ordre du discours urbain" En faisant une distinction entre "ordre" et "organisation" – l'ordre étant du domaine du symbolique (la systématité soumise à équivoque dans son rapport au réel, tandis que l'organisation réfère à l'empirique et à l'imaginaire (l'arrangement des unités) – notre but n'est pas de décrire seulement l'organisation de la discursivité urbaine mais de comprendre l'ordre du discours urbain : comment la ville (se) signifie. Ce qui revient à comprendre comment l'espace qu'est la ville se dit, se symbolise, et, d'autre part, comment le langage "se spatiale" dans la ville. » (Orlandi 2001, 106).

Cet ordre est perceptible dans les pratiques langagières de tous les jours, c'est à travers les langues, entre autres pratiques sociales, que l'usager de la ville régule son rapport avec l'espace et les normes dominantes souvent sujets à des conflits. La pratique du graffiti émerge comme une marque d'un processus de signification et d'identification dont le sujet est marginalisé du fait qu'il ne valide pas le discours administrateur des pouvoirs publics et s'auto-proclame libre de concevoir sa sociabilité et son urbanité. Le graffiteux a sa propre conception de signifier sa ville ou son espace et de se signifier dans ce même espace.

Cet élément concret du rapport qu'entretient le citoyen à sa ville n'a pas été pris en compte par les tenants de l'aménagement urbain. Un effacement s'est abattu sur les expériences séculaires de l'espace urbain en lui substituant un savoir urbain inapproprié, ce qui a généré une réaction, que l'on pourrait qualifier de légitime, rejetant les normes imposées par les politiques. Cette réaction est nettement perceptible sur les écrits muraux de la ville d'Alger qui s'en prennent sans relâche à l'incompatibilité des discours *sur* la ville et les discours *de* la ville. Le sens profond de cette dualité discursive réside dans les interstices des graffiti de la ville d'Alger.

« Il y a un usage de l'urbanisme qui ne distingue pas rapports sociaux, rapports urbains et rapports dans la ville. Par un processus de migration des catégories générales de l'urbanisme vers le discours du sens commun, il y a eu effacement des sens qui disent l'expérience de la ville dans son réel, dans sa matérialité spécifique : des catégories propres au discours de l'urbaniste se sont substituées à la façon même dont les gens pensent la ville et parlent de la ville dans leur vie quotidienne. Dans ce mode indistinct de signifier, le réel de la ville est remplacé par des catégories du savoir urbain, soit dans sa forme savante (discours de l'urbaniste), soit sous le mode du sens commun. » (Orlandi 2001, 108).

L'approche urbanistique de la ville d'Alger a de tout temps été en complète contradiction avec les dynamiques socio-urbaines. Ceci dit, je ne mets pas en cause le rôle indispensable des aménageurs urbains dans la conception et la gestion de la ville, mais je mets en évidence les carences constatées en termes d'urbanisme dans le cas de la ville d'Alger. La contradiction avec les dynamiques du terrain se manifeste au niveau de la pratique sociale de la ville, que ce soit sur le plan symbolique ou sur le plan matériel. Les dynamiques d'en bas se structurent suivant des besoins et des consensus entre les usagers de la ville, tandis que le planificateur ou l'administrateur d'en haut se fige dans des visions technicistes restrictives altérant considérablement la possibilité d'une vie citadine harmonieuse.

« La sociabilité ainsi surdéterminée par la façon dont s'organise l'urbain n'est plus pensée en termes de société comme partie de l'histoire. Le social glisse du poli au policé, vers le contrôle et le maintien de l'organisation urbaine (arrangement calculé), celui-ci étant signifié par l'administratif, la planification, dans son sens

directif. Les rapports sociaux, qui correspondent pour nous à des rapports de sens, sont dans ces conditions signifiés par les (sur) déterminations de l'urbain, encerclés dans cet imaginaire régi par des processus de stabilisation et du maintien de l'ordre. » (Orlandi 2001, 111).

Ainsi s'instaure une atmosphère verticale de la ville broyant tous les rapports basés sur l'horizontalité. Le réel de la ville est soumis aux directives politiques, imaginaires dans la plupart des cas. Entre le statisme d'en haut et le dynamisme d'en bas, deux forces antagonistes de la ville, émergent les discours incontrôlables véhiculés par, entre autres pratiques sociales, les graffiti qui mettent en mots et en signes cette atmosphère conflictuelle de l'espace urbain algérois.

R. Park met en évidence cette dualité qui a toujours caractérisé la ville en tant qu'institution sociale. Le plan de la ville veille à imposer un certain nombre de règles régissant les constructions urbaines et leur répartition dans l'espace, mais cette conception matérielle rigide de la ville est vite alimentée par l'élément humain, moins facile à contrôler.

« The city plan, for example, establishes metes and bounds, fixes in a general way the location and character of the city's constructions, and imposes an orderly arrangement, within the city area, upon the buildings which are erected by private initiative as well as by public authority. Within the limitations prescribed, however, the inevitable processes of human nature proceed to give these regions and these buildings a character which it is less easy to control. » (Park 1915, 579).

Le phénomène du graffiti dans la ville d'Alger représente l'une des manifestations de ce désir de dire et de signifier sa présence dans la ville en tant que force. Le cerner peut s'avérer comme tâche difficile et complexe. Il se situe à la croisée des chemins. Se positionner dans un cadre théorique et conceptuel est une tâche quelque peu ardue, dans la mesure où il est difficile d'adopter une seule démarche pour appréhender un sujet aussi complexe que la pratique du graffiti. C'est pourquoi, je tenterai de l'appréhender suivant une démarche associant plusieurs approches. J'analyse le phénomène du graffiti principalement du point de vue ethno-sociolinguistique et discursif en empruntant des outils à d'autres disciplines des sciences sociales, telle

l'anthropologie, la sociologie, la géographie sociale, l'ethnologie et bien d'autres disciplines.

En m'attardant sur l'aspect énonciatif et communicationnel du phénomène du graffiti, cette recherche sera essentiellement axée sur l'aspect linguistique, discursif et sémiologique de la pratique du graffiti sans perdre de vue bien évidemment la notion d'espace urbain où se situent ces graffiti.

Il s'agira donc d'observer et d'essayer de comprendre le processus d'énonciation et de communication mis en place dans la ville d'Alger à travers cette pratique langagière effective et de comprendre les rapports qu'entretiennent les auteurs des graffiti avec les normes socioculturelles. Comprendre ces rapports complexes permettra d'analyser les dynamiques pluridimensionnelles de l'Algérie sur la question des langues et des identités.

L'interdisciplinarité constituera donc une option méthodologique et une approche théorique fondamentale et non pas une simple juxtaposition de points de vue sur le phénomène du graffiti. L'approche interdisciplinaire s'impose, vu la complexité de cette pratique langagière anonyme qui marque l'espace urbain algérois, un espace travaillé par des dynamiques multiples, des rapports conflictuels et des tensions qui se sont accumulés au fil de l'histoire.

« L'espace urbain n'est pas un objet de recherche préconstitué et allant de soi, il donne prise à une grande diversité d'approches qui le définissent en retour. »
(Grosjean 2001, 5).

Cette approche est la synthèse des apports de démarches complémentaires considérées comme portant, toutes, sur le même sujet : l'Homme, mais en y travaillant par des entrées différentes qui permettent conjointement d'éclairer la complexité des cas observés.

Le concept d'ethno-sociolinguistique proposé par Ph. Blanchet, servira de champ théorique interdisciplinaire pour ma recherche. Le concept en question a émergé, selon Ph. Blanchet :

« D'un ensemble de travaux scientifiques portant sur les pratiques langagières et réunissant principalement les regards et les champs de l'ethno-sociolinguistique et de la sociolinguistique. De ce fait, diverses disciplines traditionnellement identifiées comme plutôt distinctes y contribuent directement; ethnologie, anthropologie, sociologie, linguistique (ou plutôt sciences du langage). D'autres y contribuent également de façon plus indirecte sur certains points : psychologie sociale (dynamique des groupes et interactions) droit et politologie (politiques linguistiques et éducatives), histoire (des groupes, territoires, institutions), sciences de l'éducation(pratiques éducatives, didactiques) psychologie de l'individu(apprentissage et bilinguisme...) sémiotique (langage divers, notamment mimoposturo-gestuel, emblèmes) parfois même géographie (géographie physique et répartition des langues, aménagement du territoire) ou économie (intrication des plans linguistiques, politiques et économiques). » (Blanchet 2001, 71).

La tâche de l'ethno-sociolinguiste consiste, comme l'explique Ph. Blanchet dans ce passage, à répondre à des questions de type :

« Qui parle quoi, quand, où, de quoi, comment, pourquoi et dans quel but ? Concret ou symbolique ? C'est-à-dire de décrire et comprendre :

- Les variétés et variations linguistiques en jeu dans les interactions.*
- Les usages en contexte ethno-socioculturel qui en sont faits par les locuteurs ou (les graffiteurs).*
- Les interprétations ou les significations symboliques de ces usages. » (Idem, 72)*

L'ethno-sociolinguistique a également pour tâche, selon les termes de Ph. Blanchet, de comprendre l'organisation systémique des multiples facettes, fonctions et signification des langages et des langues.

L'étude des graffiti en milieu urbain m'amènera à travailler justement sur les différentes langues et variétés de langues utilisées pour exprimer des discours ou marquer des singularités en fonction des différentes appartenances linguistiques, socioculturelles, idéologiques et spatiales ou régionales.

Quel langage ? Quelle langue ou variété de langue sont utilisés par qui, quand, comment, où, et dans quel but ? Ces questions permettent de comprendre les fonctions et les spécificités communicationnelles et symboliques notamment en termes d'identité ethnoculturelle. L'interdisciplinarité présente l'avantage majeur de signifier ouvertement les différents aspects des pratiques langagières. En outre, l'ethno-sociolinguistique essaie de mettre au clair les questions de communauté ethnoculturelle, d'identité, de représentation du monde par le langage, les stratifications sociales, les conflits sociaux, les politiques linguistiques et éducatives, et les langues en présence.

L'analyse de discours (Austin 1970 ; Docrot 1984 ; Wodak 1996 ; Van Dijk 1993 ; 2008 ; Searle 1996 ; Maingueneau et Charaudeau 2002) quant à elle, permettra de pénétrer l'univers discursif des pratiques langagières *graffiques*, d'analyser les effets visés et les effets produits. Elle permettra également d'interroger les non-sens ou l'opacité sémantique que donnent à voir certains graffiti. Les graffiti sont un excellent observatoire pour rendre vi-lisibles les dynamiques sociolangagières où le citoyen et le politique s'affrontent symboliquement pour donner du sens à la ville.

La sémiologie (Greimas 1970, 1983 ; Harris 1993 ; Eco 1988) permettra d'analyser l'aspect artistique et esthétique des dessins, des pochoirs, des représentations figuratives et des différents symboles. L'approche sémiologique aidera à contextualiser les notions de signe, connotation et dénotation (Bloomfield 1971), ce qui rendra facile l'interprétation de *l'énonciation graffiti*. La sémiologie de la signification (Barthes 1985) et la sémiologie de la communication (Prieto 1975 ; Mounin 1970), permettront une analyse profonde du phénomène du graffiti. Mais, outre ces deux sémiologies, je m'intéresserai également à la sémiologie de la culture conçue par U. Eco (1988) pour qui la sémiologie est l'étude des phénomènes culturels considérés comme des processus de communication. Cette sémiologie est le prolongement direct de la sémiologie de la communication. Pour U. Eco, tout phénomène culturel doit être envisagé comme un phénomène de communication. Ce qui est le cas pour l'étude des graffiti.

Pour bien cerner mon objet d'étude, je m'attarderai sur la notion de pratique langagière qui marque une rupture dans les sciences du langage. L'intérêt n'est plus porté sur le système interne de la langue, mais plutôt sur les locuteurs, les effets visés et les effets produits de l'acte de langage et du contexte environnant.

« La notion de pratique a une pertinence certaine à propos du langage (...) elle constituait un des points de rupture avec la linguistique dominante. Du point de vue empirique, cette notion peut désigner le fait que sous l'angle de l'énonciation et dans la production de discours, toute activité de langage est en interaction permanente avec le lieu où elle s'effectue. Elle est certes déterminée par les éléments de ce milieu, mais elle produit aussi des effets. » (Baautier-Casting 1981, 4).

La notion de pratique langagière est à l'origine d'une nouvelle approche des phénomènes langagiers. Le fait langagier est analysé dans une logique d'action et d'interaction. C'est pourquoi j'attache une importance bien particulière à deux autres notions fondamentales qui renvoient directement aux différentes entrées retenues (citées ci-dessus). Il s'agit de la notion d'énonciation et la notion de communication.

III. 2. 1. L'énonciation

L'énonciation est la caractéristique première de toute pratique langagière (Dubois 1969 ; Ducrot 1984). L'énonciation est une notion centrale dans les sciences du langage. Dans le dictionnaire d'analyse du discours, il est précisé que :

« Dans toute pratique linguistique, il y a énonciation. L'énonciation constitue le pivot de la relation entre la langue et le monde ; d'un côté, elle permet de représenter dans l'énoncé des faits, mais d'un autre côté, elle constitue elle-même un fait, un événement unique défini dans le temps et l'espace. » (Charaudeau 2002, 228).

La définition classique de E. Benveniste est indispensable pour la compréhension de cette notion qui occupe une place magistrale dans les sciences du langage. E. Benveniste la définit comme :

« La mise en fonctionnement de la langue par un acte individuel d'utilisation [...] l'acte de produire un énoncé [...] est le fait du locuteur qui mobilise la langue pour

son compte, la relation du locuteur à la langue détermine les caractères linguistiques de l'énonciation. On doit l'envisager comme le fait du locuteur qui prend la langue pour instrument, et dans les caractères linguistiques qui marquent cette relation. » (Benveniste 1974, 80)

Dans le travail que j'entreprends, je tenterai d'esquisser, à l'intérieur de la langue ou des langues utilisée(s) les caractères formels de l'énonciation et du sujet énonciateur à partir de la manifestation individuelle qu'elle actualise. L'énonciation englobe, l'acte d'énonciation *graffique* (l'énonciation à travers la pratique du graffiti), les langues utilisées, les situations où cet acte se réalise, les instruments de l'accomplissement et les discours exprimés. L'énoncé ne peut être détaché de tous ces paramètres contextuels qui concourent à son émission. E. Benveniste ajoute par rapport à cet aspect que :

« L'acte individuel, par lequel, on utilise la langue introduit d'abord le locuteur comme paramètre dans les conditions nécessaires à l'énonciation. Avant l'énonciation, la langue n'est que la possibilité de la langue. Après l'énonciation, la langue est effectuée en une instance de discours qui émane d'un locuteur, forme sonore qui atteint un auditeur qui suscite une autre énonciation. » (Benveniste 1974, 81-82).

Dans ce passage, E. Benveniste met l'accent sur le sujet de l'énonciation et le discours énoncé. Et il met également l'accent sur la forme sonore de la langue, c'est-à-dire l'oral. Pour ce qui concerne ma recherche, je m'intéresserai plutôt à l'écrit qui atteint, lui aussi, un destinataire ou un co-énonciateur et suscite soit une énonciation du même ordre, qui passe par le canal *graffique*, soit une énonciation qui passe par le canal oral.

L'énonciation est une réalisation individuelle qui se fait sous différents aspects. À l'oral, l'énonciation est éphémère sauf cas d'enregistrements. Par contre, à l'écrit, les énoncés ont plus de chance de durer dans l'espace et le temps. Le langage entre, à ce niveau, dans le domaine du visible et du lisible, ou ce que j'appelle « espace de visibilité » que je considère adéquat à l'étude des graffiti qui se donnent à voir et à lire.

E. Benveniste dit ceci, à propos de l'énonciation et de la langue :

« L'énonciation peut se définir, par rapport à la langue, comme un procès d'appropriation. Le locuteur s'approprie l'appareil formel de la langue et il énonce sa position de locuteur par des indices spécifiques, d'une part, et au moyen de procédés accessoires, de l'autre. » (Benveniste 1974, 82).

Les graffiteurs s'approprient les différents systèmes linguistiques en présence et s'approprient également l'espace pour marquer leur présence et leur singularité, de différentes manières. E. Benveniste précise également que :

« Dans l'énonciation, la langue se trouve employée à l'expression d'un certain rapport au monde. La condition de cette mobilisation et de cette appropriation de la langue est, chez le locuteur, le besoin de référer par le discours, et chez l'autre, la possibilité de co-référer identiquement, dans le consensus pragmatique qui fait de chaque locuteur un co-locuteur. La référence est partie intégrante de l'énonciation. » (Benveniste 1974, 82).

J'essaierai de voir comment s'accomplissent la mobilisation et l'appropriation de la langue sur le plan *graphique*, en mettant l'accent sur les indices de subjectivité dénotant l'individu qui profère l'énonciation (Kerbrat Orecchioni 1980), et sur les indices dénotant l'individu qui reçoit le produit énoncé, sans négliger le contexte spatiotemporel de l'événement énonciatif.

À première vue, l'énonciation qui passe par le canal *graphique* se caractérise par son aspect « monologal » et « dialogal » (Bakhtine 1977). L'*énonciation graphique* produit des discours sans qu'il y ait de récepteur direct. Cette énonciation est formulée en « *langage intérieur* », c'est un dialogue intériorisé entre un « *Moi transcripteur* » et un « *Moi lecteur* », dont la présence est nécessaire pour rendre signifiante l'énonciation du « *Moi transcripteur* ». L'image de l'autre joue un rôle essentiel dans la constitution du Moi énonciateur.

« L'homme ne possède pas de territoire intérieur souverain, il est entièrement et toujours sur une frontière. » (Todorov 1981, 148).

Bakhtine met en évidence cette bipolarité énonciative qui donne corps à l'énoncé.

« Toute énonciation, même sous sa forme écrite figée, est une réponse à quelque chose et est construite comme telle. Elle n'est qu'un maillon de la chaîne des actes de parole. Toute inscription prolonge celles qui l'ont précédée, engage une polémique avec elles, s'attend à des réactions actives de compréhension. » (Bakhtine 1977, 106).

La définition benvenistienne de l'énonciation met l'accent sur l'énonciateur ou le locuteur qui est à l'origine de l'énoncé, mais l'énonciation *graphique* dépasse ce stade en visant l'autre, le co-énonciateur (Ducrot 1984). En milieu urbain, l'individu se sert d'« une » langue pour transmettre des discours à autrui. Et il est amené à choisir telle ou telle langue pour dire telle ou telle chose dans tel ou tel endroit et à tel ou tel moment. Ces rapports à l'autre sont inscrits dans la / les langue (s). E. Benveniste, en dépit de la place qu'occupe le locuteur dans sa conception de l'énonciation, souligne que :

« Le langage est pour l'homme un moyen, en fait, le seul moyen d'atteindre l'autre homme, de lui transmettre et de recevoir de lui un message. Par conséquent, le langage pose et suppose l'autre. Immédiatement, la société est donnée par le langage. La société à son tour ne tient ensemble que par l'usage commun de signes de communication. Immédiatement, le langage est donné avec la société. Ainsi chacune de ces deux entités, langage et société, implique l'autre. Il semblerait que l'on puisse et même qu'on doive les étudier ensemble, les découvrir ensemble, puisque ensemble elles sont nées. Il semblerait aussi qu'on puisse et même qu'on doive trouver de l'une à l'autre, de la langue à la société, des corrélations précises et constantes, puisque l'une et l'autre sont nées de la même nécessité. » (Benveniste 1997, 91).

Le rapport entre la langue et la société n'est pas structural vu que l'organisation de la société n'est pas comparable à celle de la langue. La langue naît et se développe au sein de la société, elle s'enrichit en situation de contact avec d'autres langues et s'appauvrit en situation d'enfermement et d'isolement. La langue peut être le reflet de la société, elle reflète ses structures, ses particularités et constitue l'indice des changements qui s'opèrent dans la société et dans la culture, c'est pourquoi il est intéressant de se servir de la langue comme moyen d'analyse de la société. À cette fin,

E. Benveniste propose en synchronie et dans un rapport sémiologique, le rapport de l'interprétant à l'interprété, et formule des propositions conjointes :

« La langue est l'interprétant de la société, la langue contient la société. »
(Benveniste 1997, 95).

La langue interprète la société et cette dernière devient signifiante dans et par la langue, elle est l'« interprété » par excellence de la langue. La langue fonctionne comme l'« interprétant » parce qu'elle est un instrument de communication et elle fonctionne comme une machine à produire du sens. Ses signes, ses unités de sens et leurs combinaisons permettent un nombre d'énonciations qui dépasse tout calcul. La langue entoure de toute part la société et la contient dans son appareil conceptuel et rend compte, par conséquent, de toutes ces particularités. Elle configure la société en instaurant ce qu'on pourrait appeler, selon E. Benveniste, « *Le sémantisme social* » (Benveniste 1997).

Les théories de l'énonciation qui ont marqué les travaux récents relevant des sciences du langage, ont remis en question les visions structuralistes de la langue (Saussure, Chomsky, Jakobson). Il est devenu impossible d'analyser un énoncé quelle que soit sa nature sans tenir compte de l'énonciation qui rend l'énoncé possible et effectif. Les graffiti s'inscrivent pleinement dans cette approche du fait langagier, sans perdre de vue, bien évidemment, d'autres paramètres.

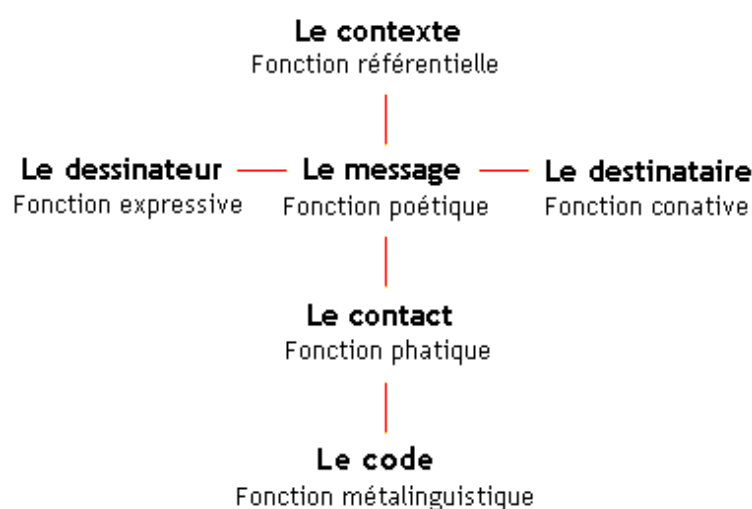
La problématique du graffiti constitue une opportunité originale qui consiste à apporter d'autres éléments au champ épistémologique de l'énonciation. Aucune étude – à ma connaissance - ne s'est penchée sur les spécificités de l'énonciation dans la pratique du graffiti. C'est ce que je tenterai, en jumelant les différentes conceptions énonciatives, de développer dans cette recherche en mettant l'accent sur les divers paramètres de ce que j'appelle l'*énonciation graphique*.

III. 2. 2. La communication

Le mot communication est emprunté au dérivé latin *communicatio* « *mise en commun, échange de propos, action de faire part* » (Le Robert). Le schéma de la

communication traditionnellement connu, en sciences du langage, est celui de Jakobson. Ce schéma est composé d'un destinataire qui encode un message en utilisant le même code avec le destinataire du message et d'un destinataire qui décode ce message. Le schéma a plusieurs fonctions :

Une fonction expressive centrée sur le destinataire. *Une fonction conative*, orientée vers le destinataire. *Une fonction référentielle* ou *dénotative*, centrée sur le contexte. C'est la fonction la plus évidente, c'est par elle que le langage tient un discours sur le monde. *Une fonction phatique*, centrée sur le contact. *Une fonction métalinguistique*, centrée sur le code. Et enfin *une fonction poétique*.



Modèle de communication de Jakobson

Si le schéma Jakobsonien a été indispensable pour les recherches dans le domaine de la communication, il demeure, néanmoins, limité vu qu'il développe une conception systématique de la communication. C'est ainsi que sont apparues d'autres théories portant sur la communication. Les années 1960 constituent l'amorce de cette nouvelle tendance à analyser les faits langagiers et leurs étroites corrélations avec les contextes dans lesquels ils se produisent. C'est aux Etats-Unis d'Amérique que l'on a vu naître cette révolution dans le domaine des sciences du langage. Des sociolinguistes, des sémioticiens ont donc élaboré des modélisations complexes et approfondies. On peut citer, à titre d'exemple, l'analyse systémique de l'École Palo Alto, l'ethnographie de la communication (Hymes 1964), la sociolinguistique interactionnelle (Gumperz

1964), la sociolinguistique variationniste (Labov 1972), les actes de langage (Austin 1962; Searle 1969).

À partir des années 1980, les sciences du langage ont largement progressé dans le domaine de la communication et les spécialistes en la matière ont proposé des modèles et des approches qui aident à éclairer un grand nombre de questions liées à la communication. L'ethnographie de la communication, la pragmatique, l'analyse du discours, l'analyse conversationnelle et la sémiolinguistique concourent, avec l'aide d'autres disciplines connexes, telles la psychologie et l'anthropologie, à éclairer les processus complexes d'instruction dans la communication où le sujet est partenaire et acteur social.

Tout travail de recherche portant sur le langage, présuppose inévitablement un modèle de la communication, qu'il y soit fait ou non référence. Dans mon travail de recherche, j'insisterai sur les détails du message écrit et l'expression *graphique* du langage ou ce que j'appelle la *communication graphique*.

L'écriture n'est pas seulement un simple instrument de communication, elle constitue un canal très important dans les études concernant la communication vu ce qu'elle renferme comme éléments référant aux traits des acteurs de la communication et du contexte dans lequel elle se réalise. C. Higounet souligne, dans un ouvrage consacré à l'histoire de l'écriture, que :

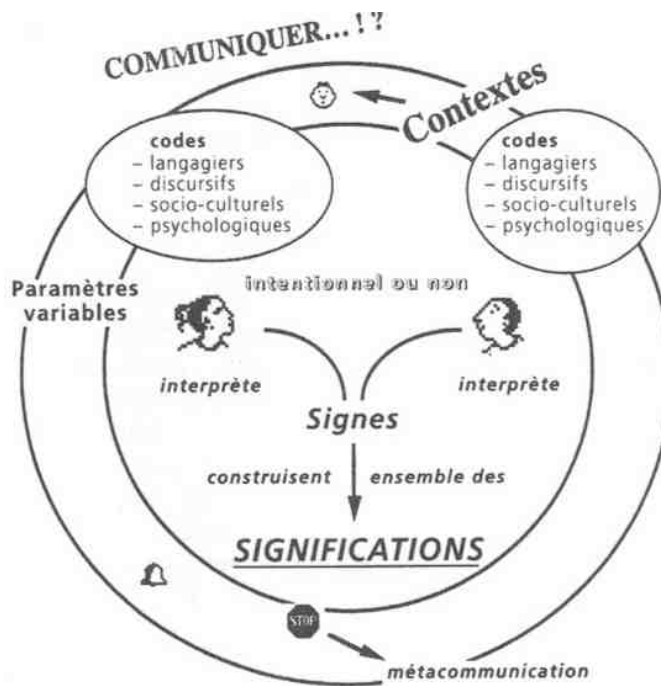
« L'écriture est avant tout un procédé dont on se sert actuellement pour immobiliser, pour fixer le langage articulé, fugitif par essence même [...] l'écriture est, néanmoins, plus qu'un instrument. En rendant la parole muette, elle ne la garde pas seulement, elle réalise en outre la pensée qui jusque-là reste à l'état de possibilité. Les traits les plus simples dessinés par l'homme sur la pierre ou sur le papier ne sont pas qu'un moyen, ils enferment aussi et ressuscitent à tout instant sa pensée. Au-delà d'un mode d'immobilisation du langage, l'écriture est donc un nouveau langage, muet certes, mais selon l'expression de L. Febvre "centipulé" et qui discipline la pensée et l'organise en la transcrivant. » (Higounet 1955, 5).

L'écriture permet d'exprimer et de représenter bien des traits du transcripteur. Elle permet également de représenter le monde des idées.

« L'écriture est non seulement un procédé destiné à fixer la parole, un moyen d'expression permanent, mais elle donne aussi directement accès au monde des idées ; elle reproduit bien le langage articulé, mais elle permet encore d'appréhender la pensée et de lui faire traverser l'espace et le temps. » (Higounet 1955, 6).

À travers l'écriture, on pourra avoir accès à la pensée et à l'imaginaire collectif qui se manifestent dans un système de communication bien spécifique ; *la communication graphique*. L'homme a, de tout temps, été fasciné par le langage (oral et écrit). Ce langage semble constituer une propriété inaliénable de l'humain. La communication est un système complexe qui présente un certain nombre de spécificités qu'il faudrait rechercher dans les moindres plis sémantiques de la pratique qui lui sert de moyen. La communication a fait l'objet de plusieurs modélisations tendant à en expliquer le fonctionnement, on peut citer le célèbre schéma de communication proposé par Jacobson, le schéma de Lasswell, le schéma proposé par l'école de Palo Alto et le modèle SPEAKING de D. Hymes, etc.

Pour cerner toutes ces théories, je reprendrai le schéma ethno-sociolinguistique de la communication proposé par Ph. Blanchet. Ce schéma se veut un modèle synthétique de tous les apports théoriques en matière de communication.



Un schéma ethno-sociolinguistique de la communication (Blanchet 2000, 101).

Le schéma ethno-sociolinguistique de la communication est articulé autour de sept éléments essentiels à la communication. Il est au cœur de la problématique sociolinguistique qui consiste à étudier le fait langagier dans son contexte global. J'essaierai de synthétiser à mon tour les grandes lignes de ce schéma.

La circularité : les discours fonctionnent en une boucle d'échange « en hélice » qui agissent les uns sur les autres dans un tout infini. Il y a toujours un « avant » et un « après » (ainsi qu'un pendant) qui sont liés aux discours et inversement (présupposés, implicite, objectifs, effets d'intertextualité). Dans tout acte de langage. Il y a un Je communicant et un Tu interprétant et les formes de communication vont, suivant un continuum, d'une prise de parole à des symboles en passant par les gestes, les mimiques, les images et d'autres canaux de communication. *L'événement de communication est un échange qui n'a donc jamais véritablement ni début ni fin en soi.* L'événement de communication est constamment travaillé par les locuteurs qu'il met en situation de communication.

Le contexte : les discours ont toujours lieu dans un contexte temporel et sociospatial. Ce contexte pluridimensionnel influe sur la teneur de ces discours dans la mesure où

ils interviennent dans la construction de la signification de tel ou tel énoncé. C'est la situation de communication où se produit l'évènement de communication. Le contexte intervient dans les constitutions du sens et à l'oral et à l'écrit.

Les codes : chaque individu ou groupe d'individus a ses propres codes et ses usages des codes. Les codes diffèrent en fonction des langues, des ethnies, des cultures, des régions et des statuts sociaux. *C'est ce qu'on appelle idiolecte, sociolecte, ethnolecte, régiolecte, etc.*

L'intentionnalité : le locuteur ou le scripteur émet des signes intentionnels et non intentionnels perçus et interprétés par son interlocuteur ou son lecteur. La communication se fait sur la base d'énoncés clairs et transparents et se fait également sur la base d'énoncés obscurs et opaques. *L'intentionnalité comprend les stratégies d'interaction, par lesquelles chacun cherche à atteindre son but.*

La coopération : l'échange ne peut avoir lieu que lorsque les interlocuteurs s'engagent à coopérer pour produire du sens et assurer sa compréhension. *C'est parce que cet engagement à coopérer existe que la communication est possible en tant que tout mais aussi dans le fonctionnement des ses éléments constitutifs.* Pour ce qui concerne la pratique du graffiti, cette coopération a des limites relatives aux dispositions du locuteur, de ses objectifs langagiers et aux récepteurs (co-énonciateurs) et le contexte environnant. Tenant compte des discours exprimés à travers la pratique du graffiti, les rapports entre les énonciateurs et les co-énonciateurs oscillent entre une tendance coopérative et surtout conflictuelle. L'élément « contexte », évoqué plus haut, est déterminant à cet égard.

Les significations : une signification peut être définie comme une interprétation que des co-énonciateurs construisent lors d'une situation de communication. Cette interprétation est le produit de plusieurs paramètres qui caractérisent tout acte de langage, à savoir les interférences, les indices de contextualisation, les stratégies discursives, etc. Les co-énonciateurs émettent des signes qui seront interprétés en fonction de tous ces paramètres.

La métacommunication : l'échange langagier ne peut pas être soumis à une évaluation automatique, d'où l'aspect relatif de ce paramétrage. L'échange langagier est une affaire d'interprétation. *Quand il y a mécompréhension ou écart apparemment trop grand entre intentions et résultats, on peut (on doit) alors métacommuniquer, c'est-à-dire communiquer à propos de la communication.* La métacommunication permet d'élucider et de résoudre les incompréhensions qui entravent un échange langagier ou un énoncé. *C'est une coopération de deuxième niveau qui nécessite davantage encore de souplesse, ouverture et écoute d'autrui.*

La communication est un champ complexe qui ne peut en aucun cas être conçu sous forme d'automatisme théorique. La communication est relativement insaisissable, elle se situe à la croisée de tous les paramètres évoqués ci-dessus. Pour toucher à toutes les spécificités qui caractérisent la communication et ses canaux, je ferai également appel à d'autres approches modélisantes qui permettent d'appréhender « *la communication graphique* » dans son ensemble.

D. Hymes se fait l'avocat d'une linguistique socialement constituée qui identifie les fonctions sociales du langage et repère par quels moyens les traits linguistiques sont choisis et organisés afin de servir ses fonctions. D. Hymes propose un modèle pour l'étude de la communication telle qu'il la conçoit.

« Pour procéder à l'étude de la communication, il faut, avant tout, établir un inventaire des ressources verbales de la communauté et de possibilité de changement de registre, afin d'établir ce qu'il appelle taxinomie des systèmes sociolinguistiques. » (Bachmann 1991, 72).

Dans ses recherches en ethnographie de la communication, D. Hymes s'appuie sur des données qui permettent de faire ressortir le jeu des influences réciproques du langage, et du contexte social d'où le fameux modèle *SPEAKING* auquel le nom de D. Hymes reste attaché. C'est en 1967 qu'il expose son modèle de communication sous différentes composantes, et suivant l'ordre mnémotechnique des termes en anglais (SPEAKING).

S. Setting : « Cadre spatio-temporel » qui donne des indices de signification. Ajouter à cela aussi le cadre psychologique.

P. Participants : « Les participants au langage ». D. Hymes regroupe non seulement le destinataire et le destinataire mais aussi tous ceux qui sont présents et qui participent, d'une façon ou d'une autre, au déroulement de l'action. Il convient de donner le plus de caractéristiques pertinentes possibles du point de vue socioculturel et psychologique. Les participants dans la *communication graffiti* seront représentés par les JE énonciateurs et les TU interprétants.

E. Ends: « Buts et finalités ». Il s'agit du but et de l'intention de la communication, d'une part, et du résultat de la communication, d'autre part. En analyse du discours, cette composante touche aux effets visés et aux effets produits qui sont deux éléments de la communication qui ne coïncident pas souvent.

A. Acts : « Actes » Ce terme recouvre, à la fois, la forme et le contenu d'un message (le discours et sa forme). C'est aussi le type d'actions sur le réel et la réalité que l'acte de langage instaure.

K. Keys : « Tonalité ». C'est l'aspect principalement psychologique de l'acte de langage. Elle permet de caractériser de manière plus ou moins détaillée les particularités linguistiques et discursives de l'énoncé.

I. Instrumentalities: « Instruments de communication ». Cette composante est d'une importance fondamentale parce qu'elle touche aux moyens, aux canaux de communication et aux codes qui correspondent à cette communication. Parmi ces canaux, on peut citer au niveau théorique le langage parlé (oral), le langage écrit (c'est le cas des graffiti et des tags), la gestuelle et bien d'autres canaux. Il y a des canaux linguistiques, paralinguistiques, kinésiques, proxémiques, etc. La liste des canaux et des codes de communication est loin d'être complète et exhaustive.

N. Norms : « Normes ». Cette composante concerne les mécanismes interactionnels d'un côté, et les normes d'interprétation, d'un autre côté. C'est l'aspect extrêmement difficile de l'analyse de la communication puisqu'il suppose une connaissance très

étendue des modes de fonctionnement et de pensée de la société que l'on étudie. Les normes se rapportent aux règles sociales du comportement linguistique et socioculturel; les langues et les variétés de langue utilisées, les thèmes abordés et le style choisi (laudatif ou transgressif).

G. Genres: « Genre ». C'est le type d'activité de langage et de discours. Quel est l'objet (le discours) de l'activité langagière ?

Les huit composantes du modèle proposé par D. Hymes sont résumées par Ph. Blanchet, de la manière suivante:

« Codes langagiers, capacités linguistiques et paralinguistiques (maîtrise d'un répertoire linguistique et de signes non verbaux). 1. Codes discursifs: capacité discursive (maîtrise des rapports au contexte d'énonciation). 2. Codes socioculturels: capacité ethno-socioculturelle (maîtrise des comportements sociaux et culturels). 3. Codes psychologiques: capacité stratégique (maîtrise des interactions humaines. Parmi les variables communicationnelles les plus importantes, on peut citer le champ culturel, le champ linguistique, le champ sémiotique (écrit/oral, gestualité), le champ cognitif (maîtrise des éléments de la situation et d'opérations mentales), le champ d'actualisation (lieu, moment), le champ interactif (destinataire, objectifs de communication, sociabilité. » (Blanchet 2000, 106).

Suivant toutes ces modélisations et ces lectures, on voit clairement la complexité des phénomènes langagiers et communicationnels, d'où l'intérêt de prendre en compte tous les éléments qui participent, de près ou de loin, au déroulement d'une situation de communication au niveau oral (les interactions verbales) et au niveau écrit (les actes de langage qui passent par le canal écrit). Mon objet d'étude est situé justement à ce niveau. Les énoncés que j'ai recueillis, lors de l'enquête que j'ai effectuée dans la ville d'Alger, renseignent sur plusieurs des spécificités de cette pratique langagière et des spécificités de la ville d'Alger du point de vue ethno-sociolinguistique et discursif.

La pratique langagière en question est, à la fois, un langage écrit et un langage oral transcrit. C'est pourquoi, je tente de faire une lecture des graffiti en m'appuyant sur

modèle SPEAKING de D. Hymes qui répond plus ou moins, à mon avis, aux exigences de ma recherche concernant « *Ces murs qui parlent...* ». Ces murs plurilingues qui disent et mettent en scène des discours et des caractéristiques ethno-sociolinguistiques de la société algérienne en général, et de la population algéroise en particulier. Il est important de souligner qu'il ne s'agit pas de reprendre un modèle qui peut paraître suranné et de l'appliquer d'une manière automatique à mon terrain de recherche. Tout en m'appuyant sur des données empiriques, mon approche consiste à réhabiliter le modèle SPEAKING et essayer de l'utiliser pour comprendre une partie du puzzle que donnent à voir les graffiti algérois.

L'approche et le schéma ethno-sociolinguistiques de la communication, proposés par Ph. Blanchet (2000), me permettront également de préciser les particularités et les contenus des graffitis et de déduire leurs fonctions. Et pour ce faire, il ne faut pas se contenter de se fonder uniquement sur des données quantitatives obtenues d'une façon ou d'une autre, ou de prendre comme objet la langue ou les langues dans leurs rapports quantifiables avec le contexte socioculturel. La communication est un tout qu'il faut d'abord saisir de façon globale, en prenant en considération tous les paramètres (quantitatifs et qualitatifs) entrant en jeu.

Chapitre IV

Les graffiti de la ville d'Alger : perspectives urbaines

Il s'agira dans ce chapitre de quelques éléments qui permettraient une lecture des processus d'urbanisation à partir, entre autres dynamiques sociales, du substrat ethno-sociolinguistique et discursif et à partir d'une analyse des rapports existant entre l'espace urbain et la composante humaine qui l'alimente.

La ville est d'une importance majeure dans les études et les recherches sociolinguistiques parce qu'elle est le but des migrations. Elle est le lieu des différences à tous points de vue et ces différences se manifestent à travers des pratiques langagières effectives permettent de lire l'univers urbain et de toucher à ses spécificités. Les graffiti de la ville d'Alger sont l'une des manifestations du rapport complexe à l'espace. L'accent sera mis sur l'acte d'énoncer *graffiquement*, sur les contextes où se réalise l'acte en question, sur les instruments linguistiques et figuratifs et enfin sur les finalités de cet acte d'énonciation.

IV. 1. La ville et ses dynamiques

Le monde d'aujourd'hui ne cesse de s'urbaniser et les populations urbaines ne cessent de croître. L'exode vers les villes s'accroît de plus en plus, le résultat en est un très fort taux de concentration des populations dans les villes, une composante socioculturelle très diverse et complexe. La session extraordinaire de l'Organisation des Nations Unies (ONU), tenue en 2001, met en relief cette tendance urbaine à travers toute la planète.

« Le monde change plus rapidement maintenant qu'à toute autre période de l'histoire de l'humanité, et deux tendances sont principalement responsables de cette transformation. La population mondiale s'accroît de plus en plus rapidement et, pour diverses raisons, dans les pays en développement, l'exode vers les villes se fait à un rythme sans précédent depuis l'explosion qu'ont connue les villes du fait de la révolution industrielle dans les pays développés il y a plus d'un siècle. En 2000, la population mondiale a atteint 6,1 milliards d'habitants, et elle augmente à un taux annuel de 1,2 %, soit 77 millions de personnes chaque année. D'ici à 2030, l'Asie comptera à elle seule, selon les projections, 5 milliards d'habitants, soit plus du triple de la population combinée de l'Amérique du Nord, de l'Amérique latine et de l'Europe. On estime à près d'un milliard le nombre de pauvres dans le monde, dont plus de 750 millions vivant dans les zones urbaines sans un logement ni des services de base adéquats. » (ONU 2001).

Cette urbanisation croissante, due à des facteurs politico-historiques et socio-économiques divers, nécessite une prise en charge sérieuse et efficace de la part des pouvoirs publics.

« Si la population mondiale a été multipliée par quatre au cours de notre siècle, celle des villes l'a été par douze et donc, pratiquement, un habitant sur deux vit actuellement en ville. [...] La ville accueille l'essentiel du croît démographique. Ce phénomène est mondial : il concerne aussi bien les pays développés que les pays en voie de développement. [...] Cela signifie que les politiques d'aménagement du territoire devront accompagner ces mouvements de population. » (Oussedik 2008, 5).

La ville est multidimensionnelle, elle témoigne des hommes, des cultures et des langues qui s'y inscrivent, elle se donne à voir et à lire dans toute la diversité qui la régit. Elle regorge de marques d'identités et de langues multiples. Les graffiti contiennent bien des signes référant aux dynamiques du milieu dans lequel ils sont inscrits. L'homme, dans la ville, est sujet aux différentes forces, ce qui fait de lui un être communicant, amené à s'exprimer suivant différentes manières et différents canaux.

Les graffiti, dans la ville, peuvent être considérés comme une manifestation particulière et particulièrement foisonnante de cette envie d'énoncer des discours, de communiquer et de dire ce qui caractérise l'homme. À travers ce « *langage visuel* » (Floch 1995, 45), pour reprendre l'expression de J.-M. Floch, l'homme met en mots la réalité de ce qui l'entoure, et les murs de la ville se font support de cette expression et de cette inscription de la dynamique sociolinguistique empreinte d'un imaginaire collectif. A. Millet dit à juste titre que :

« La ville semble le lieu d'une communication sans fin où l'écriture et le dessin se réinventent sans cesse en figures pour mieux dire son appartenance et sa différence. La ville se fait support multiple de ce que l'on pourrait appeler [...] un langage visuel. » (Millet 1998a, 26).

Écrire sur un mur, c'est vouloir inscrire dans la durée un message, un discours, une différence, une singularité ou une appartenance. Cette volonté de mettre en mots et transmettre un sens est ce qui fonde le signe. L'intentionnalité de l'énonciateur ne pose pas de questions majeures, mais dans la réalisation du graffiti peuvent se trouver des marques de l'appartenance (identitaire, linguistique, politique, sportive et autre); le marquage urbain symbolise les langues en présence dans le milieu urbain et symbolise également le quotidien réel de la société qui vit dans ce milieu.

Dans le milieu urbain et même dans le milieu rural, à un certain niveau, il y a deux instances communicatives qui se distinguent suivant les dispositifs qu'elles instaurent et surtout les discours qu'elles véhiculent. Il s'agit de la langue orale et de la langue écrite (l'écrit illicite bien entendu), les deux instances ou les deux pratiques

langagières rendent compte de la pluralité des langues et servent aussi de tribune pour les différents discours. Les graffiti et les écrits illicites qui se donnent à voir dans les différents quartiers de la ville se constituent en révélateurs de la société urbaine dans la mesure où ils se superposent partiellement à des caractéristiques d'ordre politico-économique, identitaire, culturel et linguistique des habitants de la ville.

La mise en mots de ces dynamiques, à travers la pratique du graffiti, a des fonctions et des finalités. Les graffiti s'invitent à tous les regards, ils sont écrits en différentes langues et reflètent tous les aspects de la société, comme en témoigne A. Millet dans ce passage.

« Des écrits individuels, in vivo, qui manifestent une appropriation de la langue et du système graphique par des individus, qui, s'inscrivent fondamentalement dans des processus socialisés de communication, tentent néanmoins, dans un jeu d'équilibre entre appartenance à un groupe et expression individualisante, d'affirmer une existence singulière. Ils ne se limitent donc pas à une simple fonction de communication, mais affichent souvent des marques de singularisation - d'identité pourrait-on dire au cœur d'un espace où la concurrence graphique contribue très certainement à l'élaboration d'une densité qui se structure autour de marques distinctives. La fonction essentielle de ces messages [...] sera qualifiée de fonction identificatrice. Ces messages, parce qu'ils visent essentiellement à attirer le regard d'autrui, fonctionnent avant tout sur un mode « auto centrique »; on pourra donc également voir les effets d'une fonction attractive. » (Millet 1998a, 39).

Par contre, les écrits officiels, institutionnels ou les écrits « *in vitro* », selon la terminologie de L-J. Calvet, sont diffusés par des institutions et sont caractérisés par leur cachet légal. Ces écrits ont une tendance unificatrice à tous les niveaux et remplissent une fonction essentiellement de communication ou d'information. C'est, en quelque sorte, une mise en ordre de l'espace urbain. Les écrits officiels nomment les différents lieux de la ville, orientent les citoyens et les usagers de la ville, et organisent le flux des citoyens au moyen de plaques et de panneaux de signalisation. Ces écrits sont également une mise en ordre du temps urbain, et à ce niveau, je pense

à toutes ces affiches qui invitent les citoyens à se rendre à des concerts de musique, à des manifestations politiques, économiques, culturelles et sociales.

Ce monopole sur l'espace public et les écrits de la ville exclut complètement toute autre écriture n'émanant pas des institutions de l'État. Le graffiti constitue à cet égard une atteinte aux biens publics et à l'ordre public qui est de l'apanage des pouvoirs municipaux. Le Code pénal algérien prévoit des sanctions sévères à l'égard des auteurs de ces écrits du « désordre public ». Il est précisé dans la section 5 « *Contraventions relatives aux biens* » du Code Pénal ce qui suit :

« Art. 450 : Sont punis d'une amende de 100 à 500 DA et peuvent l'être, en outre, de l'emprisonnement pendant dix jours au plus : 1°) ceux qui, sans autorisation de l'administration, effectuent, par quelque procédé que ce soit, des inscriptions, tracent des signes ou dessins sur un bien meuble ou immeuble du domaine de l'État, des Collectivités locales ou sur un bien se trouvant sur ce domaine, soit en vue de permettre l'exécution d'un service public, soit parce qu'il est mis à la disposition du public ; 2°) ceux qui, sans être propriétaire, usufruitier ou locataire d'un immeuble, ou sans y être autorisé par une de ces personnes, effectuent, par quelque procédé que ce soit, des inscriptions, tracent des signes ou dessins. » (RADP, Code pénal, selon les dernières modifications - Loi N°06-23 du 20 décembre 2006, 132bis).

Suivant les dispositifs juridiques du Code pénal, tout écrit n'émanant pas de l'autorité publique ou de la propriété privée, est considéré comme étant une atteinte passible de peine. En dépit de ces dispositifs, les graffiti s'imposent et échappent au contrôle de l'autorité publique. L'essence transgressive du graffiti finit par imposer des écrits et dessins illicites qui entrent en concurrence avec les écrits licites « officiels ».

L'usager de la ville pourrait s'identifier à tel ou tel écrit, groupe d'appartenance ou s'en sentir proche parce qu'il partage les attitudes, les représentations sociales et les compétences sémio-sociolinguistiques. Les écrits dans la ville constituent une pratique énonciative, où véhicularité et identité s'affrontent, où le collectif et l'individuel s'interpénètrent et où les langues convergent et divergent.

Les spécificités de ces pratiques scripturales urbaines résident dans les rapports complexes qui lient les graffiti, les espaces de la ville, les langues et les signes en présence dans ces espaces. C'est à travers le recours aux différentes langues et les différents signes que s'énoncent les discours qui rendent compte des dynamiques ethno-sociolinguistiques de la ville d'Alger, et c'est toute la vie urbaine qui est exposée et donnée à voir à travers la pratique du graffiti.

La ville est d'une importance majeure dans les études et les recherches sociolinguistiques parce qu'elle est le but des migrations. Elle absorbe les différences à tous points de vue et instaure une certaine coexistence qui permet à ces différences de se compléter ou de « se supporter ». La ville projette une multitude de signes à lire. Les langues et les discours de la ville constituent une entrée pour l'analyse de cet univers urbain et de ses spécificités. C'est une façon de saisir la ville par les langues, les signes et les discours.

Les taux d'urbanisation des différents pays du monde ne cessent de croître et de s'accélérer à cause de la mondialisation, de l'économie industrielle et de bien d'autres facteurs. À travers toute la planète, les populations rurales se précipitent, avec tout ce qui les caractérise culturellement et linguistiquement, vers les grandes villes à la recherche d'un travail lucratif et d'une vie meilleure.

« Phénomène particulièrement complexe dans sa genèse, dans ses manifestations comme dans ses effets, l'urbanisation a été, jusqu'à ces dernières années, insuffisamment étudiée. Elle a été plus abordée sous l'angle de ses manifestations empiriques que sous celui de ses dynamiques. » (Belguidoum 2008, 1).

Cet exode ou cette convergence de migrants vers la ville appelle d'autres convergences, ethniques, identitaires et linguistiques. La ville est « soumise » à des dynamiques plurielles, les nouveaux arrivants conservent leurs spécificités et transmettent à leurs enfants leurs langues d'origine, leurs coutumes et leur attachement au village d'origine, en même temps qu'ils acquièrent la langue parlée dans la ville d'accueil. Suivant ces dynamiques plurielles, les structures sociales des villes s'inscrivent dans un processus de décomposition / recomposition à l'infini.

« La ville, point de convergence des migrations et donc des différentes langues du pays, est lieu d'observation privilégié pour le linguiste, dire qu'un pays est plurilingue ne signifie pas en effet que tous les points du territoire en soient également plurilingues: on peut y rencontrer des zones de monolinguisme. Et le plurilinguisme se manifeste concrètement là où ces monolinguismes convergent, sur la piste, les marchés, les ports et, de façon plus générale, dans la ville à laquelle aboutissent les pistes et où se trouvent les marchés et les ports. On y voit émerger des langues d'intégration, le plus souvent la langue locale dominante [...]. La ville est un facteur d'unification linguistique. » (Calvet 1994, 11).

Mais la présence de plusieurs différentes langues dans le milieu urbain peut avoir des conséquences autres que celles énoncées plus haut. La ville d'Alger se caractérise par la présence de cinq langues dominantes à des titres divers à savoir l'arabe algérien, le kabyle, le mozabite (dans les commerces), le français et l'arabe *fus'ha* dans les institutions (Parlement, Sénat, Télévision, Radios, etc.). Ajouter à cela, toutes les autres langues qui émergent de plus en plus, le chinois et le turc (Marchés, Chantiers, Restaurants, Cafés, etc.). Toutes ces langues ont la force de la véhicularité et elles peuvent facilement s'opposer. Et dans ce cas de figure, la ville plurilingue devient selon Calvet :

« Un lieu de conflit que l'on peut lire à différents niveaux, celui des familles ou celui de groupes sociaux plus larges, des associations, de l'école, des quartiers. » (Calvet 1994, 12).

L'espace urbain a beaucoup d'effets sur les langues en présence. La ville, à la fois lieu de coexistence et de conflit, produit aussi des formes linguistiques spécifiques des parlers urbains, formes qu'on a tendance à nommer argot ou parlers des jeunes.

Effectivement, les jeunes, dans l'espace urbain, ont des parlers bien spécifiques à eux (Pelon 1997 ; Bulot 2004). A Alger, par exemple, les jeunes développent des formes linguistiques que les personnes âgées ont du mal à saisir. Les jeunes ne cessent d'innover leurs registres linguistiques, en ajoutant ou en créant des mots par voie d'emprunt, de reformulation ou de modification. Je peux citer, à titre d'exemple, le changement de la formule d'adresse « *mon ami* » ou « *mon pote* » suivant des années.

Dans le milieu algérois, la formule la plus usitée et la plus standardisée c'est « *Ya Kho* » : (mon frère), cette formule sera remplacée plus tard par « *Djaro* » : (mon voisin), ensuite par « *Chriki* » : (mon partenaire), qui est souvent utilisée par les jeunes. Il y a aussi d'autres nouvelles formules, « *familia* » : (ma famille), qui est un emprunt au français ou « *Âamou* » : (tonton).

On remarque que les jeunes, lorsqu'ils parlent, ne peuvent pas faire abstraction de ces formules qui sont en quelque sorte, un coup de starter qui permet d'amorcer une conversation. Contrairement aux personnes âgées qui ne se servent pas de ces formules dans leurs conversations. Ces mêmes mots qui ponctuent les conversations sont perceptibles dans la pratique du graffiti.

De ce foisonnement d'innovations résultent d'importants changements au niveau de la structure de la langue et de sa spécificité propre, vu qu'on lui ajoute des mots et des expressions qui ne lui appartiennent pas. Ces ajouts et ces changements témoignent des différentes fonctions qu'on annexe à la langue pour pouvoir bien exprimer ses pensées.

La constitution et la croissance de la ville influent remarquablement sur les langues et sur les différents migrants qui s'y trouvent. C'est au niveau de la ville que se voit, aussi la richesse linguistique d'une société. C'est le seul lieu où se rencontrent les différents monolingues pour produire ce que l'on appelle le plurilinguisme.

Les parlers urbains revêtent deux aspects importants : La véhicularité et l'identité. La ville, si on reprend les termes de L.-J. Calvet, est :

« Un creuset dans lequel viennent se fondre les différences – et, au plan linguistique, cette fusion est productrice de langue à fonction véhiculaire – mais elle les accentue en même temps, comme une centrifugeuse qui sépare divers groupes, séparation qui, au plan linguistique, produit des formes grégaires. Là où les langues du village ou du quartier ethnique passent avant la langue de la piste ou la langue du marché lorsque c'est le modèle villageois qui règle la vie quotidienne. En revanche, lorsque les villages sont fondus dans la ville, les cartes linguistiques sont redistribuées. »
(Calvet 1994, 62-63).

Le plurilinguisme urbain rend nécessaire une langue à fonction véhiculaire, une langue qui permet aux citoyens de communiquer et de se faire comprendre, comme c'est le cas pour l'arabe algérien. La ville anéantit, à un certain degré, les distances linguistiques et donne naissance à une identité plurielle, mais commune. Le degré d'intégration d'un locuteur se voit à travers sa façon de manier la langue employée dans le milieu urbain. Mais cette situation crée parfois un déséquilibre psycholinguistique. Le migrant n'utilise que peu les langues auxquelles il est lié affectueusement et se trouve, peut-être, de façon transitoire, dépourvu d'une langue à fonction « identitaire ».

La ville, en tant qu'espace, rend compte des rapports complexes entre socialisation, lien social, langues et pratiques langagières. Le lieu, en tant que fait matériel nommé, est l'unité minimale permettant de concevoir l'espace urbanisé. Être d'un lieu est aussi savoir dire qui on est, mais le dire, c'est aussi une manière de faire état des tensions et des conflits. La ville est loin d'être homogène du point de vue sociolinguistique. Les pratiques langagières diffèrent suivant les strates sociales, l'âge, le sexe, et les quartiers de la ville. Les différentes langues en présence montrent le caractère multiple de la ville. L'espace urbain est un lieu spécifique d'échanges langagiers, de mise en mots du réel social, spatial, temporel et historique. J'ai remarqué à travers ma recherche que la diversité linguistique dans l'espace urbain a pour corollaire la diversité discursive qui s'exprime à travers l'oral et/ou l'écrit. L'agglomération urbaine est :

« Un lieu privilégié d'observation du plurilinguisme, il est nécessaire pour l'étudier de se donner une théorie sociologique de la ville; le linguiste ne peut pas se passer d'une définition de la ville. » (Calvet 1994, 74).

L.-J. Calvet considère la ville à la fois comme une forme spatiale et comme un phénomène socioculturel. Cette forme et cette culture sont le produit du phénomène historique de la constitution de la ville. La ville est un système social complexe, sa constitution et son évolution ont fait l'objet de nombreux travaux de recherche et plus spécifiquement en sociologie urbaine. Les travaux de recherche portant sur la ville se sont scindés en deux courants. Le premier part des thèses de l'École de Chicago, des

travaux de R. Park et de Chambart de Lauwe et d'autres qui font de la ville le creuset qui structure les pratiques sociales. Le second s'inspire des travaux de M. Castells qui fait de la ville le produit des processus économiques et sociaux. Cette seconde approche peut être appliquée à la ville d'Alger qui a passé des périodes d'instabilité presque ininterrompues. Cependant, il est important de relativiser cette approche qui peut sembler surannée si on tient compte de l'évolution technologique qui introduit de nouveaux éléments et enjeux qui influent de manière remarquable sur les pratiques sociales.

De manière brève, les deux approches, différentes du point de vue primat du cadre spatial ou de la structure sociale, se rejoignent sur le fait que le cadre spatial est posé comme une entité externe préexistant aux pratiques sociales. Le processus d'urbanisation a des retombées importantes sur les langues en présence et les différentes strates de la société. L'urbanisation façonne les modes de vie et les comportements langagiers. M. Castells précise, dans un ouvrage consacré justement au phénomène urbain, que le terme *urbanisation* a deux sens distincts :

« Le premier sens; concentration spatiale d'une population, à partir de certaines limites de dimension et de densité. Second sens; diffusion du système de valeurs, attitudes et comportements nommé (culture urbaine). » (Castells 1980, 20).

L'espace urbain est doublement régi. Il y a, tout d'abord, la spatialité qui est déterminée par les activités socio culturelles et économiques; ensuite, il y a les systèmes de valeurs, les us et les coutumes qui déterminent la culture ou les cultures en présence dans le milieu urbain. M. Castells considère que :

« La tendance culturaliste de l'analyse de l'urbanisation est fondée sur un préalable, la correspondance entre un certain type technique de production (essentiellement défini par une activité industrielle), un système de valeurs (le modernisme) et une forme spécifique d'organisation de l'espace de la ville, dont les traits distinctifs sont d'une certaine taille et d'une certaine densité. » (Castells 1980, 21).

La ville est soumise à deux tendances contradictoires. D'un côté, le processus d'urbanisation, et de l'autre, l'autonomie du modèle culturel urbain. L'urbanisation, ajoute M. Castells, est :

« Un processus d'organisation de l'espace, qui repose sur deux ensembles de faits fondamentaux. 1) La décomposition préalable des structures sociales agraires et l'émigration de la population vers les centres urbains déjà existants, fournissent la force de travail essentielle à l'industrialisation. 2) Le passage d'une économie domestique à une économie de manufacture, puis à une économie de fabrique, ce qui veut dire, en même temps concentration de main-d'œuvre, création d'un marché et constitution d'un milieu industriel. » (Castells 1980, 27).

Voici donc les deux facteurs qui accélèrent le mouvement de l'industrie et du commerce vers les villes. L'industrie et le commerce sortent comme les éléments dominants qui organisent entièrement le paysage urbain. S'ajoutent, bien évidemment, à ces deux facteurs majeurs d'autres facteurs qui ne sont pas inintéressants, du moins pour le cas d'Alger, à savoir la centralité institutionnelle (Administration étatique, universités, centres de recherche, hôpitaux, etc.) qui accélère à son tour ce processus d'urbanisation.

Les éléments avancés par M. Castells permettent d'expliquer comment se fait la constitution d'une ville. Les mouvements de migration et de concentration de la main-d'œuvre ont également pour conséquence la convergence des langues et - surtout pour le cas de la ville d'Alger - la convergence des différentes variétés linguistiques vers la capitale et par là, l'émergence d'une situation de plurilinguisme exprimée par les locuteurs de différentes manières.

Le brassage de langues participe au façonnage de la culture urbaine et pénètre même l'univers familial, touche à ses spécificités linguistiques et culturelles. L'espace urbain reste caractérisé par l'anonymat et la rue est un territoire public, utilisé et investi par des acteurs, différents à tous points de vue.

IV. 2. L'espace algérois face aux graffiti

Les jeunes algérois investissent les espaces de la ville d'Alger en se les appropriant symboliquement à travers leur constante présence ou / et à travers leurs marquages. Les murs de la ville d'Alger et ses différents quartiers sont reconvertis en lieux d'échange et en tribunes d'expression (linguistique et artistique) à travers les pratiques de marquage (tag et graffiti). La ville d'Alger devient la chasse gardée des jeunes où l'espace public constitue une scène où sont représentées les langues, les discours, les signes et les spécificités culturelles des différentes composantes de la société.

Les graffiteurs entretiennent un rapport bien spécifique à la ville d'Alger. Ils ont tendance à s'approprier les lieux de la ville à travers leurs écrits. Taguer ou graffiter sont une sorte d'appropriation de la ville. S'approprier un espace suppose un investissement, et là, on est à la fois dans le domaine de l'agir et de l'affect, de l'individuel et du social. Les graffiteurs tentent toujours de s'approprier ce à quoi ils aiment s'identifier. C'est à partir de là que le territoire devient un lieu personnifié. L'appropriation de cet espace s'accomplit à l'aide des graffiti écrits en différentes langues ou des dessins et des signes et s'accomplit aussi dans des ancrages identitaires.

Les graffiteurs cherchent à être partout et nulle part en laissant des traces qui dominent les espaces de la ville. Ces marquages revêtent deux aspects. L'un, linguistique, qu'on retrouve généralement sous forme d'inscriptions murales ou de slogans. L'autre, artistique, qu'on retrouve sous forme de dessins, de fresques, de pochoirs et de signes. Ce second aspect de leurs marquages est destiné à les revaloriser et les reconsidérer positivement.

Ces dynamiques sont l'apanage des diverses pratiques sociales constatées dans la ville de tous les jours, la ville vécue, la ville réelle. Et là, on est bien loin de toutes les théories réductrices de la ville et de ses usagers, théories modélisantes du vécu urbain. S. Belguidoum dit à ce propos que :

« La ville est un objet de passion, c'est ce qui s'exprime à travers l'opposition tranchée qui est faite entre la ville modélisée ou la ville idéalisée et la ville réelle. C'est ce que l'on retrouve fréquemment dans les approches qui partent d'une modélisation initiale pour étudier la ville. Dans cette optique, la ville idéale et idéale, la ville rêvée, la ville modélisée, s'oppose à la ville chaos, la ville désordre, la ville sans âme, la ville marchandisée. Une telle opposition empêche de voir qu'entre ces deux représentations, il y a la ville réelle, la ville des usages et des usagers, celle qui aujourd'hui est en question. Cette fascination de la ville modélisée, qui joue un rôle prépondérant dans nombre d'études urbaines portant sur l'Algérie, se constitue comme un obstacle certain à la production des connaissances. » (Belguidoum 2008, 4).

À travers la double méconnaissance de l'aspect urbain et sociétal de la ville d'Alger et de la multitude de paramètres la régissant, à entendre par là, les relations entre les individus usagers de la ville, entre les territoires, entre les langues, les cultures, les modes de vie, on se retrouve dans une crise à la fois urbaine et sociétale.

« La manière avec laquelle les pouvoirs publics tentent de concevoir des programmes de développement et d'aménagement ne s'inscrit aucunement dans une logique d'urbanité et de durabilité, bien au contraire, les politiques menées jusque-là, s'inscrivent dans 'le provisoire qui dure !!!'. » (Ouaras 2009, 217-218).

Suite à l'exode massif des populations rurales vers les grandes villes d'Algérie, intervenu durant la décennie noire, les pouvoirs publics ont apporté des réponses rapides et provisoires à la forte demande sociale en termes de logement et d'emploi. Tout s'est fait dans l'urgence, la composante humaine qui « envahit » la ville n'a pas fait objet de réflexion politique. Ce qui prévalait, c'était contenir cette masse et la « caser » un peu partout dans les grandes villes. Tout ce qui relevait des spécificités de ces populations, sur le plan socioculturel, était complètement occulté par les pouvoirs publics.

Cette situation a généré des tensions et des bouleversements dans pratiquement toutes les grandes villes d'Algérie. À Alger, on parle fréquemment d'Algérois de souche et d'Algérois « arrivistes », un grand fossé sépare les anciens habitants d'Alger et les

nouveaux habitants. Il y a eu une prise de conscience de cette réalité qui caractérise l'ensemble des villes algériennes bien tard et le gouvernement algérien a mis en place un Ministère délégué chargé de la ville pour remédier à la situation critique de l'ensemble des grandes villes algériennes, mais les efforts consentis dans cette perspective n'ont pas encore donné les résultats espérés, vu que l'état des villes algériennes n'a pas du tout changé depuis la création de ce Ministère. La gestion des villes en Algérie est devenue une préoccupation majeure pour le gouvernement algérien qui fait appel aux experts pour définir une stratégie de sortie de crise.

L'Algérie a connu, sur le plan sociétal, d'importantes mutations depuis 1988. Les gouvernements, qui se sont succédé depuis, ont tenté en vain, chacun à leur manière, d'accompagner ce processus socio-spatial. La question du logement dans les grandes villes occupe le devant des politiques lancées par les gouvernements, mais les efforts fournis dans ce sens s'appuyaient sur des visions très restrictives et de la société et de la ville. L'État a privilégié la logique de la construction effrénée à celle de la gestion du vécu quotidien de la société. Le développement urbain n'a pas été au centre des débats, le *paraître* primait sur l'*être*.

Les contradictions sociales et les tensions urbaines, dues essentiellement aux flux migratoires internes, à la paupérisation des zones rurales et surtout au terrorisme, s'exacerbent continuellement.

« 30 % de la population vivaient en milieu urbain en 1966, 62% en 1998 et selon les premiers résultats du dernier RGPH (Recensement Général de la Population et de l'Habitat) plus de 80% en 2008. Les villes de plus de 100 000 habitants passent de 3 en 1962 à 32 en 1987 et plus de 60 aujourd'hui. 10 ont plus de 200 000 habitants. Les aires urbaines résultant des conurbations et de la densification du réseau urbain deviennent de plus en plus nombreuses. Alors que la population générale de l'Algérie a triplé durant cette période, la population urbaine, elle, été multipliée par 10. »
(Belguidoum 2008, 1).

En réponse à cette situation, les gouvernements ont opté pour des politiques de développement techniciste. Or, l'urgence consiste à prendre en considération, de manière bien réfléchie, tous les paramètres caractérisant les bouleversements qu'a

connus la société algérienne.

Il est temps d'analyser dans le détail la nature de ces bouleversements afin de concevoir une approche valable de la question urbaine et de pouvoir étudier les composantes sociales spécifiques aux différents groupes sociaux en présence dans les villes algériennes. S'intéresser aux pratiques sociales devrait faire l'objet des politiques de la ville au même titre que le cadre bâti.

Le constat critique sur l'échec de l'État à mener à bien les programmes de développement et d'aménagement urbain, s'accroît par l'absence de l'institution universitaire dans ce genre de débat. Les sciences sociales et humaines en Algérie ne se sont intéressées à la question urbaine que récemment, le manque en la matière, était flagrant. Tout cela s'est produit dans le cadre du cloisonnement disciplinaire qui a longtemps paralysé le champ de la recherche scientifique en Algérie, comme partout ailleurs.

Une partie de ma recherche se veut une invitation à la réflexion sur la ville et ses usagers en tant qu'objet d'étude à part entière où toutes les disciplines peuvent converger, en premier lieu les sciences sociales. La ville s'impose comme objet d'étude à travers ses pratiques, ses langues, ses coutumes, ses espaces, ses signes, ses marquages, ses usagers et la liste est longue. Elle n'est pas seulement un univers spatial inhumain, elle est tout d'abord un univers social conçu et fait par et pour l'Homme.

Cette manière de questionner l'urbanité repose sur la prise en compte des relations qui se tissent entre l'espace urbain comme structure matérielle, physique et sa substance sociale qui se donne à voir via l'imaginaire collectif, les langues et variétés de langues, les représentations et les modes de vie qui constituent l'univers social.

L'identité sociale algérienne, prise dans un processus de déconstruction - reconstruction, et l'urbanité se font face dans la ville d'Alger. Comprendre les rapports complexes qui lient ces deux univers passe inévitablement par la pratique sociale de tous les jours, à savoir, les discours, les représentations, les langues, la

tenue vestimentaire et bien d'autres paramètres, sans perdre de vue, bien évidemment, le poids de l'espace et la manière avec laquelle on se l'approprie.

La présence des graffiti dans Alger témoigne d'une envie de s'exprimer et de marquer symboliquement cet espace riche en événements historiques. Les graffiti témoignent de l'imaginaire collectif algérien dans la mesure où ils rendent compte de la diversité de la composante sociétale et de la crise pluridimensionnelle qui caractérise le quotidien algérien et plus particulièrement algérois. S'intéresser aux discours des graffiti pourrait faciliter l'identification des strates sociales et leurs discours sur leur vécu et leur ville. Voici en quoi l'exploitation de cette parole anonyme pourrait constituer un préalable à des politiques participatives impliquant le citoyen dans la gestion de sa ville et comblant, par là, le fossé qui sépare les autorités municipales de la société civile. Dans les ruelles de cette grande ville, il suffit juste d'ouvrir les yeux pour voir des mots, des signes, des discours qui mettent en évidence tous les maux de la société. Les murs d'Alger disent tout haut ce que la société pense tout bas.

Alger, parée de tous les signes sémio-linguistiques et discursifs que laisse voir ses murs, constitue un immense espace de communication sans voix. Ce que l'on pourrait appeler « le langage de la ville ou le langage de la rue » comme le montre si bien la photo ci-dessous (*Fig.FR25*) prise au quartier des 14 Fusillés, Ruisseau, [LE LENGAJ DE LA RUE] (sic).



Source : Auteur
Fig.FR25 [LE LENGAJ DE LA RUE]
« Langage de la rue »
Quartier 14 Fusillés, Ruisseau, Alger

Le choix de travailler sur la ville d'Alger est loin d'être anodin. Il est motivé par deux raisons principales. Tout d'abord, mon attachement à cette ville, à ses ruelles, à ses *houmas* à son paysage urbain de manière globale. Un attachement qui me permet d'avoir un regard presque permanent sur les moindres marquages et les moindres modifications sur le plan scriptural et graphique. Ensuite, la ville d'Alger présente des spécificités bien significatives et bien représentatives du point de vue ethno-sociolinguistique et du point de vue discursif. Elle draine des populations de toutes les régions du pays et constitue un point de convergence des migrations, des différentes langues et variétés de langues. K. Taleb Ibrahimî considère, dans une recherche consacrée aux *Algériens et leur(s) langue(s)*, que :

« La ville d'Alger connaît [...] sur le plan sociolinguistique, une évolution remarquable due au brassage d'Algériens venus de toutes les régions du pays (position centrale d'Alger, capitale économique, administrative et culturelle du pays, première Université) avec leurs parlers respectifs et contribuant, par là, à la cosmopolitisation de la ville qui sera peut-être dans le futur, à la base de la naissance d'une nouvelle variété (par koinisation). » (Taleb-Ibrahimî 1999, 27).

Dans cette recherche, j'insiste sur la teneur discursive des graffiti de la ville d'Alger et la mise en mots et la mise en signes de la dynamique ethno-sociolinguistique et urbaine d'Alger qui constitue le creuset du plurilinguisme algérien et tout ce qu'il véhicule comme spécificités identitaires, sociales, politiques, culturelles, régionales et autres. Comprendre les discours véhiculés à travers cette pratique aiderait à penser la ville comme un système social en identifiant les catégories de populations qui y vivent et les forces qui la régissent d'en bas. Il y a une interdépendance entre la ville et ces rapports de force, visible concrètement, pour le cas d'Alger, au niveau de la *houma* et du *Secteur*. C'est à partir de cette interdépendance que la problématique ethno-sociolinguistique et urbaine est formulée.

Analyser les discours des graffiti aiderait également à problématiser cette surdétermination de la ville sur la périphérie, et de l'État sur tout autre mode d'organisation sociale. Par là, je voudrais resituer le rapport à l'espace, le statut des langues et des identités algériennes et cerner les difficultés qu'a engendrées la

politique linguistique et identitaire initiée par l'État algérien. Eu égard aux différentes manifestations de ces difficultés, j'estime nécessaire de resituer le débat sur les rapports complexes entre les langues, les identités et l'État nation.

« Le tissu urbain algérois n'est plus ce qu'il était auparavant, il y a une juxtaposition de populations venues de toutes parts. Cette multitude de tissus qui façonnent le Grand Alger, bien qu'ils paraissent hétérogènes, traduit une articulation qui se laisse voir à travers les déplacements quotidiens des populations - ce que nous appelons le nomadisme urbain - le facteur travail, la centralité du service administratif algérois. La trame urbaine est en perpétuelle recomposition. Cette recomposition n'est que le résultat des différentes mutations qu'a connues la société algérienne dans son ensemble. » (Ouaras 2009a, 161).

La *houma* matérialise l'étroite interdépendance entre l'espace et la société et renvoie à des expériences sociétales très ancrées dans l'imaginaire algérois. La *houma* renvoie à la symbolique de l'enfance et du vivre ensemble. Elle constitue la grande famille, basée sur des rapports de bon voisinage et d'entraide, où les échanges entre les membres sont très intenses.

La *houma*, géographiquement parlant, peut aller de l'entourage immédiat d'un immeuble à une grande rue, en passant par la petite ruelle et l'impasse. Ceci dit, c'est un espace résidentiel très réduit où tout le monde se connaît et où un certain nombre de pratiques, de coutumes et de codes est d'usage. La *houma* est une petite structure socio spatiale à caractère institutionnel. Elle est soumise, loin des préceptes archaïques, à des codes socioculturels intériorisés et respectés par tous les *Ouled el Houma* « Enfants du quartier ». La pratique du graffiti renseigne sur ces dynamiques de la ville vécue, elle met en mot ce mode d'appropriation de l'espace et ce processus d'identification et de nomination toujours de mise dans Alger.

Le rapport à la *houma* et au *secteur* oscille entre la volonté de les protéger de l'Autre et la volonté de les rendre, momentanément, accessibles à l'Autre. Nombreux sont les graffiti qui témoignent de ces rapports complexes.

« La résurgence de ces structures socio spatiales témoigne de l'incapacité des

pouvoirs publics à assainir des politiques urbaines en symbiose avec les dynamiques du terrain. » (Ouaras 2011).

Nombreux sont les graffiti qui témoignent de ces rapports complexes. Les auteurs des graffiti entretiennent un rapport bien spécifique à la ville. Ils ont tendance à s'approprier ces lieux à travers leurs écrits. S'approprier un lieu de la ville suppose un investissement, et là, on est à la fois dans le domaine de l'agir et de l'affect, de l'individuel et du social. Dans la pratique du graffiti, il y a à la fois une mise en valeur de Soi et de l'Autre. Dans l'un des entretiens réalisés par la sociologue K. Megtef avec des jeunes tagueurs d'Alger, on voit clairement dans quelle mesure les graffiti reflètent la réalité complexe du terrain algérien. Voici un extrait d'un entretien avec le tagueur Dada 13 :

« - *Tu es qui ?*

- **Dada 13** : *Eh bien personne et tout le monde.*

- *Tu peux être clair ?*

- **Dada 13** : *Je suis moi-même et, en taguant, je peux être le reflet de tous les jeunes de mon âge...*

- *...Quels sont les thèmes (auxquels tu t'intéresses) ?*

- **Dada 13** : *un peu de tout, j'ai besoin d'extérioriser ce que j'ai sur le cœur. Je touche à tout, El karha (la haine), El Hogra (le mépris / l'injustice), politique, sport, psycho... »*

Un autre extrait d'un entretien réalisé avec le groupe Black Dance du quartier Trois Horloges, Bab El Oued, témoigne de ce processus de mise en valeur de soi et de l'autre.

« - *Pourquoi Black Dance ?*

- **Black Dance** : *C'est le rap, l'identité culturelle des Black aux States (USA), on se réfère à eux.*

- *Quels sont les thèmes traités par vos tags ?*

- **Black Dance** : *Tout, le sport, les sentiments, la mal vie, les bobards du quartier, la politique, la culture, le rap, juste pour pouvoir transmettre nos espérances aux autres par le mur et les couleurs.*

- *Donc vous vous identifiez aux Noirs américains, y a pas une certaine crise identitaire ?*

- **Black Dance** : non, pourquoi ? puisque on croit qu'ils nous ressemblent : souffrance sociale, injustice sociale, El Hogra, Black des ghettos (...) sont devenus une référence, une identité humaine et sociale

- Pourquoi vous taguez ? c'est-à-dire, pourquoi un tel choix ?

- **Black Dance** : C'est se faire reconnaître, sortir de l'anonymat social qui nous asphyxie (...) nous, les jeunes, on croit aux tags, au rap. C'est le seul moyen de communication qui nous aide à créer un certain lien social avec toute la société et les autres jeunes. » (Megtef 2008, 134-138).

C'est à partir de ces processus de valorisation et d'identification que le territoire devient un lieu personnifié. L'appropriation de cet espace s'accomplit à l'aide des graffiti écrits en différentes langues ou des dessins et des signes et s'accomplit aussi dans des ancrages identitaires. Les murs regorgent de discours incompris et / ou sous-estimés par les aménageurs, d'où les campagnes d'effacement qui s'abattent sur eux.

Le marquage des murs traduit l'existence de discours porteurs de sens pour la ville et pour la société. L'individu, en laissant des marques généralement subversives, s'inscrit dans un rapport conflictuel vis-à-vis de la culture normative qui tend à anéantir la diversité dans laquelle il vit au quotidien. Le paramètre sociétal est déterminant à bien des égards. A. Millet dit à juste titre :

« Entre l'individu et l'institution, il convient d'envisager le groupe. Ainsi, une identité affichée (par définition unique), n'est jamais déconnectée des autres identités qui l'entourent ; elle s'inscrit dans des réseaux de connivence ou d'appartenance qui pourront présenter des caractéristiques formelles communes. Il s'agit dès lors d'identités partagées, et l'on pourra parler de fonctions et de marques identitaires. On doit d'ailleurs admettre que le lecteur pourra s'inclure dans tel ou tel groupe d'appartenance – ou au moins se sentir proche – parce que partageant les attitudes, les représentations sociales et les compétences sémio linguistiques sous-jacentes à un message donné, il pourra se reconnaître, par exemple dans telle affiche publicitaire, telle enseigne, tel tag. » (Millet 1998a, 40-41).

Les écrits de la ville s'inscrivent dans des réseaux d'interrelations très complexes et affichent des rapports d'appartenances, d'identification, d'inclusion et d'exclusion. L'absence d'une politique valorisant la diversité de la société algérienne et

l'omniprésence d'une politique homogénéisante imposant une langue et une identité fictive, ont généré des formes identitaires conflictuelles. Le fonctionnement social des graffiti peut rassembler les différentes communautés sociales, comme il peut également les différencier lorsque les messages s'inscrivent dans des rapports de conflit au niveau linguistique, identitaires et discursif. Les écrits urbains peuvent révéler quelques indices de coexistence et du vivre ensemble comme ils peuvent aussi révéler des distances ethniques, sociopolitiques et culturelles entre les différentes communautés. Les discours identitaires véhiculés par les graffiti retenus, dans le cadre de cette thèse, sont représentatifs de la réalité du terrain dans toutes ses ramifications. Il y a une double tendance. L'une à la mise en valeur de Soi ou de l'Autre. L'autre tendance est plutôt souvent stéréotypée, ce qui génère une certaine mise en rupture très négative entre les identités en présence. Cette mise en rupture est exprimée essentiellement dans les trois langues parlées dans le milieu algérois, l'arabe algérien, le français et le tamazight.

Planifier ou opter pour des politiques de développement et d'aménagement urbain ne pourra réellement voir le jour que lorsque ce langage urbain, qui part d'une dynamique réelle, est compris et valorisé et les identités en présence estimées à leur juste valeur. La composante humaine de la ville d'Alger nécessite une attention bien particulière vu qu'elle représente la diversité et la complexité, surtout sur le plan identitaire, de la société algérienne dans son ensemble.

R. Barthes parle du langage de la ville dans un sens métaphorique, mais souhaite le voir progresser et devenir réalité :

« Il est très facile métaphoriquement de parler du langage de la ville comme on parle du langage du cinéma ou du langage des fleurs. Le vrai saut scientifique sera réalisé lorsqu'on pourra parler du langage de la ville sans métaphore [...] nous avons besoin d'une nouvelle énergie scientifique pour transformer ces données, passer de la métaphore à la description de la signification, et c'est en cela que la sémiologie (au sens le plus large du terme) pourra peut être, par un développement encore imprévisible, nous apporter une aide. » (Barthes 1985, 265).

Procéder à l'étude et à l'analyse de la signification des signes et des écrits qui se donnent à voir et à lire permettra de nous rapprocher de ce langage de la rue qui existe réellement. Cette étude amènerait à pénétrer l'univers complexe de cette communication anonyme qui constitue l'une des caractéristiques majeures de la pratique du graffiti dans le milieu urbain. R. Barthes considère, dans une esquisse de la sémiotique de la cité, que :

«L'espace humain en général (et non seulement l'espace urbain) a toujours été signifiant. » (Barthes 1985, 261).

Effectivement, l'une des dimensions les plus importantes du graffiti est la persistance des graffiteurs à vouloir s'exprimer, se faire reconnaître et dire des choses. Cette volonté s'accomplit suivant plusieurs façons et à travers plusieurs canaux. Les graffiti en sont une manifestation particulière. Ils constituent, comme je l'avais déjà signalé plus haut, une marque linguistique et discursive empreinte d'un imaginaire identitaire et socioculturel. Cette marque s'impose matériellement dans l'espace urbain comme une inscription ethno-sociolinguistique et sémiologique durable avec une forte intention de communiquer des discours dans un anonymat total.

Il faudrait maintenant lire et déchiffrer tous ces messages linguistiques et sémiologiques inscrits dans des réseaux de relations humaines complexes et fortement socialisées afin de pouvoir envisager des politiques qui prendraient en compte ce que présente la réalité urbaine des villes comme anomalies.

« Ces signes servent de mode de communication et mettent en évidence des indices de singularisation, d'appartenance, de démarcation, de ségrégation et d'identification. Les graffiteurs, en réalisant leurs écrits et leurs dessins, accomplissent consciemment ou inconsciemment des rôles signifiants dans l'espace qui est le leur. La « visibilité » des graffiti dans les différents coins de la ville permet de comprendre cette insistance et cette persistance à vouloir dire et transmettre des discours en marquant et en nommant les espaces de la ville. » (Ouaras 2009a, 173).

La ville est à analyser en tant qu'espace physique et espace humain en étroit agencement. La ville est le lieu où se projettent des sociétés avec leurs cultures, leurs

langues, leurs institutions, leurs éthiques et leurs valeurs. C'est à partir de la prise en compte sérieuse de tous ces paramètres et dynamiques que la ville pourrait être conçue politiquement, elle n'est pas une fin en soi, mais un moyen qui permet d'aspirer à une société harmonisée. L'enjeu majeur est d'arriver à une meilleure connaissance du vécu quotidien des populations d'Alger, de leur spécificité et des processus d'urbanisation afin de produire des savoirs nouveaux sur les dynamiques et les mutations sociétales.

IV. 3. À la recherche du JE énonciateur

Les relations des graffiteurs aux langues déterminent les caractéristiques linguistiques de leur énonciation. Cette énonciation est, selon E. Benveniste, *la mise en fonctionnement de la langue par un acte individuel d'utilisation*. En ce qui concerne les graffiti, il s'agit effectivement d'un acte individuel d'utilisation de la langue. Cet acte passe évidemment par le canal écrit ou graphique, de manière générale. Je m'intéresse, plus particulièrement, à l'acte d'énoncer *graffiquement*, aux contextes où se réalisent l'acte en question, aux différents instruments d'accomplissement, à entendre par là, les instruments linguistiques et les instruments figuratifs, et enfin aux finalités de cet acte, c'est-à-dire, les discours énoncés à travers ces actes.

La langue devient discours, une fois, utilisée par un locuteur ou un scripteur. L'énonciation qui passe par les différents canaux fait de la langue une instance de discours qui émane d'un destinataire pour atteindre un destinataire. Le graffiteur, en écrivant ou en dessinant, accomplit un acte d'appropriation de la langue et exprime des discours. Son énonciation est une réalisation individuelle. E. Benveniste souligne à ce propos que :

« En tant que réalisation individuelle, l'énonciation peut se définir par rapport à la langue comme un procès d'appropriation. Le locuteur s'approprie l'appareil formel de la langue et il énonce sa position de locuteur par des indices spécifiques, d'une part, et au moyen de procédés accessoires de l'autre [...] mais immédiatement, dès qu'il se déclare locuteur et assume la langue, il implante l'autre en face de lui, quel que soit le degré de présence qu'il attribue à cet autre. Toute énonciation est, explicite ou implicite, une allocution. Elle postule un allocutaire. » (Benveniste 1997, 82).

En ce qui concerne la pratique du graffiti, le rapport est plutôt entre un auteur ou un scripteur et un lecteur. Et il s'agit d'une énonciation qui passe par le canal écrit. Ce qui est remarquable, c'est que la plupart des écrits que j'ai recueillis ne sont qu'une reproduction de ce qui se dit à l'oral. C'est-à-dire que les graffiteurs ont tendance à transcrire ce qu'ils disent oralement dans la vie quotidienne.

Dans la tradition des sciences de langage, on a toujours mis de côté le sujet parlant, le structuralisme le démontre si bien. Cette théorie considère que tout réside dans le système, et sa prise en compte permet largement d'expliquer tout phénomène ou comportement individuel. C'est le système, que ce soit linguistique ou social, qui détermine tout, expliquer les processus de communication repose sur des considérations techniques (émetteur, récepteur, canal de transmission). Mais à partir des années 1950, cette équation est remise en question. D'autres courants de la linguistique se sont efforcés de redonner une place au sujet parlant et à son environnement.

La rupture théorique s'est faite après avoir pris en considération un des éléments les plus fondamentaux du langage à savoir ; l'énonciation. D'autres approches théoriques émergent et apportent d'autres éléments essentiels du fait langagier, tels l'interaction et la variation qui sont au cœur de la sociolinguistique. On peut citer les travaux de la sociolinguistique interactionnelle (Gumperz 1964), de l'ethnographie de la communication (Hymes 1964) et de la sociolinguistique variationniste (Labov 1972).

Ces nouvelles approches ont le mérite de considérer la réalité des productions et pratiques langagières en réintégrant la place de l'homme dans la langue, les processus de communication et le milieu dans lequel se produisent les pratiques langagières.

L'intérêt n'est plus porté seulement sur un système linguistique homogène, mais il est surtout porté sur les différentes opérations et activités mises en œuvre par le sujet parlant. L'univers graphique se caractérise par l'anéantissement du sujet mais ce dernier reste toujours présent de par son activité et ses discours. Les actions individuelles des graffiteurs renseignent sur l'ensemble du phénomène du graffiti et sur la société de manière générale.

Les théories structuralistes et les théories sociolinguistiques s'opposent sur la manière avec laquelle on aborde le phénomène des langues, c'est pourquoi, il y a eu quelques tentatives visant à corriger ce déséquilibre en s'appuyant, à la fois, sur les analyses structurales et systémiques et sur la prise en compte de la dimension du sujet et de l'environnement socioculturel. Le sujet du discours n'est pas à omettre, bien au

contraire, il faut le prendre en compte avec tout ce qui le caractérise et tout ce qui l'entoure.

« Le sujet du discours est une notion nécessaire pour préciser le statut, la place et la position du sujet parlant (ou du locuteur) au regard de ce qu'est son activité langagière. Elle conduit à tenir compte des rapports que le sujet entretient avec les données de la situation de communication dans laquelle il se trouve, les procédés de mise en discours qu'il utilise, ainsi que les savoirs, opinions et croyances qu'il possède et qu'il suppose que possède son interlocuteur. Sa compétence n'est plus seulement linguistique, elle est à la fois communicationnelle, discursive et linguistique. » (Charaudeau 2002, 554).

Le sujet du discours dans la pratique du graffiti est à rechercher. Le graffiteur garde l'anonymat en se cachant derrière des mots et des discours. Il a un statut particulier et il est situé dans l'espace et le temps. Les graffiteurs expriment librement leurs rapports au monde qui les entoure tout en étant surdéterminés par des éléments pluridimensionnels. P. Charaudeau précise par rapport à ce point que :

« Le sujet du discours est, à la fois, surdéterminé - mais seulement en partie - par des conditionnements d'ordre divers, et libre d'opérer des choix lors de la mise en œuvre du discours. Il est à la fois, contraint par les données de la situation de communication (contrat) qui le conduisent à se comporter discursivement d'une certaine façon, et libre de s'individualiser, ce qui l'amène à user de stratégies. » (Charaudeau 2002, 554).

Les graffiteurs ou les sujets énonciateurs expriment leurs spécificités suivant plusieurs manières. Ils se dévoilent à travers les langues dont ils se servent et à travers les discours qu'ils tiennent. En inscrivant des mots sur les murs, ils expriment leur liberté de choisir la manière avec laquelle ils se mettent en scène linguistiquement et discursivement.

L'approche énonciative des graffiti et la recherche du JE « proscrit » permettront d'aller à la rencontre de ces énonciateurs qui émettent des discours et qui marquent linguistiquement, discursivement et artistiquement leurs espaces. R. Vion considère, par rapport à la question de la présence du sujet dans ses messages, que :

« L'énonciateur est présent dans ses messages par la subjectivité et ses modes d'auto implication. Cette présence contribue à se construire à l'intérieur de ses activités discursives, une image de lui-même, par les marques de considération ou les formes d'écoute qu'il lui manifeste, l'énonciateur implique également, dans ses messages la présence de son partenaire. Dans ces conditions, les modalités d'auto implication et d'interpellation contribuent à rendre l'image des protagonistes de la communication présente dans les messages échangés [...] les messages transportent en eux-mêmes des images des acteurs en présence. » (Vion 2000, 87).

L'approche énonciative développée dans la citation ci-dessus, concerne l'énonciation verbale, mais il en va de même, à mon avis, pour l'énonciation écrite, spécifique aux graffiti, dans laquelle on retrouve presque tous les paramètres de l'énonciation verbale, et d'autant plus qu'il s'agit, à un certain degré, de l'oral transcrit.

P. Charaudeau présente une version particulière de la dissociation entre le sujet et l'image du sujet. Il distingue le JE communicant qui est sujet réel, et le JE énonciateur qui est l'image du sujet construite dans et par son énonciation. Le sujet communicant construit également, par les formes d'interpellation et les marques de considération, une image du TU destinataire. Je cite pour illustration la photo *Fig. ARA01* sur laquelle figure le graffiti suivant [AMCHI MEN HOMTI YA !?].



Source : Auteur

*Fig. ARA01, [AMCHI MEN HOUMTI.. YA..!?] "Amshi man ħumti ya..."
(Casse-toi de mon quartier, espèce de ...).
Ruisseau, Alger*

Du point de vue linguistique, on remarque un fait original. L'énoncé est « dit » en arabe algérien dans sa forme orale brute, mais écrit en caractères latins. Du point de vue énonciatif et discursif, on peut considérer que le JE énonciateur a choisi de procéder de cette manière, c'est-à-dire interpeller et avertir le passant sur un « ton » sévère, pour mieux atteindre le destinataire et pour être sûr de transmettre le message. Le JE énonciateur dans ce graffiti signifie clairement son appropriation de l'espace qui a servi de cadre à son discours et exprime son rejet de toute intrusion venant le concurrencer sur son terrain.

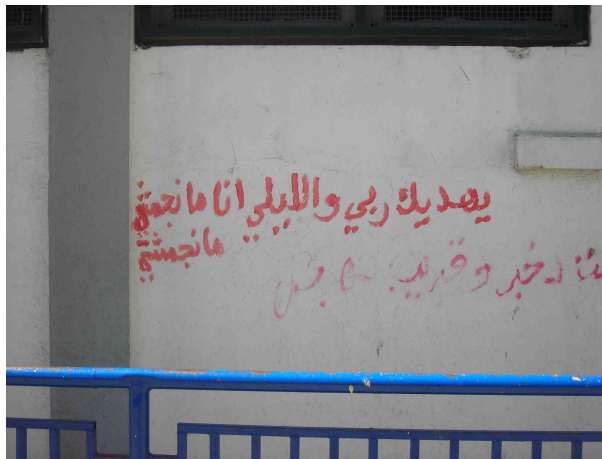
La description interne de ces différents messages que l'on retrouve sur les murs renseigne sur les marques de la subjectivité dans le langage. La manière d'énoncer contient en elle-même des indices représentant le rapport du JE communiquant au monde et aux autres à travers la langue, le signe et le discours.

L'auteur de ce graffiti utilise le mode impératif (AMCHI) « *Pars / casse-toi* » pour donner un ordre au TU qui le lira. Il utilise aussi le possessif dans (HOMTI) « *mon quartier* » pour bien signifier son hégémonie sur le lieu. Le lecteur de ce graffiti peut se soumettre à cet ordre rien qu'en le lisant. C'est-à-dire, qu'il ne s'aventure pas à rester dans ce quartier qui n'est pas le sien. E. Benveniste précise que :

« Dans l'énonciation, la langue se trouve employée à l'expression d'un certain rapport au monde, la condition même de cette appropriation de la langue est, chez le locuteur, le besoin de référer par le discours, et, chez l'autre, la possibilité de co-référer identiquement dans le consensus pragmatique qui fait de chaque locuteur un co-locuteur. La référence est partie intégrante de l'énonciation. » (Benveniste 1997, 82).

L'acte individuel d'appropriation de la langue introduit celui qui énonce dans son énonciation. La présence du JE énonciateur dans son énonciation fait que chaque instance de discours constitue un centre de référence interne. Cette référence se manifeste par l'émergence d'indices de personnes (JE / TU) qui ne se produit, selon E. Benveniste, que dans et par l'énonciation.

Le JE dénotant l'individu qui émet l'énonciation et le TU, l'individu qui reçoit ce qui est exprimé à travers cette énonciation. Toute énonciation suppose un énonciateur et un destinataire, elle suppose chez l'un l'intention d'influencer l'autre d'une manière ou d'une autre, quoique cette communication scripturale et anonyme instaure une certaine distance entre les deux contrairement à la communication orale qui les rapproche. Il y a un effacement partiel des deux parties du dispositif communicationnel. Mais elles ne disparaissent pas entièrement vu que l'écriture manuscrite constitue le condensé métaphorique qui les représente. La photo Fig. ARA06 le montre si bien.



Source : Auteur

Fig. ARA06, [yehdik rebi weli li ma nenžemshi ma nenžemshi]
(Que Dieu te montre le droit chemin, reviens vers moi, je n'en peux plus ! Je n'en peux plus)
Passerelle de l'École supérieure de Commerce, Tafourah, Alger

Le JE énonciateur exprime à travers cet écrit un dépit amoureux. Il inscrit sa douleur et ses lamentations en s'adressant à sa bien-aimée qui semble l'avoir quitté depuis longtemps. Ce graffiti est fondamentalement démonstratif du JE énonciateur et du TU destinataire en tant que personnes. Il est clair qu'il s'agit d'un homme et d'une femme et des sentiments sans avoir en face de nous la présence de ces deux personnes. Ce sont l'écriture manuscrite, le message transmis et les indices linguistiques qui renseignent sur une partie du vécu amoureux de ces deux personnes. A. Millet dit justement, à propos de l'écriture manuscrite :

« Qu'elle est, dans la communication écrite, la trace ultime du geste, la trace du mouvement et du corps de l'énonciateur, ce qui semble être contenu étymologiquement dans (manu), figure métonymique du corps. » (Millet 1998b, 61).

La présence du JE énonciateur, du destinataire et d'un quelconque vécu peuvent parfaitement être représentés à travers l'écriture et surtout l'écriture manuscrite et en plus sur les murs d'une ville. Cette écriture est une forme de personnalisation du message délivré ou du discours tenu. Elle réduit cette distance qui caractérise la communication scripturale de manière générale contrairement à la typographie qui accentue la distance et impose l'anonymat au message.

Chapitre V

Élaboration du corpus

Le chapitre V est consacré à la présentation du corpus analysé dans le cadre de cette thèse. Il se présentera sous trois sections. La première section traitera de la complexité de la notion de corpus, elle-même. Expliciter cette notion s'impose comme nécessité à la mise à jour de son impact épistémologique sur les sciences du langage.

La deuxième section présentera, avec détails, l'ensemble des observables recueillis et analysés dans cette thèse. Le corpus d'analyse sera présenté également sous forme de tableaux. Cette section abordera également la place de la photographie dans l'étude des graffiti.

La troisième et dernière section sera consacrée à la présentation de la notion de support qui est d'une importance majeure dans l'univers du graffiti. Le support constitue l'espace sur lequel le graffiti acquiert la vi-lisibilité inhérente à son existence.

V. 1. De la notion de corpus

La présentation de ma démarche, dans cette recherche, s'articule autour de la notion de corpus. Elle est bien ancrée dans le champ des sciences humaines et des sciences sociales, elle constitue un ensemble de données sélectionnées en vue de faciliter aux disciplines scientifiques de questionner les phénomènes de la société.

Dans le domaine des sciences du langage, cette notion s'est complexifiée au fil des temps, vu que les pratiques langagières relèvent du domaine du variable. On passe alors du corpus exhaustif et clos au corpus échantillonné qui est basé sur la représentativité d'un fait au sein de la société.

Tous les ouvrages de référence en sciences du langage présentent vaguement le corpus comme un échantillon qui doit être représentatif de tel ou tel phénomène sans aller dans le sens profond de cette notion. Dans un ouvrage, parmi tant d'autres, consacré à la sociolinguistique et ses concepts de base, un petit passage seulement est réservé à la notion de corpus. Ainsi, le corpus est défini comme étant :

« Inventaire de règles et formes constituant un système linguistique et permettant son fonctionnement comme système sémiotique. L'aménagement du corpus est traditionnellement opposé à l'aménagement du statut des langues depuis H. Kloss (1969), même s'il est évident que dans la réalité, l'aménagement de l'un entraîne inmanquablement des conséquences pour l'aménagement de l'autre. Cette opposition s'explique à la fois par l'histoire de la linguistique, qui a longtemps opposé la linguistique « interne » (liée au corpus) à la linguistique « externe » (statut), et se justifie quelque peu par le fait que, acceptant plus ou moins cette scission, les linguistes ont souvent tendance à considérer les concepts et méthodes mis en œuvre pour étudier / aménager le corpus sont différents de ceux utilisés pour le statut. » (De Robillard 1997, 102).

Ce passage consacré à la notion de corpus reste silencieux sur la nature endogène du corpus et sa portée épistémologique.

Pour que l'analyse sociolinguistique prétende à quelque validité scientifique, suivant cette affirmation plus ou moins acceptée, le corpus échantillonné doit être

représentatif d'un fait de terrain, pas nécessairement préexistant à la recherche le ciblant, parce que le chercheur en sciences sociales peut construire un corpus à partir d'un point de vue.

« En analyse du discours comme dans d'autres sciences sociales, c'est souvent le corpus qui, en fait, définit l'objet de recherche qui ne lui préexiste pas, ou plutôt, c'est le point de vue qui construit un corpus, qui n'est pas un ensemble prêt à être enregistré. » (Charaudeau 2002, 149).

Ceci n'enlève en rien l'aspect construit du corpus, celui-ci n'est pas de l'ordre du donné, il traduit implicitement tel ou tel objectif de recherche.

Le corpus en sciences du langage a longtemps été considéré comme une entrée pour l'analyse d'un volume de données considérable que l'on ne saurait analyser dans sa globalité. Ainsi, les linguistes se limitent à un sous-ensemble qui représente les régularités susceptibles d'être mises en évidence dans l'ensemble des données. Cette manière d'aborder le fait langagier se révèle comme étant un impératif pratique.

De nos jours, cette représentativité, encore valable surtout pour les travaux de recherche dont l'objectif est d'ordre formel et descriptif, est de plus en plus remise en question et la notion de corpus s'est complexifiée surtout ces dernières années.

Cette présumée représentativité des corpus a donc longtemps dominé le champ de la recherche en sciences sociales, de manière globale. La recherche était essentiellement basée sur l'hypothèse qu'un individu (locuteur, scripteur ou autre) puisse être dit représentatif d'un fait langagier ou d'un fait social. Or, l'individu, de par sa complexité, ne peut être représentatif de quoi que ce soit à partir de son énonciation ou de son comportement. Les recherches en sciences du langage ont tendance à privilégier des conceptions du fait langagier à partir de catégories préconçues et préconstruits dont l'objet de la recherche est censé être porteur. Or, le fait socio-langagier est soumis à la règle de la variation qui réduit considérablement cette présumée stabilité qui est parfois « sollicitée » par la construction du corpus. Cela revient à poser la problématique de la pertinence de ces travaux qui ne font que confirmer ce que l'on a considéré au départ comme représentatif.

« L'utilisation des corpus en linguistique est loin d'être un phénomène nouveau. Cependant, si les corpus permettent de mieux rendre compte du phénomène de la variation, ils sont loin de résoudre toutes les questions qu'elle pose. Toute la problématique de la linguistique est traversée par un questionnement qui s'établit entre la nécessité de définir ce qui fait système, qui est stable et ce qui peut varier, collectivement ou individuellement, parfois jusqu'à l'infini. Dès que l'on quitte le domaine idéal du parfaitement stable, on est confronté au phénomène de la variation et à la nécessité d'en définir les contours. La prise en compte des corpus permet de poser les bases d'une réflexion sur cette problématique mais, dans l'état actuel des recherches, elle est loin d'avoir donné des réponses définitives. » (Condamines 2005, 40).

Expliciter, questionner cette notion de corpus s'impose pour mettre à jour son impact épistémologique sur les sciences du langage.

Dans un article consacré à la notion de corpus, Ph. Blanchet met en relief cette absence de réflexion sur l'aspect ontologique et restitutif du corpus. Au cours d'une table ronde autour de *la mise en œuvre des langues dans l'interaction*, à laquelle a été présentée cette communication, Ph. Blanchet note que :

« Le positionnement du « corpus », [...] a été déployé sur un continuum entre deux polarités qui lui ont accordé des statuts et des rôles différents :

- Soit un statut « primordial », en ce sens que le travail du chercheur est fondé en priorité sur un ensemble de « données » prélevé dans le « réel » et analysé en lui-même (voire pour lui-même), la technicité méthodologique étant alors focalisée sur l'élaboration et la présentabilité du corpus (corpus constitutif) ;*
- Soit un statut « secondaire », en ce sens que le travail du chercheur est fondé en priorité sur sa fréquentation assidue et réflexive du « terrain », dont le corpus constitue un exemplier d'« observables » interprétables en les re-contextualisant, la technicité méthodologique étant alors focalisée sur les modalités d'investissement dans le terrain social (corpus restitutif). » (Blanchet 2007, 343).*

Ma recherche s'inscrit dans le droit fil de la seconde polarité dans la mesure où la pratique du graffiti et le terrain sur lequel elle se manifeste présentent bien des complexités dont le corpus ne saurait « représenter » de manière objective tous les

aspects. La définition du rôle du corpus proposée par Ph. Blanchet constituera le fil conducteur de mes investigations.

« Le rôle du corpus est d'exemplifier un repérage interprétatif des traits saillants proposés comme significatifs d'une situation sociolinguistique particulière, dans une dynamique en hélice où la fréquentation du terrain éclaire le « corpus » qui à son tour aide à rendre lisible la complexité du terrain. » (Blanchet 2007, 344).

Cette approche consiste à mettre l'accent sur le terrain qui donne à voir un faisceau de relations intersubjectives caractérisé par la complexité. Ma démarche se veut résolument empirique dans le sens où elle ne projette pas d'hypothèses et d'analyses *a priori* mais part de l'étude du terrain et des observables qui y sont recueillis pour proposer des outils et concepts théoriques qui sont efficaces et pertinents pour l'analyse de l'objet scientifique. La démarche choisie se traduit, sur le plan théorique, par l'interdisciplinarité convoquée : de la sociolinguistique à l'analyse du discours en passant par l'anthropologie sociale, la sémiologie, la géographie sociale et l'ethnographie, etc. Les observables sont constamment travaillés, tout au long de ma recherche, par ce va-et-vient théorique.

« L'observation participante et la participation observante en constituent les principales modalités. L'implication du chercheur y est fondatrice de la production des connaissances, tant à l'origine apparente de la démarche (immersion sociale) qu'à son aboutissement provisoire (interprétation d'une situation). Cette stratégie d'enquête nécessite une métaposition réflexive, que j'ai appelée la « posture intérieure / extérieure », qui permet au chercheur d'articuler implication subjective et distanciation consciente (lesquelles ne sont finalement que les deux facettes d'un même processus de construction dialogique de signification).

Dès lors, le statut des observables réunis en un « corpus » selon une élaboration orientée par la compréhension du terrain relève du principe de significativité et non du principe de représentativité. La question n'est pas de déterminer comment et en quoi ce matériau partiel « reflète le réel » mais comment et en quoi il rend compte de certaines constructions interprétatives du monde social par certains de ses acteurs (y compris le chercheur qui en est un acteur en méta-position). » (Blanchet 2007, 347).

La complexité des dynamiques de l'espace urbain *a priori* évidente, soulève, pour sa compréhension, des difficultés d'ordre théoriques et méthodologiques. C'est pourquoi, j'ai commencé ce travail par un rappel historique qui permet de situer cette complexité polymorphique et polysémique dans l'espace et le temps, sans pour autant l'inscrire dans une perspective historiciste.

Dans cette approche novatrice, la saturation significative d'un terrain donné se substitue à l'échantillonnage statistique. La validité d'une recherche ne se mesure pas par rapport à *l'authenticité* du matériau recueilli, mais plutôt par rapport à sa *crédibilité* et son *efficacité signifiante* (Blanchet 2007). Dans une recherche ethno-sociolinguistique, tous les éléments sont bons à prendre en considération, « *tout est bon à prendre, ça dépend de ce qu'on en fait* », pour reprendre l'expression de Ph. Blanchet.

On voit bien que l'une des préoccupations essentielles du sociolinguiste est donc la collecte d'un matériau qui lui permet d'interroger son terrain suite aux traits saillants des tendances majeures observés sur le plan global. Pour ce faire, il est important de concevoir le corpus comme une entité dynamique et plurielle, appelé à une reconstruction constante.

Recueillir un corpus s'avère une tâche difficile vu le risque que cela représente; le chercheur peut tomber dans le piège de la subjectivité totale en limitant ses descriptions à des considérations personnelles et en ne prenant pas en compte le terrain dans toute sa complexité. L'exigence de rigueur dans le domaine de la recherche met le chercheur devant une situation problématique, surtout quand il s'agit du recueil des données à l'oral.

Pour ce qui concerne ma recherche, je n'ai pas eu de difficultés majeures par rapport au recueil des *observables*. Le corpus sur lequel je travaille est composé d'unités de langue et de signe, il relève exclusivement de l'écrit et du signe. J'ai surtout eu à faire face aux regards parfois « décapants » des passants et des usagers de la ville lors des prises de photographies et j'ai eu à faire face aux « interrogatoires » des agents de police qui m'ont, la plupart du temps, demandé pourquoi je prenais des photos et

pourquoi je faisais de la recherche sur les écrits de la ville, qu'ils assimilent, à tort, à des actes de vandalisme. Ces « interrogatoires » anodins m'ont permis tout de même de constater l'importance du graffiti du point de vue réceptif où les avis diffèrent suivant les tendances politiques, le statut, la classe sociale et bien d'autres paramètres.

Une autre difficulté concerne la sélection des graffiti. Il y a parfois des graffiti vraiment insaisissables qui s'affichent, en même temps, qu'ils se dissimulent. La sélection des graffiti s'est faite avec énormément de difficulté. C'est pourquoi, j'ai eu recours à quelques outils sémiologiques qui m'ont facilité la tâche d'analyser ce qui est donné en bloc. Les écrits sont souvent indécodables au point qu'il est parfois impossible de les répertorier.

Il y a toujours une part d'incertitude qui plane lors de la sélection des *observables*, ce qui est significatif en soi, si on prend en compte l'acte d'écrire ou de peindre, le « faire » en un mot. Sur certains murs, on remarque des écrits enchevêtrés qui empêchent de dégager et d'identifier les unités de sens, vu les recouvrements successifs qui remplissent les surfaces murales.

Une difficulté d'ordre technique est aussi à souligner. Elle concerne les prises de photos dans les endroits les plus animés du centre ville, les marchés illicites, telles les « *Dlalas* » (Sorte de brocante à ciel ouvert) à Belcourt et à Ruisseau, les trottoirs squattés par les marchands de l'informel à la Basse Casbah, etc. Prendre des photos des nombreux graffitis qui accompagnent la concentration des riverains dans ces espaces est pratiquement chose impossible.

Un jour, au moment de prendre en photo un graffiti à la rue Bab Azzoun, une vieille dame (Une Hadja) passait devant l'objectif de mon appareil, donc prise en photo. J'ai eu une bonne leçon de morale ce jour-là. Pensant que je la prenais en photo, elle m'a lancé ceci : « *Machi m'rabi !* » (tu n'es pas éduqué !). Je lui ai présenté mes excuses en supprimant la photo et en lui expliquant, en bon menteur pour éviter le pire..., que j'étais journaliste et que je prenais en photos les graffiti de la ville pour un article de presse. Elle se tourne, avec un regard décapant, vers le graffiti en question, elle me dit : « *Hadu li yekatbu 'al lahyut, tani mashi mrabyine* » (Ceux qui écrivent sur les

murs ne sont pas éduqués, non plus ». Ce verdict prouve encore une fois que les graffiti et encore plus les graffiteurs, sont constamment stigmatisés. Après un long échange avec la Hadja, elle a fini par nuancer son point de vue à l'égard des graffiteurs.

Ceci dit, ce genre de situation m'oblige à repasser sur ces lieux commerciaux, à la tombée de la nuit, les moments où les étals sont rangés, pour pouvoir prendre des photos suivant des angles de vue plus ouverts et plus libres.

La difficulté technique se pose également dans les quartiers périphériques où les graffitis s'étalent sur des surfaces impossibles à photographier en un seul plan. Dans ce cas de figure, je prends la photo sur deux ou trois plans.

Ajouter à tout cela, ma situation de non-initié et l'impossibilité de recourir aux auteurs des graffiti du fait de leur clandestinité. J'ai pu rencontrer quelques uns d'entre eux, du côté du Ruisseau, quartier situé à l'Est d'Alger. Ce groupe de graffiteurs, hésitants au départ, mais rassurés par la suite, m'ont permis d'avoir une idée bien précise sur leurs chefs-d'œuvre, leurs rapports avec les murs, avec les langues et avec l'art de manière générale. Ils ont considérablement contribué à satisfaire ma curiosité de chercheur en m'initiant à la lecture des graffiti et en me permettant de toucher à quelques unes de leurs spécificités.

L'une des leçons que l'on peut tirer de ce travail de recherche est, outre le fait qu'il faut s'en tenir à un corpus limité et anonyme, l'avantage qu'il y aurait à associer, dans un autre travail de recherche, cette étude à une recherche anthropologique et ethnographique qui consisterait à cibler les auteurs et les récepteurs des graffiti dans l'espace urbain.

L'analyse ethno-sociolinguistique que j'entreprends, du fait qu'elle soit basée sur un corpus de photographies anonymes, laisse certainement la porte ouverte à une multitude d'interprétations suscitant de nombreuses interrogations sur l'univers du graffiti et ses rapports avec la ville. Toute production discursive s'inscrit dans un

dialogue et un contexte dont il faut repérer les caractéristiques. L'interprétation de cette production discursive est également située dans un contexte défini.

V. 2. Présentation du corpus

La ville d'Alger, comme toutes les grandes villes du monde, est un lieu d'observation privilégié pour une recherche de terrain. Elle constitue un lieu de rencontre des différences à tous points de vue. Pour recueillir un corpus concernant la pratique du graffiti dans cette ville, j'ai procédé à la prise systématique de photographies dans les différents quartiers de la ville sans m'astreindre à des délimitations d'ordre géographique ou social.

La photographie revêt une importance majeure dans ce travail de recherche, puisqu'elle permet aux graffiti de durer en tant qu'archive et mémoire du terrain et bien sûr échapper à cette existence trop éphémère à laquelle leur sort est intimement lié. Pour retracer et observer le vécu des graffiti qui caractérisent l'espace urbain algérois, la photographie a été un choix inévitable. Elle est l'outil le plus adapté pour inventorier les écrits et les signes de la ville en faisant d'eux des documents à étudier et à analyser.

La photographie a longtemps été admise comme étant une copie du « réel », constituant une preuve irréfutable des éléments soumis à l'observation. Or, la photographie est délimitée par le cadre formel et le rapport subjectif que le photographe entretient avec l'objet ou le sujet photographié. Dans le champ des sciences sociales, il est souvent reproché à la photographie d'être subjective, surtout pour ce qui concerne les études ethnologiques, où le rôle de la photographie est réduit à l'illustration. Ces sciences ont de tout temps privilégié les sources écrites et marginalisé les sources qui relèvent de l'univers visuel et sonore. Ainsi, les chercheurs en sciences sociales ont l'habitude de travailler sur les documents d'archives ou les questionnaires classiques d'enquête. J.-P. Terrenoire en résume ainsi cet *habitus* scientifique.

« Les sciences sociales ont depuis toujours accordé aux sources écrites ou “quasi écrites” un privilège, avec la conséquence de marginaliser ou d'exclure les autres sources, notamment celles qui relèvent de l'univers sonore ou visuel. Les habitudes ont été prises de travailler pour l'essentiel sur des écrits disponibles (archives,

documents, publications...), sur des écrits provoqués (questionnaires d'enquête, formulaires, tests...), ou encore sur de « quasi écrits », qu'ils soient suscités (transcription d'entretiens) ou qu'ils soient dérivés (description de pratiques se donnant à voir). Dans cette perspective, dans le cadre de cet habitus scientifique, l'image en tant que donnée ne pouvait avoir qu'un statut mineur, excentrique au sens propre comme au sens figuré. » (Terrenoire 1985, 510-511).

Dans ce travail de recherche, la photographie est considérée comme outil et support d'un discours scientifique qui permet de perpétuer et de transmettre les discours des graffiti qui sont l'une des expressions concrètes de la mémoire collective et la voix de cette envie anonyme de (se) dire et de (se) signifier. Elle permet également de saisir de manière directe les contours des phénomènes sociaux.

Si la photographie présente un produit immobile, l'interprétation qui en découle ne l'est pas. L'interprétation d'une photo change selon l'angle d'analyse qui en est faite, son rapport avec le contexte ou son rapport avec l'objet de la photo. Le regard du chercheur exerce une influence remarquable sur le cheminement scientifique de la photographie.

« Comme les travaux les plus récents de la psychophysiologie nous le montrent, le regard ne peut plus être considéré comme un enregistrement passif. Il est, bien au contraire, exploration active d'un univers qui se donne à voir, selon une stratégie cognitive et dans une économie affective qui lui assignent un propos sans que le porteur de ce regard en ait nécessairement une conscience claire. Si le regard est la visite d'un univers qu'il s'approprie selon l'itinéraire dessiné par la suite des mouvements oculaires et des points de fixation, le cheminement effectué - sans suivre fidèlement les contours des choses et des personnes - s'appuie toujours sur des repères et des points charnières. Regarder un objet, c'est, comme nous le dit Merleau-Ponty, venir l'habiter et de là saisir toutes choses selon la face qu'elles tournent vers nous. » (Terrenoire 1985, 513).

Il faut souligner que la reproduction des graffiti en photographie, altère profondément leur nature, vu que la photographie fait migrer les graffiti de leur contexte socio

spatial, de leur statut d'objet social vers la sphère de la recherche scientifique, où ils deviennent objet scientifique soumis à un traitement théorique.

Pour remédier à cette situation, je me suis forcé, tout au long des enquêtes que j'ai menées depuis fin 2006 (Master compris), de contextualiser les graffiti, en m'appuyant sur la prise de notes. En plus du relevé des noms des rues ou des quartiers où sont produits les graffiti, j'ai ajouté tous les éléments qui peuvent aider à reconstituer les contextes des graffiti photographiés ; type d'espace, conjoncture socio politique, populations qui y résident, supports d'écrits, etc.

Toutes les photographies analysées dans ce travail sont donc situées dans l'espace et le temps, et dans la symbolique du rapport à l'espace urbain qui caractérise la ville d'Alger. Le contexte global est partie prenante du graffiti tout comme le support sur lequel il est réalisé. Tous ces éléments participent à l'énonciation d'un discours. La photographie m'a permis de constituer une base de données photographique ordonnée selon les discours, les graphies, les langues, les signes, l'espace et le temps.

Les photographies présentées dans ce travail contiennent un code ayant trois éléments abrégés: Ex. *Fig_FR01* : Fig = figure, FR = Français, et un numéro (01). J'ai opté pour la même codification en ce qui concerne les graffiti figuratifs. Ex. *Fig_RC01* : Fig = Figure, RC = Représentation au Crayon, et un numéro (*Voir les détails sur le tableau 6, p. 200*).

La complexité de ce phénomène langagier, en tant qu'objet d'enquête, a dicté une orientation sur le plan des méthodes d'approche. Les sciences du langage, comme toutes les sciences, ont toujours été marquées par la difficulté du choix de la méthode d'approche et d'analyse des phénomènes étudiés.

Le champ de la recherche scientifique a longtemps été dominé par les méthodes dites « hypothéco-déductives », basées essentiellement sur des hypothèses de départ, validées ou invalidées par les résultats de la recherche.

« Les données viennent de la sorte confirmer ou infirmer une construction rationnelle qui, d'une certaine façon, prime sur elles, en ce sens que les données sélectionnées et

artificiellement organisées par le chercheur pour son expérimentation sont considérées comme confirmant l'hypothèse à partir d'un certain seuil de fréquence statistique (régularité quantitative) souvent par rapport à un groupe témoin ne subissant pas l'expérimentation. L'hypothèse est alors validée comme règle à portée générale. » (Blanchet 2007, 29).

Ces méthodes se caractérisent par leur *a priori* qui oriente la recherche, d'une manière ou d'une autre, vers les données qui confirment les hypothèses de départ et écartent, par conséquent les données susceptibles d'infirmer ou d'invalidier cette hypothèse.

L'étude de la pratique du graffiti et de sa complexité en tant que phénomène langagier, impose un autre type de méthodes, celles dites « empirico-inductives ».

« Les méthodes empirico-inductives caractérisent notamment un « paramètre compréhensif » émergeant en sciences de l'Homme. Il continue une approche dialogique, interprétative, déjà présente précédemment, comme alternative au rationalisme naturalo-positiviste dans la philosophie occidentale. Ce paradigme dit « qualitatif » réintègre le Sujet et son contexte dans l'analyse, considérant que lorsque l'Homme est « l'objet » de sa propre démarche de connaissance, il ne peut inévitablement être que subjectif, c'est-à-dire ici, interprétatif. » (Blanchet 2007, 29-30).

La complexité des phénomènes humains mettent le chercheur dans l'impossibilité d'en cerner tous les paramètres et les variables. Le chercheur est dans l'obligation d'appréhender son objet de recherche comme un tout, évitant, par là les *a priori* qui altèrent, ou carrément, faussent les résultats de la recherche.

« Ces méthodes empirico-inductives consistent à s'interroger sur le fonctionnement et sur la signification de phénomènes humains qui éveillent la curiosité du chercheur, à rechercher des réponses dans les données, celle-ci incluant les interactions mutuelles entre diverses variables observables dans le contexte global d'apparition du phénomène, dans son environnement, ainsi que les représentations que les sujets s'en font (enquêteur comme enquêtés, l'observateur étant également observé). Il s'agit de comprendre (c'est-à-dire de « donner du sens à des événements

spécifiques ») et non d'expliquer (c'est-à-dire d'établir des lois universelles de causalité). » (Blanchet 2007, 30).

L'un des points forts de ces méthodes, est la compréhension des phénomènes humains à partir de données relatives à ces mêmes phénomènes. Le chercheur tente de comprendre la complexité des phénomènes humains à partir d'un ensemble de données, mais pas de recueillir des données qui confirment des hypothèses de départ. Ces méthodes se caractérisent par la primauté des données sur la construction rationnelle, tant en termes d'enquêtes ou d'analyse de données.

On reproche à ces méthodes, selon Ph. Blanchet, leur manque de rigueur analytique, leur subjectivité et la multiplicité des conclusions possibles qui en découlent. Malgré cela, les « méthodes empirico-inductives » sont les seules à pouvoir élucider les phénomènes humains les plus complexes.

Ceci dit, le recours aux méthodes dites « hypothético-déductives » n'est pas inintéressant dans la mesure où ces méthodes « explicatives » permettent d'aborder les phénomènes humains du point de vue macro, indispensables à la compréhension de ces mêmes phénomènes du point de vue micro qui relève des méthodes « empirico-inductives ». Ce qui amène à revoir, dans la mesure du possible et selon les besoins, cette dualité méthodologique en l'inscrivant dans une perspective complémentaire.

L'approche interprétative que je préconise dans l'étude du graffiti, m'impose de développer des enquêtes qualitatives qui permettent de réaliser des analyses en profondeur.

Je dois préciser, par rapport à ma recherche, que lors des enquêtes que j'ai menées, je n'ai eu que peu d'accès aux auteurs des graffiti. De par l'aspect illégal de la pratique du graffiti, les auteurs demeurent clandestins, donc inaccessibles. Le corpus recueilli est donc constitué exclusivement d'énoncés anonymes, marginaux et surtout éphémères. Malgré cet aspect informel et illégitime qui caractérise la pratique du graffiti, elle constitue un mode d'expression qui donne à voir des manières d'être, des manières de communiquer et des manières de vivre l'espace public.

J'ai procédé à un recueil de données sur le terrain avec la prise en compte du contexte dans lequel elles sont relevées. Dans l'analyse que je propose, je me suis appuyé sur la démarche dite du « sablier » qui permet de passer au crible le moindre détail des données relevées. Cette analyse a pour objectif scientifique de donner du sens au phénomène étudié dans sa globalité et s'ouvre sur l'élargissement des résultats produits par la synthèse interprétative.

« Dans notre domaine, on aura toujours avantage à procéder de cette façon « intégrée », qui se vérifie par le fait que, sur un cas donné, on travaille toujours d'abord par observation participante, puis ensuite seulement par enquêtes semi directives et directives ouvrant sur des échantillons plus larges (accompagnées d'investigations documentaires sur le contexte global, historique, culturel, etc.) et des traitements plus statistiques analytiques, avant d'en tirer une synthèse interprétative ou de projeter une transférabilité. » (Blanchet 2000, 40).

Le corpus global que j'ai pu recueillir et sélectionner, compte au total 2500 photos (voir détails dans l'annexe et le CD inclus) sur lesquelles j'ai pu dénombrer environ 4200 écrits (énoncés), toutes langues confondues, s'ajoutent à tout cela des dessins, des pochoirs et des tags. En plus des photographies que j'avais prises moi-même, le corpus recueilli compte une soixantaine de copies des photographies consultées aux archives de la Maison de la Presse Tahar Djaout, Alger, concernant la décennie noire (De 1988 à 2000). On y trouve également une archive photos d'une valeur exceptionnelle relative au climat sociopolitique et économique de l'Algérie des années soixante-dix et quatre-vingt. Ce mini corpus a été réalisé par le photographe algérien H. Zenati qui a eu la gentillesse de le mettre à ma disposition.

Ces deux apports archivistiques m'ont permis de remonter dans l'histoire du graffiti de la ville d'Alger et de voir comment cette pratique a de tout temps accompagné l'évolution de la société algérienne, surtout dans ses pires moments.

La méthodologie mise en œuvre dans cette thèse repose donc sur un corpus archivistique relatif aux années soixante-dix et quatre-vingt, les événements d'octobre 1988 et la décennie noire et un corpus photographique numérique recueilli dans la ville d'Alger entre 2006 et 2011. La spécificité de notre approche, c'est le recours à

un corpus volumineux de photographies numériques, puis à la translittération latine des énoncés écrits en graphie arabe et tfinagh et à leur traduction également. La collecte des données sur le terrain s'est faite suivant trois étapes.

Dans un premier temps, j'ai effectué des enquêtes dans les différents quartiers d'Alger en allant de l'hyper centre à la périphérie en passant bien évidemment par le centre ville. Les observables recueillis m'ont permis de répartir l'espace algérois en quatre (04) zones plus ou moins différentes : Hyper centre (Zone 1), centre ville (Zone 2), première couronne (Zone 3) et seconde couronne (Zone 4) (*voir fig. 20*). Cette répartition est faite sur la base des différences constatées, du point de vue formats, langues, signes et discours des graffiti recueillis dans les différents quartiers de la ville d'Alger.

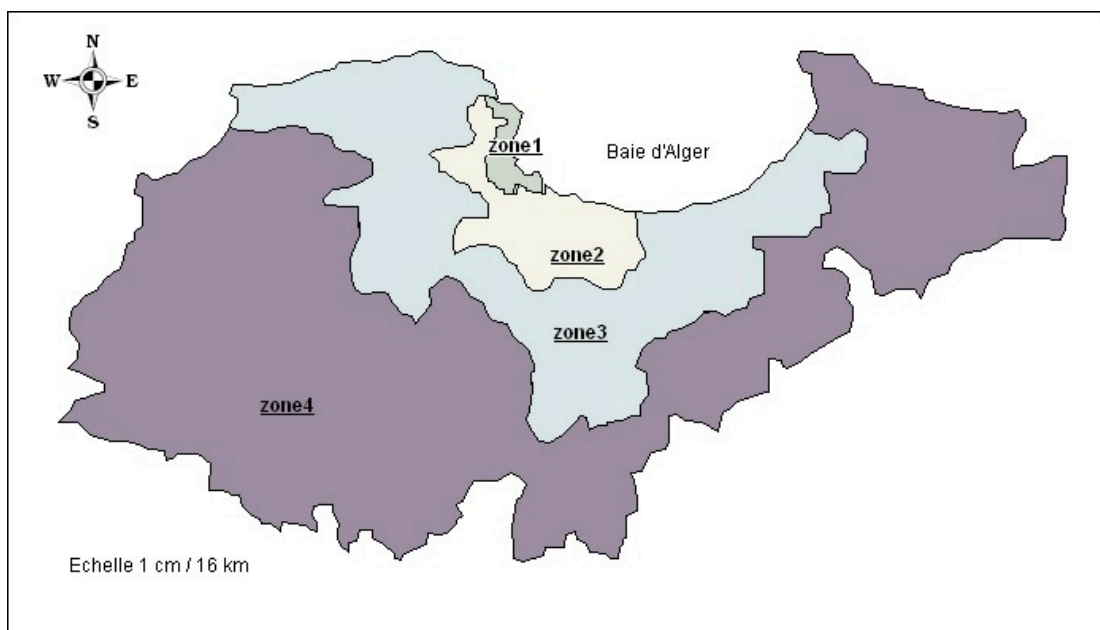


Fig. 20, Découpage zonal de la Wilaya d'Alger

J'ai recueilli un corpus global élaboré à partir de mes objectifs de recherche initiaux (Répartition des graffiti sur l'espace urbain et périurbain, les pratiques langagières du terrain, les langues et les discours des graffiti, etc.) et à partir également des contraintes et des difficultés (graffiteurs insaisissables, aspect illégal du graffiti, etc.).

Dans un deuxième temps, j'ai procédé à une sélection des observables recueillis suivant des objectifs de recherche beaucoup mieux définis. Cette sélection m'a permis de constituer un corpus partiel dans lequel je puise les traits saillants qui mettent en valeur ma démarche et ma réflexion en mettant l'accent sur les données linguistiques et extralinguistiques de la pratique du graffiti.

Dans un troisième et dernier temps, j'ai constitué un corpus d'analyse en m'appuyant sur les traits les plus saillants qui caractérisent l'ensemble des graffiti recueillis. C'est dans ce corpus que je puise tous les éléments de mon analyse. Je passe de l'aspect global du corpus à l'aspect analytique pour aboutir à une synthèse interprétative.

Cette manière de procéder permet de montrer pour tout travail de recherche, la nécessité d'une complémentarité entre le chercheur en tant qu'acteur et observateur, la situation d'enquête et l'objet de recherche.

L'observation minutieuse des observables qui constituent ce corpus m'a permis de mettre en évidence quelques traits distinctifs et saillants caractérisant les graffiti d'Alger et m'a permis d'établir deux types de classifications. Il est important de signaler que ces deux classifications n'ont aucune prétention à l'exactitude et l'exhaustivité, les traits distinctifs ne sont pas fixes, bien au contraire, ils s'inscrivent dans un continuum caractérisé par la variabilité, la complexité et l'ouverture. Ces deux classifications me permettront de nommer et de décrire les graffiti du point de vue linguistique, figuratif et discursif sans pour autant les caractériser et les typifier d'une manière fixe et rigide.

L'analyse ethno-sociolinguistique s'attache à interpréter les *observables* que donnent à voir les graffiti dans Alger, à préciser les manifestations scripturales du plurilinguisme de la ville d'Alger et surtout commenter les corrélations langues / discours et langues / alphabets dans l'espace urbain.

V. 2. 1. Classification extrinsèque

Cette première classification tient compte du format des différents graffiti, leur aspect externe. La pluralité des alphabets et des graphies constitue un élément important dans cette classification, elle renseigne sur les rapports qu'entretiennent les graffiteurs et avec les langues et avec leurs systèmes d'écriture. Sont rangés dans cette catégorie trois types de graffiti :

A. Les graffiti linguistiques se répartissent en trois sous-groupes dans lesquels je retiens essentiellement les systèmes d'écriture et de signes transcrivant les systèmes linguistiques. Le plurilinguisme scriptural est représenté par le recours à graphie latine, arabe et tiffinagh.

1. Le premier sous-groupe concerne *les graffiti écrits en caractères latins*. À ce niveau, on remarque surtout des graffiti en français, en anglais et à un moindre degré en italien et en espagnol. Et on remarque aussi, fait original, la présence de graffiti en arabe algérien et en tamazight mais translittérés en caractères latins.

2. Le deuxième sous-groupe concerne *les graffiti écrits en caractères arabes*. Dans ce sous-groupe, on trouve des graffiti en arabe algérien et en arabe *fus'ha* comme on trouve également, à mon grand étonnement, des graffiti en français et en tamazight translittérés en caractères arabes et soumis à la logique grammaticale de cette langue. (Situation d'emprunt et d'alternance codique)

3. Enfin, le dernier sous-groupe concerne *les graffiti écrits en caractères tiffinagh*. On relève, à ce niveau, des graffiti en tamazight, mais proches du système linguistique français du point de vue de l'écrit. C'est-à-dire qu'on emprunte à la langue française son système d'écriture (succession des consonnes et des voyelles) et on remplace les lettres latines par des lettres tiffinagh (ex. « JSK » = « **I O K** »). On trouve également des graffiti en français et en arabe mais translittérés en tiffinagh.

Dans cette première catégorie de graffiti, on remarque non seulement la diversité des langues utilisées pour réaliser des écrits, mais également un brassage au niveau des systèmes d'écriture et des situations d'emprunt d'une langue à une autre.

B. Les graffiti figuratifs : Sont rangés dans cette catégorie les représentations figuratives qui se donnent à voir sur les murs d'Alger. On y trouve des peintures, des caricatures, des pochoirs et des symboles divers. Ces graffiti se répartissent, eux aussi, en trois sous-groupes.

1. Le premier sous-groupe concerne *les dessins et les représentations figuratives réalisés au crayon*. Se trouve représenté sur ces dessins un nombre infini de personnages et de signes.

2. Le deuxième sous-groupe concerne *les dessins et les représentations figuratives faits à l'aide des bombes à peinture ou à l'aide des pinceaux et des feutres*. Ces dessins s'imposent au regard des passants vu leur calibre et leurs couleurs vives. Dans le corpus que j'ai recueilli, j'ai sélectionné quelques dessins représentant des personnages imaginaires, des autoportraits et des personnalités politiques et historiques.

3. Le troisième et le dernier sous-groupe concerne les dessins et les représentations réalisées à partir des formes prédécoupées dans du carton ou dans d'autres matières, et sur lesquelles on projette de la peinture. C'est ce qu'on appelle pochoirs, un procédé artistique à travers lequel les graffiteurs représentent des personnalités révolutionnaires ou artistiques. Ces pochoirs portent, presque toujours, les signatures de leurs auteurs.

C. Les tags, quant à eux, ils se répartissent en deux sous-groupes.

1. Le premier sous-groupe concerne *les tags linguistiques* dans lesquels on relève un certain nombre de marquages économisant la langue. Les tagueurs ont recours aux acronymes et sigles des clubs de football ou des partis politiques. Ils ont également recours aux initiales des prénoms pour mieux préserver leur anonymat. Ils marquent souvent les noms de leurs joueurs préférés et les affichent dans les différents coins de la ville. C'est une manière d'exprimer une fierté en soutenant telle ou telle équipe de football. De même pour les inscriptions en abrégé concernant les mouvements politiques, elles constituent un moyen d'expression politique.

2. Le second sous-groupe concerne *les tags figuratifs* réalisés à partir des marques symbolisant des choses. Les tagueurs se servent d'un certain nombre de signes et de tracages pour connoter ainsi, de façon très économique, leur idéologie, leur appartenance à tous les niveaux. Ils le font aussi à travers de simples signatures parfois sauvages et illisibles. Ces signatures originales sont destinées à être répliquées sur les différentes surfaces. Les tagueurs, en traçant ces différents signes, se contentent uniquement du paraître et donnent peu d'importance à la signification de leurs traces, ce qui peut paraître parfois paradoxal.

La première classification que j'ai établie consiste à mettre l'accent sur l'aspect formel des graffiti qui se donnent à voir sous telle ou telle forme et dans telle ou telle langue.

V. 2. 2. Classification intrinsèque

La seconde classification est *d'ordre intrinsèque*, elle touche essentiellement aux discours exprimés à travers les graffiti. L'ensemble des énoncés et des signes qui passent par le canal *graphique* constitue des polarités discursives se rapportant à divers contextes et à diverses thématiques. En sillonnant les petites artères de la ville d'Alger, j'ai eu l'impression que les murs de cette ville parlent à travers les marquages qu'ils laissent voir. Les discours véhiculés par ces différents écrits représentent, d'une manière originale, les dynamiques urbaines de cette ville dans toutes ses dimensions. Les différentes inscriptions que j'ai pu recueillir renseignent, de manière claire, sur la complexité ethno-sociolinguistique de la ville d'Alger et la situation économique, politique et socioculturelle des populations qui y habitent. La diversité et la pluralité sont remarquables à tous les niveaux.

Au niveau linguistique, les auteurs des marquages ont recours, comme je l'ai déjà signalé plus haut, aux différentes langues et aux différents signes pour la réalisation des graffiti. Et au niveau discursif, je constate que ces différents graffiti écrits dans différentes langues expriment différents discours suivant les langues utilisés et les quartiers qui constituent le support de ces écrits. Ces graffiti incarnent des manières de faire et de penser propres aux jeunes, bien que ces derniers soient éparpillés du point de

vue tendances et préférences. Ils véhiculent un certain nombre de représentations qui reflètent la complexité ethno-sociolinguistique et discursive du milieu urbain de la ville d'Alger.

Comme tout texte anonyme, les graffiti présentent de sérieuses difficultés d'approche. Analyser des discours anonymes qui se donnent à voir et à lire sur les murs d'une ville n'est pas une mince affaire pour le chercheur. Le problème majeur qui se pose à trait à comment nommer les discours que l'on se propose d'étudier. Du coup, on se sent dans l'obligation de recourir à une typologisation qui peut paraître comme un *a priori* inévitable à l'analyse de ces discours. Nommer est une intervention qui n'est jamais neutre, elle véhicule des idées ou des orientations prédéfinies.

C'est pourquoi, cette seconde classification est faite en fonction des différents discours exprimés par tous ces graffiti qui s'imposent d'une façon ou d'une autre dans le milieu urbain. Tout au long des enquêtes que j'ai menées, j'ai repéré quelques discours pour lesquels l'usage d'une langue ou d'une autre s'impose. Ainsi, par exemple, sont systématiquement écrits en arabe *fus'ha* tous les discours religieux qui renvoient à l'Islam ou au vocable religieux musulman. Les discours identitaires sont généralement écrits en français, en arabe algérien et surtout en tamazight, et on remarque par rapport à ce discours, le fort usage de l'alphabet tifinagh qui constitue un choix symbolique mettant en valeur l'identité amazigh.

J'ai établi une classification intrinsèque des discours exprimés à travers les graffiti, et j'ai dénombré sept différentes polarités discursives. En me référant au cadre épistémologique de l'ethno-sociolinguistique ou de la linguistique de la complexité, J'ai opté pour la notion de polarité parce qu'elle rend compte des chevauchements constatés entre les différents discours. Les lignes de démarcation ne sont pas strictes entre les différents discours. Les polarités constituent des lieux d'échanges inter et alter-culturels, d'interférence, de mixité et de conflit également. Dans la majorité des cas, la cohérence discursive des graffiti est aisément repérable, mais un certain nombre de cas présente des difficultés de classement, vu leur contenus parfois incompréhensibles, ésotériques ou ambivalents. Pour ces cas de figure, la

classification présente des aléas, c'est pourquoi j'ai recours à la notion de polarité qui rend bien compte cette complexité. Les différentes polarités se présentent comme suit:

a. Polarité politique: Elle se manifeste dans les quatre langues en présence. Le choix des langues se fait, de manière générale, en fonction des discours que l'on veut exprimer. Dans cette polarité, on peut ranger tous les discours qui se rapportent aux tendances politiques des graffiteurs. On constate qu'il y a une étroite corrélation entre les discours politiques et les langues majoritaires en présence. Ce sont toutes les franges de la société, toutes tendances politiques confondues, qui s'expriment et qui prennent position par rapport aux événements et aux questions politiques qui les touchent de près ou de loin. Les discours politiques s'expriment à travers toutes les langues en présence en Algérie. Les graffiteurs inscrivent des slogans dans différentes langues et en fonction de leurs tendances politiques. Mais les correspondances entre les différentes langues et les différents discours ne sont pas fixes. Les langues peuvent servir à exprimer toutes les tendances politiques, c'est une manière de convaincre une grande partie de la société à épouser telle ou telle tendance politique.

b. Polarité religieuse : L'environnement « *graffique* » de la ville d'Alger n'affiche pas de diversité sur le plan religieux. La tendance est plutôt à l'unicité religieuse. Tout au long des enquêtes que j'ai menées, aucun signe représentant d'autres religions à part l'Islam n'a été relevé. Tous les graffiti que j'ai pu recueillir appartiennent au vocabulaire de l'Islam et ils sont exclusivement écrits en arabe *fus'ha*, la langue du Coran ou la langue que certains considèrent comme étant « sacrée ». Cette « sacralité » accolée à la langue arabe fait que les discours religieux ne peuvent s'exprimer que dans cette langue et jamais dans une autre. Le contexte politique des années 1990, caractérisé par la concurrence des partis politiques, toutes tendances confondues, aux élections locales et législatives, était l'occasion où les graffiti religieux sont également écrits en français. Les inscriptions linguistiques se rapportant à l'Islam se limitent généralement à quelques mots courants du vocabulaire coranique ou parfois même à quelques versets du Coran.

c. Polarité identitaire : Elle se manifeste essentiellement dans les trois langues parlées dans la ville d'Alger; l'arabe algérien, le tamazight et le français. Ces discours

visent à atteindre le maximum de récepteurs. Dans cette polarité, on peut mettre les graffiti linguistiques et figuratifs qui expriment tout attachement aux différentes formes identitaires (individuelles ou collectives). L'identité du sujet du discours est en constante construction suivant deux manières à la fois différentes et complémentaires. La première, en fonction de Soi, la seconde, en fonction de l'Autre. Les discours identitaires sont exprimés par le recours aux langues en présence et à un certain nombre de signes graphiques. La ville d'Alger se caractérise par sa pluralité linguistique, culturelle et identitaire. On l'a déjà signalé, plus haut, cette ville draine les différences de toutes les régions du pays, elle constitue un point de convergence des migrations, des différentes langues et variétés de langues. Cette pluralité incite à considérer la spécificité qui s'en dégage, du point de vue discursif.

La ville peut constituer, comme on l'a déjà indiqué dans le précédent chapitre, un facteur d'unification linguistique, un lieu de conflit de langues ou un lieu de coexistence et de métissage linguistique. Les langues en présence dans ce milieu sont constamment travaillées, selon L.-J. Calvet, par deux tendances. L'une à *la véhicularité* et l'autre à *l'identité*. Je m'intéresserai plus particulièrement ici à l'aspect identitaire de ces langues. Les habitants de la ville d'Alger ont plus ou moins conscience de leur appartenance à des entités différentes dans la mesure où les discours véhiculés par les langues qu'ils utilisent montrent une constante construction / déconstruction identitaire.

d. Polarité émotionnelle: Elle se manifeste en arabe algérien, en tamazight et en français. Ces discours relèvent de l'affect et sont exprimés exclusivement dans les langues parlées et à travers quelques représentations figuratives.

e. Polarité sportive : Elle se manifeste dans toutes les langues en présence. Cette polarité se caractérise par son importante dominance sur l'espace urbain et sa pluralité linguistico - discursive. Ce qui est remarquable en ce qui concerne les discours sportifs, c'est qu'en plus de leur aspect typiquement et purement sportif qui consiste à soutenir telle ou telle équipe de football, ils servent de moyen d'expression pour des discours autres que sportifs. Les graffiteurs se servent du discours sportif pour mettre

en valeur leurs spécificités ou leurs appartenances à un quartier, une région, une identité, un parti ou une culture. En somme, dire ce qu'ils sont en termes de tendance.

f. Polarité transgressive : Elle se manifeste en arabe algérien, en français, en anglais et à travers aussi les représentations graphiques. Je pense plus particulièrement à tous ces mots qui expriment le juron, l'insulte et l'interdit, de manière générale, et qui appartiennent bel et bien au langage. Le lexique du juron est plus ou moins hors circuit, parce qu'il est tabou linguistique et il ne doit pas passer à l'oral. Le prononcer serait une atteinte aux mœurs, à la morale, c'est pourquoi il est interdit et retranché du registre de la langue et de l'oral plus spécialement. Ceci ne l'empêche pas d'exister sous d'autres formes et de continuer d'exister en tant qu'interdit. L'interdit linguistique s'exprime à l'oral dans certaines situations, il emprunte également le canal *graphique* pour échapper au contrôle direct de la société.

Le canal « *graphique* » permet d'exprimer de manière moins contrôlée tous les tabous de langage qui ont du mal à se trouver une voie / voix qui les font sortir de leur registre retranché et proscrit. Ces tabous se disent peu, mais se disent autrement et se disent quand même; ils se lisent et se voient sur les murs. Ces murs « disent » les interdits et « transgressent » à tous les niveaux.

g. Polarité artistique : Elle se manifeste à travers les dessins, les pochoirs et les différentes représentations graphiques. Les polarités précédentes relèvent essentiellement de l'univers discursif des graffiti linguistiques. Les discours que j'ai pu relever sont exprimés pratiquement dans toutes les langues en présence dans le milieu urbain de la ville d'Alger.

Si les graffiti permettent d'exprimer ces discours linguistiquement, il ne faut cependant pas négliger le fait que les graffiti se donnent à voir sous des formes autres que linguistiques et permettent également d'exprimer des discours à travers des dessins et des représentations figuratives. Je dois signaler que les graffiteurs tiennent des discours typiquement artistiques dans la mesure où ils se mettent en valeur et s'auto désignent artistiquement comme étant des artistes à part entière, ayant un statut

à respecter. Par rapport à ce point, les graffiteurs tendent à se mettre en scène et à livrer leurs réalisations au jugement des passants.

En investissant la rue, ils présentent leurs œuvres à un grand public. Des œuvres qui sont réalisées au crayon, à la peinture ou sous forme de pochoirs. Ces réalisations qui constituent des discours artistiques en soi, servent de moyen pour exprimer d'autres discours ; politiques, identitaires, religieux, etc. Les discours artistiques ne se limitent donc pas seulement à des revendications qui relèvent de l'art et de la création, bien au contraire, ils dépassent largement ce stade. Les discours exprimés à travers ces différentes œuvres exposées en plein air s'étendent au domaine de la politique, de l'identité, de la religion, des sentiments et bien d'autres domaines.

La communication peut se transmettre et se faire sur le mode imagé. L'image est nécessaire pour montrer et particulariser ce qu'elle représente. La signification d'une représentation artistique peut être exprimée par le rapport auteur / œuvre ou par les éléments inhérents à l'œuvre même. Le mot, quant à lui, permet de démontrer et de généraliser ce qu'il signifie. Les graffiteurs se servent des deux pour mettre en valeur leurs discours. Ils investissent les rues de leur ville et marquent leur territoire d'une manière continue en se servant des langues et des signes.

Les usagers de la ville sont constamment contraints de voir et de se projeter hors d'eux-mêmes pour lire et déchiffrer tous ces écrits et ces différents signes graphiques qui instaurent une communication visuelle dans le milieu urbain. Les dessins et les représentations figuratives permettent d'exprimer presque tous les discours que j'ai énumérés plus haut. Les graffiteurs expriment leurs tendances, leurs états existentiels rien qu'en dessinant ou en peignant.

La lecture sémiologique m'a permis de dégager quelques discours caractérisant les productions artistiques de ces graffiteurs. Les représentations figuratives constituent un langage visuel dont se servent les graffiteurs pour exprimer des discours politiques et transgressifs.

Dans la présente étude, je considère les graffiti comme une marque linguistique et une marque discursive dans le milieu urbain. L'environnement *graphique* reflète la pluralité linguistique et discursive qui caractérise la ville d'Alger. Les auteurs des graffiti s'expriment dans toutes les langues en présence dans ce milieu et à travers un arsenal de signes. Ils tiennent des discours sur toutes les situations. Je récapitule les deux classifications dans les tableaux suivants :

A. Classification extrinsèque :

GRAFFITI LINGUISTIQUES		
Graffiti en caractères latins	Graffiti en caractères arabes	Graffiti en caractères tifinagh
Graffiti en français	Graffiti en arabe <i>fus'ha</i>	Graffiti en tamazight
Graffiti en anglais	Graffiti en arabe algérien	
Graffiti en tamazight	Graffiti en français	Graffiti en français
Graffiti en arabe algérien	Graffiti en tamazight	

Tableau 1 : Classification extrinsèque / Graffiti linguistiques.

GRAFFITI FIGURATIFS
Dessins et représentations (crayon)
Dessins et représentations (peinture ou feutre)
Dessins et représentations (pochoirs)

Tableau 2 : Classification extrinsèque / Graffiti figuratifs.

TAGS LINGUISTIQUES
Marquages et lettrages symboliques
Signatures / Noms propres / Noms communs

Tableau 3 : Classification extrinsèque / Tags linguistiques

TAGS GRAPHIQUES / FIGURATIFS
Acronymes (clubs sportifs / partis politiques, etc.)
Caricatures / Dessins / Pochoirs

Tableau 4 : Classification extrinsèque / Tags graphiques

B. Classification intrinsèque :

POLARITES DISCURSIVES	EXPRIMEES DANS QUELLES LANGUES ET EN QUELS SIGNES
Polarité politique	Arabe algérien, Arabe <i>fus'ha</i> , Français, Tamazight
Polarité identitaire	Arabe algérien, Français, Tamazight
Polarité religieuse	Arabe <i>fus'ha</i>
Polarité émotionnelle	Arabe algérien, Français, Tamazight
Polarité sportive	Arabe algérien, Français, Tamazight
Polarité transgressive	Anglais, Arabe algérien, Français, Tamazight
Polarité artistique	Représentations graphiques (dessins, peinture, pochoirs)

Tableau 5 : Classification intrinsèque / polarités discursives.

C. Présentation des photographies :

	Indications linguistiques / figuratives des graffiti	Codification des photographies
Graffiti linguistiques	Graffiti en Français	<i>Fig.FR01</i>
	Graffiti en Arabe Algérien	<i>Fig.ARA01</i>
	Graffiti en Tamazight	<i>Fig.TA01</i>
	Graffiti en Arabe <i>Fus'ha</i>	<i>Fig.ARF01</i>
	Graffiti en Anglais	<i>Fig.AN01</i>
Graffiti linguistiques	Représentations réalisées au Crayon	<i>Fig.RC01</i>
	Représentations réalisées à la Peinture	<i>Fig.RC02</i>
	Pochoirs	<i>Fig.PO01</i>
Tags	Tags linguistiques	<i>Fig.TL01</i>
	Tags graphiques	<i>Fig.TG01</i>

Tableau 6 : Présentations des photographies.

L'ensemble des graffiti qui constituent le corpus d'analyse sont présentés dans un fichier Excel, suivant les deux classifications présentées ci-dessus.

J'ai retenu pour les graffiti linguistiques :

- 50 graffiti écrits en français
- 50 graffiti écrits en arabe algérien
- 50 graffiti en arabe fus'ha
- 30 graffiti en tamazight
- 30 graffiti en anglais

J'ai retenu pour les graffiti graphiques ou figuratifs:

- 30 représentations réalisées au crayon
- 30 représentations réalisées à la peinture
- 30 pochoirs

Tous les graffitis retenus sont présentés sur la première colonne du fichier Excel, et les polarités discursives sur la première ligne du même fichier. La corrélation entre les graffiti et les polarités discursives est représentée par le signe (+). Ce signe désigne le degré de discursivité d'un graffiti, il va du degré bas (+), au degré moyen (++) et enfin un degré haut (+++). Un graffiti peut donc être à 90% politique (+++), 60% identitaire (++) , et 15 % religieux (+). Évidemment, juger de l'exactitude de tel ou tel discours véhiculé par tel ou tel graffiti est quasiment impossible, c'est pourquoi j'ai opté pour les notions de continuum et de polarité qui rendent bien compte de cette relativité.

Corpus :

	Polarité politique	Polarité identitaire	Polarité religieuse	Polarité émotionnelle	Polarité sportive	Polarité transgressive	Polarité artistique
Fig_FR01	(+++)						
Fig_FR02	(++)	(+++)					
Fig_FR03	(++)	(+++)					
Fig_FR04	(++)	(+++)					
Fig_FR05				(+++)		(++)	
Fig_FR06						(++)	
Fig_FR07				(++)		(++)	
Fig_FR08						(++)	
Fig_FR09					(+++)		
Fig_FR10					(++)		
Fig_FR11				(+++)			
Fig_FR12						(++)	
Fig_FR13					(++)		
Fig_FR14						(++)	
Fig_FR15					(++)		
Fig_FR16	(++)	(++)			(+++)		
Fig_FR17						(++)	
Fig_FR18						(+++)	
Fig_FR19	(+++)					(++)	
Fig_FR20				(++)			
Fig_FR21				(++)			
Fig_FR22	(+++)						
Fig_FR23		(+++)				(+++)	
Fig_FR24	(+++)						
Fig_FR25				(+++)			
Fig_FR26	(++)					(+++)	
Fig_FR27	(+++)		(++)				
Fig_FR28				(+++)		(++)	
Fig_FR29				(+++)			
Fig_FR30				(+++)			
Fig_FR31	(++)			(+++)			
Fig_FR32	(++)					(+++)	
Fig_FR33	(++)						
Fig_FR34		(+++)		(+++)			
Fig_FR35				(+++)			
Fig_FR36					(+++)		
Fig_FR37	(++)			(+++)			
Fig_FR38				(+++)			
Fig_FR39		(++)		(+++)			
Fig_FR40	(+++)	(++)	(+++)				
Fig_FR41	(+++)	(++)					
Fig_FR42	(+++)		(+++)			(+++)	
Fig_FR43	(+++)	(++)	(+++)				
Fig_FR44	(+++)	(++)	(+++)			(++)	
Fig_FR45	(+++)	(++)	(+++)			(++)	
Fig_FR46	(+++)					(+++)	
Fig_FR47					(+++)		
Fig_FR48	(+++)	(++)				(+++)	
Fig_FR49	(+++)					(+++)	
Fig_FR50	(+++)			(++)		(++)	

Tableau 7 : Graffiti en français

	Polarité politique	Polarité identitaire	Polarité religieuse	Polarité émotionnelle	Polarité sportive	Polarité transgressive	Polarité artistique
Fig_ARA01					(++)	(+++)	
Fig_ARA02	(++)	(+)				(+++)	
Fig_ARA03				(+)		(+++)	
Fig_ARA04				(+++)		(++)	
Fig_ARA05				(+++)			
Fig_ARA06				(+++)			
Fig_ARA07				(+++)		(+++)	
Fig_ARA08				(+++)			
Fig_ARA09	(++)	(+++)				(+++)	
Fig_ARA10	(+++)	(++)				(++)	
Fig_ARA11	(++)			(++)		(+++)	
Fig_ARA12						(+++)	
Fig_ARA13		(+++)		(+)			
Fig_ARA14		(++)				(+++)	
Fig_ARA15	(++)					(+++)	
Fig_ARA16						(+++)	
Fig_ARA17	(+)	(++)			(+++)		
Fig_ARA18						(+++)	
Fig_ARA19						(+++)	
Fig_ARA20	(+)			(++)		(+++)	
Fig_ARA21	(+++)	(++)					
Fig_ARA22	(+++)	(++)					
Fig_ARA23	(+++)	(++)				(+++)	
Fig_ARA24	(+)		(+++)				
Fig_ARA25					(+++)		
Fig_ARA26	(++)	(++)			(+++)	(+++)	
Fig_ARA27	(++)	(++)			(+++)	(+++)	
Fig_ARA28	(+)			(++)		(+++)	
Fig_ARA29	(+++)	(++)					
Fig_ARA30	(+)			(++)		(++)	
Fig_ARA31	(+)			(++)		(++)	
Fig_ARA32	(++)				(+++)	(+++)	
Fig_ARA33	(+++)	(++)		(++)		(++)	
Fig_ARA34		(++)			(+++)		
Fig_ARA35	(+++)	(++)		(++)		(++)	
Fig_ARA36	(++)					(+++)	
Fig_ARA37	(+)	(++)			(+++)		
Fig_ARA38		(++)		(++)		(++)	
Fig_ARA39	(+++)				(+++)		
Fig_ARA40	(++)						
Fig_ARA41		(++)					
Fig_ARA42					(++)	(+++)	
Fig_ARA43		(++)					
Fig_ARA44	(+++)						
Fig_ARA45	(++)			(+++)			
Fig_ARA46				(++)			
Fig_ARA47	(+++)						
Fig_ARA48		(++)			(+++)		
Fig_ARA49		(+++)			(++)		
Fig_ARA50		(++)				(+++)	

Tableau 8 : Graffiti en arabe algérien

	Polarité politique	Polarité identitaire	Polarité religieuse	Polarité émotionnelle	Polarité sportive	Polarité transgressive	Polarité artistique
Fig_ARF01	(+++)			(++)			
Fig_ARF02	(+++)						
Fig_ARF03							
Fig_ARF04			(+++)			(++)	
Fig_ARF05			(+++)				
Fig_ARF06			(+++)				
Fig_ARF07		(+++)					
Fig_ARF08			(+++)				
Fig_ARF09					(+++)		
Fig_ARF10	(+++)		(++)				
Fig_ARF11							
Fig_ARF12		(+++)					
Fig_ARF13					(+++)		
Fig_ARF14	(++)				(+++)		
Fig_ARF15	(+++)		(+++)				
Fig_ARF16					(+++)		
Fig_ARF17					(+++)		
Fig_ARF18					(+++)		
Fig_ARF19					(+++)		
Fig_ARF20	(++)		(++)			(+++)	
Fig_ARF21	(+++)		(++)				
Fig_ARF22					(+++)		
Fig_ARF23	(++)	(+)			(+++)		
Fig_ARF24	(+++)					(++)	
Fig_ARF25	(+++)						
Fig_ARF26	(++)		(+++)			(+)	
Fig_ARF27		(++)				(+++)	
Fig_ARF28	(+++)	(++)					
Fig_ARF29		(+)					
Fig_ARF30		(+)					
Fig_ARF31	(+++)	(++)					
Fig_ARF32					(+++)	(++)	
Fig_ARF33							
Fig_ARF34	(+++)	(++)	(+++)	(++)			
Fig_ARF35	(+++)	(++)	(+++)	(++)		(++)	
Fig_ARF36	(+++)	(+)	(+++)	(++)		(++)	
Fig_ARF37	(+++)	(+)	(+++)	(++)		(+++)	
Fig_ARF38	(++)	(++)	(+++)	(++)	(+++)		
Fig_ARF39	(+++)	(++)	(+++)				
Fig_ARF40	(+++)	(++)	(+++)	(++)		(++)	
Fig_ARF41	(+++)	(++)				(+)	
Fig_ARF42	(+++)						
Fig_ARF43	(+++)	(++)	(+++)	(++)		(++)	
Fig_ARF44	(+++)	(++)	(+++)	(++)		(++)	
Fig_ARF45	(+++)	(++)	(+++)	(++)		(++)	
Fig_ARF46	(+++)	(++)	(+)	(++)		(++)	
Fig_ARF47	(++)	(++)			(+++)		
Fig_ARF48	(++)	(++)			(+++)		
Fig_ARF49	(++)	(++)			(+++)		
Fig_ARF50	(+++)	(+)	(+++)		(++)		

Tableau 9 : Graffiti en arabe fus'ha

	Polarité politique	Polarité identitaire	Polarité religieuse	Polarité émotionnelle	Polarité sportive	Polarité transgressive	Polarité artistique
Fig_TA01	(+++)	(+++)				(+++)	
Fig_TA02	(+++)	(+++)			(++)	(+++)	
Fig_TA03	(+++)	(+++)				(+++)	
Fig_TA04							
Fig_TA05	(+++)	(+++)				(+++)	
Fig_TA06							
Fig_TA07	(+++)	(+++)			(+++)	(+++)	
Fig_TA08	(+++)	(+++)				(+++)	
Fig_TA09		(+++)			(+++)	(+++)	
Fig_TA10	(++)	(+++)		(++)		(+++)	
Fig_TA11		(+++)				(+++)	
Fig_TA12		(+++)			(+++)		
Fig_TA13	(+++)	(+++)				(+++)	
Fig_TA14	(++)	(+++)				(+++)	
Fig_TA15		(+++)					
Fig_TA16		(+++)			(+++)		
Fig_TA17		(+++)				(+++)	
Fig_TA18		(+++)					
Fig_TA19		(+++)					
Fig_TA20		(+++)					
Fig_TA21	(++)	(+++)				(+++)	
Fig_TA22		(+++)				(+++)	
Fig_TA23	(+++)	(+++)				(+++)	
Fig_TA24	(++)	(+++)				(+++)	
Fig_TA25	(+++)	(+++)				(+++)	
Fig_TA26	(++)	(+++)			(++)		
Fig_TA27	(+++)	(+++)					
Fig_TA28		(+++)			(++)		
Fig_TA29	(+++)	(+++)				(++)	
Fig_TA30		(+++)					

Tableau 10 : Graffiti en tamazight

	Polarité politique	Polarité identitaire	Polarité religieuse	Polarité émotionnelle	Polarité sportive	Polarité transgressive	Polarité artistique
Fig_AN01		(+++)		(++)			
Fig_AN02		(+++)		(++)			
Fig_AN03	(++)	(+)			(+)	(+++)	
Fig_AN04		(++)		(++)			
Fig_AN05		(++)				(+++)	
Fig_AN06	(++)	(+)			(+)	(+++)	
Fig_AN07				(++)			
Fig_AN08							
Fig_AN09							
Fig_AN10		(+++)		(++)			
Fig_AN11				(+++)			
Fig_AN12			(+++)	(++)			
Fig_AN13				(+++)			
Fig_AN14	(++)	(+)			(+)	(+++)	
Fig_AN15				(+++)			
Fig_AN16		(+++)		(++)			
Fig_AN17					(+++)		
Fig_AN18				(+++)		(++)	
Fig_AN19	(++)			(+)		(+++)	
Fig_AN20		(++)		(+++)			
Fig_AN21		(++)		(++)			
Fig_AN22		(++)		(++)	(+++)		
Fig_AN23		(++)		(++)			
Fig_AN24		(++)		(++)		(+++)	
Fig_AN25				(+++)			
Fig_AN26		(++)					
Fig_AN28				(+++)		(+++)	
Fig_AN29		(++)		(+++)			
Fig_AN30		(++)		(+++)		(++)	

Tableau 11 : Graffiti en anglais

	Polarité politique	Polarité identitaire	Polarité religieuse	Polarité émotionnelle	Polarité sportive	Polarité transgressive	Polarité artistique
Fig_RC01				(++)			(+++)
Fig_RC02				(++)			(+++)
Fig_RC03						(++)	(+++)
Fig_RC04				(++)			(+++)
Fig_RC05		(++)					(+++)
Fig_RC06		(++)					(+++)
Fig_RC07	(++)					(++)	(+++)
Fig_RC08		(++)					(+++)
Fig_RC09				(++)			(+++)
Fig_RC10		(++)					(+++)
Fig_RC11		(++)					(+++)
Fig_RC12				(++)			(+++)
Fig_RC13				(++)			(+++)
Fig_RC14				(++)			(+++)
Fig_RC15				(++)		(+)	(+++)
Fig_RC16				(++)			(+++)
Fig_RC17				(++)			(+++)
Fig_RC18					(++)		(+++)
Fig_RC19					(++)		(+++)
Fig_RC20				(++)			(+++)
Fig_RC21				(++)			(+++)
Fig_RC22				(++)			(+++)
Fig_RC23				(++)			(+++)
Fig_RC24				(++)			(+++)
Fig_RC25						(++)	(+++)
Fig_RC26				(++)			(+++)
Fig_RC27				(++)			(+++)
Fig_RC28				(++)			(+++)
Fig_RC29					(++)		(+++)
Fig_RC30				(++)			(+++)

Tableau 12 : Représentations figuratives réalisées au crayon

	Polarité politique	Polarité identitaire	Polarité religieuse	Polarité émotionnelle	Polarité sportive	Polarité transgressive	Polarité artistique
Fig_RP01		(++)		(+++)		(++)	(+++)
Fig_RP02		(+)		(++)	(++)		(+++)
Fig_RP03		(++)	(++)				(+++)
Fig_RP04		(++)		(++)			(+++)
Fig_RP05		(++)		(++)			(+++)
Fig_RP06	(++)	(++)		(++)			(+++)
Fig_RP07		(++)		(++)			(+++)
Fig_RP08		(++)		(++)			(+++)
Fig_RP09		(++)		(++)			(+++)
Fig_RP10		(++)		(++)			(+++)
Fig_RP11		(++)		(++)			(+++)
Fig_RP12		(++)		(++)			(+++)
Fig_RP13		(++)		(++)			(+++)
Fig_RP14							(+++)
Fig_RP15							(+++)
Fig_RP16							(+++)
Fig_RP17		(++)		(++)			(+++)
Fig_RP18				(++)			(+++)
Fig_RP19		(++)		(++)			(+++)
Fig_RP20	(++)	(++)		(++)	(+++)		(+++)
Fig_RP21	(++)	(++)		(++)	(+++)		(+++)
Fig_RP22	(++)	(++)		(++)	(+++)		(+++)
Fig_RP23		(++)		(++)			(+++)
Fig_RP24		(++)		(++)			(+++)
Fig_RP25	(++)	(+)		(++)			(+++)
Fig_RP26				(+++)			(+++)
Fig_RP27				(++)		(++)	(+++)
Fig_RP28	(+)	(++)		(++)			(+++)
Fig_RP29				(+++)			(+++)
Fig_RP30					(+++)		(+++)

Tableau 13 : Représentations figuratives réalisées à la peinture

	Polarité politique	Polarité identitaire	Polarité religieuse	Polarité émotionnelle	Polarité sportive	Polarité transgressive	Polarité artistique
Fig_PO01		(++)					(+++)
Fig_PO02	(++)	(++)					(+++)
Fig_PO03		(++)					(+++)
Fig_PO04		(++)					(+++)
Fig_PO05		(++)					(+++)
Fig_PO08	(++)	(++)					(+++)
Fig_PO09		(++)		(++)			(+++)
Fig_PO10		(++)				(++)	(+++)
Fig_PO11		(++)			(++)		(+++)
Fig_PO12		(++)		(+++)			(+++)
Fig_PO13		(++)		(+++)		(++)	(+++)
Fig_PO14		(++)					(+++)
Fig_PO15		(++)					(+++)
Fig_PO16		(++)				(+++)	(+++)
Fig_PO17		(++)			(++)		(+++)
Fig_PO18		(++)					(+++)
Fig_PO19		(++)					(+++)
Fig_PO20		(++)		(++)	(+++)		(+++)
Fig_PO21		(++)			(+++)		(+++)
Fig_PO22	(++)	(++)		(++)			(+++)
Fig_PO23		(++)					(+++)
Fig_PO24	(++)	(++)					(+++)
Fig_PO25		(++)		(+++)			(+++)
Fig_PO26	(+++)	(++)		(+++)			(+++)
Fig_PO27	(++)	(++)		(++)			(+++)
Fig_PO28		(++)					(+++)
Fig_PO29		(++)					(+++)
Fig_PO30		(++)					(+++)

Tableau 14 : Pochoirs

V. 4. De la notion de support

Rares sont les travaux consacrés aux supports d'écriture, leur nature, leur évolution, et leurs rôles. L'écrit n'a d'existence qu'à travers un support de quelque nature qu'il soit. Les graffiti représentent l'élément déclencheur de l'intérêt que l'on doit accorder aux supports. Les écrits de la ville, dans leur quête d'existence en tant que marques symboles, sont toujours à la recherche de supports qui peuvent satisfaire cette envie de dire, de signifier et se signifier dans l'espace urbain. Le support joue un rôle majeur dans la répartition des écrits dans la ville.

Le support peut être défini, dans le cadre de cette recherche, comme espace sur lequel le graffiti acquiert une vi-lisibilité. Les supports peuvent se présenter sous forme de deux catégories. En premier lieu, on peut relever des supports légaux dont la vocation première est l'affichage de l'information, telle la signalétique urbaine, l'identification commerciale et institutionnelle (enseignes) et l'affichage publicitaire. Ces supports sont destinés à véhiculer des écrits légaux. R. Varga les présente ainsi :

« Il s'agit de ce que nous appelons des “ supports dédiés ”, ceux qui ont une fonction essentielle de support d'écriture. Ce sont des objets destinés à être des supports et qui sont décodés comme tels. Ils se composent d'articles du mobilier urbain tels que les affiches, les plaques, les enseignes, les bâches, les ardoises, les panneaux de circulation, d'indication, d'information, de commerce, les panneaux publicitaires. Ils sont solidaires de l'écriture dans le sens où leur fonction principale est de les présupposer. » (Varga 2000, 108).

En second lieu, on peut relever des supports illégaux « squattés » par des écrits illégaux. Le cas des graffiti est édifiant dans la mesure où ils détournent les supports de leur fonction première. Toutes les surfaces permettant de transmettre un discours à un large public, sont convoitées par les auteurs des graffiti et transformées, avec une certaine stratégie, en support d'écriture. R. Varga considère ces espaces comme « support non dédiés ».

« Nous appelons ainsi “ support non dédiés ” les objets qui ont une fonction secondaire de support d'écriture. Ils sont très nombreux, et parallèlement au rôle qui

leur est dévolu, ils portent très souvent des écrits. Ils peuvent s'apparenter à plusieurs aspects de la civilisation urbaine. Il s'agit principalement :

- du mobilier urbain tel que les poteaux, les arrêts de bus, les cabines téléphoniques, les bancs, les poubelles, les monuments, les distributeurs automatiques, etc.*
- de certaines constructions urbaines, telles que les immeubles (murs, façades de boutiques, vitrines, portes, fenêtres). » (Varga 2000, 109).*

Ces deux catégories ne sont pas délimitées de manière exacte, au contraire, elles se caractérisent par le flou et le chevauchement. Les supports légaux sont souvent détournés par des écrits illégaux. J'en veux pour illustration tous ces commentaires que l'on remarque sur les affiches publicitaires ou les panneaux destinés aux affiches portant les listes électorales, etc. La ville se fait support d'un langage vi-lisible et d'une communication entièrement anonyme et voit la plupart de ses espaces se transformer en support pour graffiti.

La fonction première des supports convoités par les auteurs des graffiti est celle de donner une existence au graffiti, le véhiculer en facilitant sa perception dans l'espace. L'usage de ces supports diffère en fonction du lieu où on se situe dans la ville. Les supports que l'on trouve au centre ville par exemple sont, malgré leur multiplicité, extrêmement réduits comparativement à ceux des quartiers périphériques de la ville. Les supports du centre ville attirent les graffiteurs, mais ils sont soumis à un contrôle quasi permanent des autorités de la ville et soumis également au regard du passant, de l'usager de la ville. Ce qui n'est pas forcément le cas pour les supports périphériques qui offre plus de liberté d'exécution.

L'un des supports les plus convoités par les graffiteurs d'Alger est le mur. Les murs d'Alger ne se réduisent pas seulement au rôle de support, ils participent des stratégies communicationnelles développées par les graffiteurs. Leur fonction est de rendre vi-lisibles les discours et les positions des graffiteurs, à une grande échelle, dans les espaces de la ville. Ce qui est projeté sur les murs est l'imaginaire collectif dans sa forme condensée.

Les graffiti sont, la plupart du temps, érigés sur des surfaces murales ou plus généralement sur tout type de structure architecturale qui se révèle indispensable à

l'existence physique du graffiti. Ainsi, les murs de la ville constituent un lieu de prédilection pour cette pratique sociolinguistique, non seulement ils permettent aux graffiti de se matérialiser, mais aussi créent des situations discursives qui interpellent le récepteur.

Les murs constituent une sorte de « piste d'atterrissage » pour les graffiti censés atteindre un large public. Cette juxtaposition graffiti – murs épargne au récepteur d'effectuer des efforts pour lire tel ou tel graffiti. Les murs assurent cette visibilité qui caractérise la pratique du graffiti et recouvrent une dimension spatio-temporelle qui participe à la définition et à l'orientation discursive de cette pratique. Cependant, cet agencement donne un travail épouvantable aux autorités publiques qui se mobilisent quasi quotidiennement contre les graffiti de la ville, surtout ceux qui véhiculent des discours séditionnels.

À l'échelle de la ville, les supports symbolisant le pouvoir politique et les supports exposés au regard des usagers de la ville sont constamment sous contrôle, contrairement à ceux de la périphérie où les murs et toutes les surfaces sont couverts de graffiti. Les murs du centre ville permettent aux discours séditionnels d'accomplir leur fonctionnalité et leur mission en tant que parole publique.

« La distribution des graffiti dans l'espace de la ville comme la typologie des supports matériels utilisés rend compte du gain ainsi obtenu. La parole publique trouve son sens dans la réception qui assure son effet social et doit pour ce faire s'étaler dans les lieux les plus symboliques du pouvoir qu'elle vient concurrencer et / ou contester. Et elle parvient à le faire. » (Braconnier 1999, 115).

L'occupation de l'espace est soumise à une concurrence symbolique entre le pouvoir politique et le graffiteur. Le premier impose son autorité sous couvert de légalité, le second s'approprie l'espace censé être la chasse gardée du premier pour en faire une tribune d'expression garante d'une autorité usurpée. Ainsi s'amorce ce que C. Braconnier appelle *le braconnage sur terre d'État* (Braconnier 1999).

Effectivement, les graffiteurs investissent l'espace public pour donner libre cours à leur discours et à leur spécificité et contrer le monopole politique qui rend illisible et invisible toute forme d'opposition.

Les graffiti et les supports braconnés constituent donc une tribune où peuvent se lire les revendications de la société et l'irrespect des contraintes imposées par le pouvoir politique, détenteur de la parole autorisée et normée.

Chapitre VI
Analyse ethno-sociolinguistique des graffiti

Dans les chapitres précédents, j'ai essayé, autant que faire se peut, de broser un tableau général du cadre théorique qui conduira mes pas dans l'analyse du phénomène du graffiti dans la ville d'Alger. J'ai procédé à un rappel historique de la situation ethno-sociolinguistique de l'Algérie à travers les âges pour expliquer le *background* de tous ces brassages pluridimensionnels spécifiques à l'Algérie et à la ville d'Alger en particulier. J'ai également essayé de remonter aux sources de la pratique du graffiti dans l'histoire antique et contemporaine. Et pour expliquer pourquoi ce thème de recherche s'inscrit principalement dans le vaste domaine de la sociolinguistique, j'ai jugé utile de contextualiser cette discipline qui a connu bien des évolutions surtout ces dernières années.

J'ai montré que l'étude du phénomène du graffiti ne s'enferme pas dans un cloisonnement théorique. Ma démarche se veut essentiellement interdisciplinaire. La complexité du phénomène du graffiti (ses spécificités et sa représentativité dans le milieu urbain) impose l'optique interdisciplinaire qui permettra de cerner le thème de manière suffisante et satisfaisante

Dans le présent chapitre, je m'attèle à la présentation de quelques lectures analytiques des graffiti en tant que système particulier d'énonciation et de communication. Dans un premier temps, j'introduirai ce chapitre par un bref récapitulatif de la littérature ancienne et récente relative à la pratique du graffiti dans le monde. Dans un deuxième temps, je m'attarderai sur les spécificités de l'*énonciation graphique*. J'essaierai, dans troisième temps, de dégager les spécificités de la *communication graphique* en ayant recours à quelques approches modélisantes de la communication.

VI. 1. Lectures croisées de la pratique du graffiti

Le vrai challenge dans l'étude des graffiti qui se donnent à voir et à lire dans l'espace urbain ne consiste pas à décrire cette pratique comme une forme de communication ou d'expression de soi, il consiste dans l'identification et l'interprétation de toutes les stratégies ethno-sociolinguistiques et discursives convoquées pour que cette communication aboutisse, en prenant en compte les contextes socioculturels, politiques et géographiques.

Dans la plupart des pays, la pratique du graffiti est considérée comme une atteinte à l'ordre public et, par conséquent, les auteurs de ces graffiti sont sanctionnés par les textes de lois (Code pénal algérien 2007, op. cit). De nos jours, il est évident que les graffiti les plus visibles sont les graffiti urbains, vu le foisonnement de supports qu'offre la ville à cette pratique langagière.

Les attitudes des passants vis-à-vis des graffiti se partagent entre deux pôles. Un pôle qui considère cette pratique comme une forme d'incivisme et de vandalisme, tandis que l'autre pôle la considère comme une expression généreuse et créative. Les débats publics et parfois académiques se trouvent prisonniers de ces attitudes qui rendent difficile la compréhension des aspects complexes des graffiti. C'est ce à quoi, la présente thèse essaiera d'apporter un nouvel éclairage qui permette de mieux appréhender ce phénomène langagier qui constitue le miroir des sociétés.

La plupart des travaux académiques qui ont traité de la thématique du graffiti sont effectués aux États Unis d'Amérique et en Europe où le phénomène du graffiti a connu une évolution très rapide. Le terrain africain et le terrain algérien plus spécifiquement ne compte pas beaucoup de travaux dans ce domaine. Je tâcherai d'apporter, à travers cette thèse, une contribution à cette littérature existante, en mettant en relief les spécificités de cette pratique partant du terrain algérien.

En lisant les différents travaux de recherche qui ont traité de la thématique du graffiti, je me suis aperçu que ce phénomène est essentiellement au cœur de différentes

approches qui, chacune à leur manière, essaient d'aborder et d'expliquer les motivations et les spécificités des graffiti. J. M. Gadsby a dénombré neuf approches du phénomène du graffiti dans le monde.

« Each researcher chooses the approach, which lends itself to fulfilling his/her needs. This has led to a wide array of approaches: cultural, gendered, linguistic, folkloric, quantitative, aesthetic, motivational, preventative and popularization. Each of these approaches has benefits and detriments. By reviewing each one we can get a better sense of how each of these texts can be used for further research. » (Gadsby, 1995).

Beaucoup de chercheurs en sociologie et en anthropologie culturelle se sont penchés sur l'aspect culturel et ethnique de la pratique du graffiti, considérant que cette pratique est le reflet des spécificités culturelles et ethniques des groupes minoritaires à travers le monde. En mettant l'accent sur la communauté et l'ethnie, cette approche sociologique et anthropologique, a occulté l'apport individuel de cette pratique. L'un des travaux les plus connus et les plus fascinants dans cette tendance est celui de J. Bushnell (1990), *Moscow Graffiti, Language and Subculture*. J. Bushnell a utilisé les graffiti comme indicateur des changements profonds intervenus dans la société soviétique dans les années 1980.

La problématique centrale de ce travail consiste à montrer ce que révèlent les graffiti sur la société soviétique et ce que l'ignorance de cette pratique par les adultes soviétiques révèle sur les graffiti des adolescents et de jeunes en URSS. Les graffiti permettent, dans le cadre de ce travail, de mettre en évidence la dichotomie qui sépare la subculture de la culture normative soviétique. On peut également citer, par rapport à la subculture, les travaux de N. Macdonald (2001) qui retrace l'aspect illégal des graffiti et la dominance masculine dans cette pratique. La critique apportée à l'approche sociologique et anthropologique, c'est qu'elle met trop l'accent sur les facteurs structuraux de la subculture. La subculture et la déviance sont mises en avant dans les études portant sur les graffiti, surtout aux États Unis d'Amérique et en Grande Bretagne, ce qui a éclipsé les spécificités culturelles et ethno-sociolinguistiques qui s'en dégagent, comme le souligne à juste titre R. Lachmann :

« *The very similarity in the sociological analyses of criminal and artistic careers points to the way in which such structural studies can slight the content of cultural practices and products.* » (Lachmann 1988, 230).

D'autres recherches sont axées sur le genre dans la pratique du graffiti. La plupart des travaux réalisés dans cette perspective traitent de l'homosexualité dans les villes américaines dans les années 1960-1970. L. Sechrest et L. Flores (1969) sont les pionniers de cette approche genre. Ils considèrent les graffiti comme indicateur des attitudes sociales envers l'homosexualité aux États-Unis d'Amérique et aux Philippines. Cette étude révèle l'inexistence des graffiti homosexuels aux Philippines contrairement aux USA où la proportion des graffiti homosexuels est plus importante et où l'homosexualité est socialement condamnée.

L'approche genre s'est penchée également sur la ségrégation sociospatiale aux USA. En dépit de l'intérêt majeur de ces différents travaux de recherche, l'approche genre n'a pas élargi son champ à des paramètres autres que le genre et la couleur. À force de mettre l'accent sur la ségrégation et les différences du point de vue genre, cette approche a complètement mis de côté les similarités qui peuvent être relevées à travers la pratique du graffiti.

Une autre approche s'intéresse à l'aspect esthétique et artistique de la pratique du graffiti. Les débats portent essentiellement sur la revalorisation de la pratique du graffiti qui est considéré comme une forme de vandalisme. Les travaux de recherche remettent en question cette vision réductrice du graffiti et développent une autre vision qui fait du graffiti une forme d'art urbain.

Le phénomène du graffiti a été étudié également du point de vue psychologique. La plupart des travaux de recherche effectués se donne pour tâche d'expliquer ce qui motive les graffiteurs à marquer l'espace (Abel, Buckley 1977). R. Blume a proposé dans son travail de recherche, *Graffiti. Discourse and Literature* (Blume 1985) une catégorisation des motivations qui stimulent les graffiteurs à s'investir dans cette pratique. Cette approche a tendance à privilégier que les éléments subjectifs de ces motivations, sans se pencher sur le contexte environnant.

L'approche historique et archéologique, quant à elles, ont pu ressusciter bien de vestiges et des patrimoines grâce à l'apport de ces graffiti enfouis. J. Landsay (1960) a pu à travers son étude, *The writing on the wall*, reconstruire des faits historiques et culturels à partir des graffiti de Pompéi. On peut citer également les travaux de M. Lang (1976) qui ont apporté un éclairage sur environ 859 inscriptions préhistoriques retrouvées sur des objets de poteries ou d'autres petits objets de l'Agora de la Grèce antique.

Avec toutes ces différentes approches, habituellement séparées, mais complémentaires au fond, on peut constater des avancées énormes dans les travaux académiques portant sur les graffiti. Cependant, ces diverses approches abordent le phénomène du graffiti dans une perspective de cloisonnement, dans la mesure où elles focalisent leurs intérêts sur quelques paramètres du graffiti, en occultant d'autres.

L'approche ethno-sociolinguistique se veut un apport jumelant, avec des outils qui lui sont spécifiques, toutes ces approches en vue de cerner les paramètres de cette pratique langagière dans toute leur complexité. Cette complexité se laisse voir, pour le cas de cette recherche, dans les rapports qu'entretiennent les graffiteurs algérois à la sphère publique et dans les canaux d'expression dont ils disposent pour s'affirmer et se signifier publiquement et spatialement. Les graffiteurs (re) définissent et (re) construisent leurs identités à travers ces marquages qui (re) définissent à leur tour l'espace urbain. Ce processus d'identification est en constante négociation dans l'espace urbain investi par les graffiteurs dans le but d'avoir du sens et de la reconnaissance et les faire communiquer aux autres.

L'espace en général et l'espace urbain en particulier sont des éléments plus qu'indispensables pour la pratique du graffiti. Sans ces deux éléments, le graffiti n'aurait pas eu de sens, dans le contexte actuel. J'en veux pour preuve, l'inefficacité des espaces virtuels réservés aux graffiti sur la toile du net. L'espace urbain est l'essence et l'inspiration de cette pratique langagière insaisissable. Inversement, l'espace urbain ne peut être conçu en dehors des graffiti, les deux univers sont inextricablement liés.

VI. 2. L'énonciation et la communication « vi-lisibles »

Je vais essayer tout d'abord de cerner le phénomène du graffiti du point de vue énonciatif. Il est important de signaler que l'approche énonciative n'est pas *automatiquement* une approche de l'interaction orale simultanée, dans le temps et dans l'espace. Celle-ci est différée et passe par le canal écrit. L'accent est donc mis, dans cette recherche, sur l'activité du sujet énonciateur comme source complexe d'un discours qu'il communique par la / les langue(s) ou par les signes. C'est ce que l'on pourrait appeler une mise en fonctionnement du langage, c'est-à-dire toutes les opérations que le sujet énonciateur doit mettre en œuvre pour produire des énoncés et des discours. L'énonciation *graffique* fonctionne comme un creuset où se trouvent les marques de la subjectivité du JE énonciateur.

J'aborderai ensuite les graffiti du point de vue communicationnel où je mettrai en relief les spécificités de cette communication *graffique* à l'aide d'outils ethno-sociolinguistiques.

VI. 2. 1. Les graffiti comme système particulier d'énonciation

Dès lors que la linguistique dépasse la problématique structuraliste et générativiste de la langue, la question du sujet énonciateur ne peut que s'imposer dans le champ des sciences du langage. L'approche énonciative tend à analyser les modes d'inscription du sujet énonciateur dans toute pratique ou production langagière. Les rapports qu'entretient le sujet énonciateur avec le langage se trouvent au cœur d'une nouvelle démarche linguistique. D'autres observables s'imposent pour toute étude portant sur le langage.

En examinant, de manière réfléchie, les différents observables que j'ai recueillis tout au long des mes enquêtes, je peux considérer que la pratique du graffiti donne à voir une scène d'énonciation sur laquelle les graffiteurs se mettent en représentation. Cette scène d'énonciation permet à l'énonciateur de construire des co-énonciateurs. La scène d'énonciation est définie dans le dictionnaire d'analyse du discours comme suit :

« Une notion qui, en analyse du discours, est souvent employée concurremment avec celle de « situation de communication ». Mais, en parlant de scène d'énonciation, on met l'accent sur le fait que l'énonciation advient dans un espace institué, défini par le genre de discours, mais aussi sur la dimension constructive du discours, qui « se met en scène », instaure son propre espace d'énonciation. » (Charaudeau, Maingueneau 2002, 515).

Effectivement, l'acte de graffiter advient dans un espace public approprié et « institué » par le graffiteur à travers ses réalisations « *graffiques* ». L'espace urbain devient un support socio-sémiotique qui permet de lire la ville. Les graffiti se donnent à lire et à voir sur une scène d'énonciation.

L'espace urbain de la ville d'Alger influe considérablement sur la répartition des discours. J'ai remarqué, tout au long des enquêtes que j'avais menées, que les graffiti les plus courts se donnent à voir sur les supports du centre-ville parce qu'ils sont soumis à un double contrôle, celui du public et celui des autorités municipales. Plus on s'éloigne du centre-ville en allant vers les quartiers périphériques, plus les graffiti

se diluent et occupent des espaces plus importants. La contrainte du regard externe se fait de moins en moins sentir au niveau de la périphérie, laissant une liberté d'expression et de réalisation aux graffiteurs (voir fig. 21).

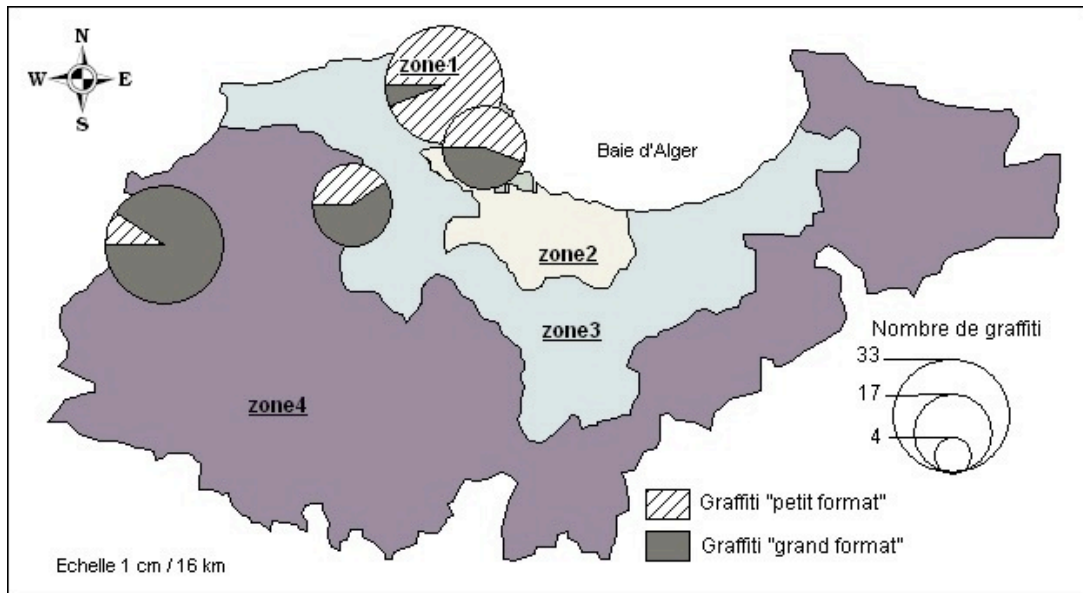


Fig. 21, Répartition spatiale des graffiti à Alger (du point de vue format)

Les différentes catégories d'observables constituant le corpus de cette recherche se répartissent sur différents endroits de la ville. Le terrain de prédilection des tags et des graffiti linguistiques les plus transgressifs est situé principalement dans le centre ville, côtoyant ainsi les instances de contrôle à tous points de vue. Celui des graffiti figuratifs et des graffiti d'essence artistique est situé plutôt au niveau des petits quartiers rarement fréquentés par les usagers de la ville et surtout au niveau de la périphérie. La mise en scène qui peut paraître métaphorique est le résultat de « la nature de la langue » :

« Qui comporte, à titre irréductible, tout un catalogue de rapports interhumains, toute une panoplie de rôles que le locuteur peut se choisir lui-même et imposer au destinataire. » (Charaudeau 2002, 515).

La scène d'énonciation sert de tribune d'expression pour les différents genres de discours. D. Maingueneau propose une analyse de la scène d'énonciation en trois scènes distinctes. Il y a, tout d'abord, ce qu'il appelle *la scène englobante* qui assigne un statut pragmatique au genre de discours inscrit. Lorsqu'on lit des graffiti ou on

déchiffre des représentations graphiques (dessins, pochoirs ou autres), on tente de repérer la polarité discursive à laquelle ils appartiennent. Les graffiti interpellent les passants à plus d'un titre. La scène englobante constitue l'espace discursif dans lequel s'inscrit tel ou tel graffiti ou telle ou telle représentation graphique.

Il y a ensuite *la scène générique* qui est définie par les genres de discours. Chacun de ces genres implique une scène spécifique. Chaque genre implique des rôles pour les participants, à entendre par là, le JE énonciateur et le TU interprétant (destinataire), et implique également un mode d'inscription des supports matériels et des finalités dans l'espace et le temps. La vi-lisibilité des graffiti les inscrit automatiquement dans le domaine du relationnel. Ces marquages de la rue produisent des sens, énoncent des discours et dénoncent surtout, ce qui fait d'eux un médium entre un énonciateur et des co-énonciateurs anonymes.

Il y a enfin la *scénographie* qui a pour effet de faire passer la *scène englobante* et la *scène générique* au second plan. La *scénographie* correspond à la pratique du graffiti dans le milieu urbain telle qu'elle est perçue, sans tenir compte des discours énoncés par ces graffiti. La *scénographie* est, à la fois, ce dont provient le discours et ce qu'engendre ce discours, elle implique une figure d'énonciateur et de co-énonciateur virtuel, puisqu'elle se trouve dans une situation d'interaction différée, et elle implique aussi une chronographie (un moment) et une topographie (un lieu). Les graffiteurs se donnent à voir et à lire au regard plus ou moins attentif des passants, éventuels lecteurs de leurs inscriptions et de leurs représentations graphiques. Ces dernières sont une manifestation particulière et particulièrement foisonnante du fondement sémiologique de l'humain, de l'homme communicant.

L'anonymat qui caractérise et qui particularise la pratique du graffiti présente d'autres configurations énonciatives et communicationnelles qui transcendent le cadre binaire de l'énonciation et de la communication standard. Ces configurations mobilisent le regard et l'environnement cognitif du passant afin de déchiffrer les mots et les signes énoncés.

Pour illustrer ce que je viens de développer, je tente de voir comment se vérifie et s'accomplit cette mise en scène dans l'espace urbain de la ville d'Alger. L'ensemble des observables recueillis constituent des messages et des discours et expriment nécessairement une intention d'énoncer, de communiquer et de prendre position par rapport au contexte environnant. L'énonciation et la transmission de ces messages se fait à travers un arsenal de signes qui s'inscrivent dans des réseaux de relations humaines complexes et qui mettent en scène des relations d'appartenance, de distinction, d'inclusion et d'exclusion.

VI. 2. 1. 1. Mise en scène scripturale

La mise en scène *graphique* se fait à deux niveaux différents. Au premier niveau, les graffiti se donnent à voir sous leur forme linguistique. Les graffiteurs jouent avec les mots et sur les mots de la langue ou des langues. Ils mélangent les différents systèmes d'écriture, donnent une matérialité aux mots et les font parfois rimer. Comme on le voit si bien sur le graffiti de la Fig. FR13 [AMEUR BENALI POUR TOUJOURS, MCA MON AMOUR].



Source : Auteur

Fig.FR13, [AMEUR BENALI POUR TOUJOURS, MCA MON AMOUR].
Rue Abane Ramdane, Alger.

L'auteur de ce graffiti, écrit en français, exprime sa reconnaissance à Ameur Benali, joueur du Club de football du Mouloudia d'Alger, et exprime en même temps son attachement à ce club. Il fait rimer les deux mots « *Toujours et amour* ».

Il est à remarquer que les graffiteurs instaurent parfois des rapports ludiques, esthétiques et pragmatiques avec les langues. Et ils font parfois complètement abstraction des contraintes grammaticales et orthographiques des langues auxquelles ils ont recours. Ils transcrivent les mots exactement comme ils les prononcent, c'est encore une fois de l'oral transcrit. J'en cite pour illustration les graffiti des figures Fig.FR 15 [JAPONI] au lieu de « Japonais », et la photo Fig.FR16 sur laquelle est inscrit [LESARAB] pour « Les Arabes », [EST CES GENTS MEDIAUCRES] sur la photo Fig.FR17 au lieu de « Et ces gens médiocres ! ».



Source : Auteur
Fig. FR15 [Japoni] « Japonais »
Bab El Oued, Alger



Source : Auteur
Fig. FR16 [LESARAB] « Les Arabes »
Bab El Oued, Alger



Source : Auteur
Fig. FR17 [EST CES GENTS MEDIAUCRES]
« Et ces gens médiocres »
Rue Abbane Ramdane, Alger

On remarque que l'orthographe n'est pas prise en compte dans ces graffiti et que les graffiteurs transcrivent exactement ce qu'ils entendent ou, parfois, transcrivent les mots, de manière approximative. La photo Fig. FR19 sur laquelle est inscrit ce graffiti, est significative à cet égard. [TOUS LES COUPS SONS PERMIES L'ALGERIE MARCHE OU CREUVE] « Tous les coups sont permis, l'Algérie marche ou crève ».



Source : Auteur

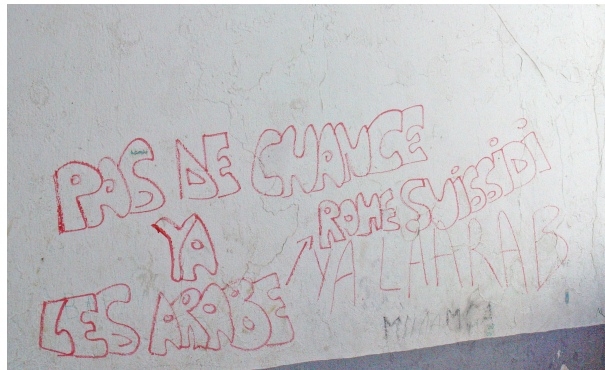
Fig. FR19 [TOUS LES COUPS SONS PERMIES L'ALGERIE MARCHE OU CREUVE]

« Tous les coups sont permis, l'Algérie marche ou crève ».

Rue Pasteur, Alger

Ce qui est intéressant dans ce graffiti, c'est le dernier verbe « Crever » qui est utilisée en arabe algérien et en kabyle comme emprunt au français et qui se prononce de cette manière [CREUVÉ], la prononciation est un peu prolongée. L'auteur de ce graffiti transcrit le mot comme il est d'usage à l'oral, en arabe algérien.

Les graffiteurs ont recours également à un mélange de langues en les transcrivant avec les mêmes caractères pour bien exprimer leurs discours. C'est le cas du graffiti Fig. FR18 [PAS DE CHANCE YA LES ARAB, ROHE SUISSIDI YA LAARAB] qui peut être traduit ainsi « *Oh Arabes, pas de chance, allez vous suicider* ». Il est important de signaler que ce graffiti n'a aucune portée raciste ou péjorative. En arabe algérien, quand on dit [YA LAARAB] « Arabes », on désigne l'ensemble de la société algérienne sans tenir compte des différences identitaires ou autres. Ce discours s'inscrit dans une atmosphère de fatalité communautaire.



Source : Auteur

Fig. FR18 [PAS DE CHANCE YA LES ARAB, ROHE SUISSIDI YA LAARAB]
« Aux Arabes, pas de chance, allez vous suicider ».
Rue Pasteur, Alger

On note l'utilisation de l'élément phatique ou la formule d'appel en arabe [YA] à deux reprises pour mieux interpeller les éventuels lecteurs. Il y a aussi des cas d'alternance. Une alternance inter-phrastique représentée par les deux énoncés composant le graffiti analysé. Le premier [PAS DE CHANCE YA LES ARABE] et le second [ROHE SUISSIDI YA LAARAB] (sic). Ces deux énoncés écrits, l'un en français et l'autre en arabe algérien, se suivent sans rompre la continuité sémantique du graffiti, pour ceux qui maîtrisent les deux codes et arrivent à les lire. On relève également une alternance intra-phrastique dans le premier énoncé avec l'usage de la formule d'appel en arabe [YA], deux constructions qui appartiennent à deux systèmes linguistiques différents mais qui cohabitent à l'intérieur du même énoncé. Le [YA] peut être considéré également comme une expression idiomatique figée qui constitue un élément extra-phrastique dans ce graffiti.

Il faut signaler qu'il n'est pas toujours facile de circonscrire les limites entre ces trois formes d'alternance.¹¹ Dans le même énoncé, on remarque un cas d'emprunt très significatif. C'est le mot [SUISSIDI] « *Se suicider* » qui obéit aux règles grammaticales de l'arabe algérien [ROHE SUISSIDI] « *Va te suicider* », l'énoncé est au mode impératif et au singulier mais la suite désobéit à la règle vu que le sujet du verbe qui précède est

¹¹ - L'alternance intra phrastique : c'est une phrase dans laquelle cohabitent deux constructions syntaxiques appartenant à deux langues différentes.

- L'alternance inter phrastique : elle prend la forme de deux phrases qui se suivent.

- L'alternance extra phrastique : c'est le fait d'alterner des expressions idiomatiques ou figées appartenant à la langue première.

au pluriel [YA LAARAB] « *Les Arabes* », on remarque donc une absence d'accord entre le sujet et le verbe. Ces anomalies sont dues aux situations d'emprunt qui caractérisent les langues en Algérie. L'emprunt, comme le définit à juste titre J. J. Gumperz, est :

« L'introduction d'une variété dans une autre de mots isolés ou d'expressions idiomatiques brèves figées, les items en question sont incorporés dans le système grammatical de la langue qui les emprunte. Ils sont traités comme appartenant à son lexique, en revêtant les caractéristiques morphologiques et entrent dans ses structures syntaxiques. » (Asselah-Rahal 2004, 101).

L'analyse de ces différentes productions langagières propres aux locuteurs algériens permet de vérifier ces situations d'emprunt et de constater que le brassage linguistique se fait à l'aide de l'emprunt et de l'alternance codique.

Le sujet énonciateur dans ce graffiti met en scène, sans nécessairement le savoir, des points de vue dont il n'est pas l'énonciateur originel. Ce discours empreint de désespoir reflète les conditions difficiles que vit la société algérienne. Une grande frange de la société se reconnaîtrait dans ce discours, très présent à l'oral également. Le sujet énonciateur est polyphonique dans ce cas de figure et cette dimension polyphonique est vi-lisible sur la scène d'énonciation. R. Vion dit à juste titre :

« La dimension culturelle de l'individu comme du discours, conduit les sujets à reformuler des propos existants, à utiliser [...] du « déjà dit », du « prêt à porter » discursif, à mettre en scène des opinions dont ils ne sont pas les énonciateurs originels. Dans ces conditions, quand un locuteur parle, il n'y a pas que lui dans sa propre parole, mais ça parle à travers lui. » (Vion 1998, 195).

On peut citer un autre cas d'alternance dans le graffiti suivant, *Fig.FR11*, [JE T'AIME, N'MOUT AALIK] qui peut être traduit ainsi « *Je t'aime, je meurs pour toi / je suis prêt à mourir pour toi* ».



Source : Auteur

Fig. FR11 [JE T'AIME, N'MOUT AALIK]

« Je t'aime, je meurs pour toi / je suis prêt à mourir pour toi »,
Place Mauritanie, Alger.

C'est une déclaration d'amour faite dans deux langues et écrite en caractères latins. Ce graffiti constitue aussi une alternance inter-phrastique. Les deux énoncés le composant se complètent alors qu'ils sont différents du point de vue linguistique. Le premier [JE T'AIME] est « dit » en français, le second [N'MOUT AALIK] est « dit » en arabe algérien mais, les deux sont écrits en caractères latins. Le second énoncé en arabe algérien vient accentuer et renforcer le sens du premier. Les deux différentes constructions syntaxiques cohabitent à l'intérieur d'un même énoncé. Elles sont toutes les deux travaillées par le discours amoureux d'où leur étroite corrélation.

Il en va de même pour les graffiti écrits en caractères arabes, on constate qu'il y a le même recours à l'alternance codique et à l'emprunt. Je cite, à titre d'illustration, le graffiti suivant écrit en caractères arabes, photo Fig.ARA04, [nediha gawrija gontra âlik] « Je prendrai (J'épouserai) une étrangère (une non musulmane) contre toi ».



Source : Auteur

Fig. ARA04, [nediha gawrija gontra âlik]
« Je prendrai (J'épouserai) une étrangère (une non musulmane) contre toi ».
Passerelle de l'École Supérieure de Commerce, Thafourah, Alger.

On relève dans ce graffiti deux emprunts à deux différentes langues. Le premier mot [gawrija] est emprunté à la langue turque (Gâvur) « Infidèle ». Ce mot est intégré dans l'arabe algérien et il est utilisé pour désigner les non musulmans, mais pas dans le sens « infidèles ». En arabe algérien, les non musulmans, les Chrétiens plus spécifiquement, sont désignés, loin de toute portée péjorative, par *Gawri* (M), *Gawrija* (F) et *Gwar* (Pl.)

Le second mot [gontra] est emprunté à la langue française, c'est la préposition « Contre ». Il y a donc trois éléments appartenant à trois systèmes linguistiques différents, l'arabe, le turc et le français. Ils cohabitent et forment un système linguistique bien spécifique.

Dans ces deux cas de figure, les sujets énonciateurs s'efforcent de donner du sens à leurs discours et atteindre des co-énonciatrices, à qui sont adressées les deux déclarations, alors qu'il n'y a pas d'interaction directe entre eux. Les deux énonciateurs savent à qui ils s'adressent dans les deux graffiti, mais ces derniers se donnent à lire dans l'espace public, donc l'éventualité d'une co-énonciation diverse est très importante. Ces énoncés donnent existence à d'éventuels co-énonciateurs en dehors des personnes ciblées. O. Ducrot souligne par rapport à ce point :

« Le locuteur, responsable de l'énoncé, donne existence, au moyen de celui-ci, à des énonciateurs dont il organise les points de vue et les attitudes. Et sa position propre peut se manifester soit parce qu'il s'assimile à tel ou tel des énonciateurs, en le prenant pour représentant [...], soit simplement parce qu'il a choisi de les faire apparaître et que leur apparition reste significative, même s'il ne s'assimile pas à eux. » (Ducrot 1984, 205).

L'interaction différée qui résulte de ces processus nous conduit à remettre en question le Sujet générique qui agit indépendamment des autres. O. Ducrot ajoute :

« La question du sujet est [...] à la fois complexe et incontournable. Elle complexe parce que le sujet ne se définit pas par sa singularité ou une quelconque substance qui lui serait propre, mais implique l'ordre discursif, celui de l'interaction et celui d'un social plus globalisant. Dans ses activités de production discursive, il intègre aussi bien l'autre (le partenaire) que les autres, de sorte qu'il est au moins autant parlé que parleur. [...] La question du sujet est incontournable du fait que c'est par lui que le langage et le social existent, se manifestent et se transforment. » (Ducrot 1984, 201).

Sur le plan linguistique, les graffiti de la ville d'Alger se singularisent par cette alternance codique qui se donne à lire sur la scène d'énonciation *graffique*. J'en veux pour illustrations deux autres graffiti, *Fig. ARF04* et *Fig. ARF06*, écrits en caractères arabes. Ces graffiti constituent un cas d'alternance inter-phrastique parce que les deux parties des deux énoncés appartiennent à deux systèmes linguistiques plus ou moins différents, l'arabe algérien et l'arabe *fus'ha*.



Source : Auteur
Fig. ARF04 [humat tqar`ij turaḥib bikum]
Cadix, Alger



Source : Auteur
Fig. ARF06 [humat tahlab tashkurukum `ala zayaratikum]
Sacré Coeur, Rue Didouche Mourad, Alger

On a deux énoncés écrits dans un mélange d'arabe algérien et d'arabe *fus'ha*, un cas d'alternance inter-phrastique. Sur la première photo, on lit, en traduction approximative, ceci : « *Le quartier de l'indiscrétion, de la curiosité vous souhaite la bienvenue* » et sur la seconde, cela : « *Le quartier de la ruse vous remercie de votre visite* ». Dans ces deux cas de figure, le graffiteur affiche son ouverture à l'Autre, au *Barani*, tout en se disant conscient de cette altérité. Dans la *houma*, l'Autre n'est accepté que pour une courte durée, l'étranger à la *houma*, est bienvenu et remercié de sa visite, il est de passage. Dans les deux énoncés, il y a quatre mots en arabe algérois [humat tqar`ij] (*Le quartier de l'indiscrétion*) et [humat tahlab] (*le quartier de la ruse*) relève de l'affect et témoigne de l'atmosphère appropriative qui règne dans la *houma*. Elle représente également la manière avec laquelle on nomme l'espace habité. Tandis

que les autres mots des deux énoncés sont écrits en arabe *fus'ha*, [turahib bikum], [tashkurukum `ala zayaratikum], caractérisé par une touche d'officialité. Les phrases utilisées sont tirées des écrits institutionnels « licites » que l'on retrouve sur les panneaux de signalisation marquant l'entrée et la sortie des agglomérations. Les graffiteurs établissent les frontières qui séparent leur *houma* de celles des autres graffiteurs.

La situation de plurilinguisme qui caractérise la société algérienne a pour conséquence directe l'alternance de codes et l'emprunt. Les graffiti analysés plus haut reflètent parfaitement ces dynamiques linguistiques que la société algérienne vit au quotidien sans s'en rendre compte, vu que les mots empruntés aux autres langues sont entièrement intégrés dans l'arabe algérien et dans le tamazight, non seulement au niveau phonologique mais également au niveau morphologique (grammatical et syntaxique).

VI. 2. 1. 2. Mise en scène figurative

On vient de voir comment se fait la mise en scène *graphique* au niveau linguistique. Venons-en à présent au niveau iconique ou figuratif. Les graffiteurs se donnent à voir en spectacle dans l'espace public « à coup » de dessins, de pochoirs, de tags et de signatures. Et parfois, ils se servent des langues pour renforcer le sens de leurs messages iconiques. C'est une manière de marier le message linguistique et le message iconique de manière à aboutir à un agencement fructueux qui pourrait atteindre ou influencer les éventuels lecteurs ou observateurs. Les mots des langues deviennent généralement des dessins, voire des fresques, à force de se parer de couleurs vives. C'est ce qui fait la particularité du système d'énonciation que constituent les graffiti. Ces différentes représentations sollicitent l'œil du passant et l'invitent à s'y arrêter pour contempler et essayer de déchiffrer le message ou le discours exprimé à travers telle ou telle icône.

Les graffiteurs empruntent à la publicité quelques uns de ses procédés pour imposer une communication visuelle dans le milieu urbain. L'icône et le mot fusionnent et se solidarisent pour mieux se reproduire et occuper l'espace public. S'ajoute à cette visée

une préoccupation esthétique. Les graffiteurs éprouvent ce souci d'apporter des couleurs à « leur » ville et surtout à « leurs » *houmas*.

Essayons de voir comment s'accomplit cette mise en scène de l'énonciation figurative à partir de la photo *Fig. FR05*.



Source : Auteur

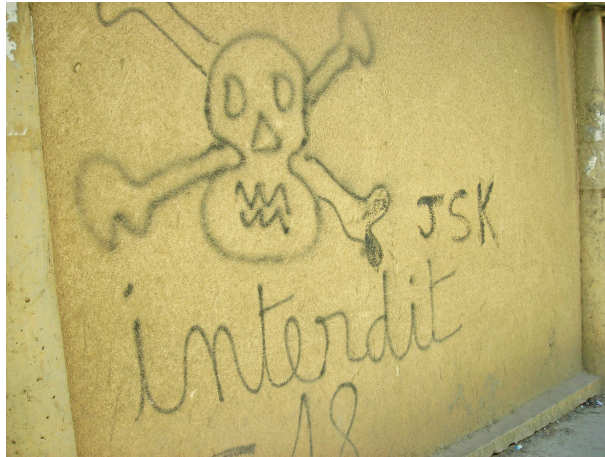
*Fig. FR05, [ATTENTION, CITE SECTEUR, NOUS SOMMES LA 7 / 7 ET 24 / 24]
Dely Brahim, Alger*

Ce graffiti donne à voir le pictogramme « tête de mort » pour avertir le passant que ce territoire ne lui appartient pas. Autour de cette représentation figurative, il y a des mots en français qui viennent se greffer, pour lui apporter plus de sens. Les deux flèches nous imposent une lecture horizontale et de droite à gauche. Sur le côté droit, on lit donc le mot [ATTENTION], écrit verticalement de bas en haut sur une colonne. L'inscription linguistique est suivie d'une flèche qui invite le passant à regarder le danger dont il s'agit et une autre flèche qui l'invite à lire le message suivant, écrit aussi verticalement de haut en bas [CITE SECTEUR, NOUS SOMMES LA 7 / 7 ET 24 / 24], ce qui signifie que les auteurs ont main basse sur ce territoire. C'est un territoire « occupé » sur lequel il ne faut pas s'aventurer.

Le territoire en question est nommé, comme on le voit bien sur la photo [CITE 11SECTEUR] (sic). Cette mise en scène est signée par deux auteurs à savoir ; Zino et Kaki, le duo qui s'approprie cet espace. Mais cette appropriation se fait aussi de manière ludique. A ce pictogramme, symbole de la mort et du danger, les deux

graffiteurs collent un sourire et même des yeux rieurs pour bien signifier leur joie d'amuser les gens avec leurs œuvres en couleurs.

Un autre dessin, *Fig.FR07*, retrouvé sur un autre mur du même immeuble et réalisé sûrement par les mêmes graffiteurs, s'affiche avec une certaine agressivité envers le passant.



Source : Auteur
Fig. FR05, [Interdit – 18 ans]
Dely Brahim, Alger

C'est toujours le pictogramme « tête de mort » qui est reproduit mais dénué de sourire cette fois-ci. L'agressivité visuelle est renforcée par une agressivité lisible exprimée par la formule : [INTERDIT - 18 ANS] (Sic) « *Interdit aux moins de 18 ans.* ». De ce côté-là, les graffiteurs affichent leur autorité en s'affichant adultes et supérieurs aux personnes qui n'ont pas encore atteint l'âge de la majorité, amateurs du graffiti.

La mise en scène *graphique* s'accomplit donc à deux niveaux différents. Les graffiteurs se mettent en scène à travers leurs inscriptions plurilingues et à travers également leurs réalisations figuratives (dessins et pochoirs). Le système d'énonciation qui structure ces graffiti tire sa particularité de cet agencement qui relie le message linguistique au message iconique pour exprimer un certain nombre de discours.

On a vu comment s'accomplit la mise en scène *graphique* de l'énonciation dans le milieu urbain de la ville d'Alger. J'ai également évoqué brièvement l'influence de l'espace sur les discours des graffiti. Cette influence se fait à deux niveaux. En

premier lieu, le niveau quantitatif, les graffiti les plus courts se trouvent au centre ville et les graffiti qui prennent une certaine ampleur du point de vue format se trouvent en dehors du centre ville et à la périphérie. En second lieu, le niveau qualitatif, c'est-à-dire, les contenus de ces graffiti. Les graffiti politiques et les graffiti transgressifs se trouvent au niveau du centre ville où il y a une forte présence institutionnelle et normative, et les graffiti les moins transgressifs se trouvent au niveau de la périphérie et à moindre degré au centre ville.

VI. 2. 2. Les graffiti comme système particulier de communication

Venons-en à présent à l'approche communicationnelle des graffiti. Dans la présente section, j'aborderai les graffiti du point de vue communicationnel. Les graffiteurs laissent des marques de leurs états existentiels et de leurs discours dans le but de les communiquer à autrui. Certes, ces marques restent anonymes mais accessibles à tout passant et à tout arpenteur de la ville. Ces marques communiquent sans voix et disent des choses que cette même voix est, parfois, incapable de dire et de prononcer. Pour ce faire, je m'appuierai sur le modèle SPEAKING de D. Hymes et le schéma ethno-sociolinguistique de communication proposé par Ph. Blanchet. Ces approches modélisantes servent, dans la plupart des cas, à des analyses portant sur la communication orale, mais peuvent être appliquées à tout phénomène de communication, c'est pourquoi je les choisis pour le cas de cette recherche.

VI. 2. 2. 1. La communication *graphique* anonyme

L'étude des graffiti dans le cadre d'une approche énonciative que j'ai développée dans la section précédente, a montré quelques spécificités qui caractérisent l'énonciation *graphique*. C'est par la mise en discours des différents énoncés, de tout ce qui est « dit », que l'énonciation ou la modalité du *dire* crée des conditions d'une relation intersubjective qui donne à la communication sa définition. Cette intersubjectivité qui seule rend possible, selon E. Benveniste, la communication linguistique.

De par la nature illégale de la pratique du graffiti, on constate que la communication qui s'en dégage revêt un aspect anonyme. Cet aspect se laisse remarquer à travers les écrits qui envahissent la ville et qui instaurent une communication scripto-picturale urbaine sans la présence des scripteurs et des lecteurs d'une manière définie. C'est une communication qui se réalise à travers des mots et des signes. Il me semble important de rappeler la dichotomie qui caractérise les écrits individuels et les écrits institutionnels, deux types d'écrits très différents du point de vue de l'émission et du contenu.

Les premiers, pour reprendre l'explication de L.-J. Calvet, sont des réalisations « *in vivo* », qui manifestent une appropriation de la langue ou des langues et des systèmes graphiques par des individus, qui, s'inscrivant fondamentalement dans des processus socialisés de communication, tentent, dans un jeu d'équilibre entre appartenance à un groupe et une expression individualisante, d'affirmer une existence singulière. Ce type d'écrits n'accomplit pas seulement une fonction de communication dans le milieu urbain mais ils affichent des discours et des spécificités pluridimensionnelles. Les écrits individuels ont des finalités informatives, communicatives, identificatrices et surtout attractives puisqu'ils visent essentiellement à attirer le regard de l'autre. Peuvent être rangés dans cet ensemble ; les graffiti, les représentations figuratives, les différents signes - caractérisés par leur aspect anonyme et illégal - et les enseignes commerciales qui jouissent d'un statut légal et qui ont des finalités typiquement lucratives contrairement aux écrits illicites.

Quant aux seconds - écrits institutionnels - réalisations « *in vitro* », ils sont mis en œuvre et diffusés par des institutions de tout ordre en vue de gérer la vie de la cité. Je pense plus particulièrement à tous les écrits émanant des municipalités, des partis politiques ou des associations. Ces écrits comportent, la plupart du temps, des marques identificatrices de l'organisme émetteur ; le nom, l'activité, l'adresse, le numéro de téléphone et d'autres coordonnées permettant de le localiser. Ces écrits se présentent sous forme d'affiches, de pages publicitaires, de panneaux d'informations ou de signalisation routière. Ils concourent à la mise en ordre de l'espace et du temps urbains. Cette mise en ordre s'accomplit par le partage spatial, la nomination des différents espaces de la ville, l'organisation du flux des habitants et des visiteurs de la ville. Elle s'accomplit également par les indications temporelles qui invitent les arpenteurs de la ville à se rendre aux différentes manifestations politiques, économiques et culturelles.

On vient de voir rapidement la nature des différents écrits qui se donnent à lire et à voir dans le milieu urbain du point de vue de l'émission. Venons-en maintenant à ce qui caractérise ces écrits du point de vue de la réception. La distinction « individuel /

institutionnel » est loin d'être exhaustive par rapport au fonctionnement social de ces écrits urbains.

La dichotomie individu / institution, malgré sa pertinence, n'épuise pas complètement les fonctions sociales des écrits, parce que ces différents écrits s'inscrivent dans des réseaux d'interrelations très complexes, d'où la pluralité des discours qu'ils expriment. Le fonctionnement social de ces écrits peut rassembler les différents groupes de la société, en l'occurrence ; les JE énonciateurs et les TU interprétants des messages, comme il peut également les différencier lorsque les messages s'inscrivent dans des rapports de conflit au niveau linguistique et/ou discursif. Les écrits urbains peuvent donc révéler des distances sociopolitiques et culturelles entre les différents groupes de la société et comme ils peuvent également révéler quelques indices de coexistence et du vivre ensemble.

Les signes linguistiques ou les signes sémiologiques relevés tout au long de mes enquêtes, s'inscrivent dans des réseaux de relations humaines complexes et fortement socialisées. Les uns connotent et les autres dénotent. Ces signes servent de mode de communication dans le milieu urbain, ils mettent en évidence des indices de singularisation, d'appartenance, de démarcation et d'identification. Les graffiteurs, en réalisant leurs écrits et leurs dessins, accomplissent consciemment ou inconsciemment des rôles signifiants dans l'espace qui est le leur. Ils exercent une volonté signifiante en recourant à plusieurs moyens. Cette volonté de laisser des marques de soi et de dire les choses s'inscrit dans un processus de communication anonyme incluant un JE énonciateur / communiquant et un TU interprétant.

Espace de communication au carrefour des langues et des discours, les graffiti s'affichent sous forme d'écrits linguistiques et de représentations figuratives (dessins et pochoirs qui sont inséparables du langage). Même l'écriture, comme le souligne J. Goody :

« A ses racines dans les arts graphiques, dans les dessins signifiants. »
(Goody 1994, 22).

La scripturalité et l'oralité sont deux modes de communication en perpétuelle interaction. De nombreux graffiti se donnent principalement à lire sous leur aspect interactif en passant du langage oral au langage écrit et vice versa. L'écrit dans le milieu urbain, se demande A. Millet :

« Doit-il être défini comme instaurant une forme de communication particulière, qui, comme toute communication, sera structurée par des normes implicites et explicites d'utilisation des ensembles graphique et instrumental, répondant à la fois à des visées fonctionnelles et à des usages sociaux différenciés ? » (Millet 1998c, 52).

On peut répondre par l'affirmative en disant que l'écrit urbain, illicite en particulier, constitue effectivement une forme de communication particulière, voire un système particulier de communication ayant un ensemble d'interactions symboliques qui le régit. La communication, selon la définition du dictionnaire d'analyse du discours,

« Permettrait aux hommes d'établir entre eux des relations qui leur font prendre la mesure de ce qui les différencie et les rassemble, créant ainsi des liens psychologiques et sociaux. Leurs relations ne seraient pas seulement de conflit, lutte et destruction, mais aussi d'intercompréhension, d'enrichissement mutuel, de co-construction de savoir et de valeur. Cet ensemble d'interactions symboliques les conduit à se rassembler en communautés selon une certaine médiation sociale et, ce faisant, ils se construisent une conscience de soi à la fois individuelle et collective. » (Charaudeau 2002, 109).

Les graffiti s'inscrivent pleinement dans cette vision. Ils communiquent, disent ce qui rassemble et ce qui différencie les communautés vivant dans cette ville sur tous les plans. Ils tissent également des liens de conflit et des liens de coexistence. Comme ils permettent aussi d'exprimer une conscience de soi au niveau individuel et au niveau collectif.

Cette communication se fait à l'aide de formes et de contenus, de langues et de discours. Selon le modèle classique, la communication humaine se définit :

« Comme un processus de transmission entre une source (émetteur) et une personne cible du message (récepteur), selon un schéma symétrique autour de notions de code,

canal, émetteur, récepteur, encodage, décodage : l'émetteur procède à un encodage de son intention de sens dans un système de forme, le récepteur décode ces formes pour en trouver le sens, ce qui suppose qu'émetteur et récepteur disposent du même code. » (Charaudeau 2002, 109-110).

Il faut cependant signaler qu'en sémiologie et en analyse du discours, la notion d'émetteur renvoie plus spécifiquement au responsable de l'acte de communication, c'est lui qui est à l'origine de tel ou tel message exprimé par tel ou tel graffiti. Cet émetteur n'est plus conçu comme une simple source d'un processus d'encodage, mais comme un sujet pourvu d'une intention, d'une compétence, se dotant d'un projet de communication. D'autres auteurs proposent le terme de sujet communiquant qui est, selon la définition de P. Charaudeau :

« Le siège d'une intentionnalité de communication, d'un projet de parole qui s'élabore même dans l'instance même de l'acte d'énonciation, en tenant compte des contraintes situationnelles et en visant à mettre en œuvre des stratégies de discours. » (Charaudeau 2002, 214).

Cette intentionnalité de communication se laisse exprimer par un certain nombre de visées communicationnelles qui ont pour conséquence des effets de sens ou des effets de discours. Cet ensemble d'effets se divise en deux groupes, selon P. Charaudeau. En premier lieu, les effets que le sujet communiquant a l'intention de produire auprès du sujet interprétant qu'il construit de façon idéale, appelés effets visés. Et en second lieu, ceux que le sujet interprétant ressent effectivement, construit et reconstruit à sa façon, appelés effets produits. Les deux groupes ne coïncident pas nécessairement.

Dans la pratique du graffiti, on peut retrouver ces différents effets exprimés linguistiquement et discursivement. Les graffiteurs, en réalisant des écrits et des marquages, visent à produire des effets sur l'éventuel lectorat qu'ils construisent eux-mêmes d'une manière consciente ou inconsciente. Ces effets ne sont pas toujours reçus comme prévus préalablement par les auteurs. Ils sont soumis à des interprétations et à des jugements, d'où la possibilité d'engendrer une multitude de sens qui n'est pas nécessairement en adéquation avec les effets visés. Les différents

sens véhiculés par les graffiti s'inscrivent dans un contrat de communication éminemment anonyme. Ce contrat de communication est défini comme suit :

« L'ensemble des conditions dans lesquelles se réalise tout acte de communication (quelle que soit sa forme, orale ou écrite, monolocutive ou interlocutive). Il est ce qui permet aux partenaires d'un échange langagier de se reconnaître l'un l'autre avec les traits identitaires qui les définissent en tant que sujets de cet acte (identité), de reconnaître la visée de l'acte qui les surdétermine (finalité), de s'entendre sur ce qui constitue l'objet thématique de l'échange (propos) et de considérer la pertinence des contraintes matérielles qui déterminent cet acte (circonstances) [...] le contrat de communication définit ces conditions en termes d'enjeu psychosocial par le biais de ses composantes situationnelles et communicationnelles. » (Charaudeau 2002, 140-141).

L'interprétation des différents effets de sens produits par les graffiti dépend de l'ensemble des paramètres entrant en jeu dans leur mise en œuvre et surtout des êtres de langage qui témoignent d'un imaginaire collectif socio-historiquement ancré. Les auteurs des différents actes de langage, s'effacent et s'inscrivent dans l'anonymat et donnent, par là, une importance majeure aux discours qu'ils expriment tout en laissant apparaître, d'une manière inconsciente, quelques-uns des éléments de leur subjectivité. Ils se donnent une nouvelle identité en s'affichant à travers des signatures et dans la majorité des cas à travers des pseudonymes leur permettant de sauvegarder leur anonymat. Ces deux derniers procédés constituent l'ultime trace de l'inscription du JE énonciateur. La signature, selon les termes de B. Fraenckel :

« Est, au moment de son inscription, une pure ostension. » (Fraenckel 1992, 112).

Les graffiteurs, en signant sur les murs, s'affichent en tant qu'individus anonymes. Il est important de signaler que ces signatures et ces pseudonymes revêtent un aspect ésotérique et demeurent, par là, indécodables et participent à la consolidation de l'anonymat qui particularise la communication *graffique* qu'ils véhiculent. Parfois, les graffiteurs ne communiquent presque rien, ils se contentent seulement d'être visibles dans le milieu urbain et de signifier leur présence, ce qui peut être considéré comme une communication en soi. Ils se servent d'un certain nombre de noms et de sigles

exprimant leur originalité et leur différence. Le choix de ces noms et de ces sigles, suivant l'explication de J. Billiez :

« Obéit à certaines contraintes liées non seulement aux conditions du tracé de la signature qui réclament de la rapidité mais aussi à ses fonctions : se composer une identité remarquable dans la clandestinité. » (Billiez 1998, 120).

Le recours aux pseudonymes est très fréquent dans la pratique du graffiti, il se fait dans un souci d'anonymat et de fuite aux regards contrôleurs et aux poursuites judiciaires. L'étymologie grecque du mot « *pseudês* » (*ψευδής*) renvoie à une idée de fausseté et d'apparence trompeuse. C'est une stratégie discursive qui permet aux graffiteurs d'ouvrir un champ de communication libre où ils pourront s'exprimer sans tenir compte des différentes contraintes qui gèrent la vie sociale. Cette fausse identité acquise grâce au pseudonyme constitue un moyen d'émancipation. Dès lors, le pseudonyme est le signifiant d'un fond qui n'est pas celui de l'identité réelle des graffiteurs, mais d'une identité formelle construite symboliquement afin de se différencier au sein de la société. Ce nouvel aspect identitaire contribue à instaurer un système de communication bien particulier plaçant les sujets du discours dans un espace qui a sa propre autonomie, ses propres règles, ses propres enjeux et surtout ses propres finalités.

VI. 2. 2. 2. SPEAKING : Pour une lecture hymesienne des graffiti

Dans la section précédente, j'ai analysé sommairement l'un des plus importants aspects de la communication *graffique* ; l'anonymat des acteurs participant à son accomplissement. Les graffiti constituent un système particulier de communication ayant ses propres spécificités. J'essaie à présent d'analyser ce système en dégageant toutes les composantes le constituant et en essayant de voir comment ces composantes agissent les unes sur les autres pour accomplir des fonctions propres de cette activité de communication.

Pour ce faire, je m'appuierai sur l'approche développée par l'ethnographie de la communication qui se caractérise par ses fondements anthropologiques et sociolinguistiques et qui se donne pour tâche l'étude comparative des comportements communicationnels dans diverses sociétés. Cette approche interdisciplinaire, nourrie d'ethnologie, de linguistique et de sociologie, a le mérite d'avoir élaboré un certain nombre de concepts descriptifs et analytiques très fructueux pour une approche globale des conduites langagières et des comportements communicatifs conçus, avant tout, comme des interactions sociales.

D. Hymes a commencé ses recherches en s'appuyant sur une étude ethnographique de la parole, mais :

« Cette appellation est vite abandonnée pour celle de communication qui permet - de rejeter la prééminence du verbal, les pratiques langagières étant multicanales. – de rendre compte de l'engagement des individus dans les relations sociales ainsi que de leurs inscriptions dans un système de savoirs et de normes culturels. » (Charaudeau 2002, 234).

Il est possible d'adopter cette grille aux graffiti qui constituent un système de communication à part entière ayant ses acteurs, ses instruments (langues et signes), ses discours, et ses finalités propres. Ce système de communication passe par le canal scriptural et figuratif tout en gardant quelques aspects du langage oral pour ce qui concerne les graffiti linguistiques.

Du point de vue méthodologique, il s'agit de recueillir des observables et d'analyser les différentes fonctions des comportements communicationnels dans une communauté donnée en dégagant les différentes composantes qui constituent le système de communication qui établit des connexions entre ses membres. D. Hymes propose son célèbre modèle de communication SPEAKING en 1967 en reprenant celui qu'il avait proposé en 1962 et remanié en 1964. Ce modèle permet de recenser les divers paramètres et composantes à retenir pour analyser les contextes et les fonctions de ces conduites langagières. Les relations entre ces différents paramètres permettent à leur tour de spécifier les schémas communicationnels propres à une communauté.

Etudier la communication, selon D. Hymes, consiste à établir un inventaire des ressources verbales de la communauté et des possibilités de changement de registre afin d'établir ce qu'il appelle une taxinomie des systèmes sociolinguistiques et de recueillir aussi des données qui permettent de faire ressortir le jeu des influences réciproques du langage et du contexte social.

Le recueil de ces données se fait par la délimitation d'une communauté de langage, les graffiteurs pour le cas de cette recherche, qui instaure des pratiques de communication en son sein et avec la société dans laquelle elle vit. Le recueil doit se focaliser également sur les situations de communication et sur les discours tenus à travers les pratiques langagières de cette communauté. Le modèle proposé par D. Hymes constitue donc une étude détaillée de la structure des phénomènes de communication et des rapports entre leurs composantes.

Le modèle SPEAKING - bien qu'il puisse paraître paradoxal de l'appliquer à un corpus relevant de la communication écrite, tenant compte de l'appellation même de ce modèle qui renvoie directement au langage parlé - peut être appliqué à tout phénomène de communication, et les graffiti dans le milieu urbain en constituent un. Il semblerait que toutes les particularités qui caractérisent les graffiti et au niveau énonciatif et au niveau communicationnel, nécessitent une approche modélisante de la communication qui s'en dégage. Les acteurs de cette communication sont à rechercher dans les moindres plis du sémantisme *graphique*.

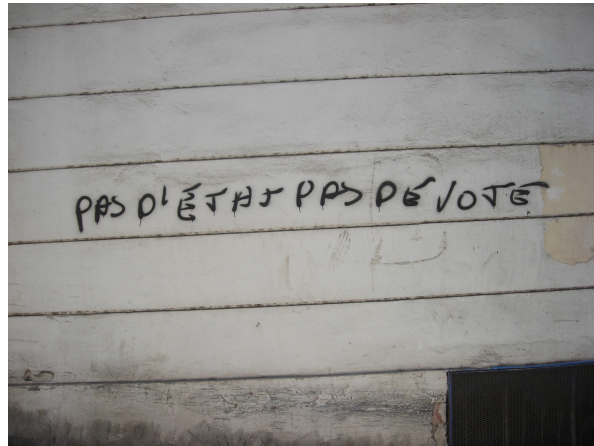
Ces plis, foyer de la subjectivité et de l'intersubjectivité, du dit, de l'« inter-dit », et de la « *vi-lisibilité* », renseignent, d'une manière claire, sur les JE énonciateurs de ces discours qui se donnent à lire et à voir, et aussi sur les TU interprétants qui les reçoivent, les interprètent si on tient compte des genres de discours exprimés. Ces plis renseignent également sur le contexte socioculturel et le contexte spatiotemporel qui servent de cadre à cette énonciation et à cette communication. Le modèle SPEAKING permet d'énumérer toutes les composantes qui constituent ce phénomène de communication qui ne cesse de proliférer dans les villes à travers le monde et d'occuper une place de plus en plus importante dans l'ensemble de l'arsenal de signes qui envahit les milieux urbains.

Je tenterai d'illustrer mon analyse à partir de cinq graffiti représentant les traits saillants des observables choisis dans l'ensemble du corpus que j'ai recueilli. Ces graffiti sont représentatifs de la diversité linguistique et discursive que l'énonciation et la communication *graffiques* transmettent anonymement aux différents interprétants en présence dans le milieu urbain.

L'analyse de ces graffiti se fera suivant l'ordre mnémotechnique des termes en anglais SPEAKING et leurs équivalents en français. Les situations de communication diffèrent en fonction des langues et des discours.

Premier exemple : [PAS D'ETAT PAS DE VOTE].

J'amorce cette lecture hymesienne par le graffiti *Fig.FR22* [PAS D'ETAT PAS DE VOTE].



Source : Auteur
Fig.FR22, [PAS D'ETAT PAS DE VOTE].
Rue Didouche Mourad, Alger

Ce graffiti exprime un discours politique transgressif remettant en question la pratique du vote telle qu'elle est conçue par l'Etat, comme il remet également en question ce dernier dans un sens très large. Je tenterai de dégager de ce graffiti les différentes composantes de la grille proposée par D. Hymes en m'appuyant sur ses spécificités linguistiques et discursives.

S : Setting (Cadre / Contexte) : ce graffiti se situe dans un contexte urbain, plus exactement à la rue Didouche Mourad, en plein centre ville d'Alger. Le contexte spatial influe considérablement sur l'emplacement de ce graffiti. Cette influence se laisse voir à travers le format minuscule et l'exécution rapide de l'écrit. Quant au contexte temporel, j'estime que le graffiti en question est, fort probablement, écrit à quelques jours des élections présidentielles du 8 avril 2004 et aussi pendant la nuit. Mais, il se peut qu'il soit écrit pendant la journée si on tient compte de sa taille et du temps que nécessite son exécution. Il est à signaler par rapport à ce détail que ce graffiti est écrit à l'aide d'une bombe à peinture (instrument facile à manier) et en petits caractères, ce qui permet une marge de manœuvre très furtive pour le graffiteur. Quant au contexte psychologique du JE énonciateur, il est révélé par le discours qu'il

tient vis-à-vis de la pratique du vote et vis-à-vis de l'Etat et de la politique en général. L'auteur du graffiti s'inscrit dans une opposition radicale avec le politique. Il réclame également à travers ce graffiti un État de droit qui assure une transparence dans les rendez-vous électoraux. La subjectivité de l'auteur est mise en évidence à travers cet écrit.

P : Participants (Participants) : la communication qu'exprime cet énoncé peut représenter les participants à son accomplissement suivant deux entités. L'une singulière, représentée par le sujet énonciateur de ce message politique qu'il veut accessible à tout le monde. L'autre plurielle, représentée justement par tout ce monde, tout ce lectorat qui constitue le destinataire indéfini auquel est adressé ce graffiti politique et transgressif et qui interprète différemment le contenu de ce graffiti.

E : Ends (finalités) : dans cet acte de langage, les finalités peuvent être relevées sur deux plans distincts. Le premier plan se situe au niveau de la l'énonciation ou les effets visés par le graffiteur en énonçant un tel brûlot. Le second plan se situe au niveau de la réception, c'est-à-dire, l'interprétation que ferait le lectorat récepteur ou les effets produits de ce brûlot sur le lectorat pluriel auquel il est destiné.

A : Acts (Actes) : les actes ont, à la fois, un contenu et une forme. Le graffiti en question a pour contenu, la politique et pour forme, la langue. Il constitue un acte illocutionnaire (Searle 1996) parce qu'il contient un propos sur le monde, sur le réel. Cet acte est travaillé, si on reprend la terminologie de J. R. Searle, par un principe d'« exprimabilité » qui est basé sur l'intention et la convention. Le JE énonciateur, qui s'adresse aux éventuels destinataires, a l'intention de leur communiquer un certain discours et le leur communiquer grâce à la convention qui associe les deux pôles de ce message sur le plan de la signification. Les deux savent de quoi il s'agit rien qu'en lisant les mots utilisés dans cet acte de langage. Le sens du message relève aussi de l'ensemble des présupposés socioculturels et politiques qui façonnent notre société.

K. Keys (Tonalités) : Elle concerne principalement les particularités de la manière dont se déroule l'activité ou l'acte de langage sur le plan linguistique ou paralinguistique. On peut exprimer des discours en passant d'une attitude sérieuse à

une plaisanterie, d'un ton tendu à un ton détendu. En ce qui concerne le graffiti retenu pour cet exemple, le « ton » est grave et catégorique. Le JE énonciateur s'inscrit dans la logique du rejet total du politique, dans un contexte précis.

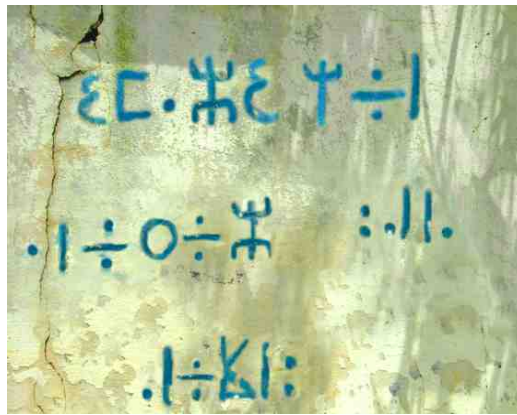
I : Instrumentalities (Instruments / Canaux de communication) : Ils concernent essentiellement les canaux de communication choisis pour exprimer tel ou tel discours sur le plan *graphique*. C'est la composante la plus importante de cette grille parce qu'elle ne s'astreint pas uniquement à la communication orale, bien au contraire, elle inclut tous les canaux et codes de communication, allant des canaux linguistiques aux canaux kinésiques en passant par les canaux paralinguistiques et autres. Le canal choisi dans ce graffiti, c'est le canal linguistique sous sa forme écrite et le graffiti en tant que mode d'expression. Le discours est exprimé à travers six mots écrits en français. Ces six mots mettent en évidence une réalité politique qui se vérifie sur le terrain. L'auteur de ce graffiti a pu synthétiser une tendance politique de toute une partie de la société algérienne.

N : Norms (Normes) : Elles ont trait, pour ce qui concerne les actes de langage qui empruntent le canal écrit, aux normes sociolinguistiques du message tel qu'il est transmis, reçu et interprété par les destinataires anonymes. L'analyse de la communication dans ce cas suppose une connaissance approfondie des modes de fonctionnement et de pensée de la société étudiée. A ce niveau, la question qu'il faudrait se poser, c'est de savoir si le discours de ce graffiti s'inscrit ou pas en conformité avec les règles et les normes sociales de manière générale. On constate que le discours tenu par le JE énonciateur s'inscrit effectivement en conformité avec le principe de la liberté d'expression et de l'abstention au droit de vote que la Loi reconnaît. Mais il s'inscrit d'une certaine manière dans un rapport de rejet de l'Etat. Le graffiti en question a, à la fois, une charge revendicative et une charge transgressive par rapport aux normes qui régissent le comportement politique et socioculturel.

G : Genres (Types de discours / Polarité discursive) : c'est à partir des mots utilisés et du contexte environnant qu'on pourra délimiter la polarité discursive à laquelle appartient le contenu de l'énoncé. Dans le cas de ce graffiti, les deux mots [ÉTAT /

VOTE] renseignent sur l'aspect typiquement politique de l'énoncé. L'adverbe de négation [PAS DE...] renseigne sur la position du JE énonciateur par rapport aux deux vocables « État et Vote », une position qui se veut double du moment qu'elle revêt un aspect revendicatif et militant se rapportant au droit au boycott ou à l'abstention, d'une part. Elle revêt un aspect transgressif en remettant en question la légitimité de l'État, d'autre part.

Deuxième exemple : [imazighen, anerez wala aneknu] « Imazighen, on préfère casser que de plier ».



Source : Auteur

Fig.TA13, [Imazighen, anerez wala aneknu]
« Imazighen, on préfère casser que de plier »
El Biar, Alger

Je m'intéresserai à un graffiti en tamazight écrit en caractères tfinagh, exprimant un discours politico-identitaire. C'est le graffiti de la Fig.TA13 [imazighen, anerez wala aneknu] « Imazighen, on préfère casser que de plier ».

Ce graffiti, photographié en 2007, dans une petite rue peu piétonne à El Biar en dehors du centre-ville, écrit en caractères *tfinagh*, exprime un discours politico-identitaire, [Imazighen, anerez wala aneknu] (sic) « Imazighen, on préfère casser que de plier », ce qui signifie ; ne jamais renoncer à son appartenance identitaire berbère quel que soit le prix à payer et ne jamais obéir aux politiques qui visent à l'instrumentaliser et à l'anéantir.

Ce slogan politique tire son origine d'un vieux poème du poète kabyle Si Mohand U M'hend (1845 – 1905) que les militants de la cause berbère trouvent adéquat à la

revendication identitaire berbère. Ce vers poétique symbolise la résistance et le militantisme. Les militants de la cause berbère l'inscrivent comme slogan et l'utilisent fréquemment dans toutes les manifestations politiques ayant pour revendication la reconnaissance de l'identité amazighe depuis le Printemps berbère 1980. Cette revendication identitaire passe par la revendication de la langue qui est évidemment l'expression par excellence de l'identité. On voit bien l'étroite corrélation qui lie cette revendication à l'instrument choisi pour son expression ; l'alphabet *tifinagh*.

S : Setting (Cadre / Contexte) : Ce graffiti se situe en dehors du centre-ville. Il est écrit sur un mur qui longe une rue peu piétonne à El Biar. Le cadre n'est pas soumis au contrôle continu que l'on retrouve au centre-ville. L'énonciateur avait à sa disposition suffisamment de temps pour réaliser son écrit, il l'a fait probablement de jour, vu que la rue est quasiment déserte. Sur le plan psychologique, le graffiti met en scène un énonciateur qui s'attache fortement à son identité.

P : Participants (Participants) : Ce graffiti présente un énonciateur qui réclame son appartenance à l'identité amazighe et qui s'adresse, en premier lieu, à un public bien défini, un public initié au système d'écriture *tifinagh*. Il faut signaler que ce système, de par sa mise à l'écart par l'institution scolaire algérienne, reste un système qui s'apprend individuellement et en dehors de l'école. Le nombre de personnes qui savent se servir de ce système est très réduit, y compris chez les berbérophones. En second lieu, il s'adresse, en se singularisant par ce système d'écriture, à tous les passants qui fréquentent cette rue et, dans un objectif intentionnellement bien visé, à tous ceux qui s'opposent d'une manière ou d'une autre à cette identité et à cette langue auxquelles il revendique fortement son attachement.

E : Ends (finalités) : Du point de vue de l'énonciation, le but et l'intention de l'énonciateur de ce message est, tout d'abord, de mettre en évidence sa singularité vis-à-vis de son lectorat, de mettre, ensuite, en mots cette revendication identitaire. Cependant, du point de vue de la réception, l'effet visé par l'énonciateur peut aboutir si le destinataire est initié à ce système d'écriture, comme il peut ne pas aboutir si le destinataire n'a aucune connaissance de ce système. Et dans ce cas là, il n'y a pas de

communication à moins que le récepteur n'ait recours à une personne initiée qui lui traduirait ce qui est écrit et dit dans ce graffiti.

A : Acts (Actes) : Ce graffiti constitue un acte de langage illocutionnaire qui instaure un jugement sur une réalité du terrain algérois et algérien, de manière plus large. Son contenu est éminemment identitaire, sa forme est représentée symboliquement par le choix des caractères tfinagh. Le choix d'écrire en tfinagh n'est pas anodin, il est fortement motivé par l'attachement du JE énonciateur à son identité et à sa langue

K. Keys (Tonalités) : Cet acte de langage revêt un aspect revendicatif, grave et catégorique. Le discours exprimé par ce graffiti est brut. « *On préfère casser que de plier* » ce qui signifie ; ne jamais renoncer à son appartenance identitaire quoi qu'il arrive et ne jamais obéir aux politiques qui visent à instrumentaliser et à mater ceux qui se disent opposants à eux.

I : Instrumentalities (Instruments / Canaux de communication) : le canal choisi pour exprimer ce discours est évidemment le canal linguistique et *graffique*. L'auteur du graffiti, voulant mettre en évidence son identité, privilégie le recours à l'alphabet *tfinagh* qui constitue un *We Code*, selon la terminologie de J. J. Gumperz. Le choix de ce *We Code* sous-entend le rejet des *They Code* (l'arabe et le français) ou la préférence et la mise en valeur du *We Code*. Le JE énonciateur préfère s'inscrire dans une logique, que l'on peut qualifier de cryptique, au risque de ne pas être lu et compris par ses éventuels lecteurs, la graphie choisie est plus importante, pour sa signification symbolique, que le message à transmettre.

N : Norms (Normes) : Du point de vue des normes sociales et surtout des normes politiques de mise en Algérie, écrire dans l'alphabet tfinagh constitue un discours transgressif aux yeux de certains courants idéologiques et / ou officiels, vu qu'il exprime une revendication identitaire qu'on a toujours essayé de faire oublier par tous les moyens, et peut également constituer même une agression visuelle du moment qu'il se donne à voir sous forme d'un écrit non institutionnalisé échappant au contrôle de la norme d'unicité.

G : Genres (Types de discours / Polarité discursive) : Ce vers poétique symbolise la résistance et le militantisme. L'appartenance identitaire, étouffée par la politique *in vitro* d'« *al Tawhid* » imposée par l'État, s'exprime à travers cette sémiotique de l'inscription qui renvoie les mots et les signes à un statut de marques linguistiques et de marques discursives. Ces marques rendent vi-lisible(s) l'identité ou les identités des graffiteurs qui investissent les lieux de la ville en faisant d'eux des tribunes d'expression. La mise en mots et la mise en signes qui se donnent à voir et à lire dans le milieu urbain permettent de rendre compte d'une diversité multidimensionnelle en tendant à sa mise en valeur ou même à son rejet.

Troisième exemple : [*nediha gawaja gotra âlik*] « *Je prendrai (J'épouserai) une étrangère (une non musulmane) contre toi* ».

Je reviens à présent au graffiti de la Fig.ARA04 évoqué plus haut. Il est important de souligner que l'auteur de ce graffiti reprend le titre d'une célèbre chanson Raï, interprétée par Cheb El-Hindi. L'auteur entretient un rapport d'identification à la thématique développée dans cette chanson.



Source : Auteur

Fig. ARA04, [*nediha gawaja gotra âlik*]
« *Je prendrai (J'épouserai) une étrangère (une non musulmane) contre toi* ».
Passerelle, École Supérieure de Commerce, Tafourah, Alger

S : Setting (Cadre / Contexte) : Ce graffiti se situe au centre-ville près de la gare routière de Tafourah. Il est inscrit sur le mur longeant la passerelle qui traverse l'École Supérieure de Commerce d'Alger. Cet endroit est très animé pendant la journée. Il y a, à la fois, les étudiants de cette école et tous les voyageurs et les employés qui se déplacent à Alger centre pour se rendre sur les lieux de leur travail. Tout ce monde emprunte cette passerelle pour passer de la gare routière à la ville. On peut supposer que pendant la journée, les graffiteurs ont peu de liberté pour réaliser leurs écrits dans cet espace animé par excellence. Ils ont dû le faire pendant la nuit où il n'y a pratiquement personne qui emprunte cette passerelle. La signification de ce graffiti renseigne sur l'état psychologique du JE énonciateur qui éprouve un sentiment de rancune et de vengeance envers celle qui est à l'origine du dépôt amoureux.

P : Participants (Participants) : Ce message concerne en premier lieu les deux personnes liées par cet amour déchu. Cette relation censée être intime est mise en scène et désormais publique. L'énonciateur s'adresse à sa bien-aimée en usant d'un langage très dur empreint de rancune et de vengeance. Il lui en veut de l'avoir quitté ou de ne pas l'avoir accepté comme partenaire. La fille à qui ce message est destiné est complètement absente de cette situation de communication contrairement à l'énonciateur qui a écrit ce message de ses propres mains. La marque de sa présence est apparente dans l'énoncé. La fille destinataire du message ne se révèle qu'à travers le sémantisme de ce graffiti.

E : Ends (Finalités) : La situation de communication représentée par cet énoncé est composée de deux pôles. Tout d'abord, les effets visés qui consistent à atteindre les sensibilités de cette fille qui est à l'origine du dépit amoureux. L'énonciateur lui promet, sur un air de vengeance, d'épouser une étrangère (non musulmane) pour réveiller en elle un sentiment de jalousie et de regret. Mais la fille en question reste la construction de l'énonciateur qui la voit partout. Rien ne laisse dire que la fille lira cet écrit. Ensuite, les effets produits de cet acte de communication qui se font sentir au niveau du lectorat qui n'est pas concerné par ce qu'il représente, ce qui donne libre cours à une interprétation variée.

A : Acts (Actes) : Ce graffiti représente et exprime un discours émotionnel. Il met en mots une réalité émotionnelle amère. C'est un acte illocutionnaire qui met en évidence une promesse de vengeance. L'énonciateur a choisi d'exprimer ses sentiments en arabe algérien. Ce choix est en parfaite adéquation avec la polarité discursive émotionnelle. L'arabe algérien permet dans cette situation de communication d'exprimer une relation d'intimité et un vécu bien particulier.

K. Keys (Tonalités) : Le JE énonciateur a choisi de s'exprimer sur un air sérieux. Le dépit amoureux le pousse à utiliser des mots durs avec son ex bien-aimée pour lui signifier l'ampleur du mal dont elle est l'origine.

I : Instrumentalities (Canaux de communication) : Le canal de communication emprunté est le canal linguistique dans sa forme écrite. Le graffiteur permet une

visibilité très prolongée à son discours en choisissant de l'inscrire « rouge sur blanc » dans un espace public.

N : Norms (Normes) : Le JE énonciateur transgresse certaines des règles socioculturelles qui régissent les relations qui relèvent de la vie privée, des sentiments et du mariage dans les pays musulmans de manière générale. Il promet d'épouser une fille « étrangère » uniquement pour se venger de cette fille « algérienne » qui l'a quitté. Cette situation de désaccord entre deux personnes est transposée sur le registre des représentations socioculturelles, morales et religieuses. C'est pourquoi l'interprétation de ce message peut se faire suivant plusieurs approches. Le sens dépend de la conception que se font les gens de la question concernant les rapports hommes / femmes et le mariage.

G : Genres (Types de discours / Polarité discursive) : Le discours véhiculé par ce graffiti est éminemment émotionnel, il émerge d'une situation malheureuse d'un amour brisé ou d'un amour impossible. A ce discours, vient se greffer d'autres discours dictés par l'imaginaire collectif de la société algérienne.

Quatrième exemple : [allahu akbar filastin] « Dieu est grand, Palestine ».

Je tenterai d'analyser un graffiti écrit en arabe *fus'ha* exprimant un discours à connotation politico-religieuse. C'est le graffiti de la Fig.ARF07 [allahu akbar filastin] « Dieu est grand, Palestine ».



Source : Auteur
Fig.ARF07, [allahu akbar filastin]
« Dieu est grand, Palestine ».
Belcourt, Alger

S : Setting (Cadre / Contexte) : Ce graffiti est situé dans un quartier populaire, Belcourt. Il est écrit en vert (couleur de l'Islam) et en gros caractères sur un mur d'un grand immeuble à Belcourt. Ce graffiti est probablement réalisé de nuit, loin des regards et du contrôle. L'auteur de ce graffiti exprime son militantisme pour la cause palestinienne et il adjoint, peut-être de manière inconsciente, à ce combat politique un combat d'essence religieuse.

P : Participants (Participants) : On remarque dans ce graffiti la présence de plusieurs acteurs. L'auteur qui énonce ce discours et l'ensemble du lectorat qui est amené à l'interpréter et le comprendre. L'utilisation de la formule [allahu akbar] est une façon d'interpeller les musulmans sur la cause palestinienne. L'énonciateur de ce discours ne fait que reprendre un « déjà dit ».

E : Ends (Finalités) : L'intention du graffiteur militant consiste à convaincre les éventuels lecteurs de la nécessité de venir en aide au peuple palestinien dans son

combat contre Israël. Et pour toucher aux sensibilités du public visé, il évoque le nom de Dieu. Le graffiteur militant inscrit son discours dans un processus de sacralisation de cette cause. Le résultat de cette stratégie discursive, qui se fait à travers le choix d'un vocable incitant à la mobilisation et à l'action, peut se vérifier au niveau de la réception. Cet acte de communication pourrait avoir un succès du point de la réception vu qu'il s'insère dans cette vision émotionnelle du conflit politique. D'ailleurs, le graffiteur, dans la structure même de son écrit, met en relief et en gros caractères la formule [allahu akbar] et en bas de cette formule, il inscrit le nom du pays [filastin] « Palestine » qui symbolise à lui seul la situation de combat et de résistance.

A : Acts (Actes) : Ce graffiti constitue un acte propositionnel référant au conflit israélo-palestinien. Il exprime un discours politico-idéologique et a pour forme l'arabe *fus'ha*. Il est à signaler qu'il y a une étroite corrélation entre les discours à connotation religieuse et l'usage de l'arabe *fus'ha*. Le graffiti en question met en évidence cette corrélation.

K. Keys (Tonalités) : Ce graffiti met en relief le fort attachement de son auteur à la cause palestinienne. L'auteur tient absolument à transmettre son discours à un large public. Et pour ce faire, il inscrit son discours dans une perspective d'émotion et de sacralité.

I : Instrumentalities (Canaux de communication) : Comme tous les exemples précédents, ce graffiti passe bien évidemment par le canal écrit. Le choix de la langue et porté sur l'arabe *fus'ha* qui exprime d'une manière très significative le discours que le JE énonciateur a voulu communiquer à son lectorat. La sacralité de la formule [allahu akbar] utilisée dans ce graffiti donne une dimension sacrée à la question palestinienne. Elle ne relève plus d'un combat politique de libération. Elle est plutôt un combat religieux auquel tous les musulmans sont appelés à participer.

N : Norms (Normes) : Les sociétés nord africaines et orientales sont très sensibles aux discours ayant une connotation religieuse. Elles se laissent facilement influencer par tout ce qui touche à cet aspect. Ce fait relève du système de présupposés

socioculturels et religieux de ces sociétés de manière générale, le politique et le religieux s'entremêlent. Ce graffiti s'inscrit pleinement dans cette logique.

G : Genres (Types de discours / Polarité discursive) : Le vocabulaire utilisé dans ce graffiti laisse dire que ce dernier relève du politique et du religieux. La formule religieuse [allahu akbar], prononcée dans les rituels religieux musulmans, se trouve récupérée et instrumentalisée à des fins autres que spirituels. Elle est – l'histoire des nationalismes arabes le montre bien – accolée à tous les combats politiques ayant surtout un adversaire non musulman. Le militantisme est mené non pas au nom d'une cause politique ou autre, mais au nom de Dieu et de l'Islam, c'est une question de Jihad. J'en veux pour illustration, les guerres d'indépendance, le conflit israélo-palestinien, la guerre d'Irak, etc. La religion est utilisée comme élément mobilisateur des sociétés colonisées.

A partir de ces quatre exemples, on voit clairement toutes les composantes qui constituent ces différents messages linguistiques écrits en différentes langues qui expriment différents discours. Le modèle SPEAKING proposé par D. Hymes peut également être appliqué au langage visuel et la communication artistique qui s'accomplissent à travers les différentes représentations figuratives et symboliques.

Cinquième exemple : Représentations figuratives.

Je propose d'analyser le graffiti figuratif de *la Fig.RC07* qui laisse voir une caricature qui représente Ali Belhadj, cofondateur de l'ex. FIS (Front Islamique du Salut), sous une forme très chargée sémantiquement et discursivement au point de ridiculiser le personnage et la mouvance qu'il représente. Cette représentation est entourée par d'autres dessins, représentant des femmes, qui mettent en valeur la position de l'auteur vis-à-vis de la mouvance représentée par Ali Belhadj (*voir fig. RC01 et Fig.RC02*).



Source : Auteur
Fig.RC07
Rue Zighout Youcef, Alger



Source : Auteur
Fig.RC01
Rue Zighout Youcef, Alger



*Source : Auteur
Fig.RC02
Rue Zighout Youcef, Alger*

S : Setting (Cadre / Contexte) : La représentation caricaturale se situe au centre ville à la rue Zighout Youcef, pas très loin du commissariat de police de cette circonscription administrative. Elle est apposée sur une porte close, dépositaire de six caricatures représentant trois hommes et trois femmes dans des tenues courtes. Au milieu de cet arsenal de représentations figuratives apparaît l'homme politique, Ali Belhadj dans toutes ses caractéristiques. La réalisation de ces « œuvres » nécessite une longue durée et beaucoup de concentration. Ce qui laisse supposer que le graffiteur a dû réaliser ces caricatures très tard dans la nuit. Il est important de souligner quelques détails par rapport à ces représentations. Les personnages qui symbolisent la modernité (femmes habillées en tenue courte, ou cigarette à la main) aux yeux du graffiteur sont représentés « convenablement » en mettant l'accent sur leur charme et tous leurs aspects positifs. Contrairement à Ali Belhadj, dont il charge les traits de sa physionomie et de ses accessoires vestimentaires. Ces représentations figuratives résument à elles seules les tensions qui caractérisent la société algérienne.

P : Participants (Participants) : Cette situation de communication présente un JE énonciateur qui communique un discours politique lourd de sens, dans la mesure où il exprime clairement, à travers cette sémiotique de l'inscription, son opposition à la mouvance islamiste prônée par Ali Belhadj. Ce discours iconique est soumis au jugement des TU interprétants. Certains adhèreraient à cette représentation caricaturale. D'autres, sympathisants de la mouvance islamiste, la rejetteraient catégoriquement et verraient en elle une atteinte à la dignité de cet homme politique.

E : Ends (Finalités) : L'intention du JE énonciateur qui a réalisé cette caricature consiste à exprimer une opinion politique libre de toute entrave, la faire partager avec les autres. Le résultat de cette communication ne correspond pas automatiquement aux visées du JE énonciateur, tout dépendra du TU interprétant. Adhésion, rejet ou indifférence sont les résultats qui pourraient découler de cet acte de communication visuel.

A : Acts (Actes) : La caricature constitue un acte d'énonciation. Les représentations caricaturales possèdent des caractéristiques du langage, pas dans le sens figuré, mais dans le sens propre. Ces caractéristiques s'expriment via leur contenu sémantique et leur représentation de la réalité. Cet acte de langage visuel sert à exprimer un discours politique.

K. Keys (Tonalités) : Ce qui est important de retenir dans cet exemple, c'est le style choisi pour représenter le personnage politique en question. Le choix de charger les traits de ce personnage n'est que l'expression du rejet catégorique affiché par l'auteur de cette caricature contre la mouvance islamiste prônée par le personnage représenté dans sa caricature.

I : Instrumentalities (Canaux de communication) : Le discours exprimé à travers cette représentation passe par le canal figuratif; la caricature. Cette dernière sert de moyen de communication privilégié pour ce genre de discours qui mettent l'accent sur quelques aspects de la physionomie des personnages représentés pour remettre en cause leur tendance politique ou autres. Cette remise en cause se fait, dans le cas des graffiti, par une tendance à ridiculiser le personnage politique en jouant, en premier

lieu, sur les aspects proportionnels de son physique représentant sa tête en grand format et le reste de son corps en petit format. Ce qui le laisse apparaître sous une forme complètement disproportionnée. Cette tendance à ridiculiser le personnage se fait, en second lieu, à travers la représentation chargée des accessoires et ses vêtements qui symbolisent la doctrine qu'il défend, à savoir, sa chéchia et son kamis.

N : Norms (Normes) : Cette composante a trait principalement au sens qu'exprime cette caricature aux yeux de ceux qui la reçoivent. Ce sens s'inscrit bien évidemment dans l'imaginaire collectif algérien. La caricature est, par définition, transgressive vis-à-vis de ce qu'elle représente, mais positive, par extension, vu qu'elle exprime mieux ce que les mots ne peuvent pas faire. L'aspect iconique de la représentation caricaturale donne naissance à divers sens correspondant à la diversité des instances réceptives.

G : Genres (Types de discours / Polarité discursive) : L'acte de langage étudié dans cet exemple relève de la caricature. Un genre dans lequel s'investissent bien des spécialistes des questions politiques. La caricature est indispensable de nos jours, toute la presse internationale réserve un espace important à cette forme de communication qui touche profondément le lectorat, vu qu'elle résume l'actualité politique à partir de quelques représentations figuratives. Pour le cas de cette recherche, la caricature investit les rues pour occuper encore plus d'espace et dire les choses en toute liberté en fuyant les diktats de la censure.

Après cette brève analyse portant sur quelques graffiti linguistiques et un graffiti figuratif, j'estime que le modèle SPEAKING de D. Hymes permet de répertorier toutes les composantes de la situation de communication quelle que soit sa nature. Ce modèle a permis de rendre compte des différentes fonctions que remplissent les composantes et a également permis de voir les recoupements qui font interagir ces différentes composantes. Ce modèle met en relief l'existence de plusieurs sortes de compétence dans les différentes situations de communication véhiculées à travers la pratique du graffiti. Une compétence active qui relève de l'instance émettrice et qui est de l'apanage des graffiteurs énonciateurs qui tiennent des discours concernant tout ce qui les entoure. L'autre compétence est passive, elle est l'apanage des éventuels

interprétants à qui sont destinés les différents discours. L'interprétation de ces derniers dépend de l'ensemble des présupposés ethno-socioculturels qui caractérise la société dans laquelle ils vivent. Le modèle SPEAKING de D. Hymes constitue une approche détaillée de la structure des phénomènes de communication et en particulier des rapports entre les différentes composantes de cette structure.

Le premier graffiti analysé [PAS D'ÉTAT, PAS DE VOTE], écrit en français, montre clairement comment s'affiche cette corrélation entre les différentes composantes qui constituent la situation de communication. Le choix de la langue française pour exprimer ce discours anti-Vote et anti-État relève de la nature transgressive de ce graffiti et de l'ensemble du contexte qui sert de cadre à ce discours. Et dans le deuxième exemple qui montre un graffiti en tamazight transcrit en caractères tifinagh, on remarque également une corrélation entre toutes les composantes de cet acte de langage et de communication. Le discours identitaire amazigh énoncé à travers ce graffiti passe par une revendication linguistique qui s'accomplit par le choix d'écrire dans l'alphabet originel qui symbolise cette identité (le tifinagh). La fonction de ce choix est significative si on prend en compte tous les paramètres qui déterminent cette revendication. Ces paramètres sont représentés par les différentes composantes ayant trait surtout aux finalités, aux normes, aux instruments et à tout ce qui entoure cet acte de langage.

La corrélation et l'influence entre les composantes de la situation de communication sont apparentes également au niveau du langage visuel, c'est-à-dire au niveau des représentations figuratives desquelles on peut dégager toutes les composantes de l'acte de communication. Le dernier exemple concernant la représentation caricaturale d'un discours politique met sur le même pied d'égalité la communication linguistique et la communication figurative ou visuelle. Les deux expriment des discours et remplissent des fonctions très proches les unes des autres.

Cette lecture hymesienne concernant les phénomènes de communication permet d'aller largement au-delà des différents paramètres traditionnellement connus dans les études sociolinguistiques, tels l'âge, l'origine sociale, le sexe des sujets parlants. Il y a bien d'autres paramètres, beaucoup moins évidents certes, mais qui influencent

considérablement l'acte de communiquer, qu'il ne faut pas réduire seulement à la communication orale. La communication est un tout, qu'il faut cerner et saisir de façon globale en prenant en compte tous ses paramètres et surtout tous les canaux qu'elle emprunte.

VI. 2. 2. 3. Pour une lecture ethno-sociolinguistique des graffiti

Le champ de la communication est inépuisable, vu la nature complexe de ses enjeux. Les diverses approches théoriques, de la plus simple à la plus complexe, ont essayé de fournir des outils qui permettent de décrire et d'analyser ces enjeux complexes de l'acte de communication. On a vu quelques unes des dimensions de cette complexité avec le modèle SPEAKING de D. Hymes.

Pour aller plus dans les détails de cette complexité, il est utile de faire appel à l'approche ethno-sociolinguistique interprétative proposée par Ph. Blanchet, qui se donne pour objectif d'étudier les phénomènes langagiers en tant que phénomènes complexes. Le schéma ethno-sociolinguistique de la communication, conçu dans le cadre de cette nouvelle approche, se veut une synthèse des apports des différents courants théoriques de la communication.

Au début de ce présent travail je me suis posé, en reformulation de ma problématique, la question suivante : « *Qui parle à qui ? De quoi lui parle-t-il ? En quelle langue ? Où ? Quand ? Et dans quel but ?* », et à laquelle j'ai essayé, autant que faire se peut, de répondre en me référant à diverses approches théoriques des sciences du langage. J'ai essayé de repérer les différentes composantes de la communication *graffique*, bien que celle-ci constitue un système particulier et différent des autres, en m'appuyant sur l'approche modélisante proposée par D. Hymes dans le droit fil de l'ethnographie de la communication. D. Hymes insiste sur la nécessité d'un fondement ethnographique pour mettre en relief le(s) système(s) de parole ou de communication propre(s) à une société, ce qui se ferait en ressortant le jeu des influences réciproques du langage et du contexte social dans toute sa richesse. Je tiens à rappeler que l'ethno-sociolinguistique interprétative,

« Emerge d'un ensemble de travaux scientifiques portant sur les pratiques langagières et réunissant principalement les regards et champs de l'ethno-sociolinguistique et de la sociolinguistique [...]. De ce fait, diverses disciplines traditionnellement identifiées comme « plutôt distinctes » y contribuent directement, ethnologie/ anthropologie, sociologie, linguistique (ou plutôt sciences du langage).

D'autres y contribuent également de façon plus indirecte sur certains points : psychologie sociale (dynamique des groupes et interactions) droit et politologie (politiques linguistiques et éducatives), Histoire (des groupes, territoires, institutions), sciences de l'éducation (pratiques éducatives, didactiques) psychologie de l'individu(apprentissage et bilinguisme...) sémiotique (langage divers, notamment mimo-posturo-gestuel, emblèmes) parfois même géographie (géographie physique et répartition des langues, aménagement du territoire) ou économie (intrication des plans linguistiques, politiques et économiques). » (Blanchet 2000, 71).

L'aspect fortement interdisciplinaire de l'ethno-sociolinguistique interprétative permettra d'éclairer la complexité de la communication *graffique* et d'essayer de construire des modèles interprétatifs partiels et ouverts puisant dans les différentes synthèses fournies par les différentes approches. L'interdisciplinarité, pour laquelle j'ai opté dans ce travail, m'a amené, à m'interroger sur les langues ou les variétés de langue et / ou les signes qui entrent en jeu dans la communication *graffique*, les fondements ethno-socioculturels qui régulent l'activité de communication et les différentes interprétations qui en découlent.

Dans cette approche ethno-sociolinguistique, l'accent sera mis, de nouveau, sur l'aspect énonciatif et communicationnel des graffiti dans le milieu urbain, tout en incluant la dimension de l'identité culturelle des participants à l'activité de communication. La dimension en question aiderait à la compréhension des fonctions communicationnelles et symboliques de la pratique du graffiti. Tantôt, j'aborderai les structures identitaires et socioculturelles en présence à Alger, à travers les langues, les variétés linguistiques et les signes que donne à voir la pratique du graffiti. Tantôt, je partirai du contexte identitaire et ethnoculturel pour mener des études approfondies et élargies des discours linguistiques et iconiques. Ces deux orientations sont, bien évidemment, complémentaires et peuvent être utilisés simultanément.

L'ethno-sociolinguistique interprétative entretient des relations avec divers courants des sciences du langage dont il est difficile d'établir des cloisons. Le concept d'ethno-sociolinguistique représente une approche englobante du fait langagier. Ph. Blanchet dit à juste titre :

« Il me semble que l'étiquette ethno-sociolinguistique, malgré sa longueur, présente l'avantage majeur de signifier ouvertement le double aspect ethnologique (incluant des paramètres de communauté ethnoculturelle, d'identité, de représentation du monde par le langage, de micro-interactions) et sociologique (incluant les questions de stratifications sociales, de conflits sociaux, de politiques linguistiques et éducatives, de macro variations) recouvrant de la sorte l'ensemble de champ des usages des langages humains (notamment des langues). » (Blanchet 2000, 76-77).

Cette approche prend en compte un maximum de paramètres pouvant influencer, d'une manière ou d'une autre, les pratiques langagières. Elle est l'aboutissement de tout un processus de recherche innovant, en matière des sciences du langage. Je pense plus particulièrement aux apports majeurs de J. J. Gumperz et de D. Hymes dont, comme le souligne à juste titre Ph. Blanchet :

« Les travaux, qui peuvent être considérés actuellement comme parmi les plus innovants dans ce champ de recherche, sont désignés sous la double appellation de sociolinguistique interactionnelle et d'ethnographie de la communication, lesquelles pourraient donc être regroupées en ethno-sociolinguistique. Tous deux expriment d'ailleurs très clairement le caractère intégrant de leur démarche, à partir des apports notamment de la sociolinguistique labovienne (co-variations et dialectologie surtout urbaine) de l'ethnolinguistique (identités culturelles et observations des échanges) et de socio-pragmatique (actes de langage et interprétation en contexte). » (Blanchet 2000, 77).

L'ethnolinguistique et la sociolinguistique ont émergé, à peu près, simultanément de préoccupations presque similaires. J. J. Gumperz et D. Hymes se situent dans ce double champ qui n'en fait qu'un en fin de compte.

Ph. Blanchet propose, dans le droit fil de l'ethno-sociolinguistique, une modélisation de la communication en introduisant un certain nombre de modifications aux schémas précédents. La modélisation en question met l'accent sur un certain nombre d'éléments:

1). La circularité : Dans la communication *graphique* comme dans tout autre système de communication, les discours sont soumis à une multitude d'analyses et

d'interprétations. Les échanges langagiers et les discours fonctionnent en hélice, se chevauchent tout en s'inscrivant dans un continuum. Ils proviennent d'une source d'énonciation qui se révèle à travers tous les indices de contextualisation et les indices de subjectivité. De cette source d'énonciation, les discours sont orientés vers des instances d'interprétation qui donnent corps à la communication *graffique* qui s'affiche dans la sphère publique, qui se caractérise par un dynamisme pluridimensionnel.

La circularité ne s'accomplit pas entièrement, comme c'est dans le cas pour la communication orale régie par la prise de parole des locuteurs dans un échange réel et continu. On remarque que les échanges de la communication orale agissent les uns sur les autres contrairement aux échanges de la communication écrite, et plus spécifiquement la communication *graffique*. Ces derniers stimulent des interprétations et des lectures passives en s'imposant aux regards d'autrui. L'énonciateur et l'interprétant du même message n'ont pas nécessairement la même lecture des discours exprimés. Les deux pôles de cette communication se représentent réciproquement à travers des créations et des représentations mentales. L'un n'a d'existence que par la représentation de l'autre.

La double représentation crée à son tour une scène discursive différée. L'évènement de communication qui en découle n'a véritablement ni début ni fin en soi. La communication qui passe par le canal écrit est loin d'être figée, elle s'inscrit dans une logique dynamique. Cette communication n'est que le résultat d'un processus d'encodage d'une énonciation qui s'est faite dynamiquement mot après mot ou signe après signe. L'ensemble des mots et des signes qui résultent est à son tour décodé dynamiquement lors de la lecture de manière à reproduire l'énonciation initiale. L'interprétant, dans l'activité de décodage du message et de son contexte, entend parler les mots que l'énonciateur lui transmet.

À titre d'illustration de cette circularité dans la communication *graffique*, j'analyse le graffiti de la *Fig.ARA01* [AMCHI. MEN. HOMTI. YA..... ?!]. « *Casse-toi de mon quartier espèce de ?!* »



Source : Auteur

Fig.ARA01, [AMCHI MEN HOUMTI.. YA..!/?]

“Amshi man ħumti ya...”, « Casse-toi de mon quartier, espèce de... »
Ruisseau, Alger

Du point de vue linguistique, on remarque un fait original. L'énoncé est « dit » en arabe algérien dans sa forme orale brute et écrit en caractères latins. Du point de vue énonciatif et discursif, on peut considérer que le JE énonciateur a choisi de procéder de cette manière, c'est-à-dire interpeller et avertir le passant sur un « ton » sévère, pour mieux atteindre le destinataire et pour être sûr de transmettre le message. Le JE énonciateur dans ce graffiti signifie clairement son appropriation de l'espace qui a servi de cadre à son discours et exprime son rejet de toute intrusion venant le concurrencer sur son terrain.

La description interne de ces différents messages que l'on retrouve sur les murs nous renseigne sur les marques de la subjectivité dans le langage. La manière d'énoncer contient en elle-même des indices représentant le rapport du JE communicant au monde et aux autres à travers la langue, le signe et le discours. L'auteur de ce graffiti utilise le mode impératif (AMCHI) « *Pars / casse-toi* » pour donner un ordre au TU qui le lira. Il utilise aussi le possessif dans (HOMTI) « *mon quartier* » pour bien signifier son hégémonie sur le lieu. Le lecteur de ce graffiti peut se soumettre à cet ordre rien qu'en le lisant. C'est-à-dire, qu'il ne s'aventure pas à rester dans ce quartier qui n'est pas le sien.

Le message dévoile aussi tout un imaginaire collectif, propre à la sphère publique algérienne, consistant à valoriser son appartenance à une *houma* bien déterminée et montrer du doigt toute personne qui s'aventure à fréquenter cette *houma*. Le graffiti

est donc situé dans un contexte ethno-socioculturel qui détermine la nature des rapports à l'espace et aux autres. Les personnes vivant dans la *houma* en question ne se sentent absolument pas concernés par le rejet exprimé par le graffiti, mais ils cautionnent, peut être, l'acte de l'énonciateur qui se fait porte-parole de leur quartier. Il est fort probable qu'ils partagent le même avis que l'énonciateur. Ce partage relève de ce que l'on pourrait appeler la culture de quartier. Par contre, ceux à qui est destiné ce message se sentent interpellés et mis en garde. Ils se représentent mentalement le JE énonciateur qui énonce ce message. Ils interprètent également le discours tenu tout en prenant en compte l'ensemble des indices contextuels qui lui servent de cadre. Cette interprétation n'est pas statique du moment qu'elle change d'un lecteur à un autre. Elle s'inscrit dans la circularité vu qu'elle renvoie à l'instance énonciative, et dans un processus dynamique vu qu'elle se caractérise par les spécificités de tel interprétant ou de tel autre.

Les contextes : Les discours véhiculés par toute communication ont toujours lieu dans un contexte spatiotemporel et ethno-socioculturel. La communication qui se réalise à travers la pratique du graffiti n'échappe pas à cette règle combien déterminante. Ce contexte est communément appelé la situation de communication où se produit l'acte de communication. Cette situation est essentiellement extralinguistique, elle relève de l'ensemble de présupposés ethno-socioculturels qui entoure un acte de langage quelle que soit sa nature. A cette situation de communication s'ajoute, selon P. Charaudeau, le contexte intralinguistique qui :

« Est le lieu où s'instituent les contraintes qui déterminent l'enjeu de l'échange, ces contraintes provenant à la fois de l'identité des partenaires et de la place qu'ils occupent dans l'échange (en termes psychosociaux), de la finalité qui les relie (en termes de visées), du propos qui peut être convoqué (en termes de macro-thème, celui, global, qui est l'objet de l'échange), et des circonstances dans lesquelles il se réalise (en termes de données matérielles qui interviennent dans l'échange). »
(Charaudeau 2002, 535).

L'enjeu de la communication *graphique* est également soumis à ce genre de contraintes qui relèvent de l'identité, du statut des participants à l'acte de communication, aux

discours, aux finalités et circonstances qui déterminent l'enjeu de l'échange à l'oral. Sur le plan de l'écrit, ces différentes contraintes se manifestent d'une manière différée et sous d'autres formes.

L'extralinguistique et l'intralinguistique interviennent ensemble dans la construction de la signification de la communication *graffique*, d'une façon très importante. Les deux dépassent largement le stade de la sémantique des déictiques sur lesquels s'appuie la théorie de l'énonciation. Le même graffiti peut être interprété différemment suivant les différents interprétants qui essaient de le déchiffrer dans un espace statique qui est le sien, mais dans un temps dynamique pouvant apporter bien d'autres sens au même discours.

Le graffiti de la *fig.ARA01* [AMCHI MEN HOUMTI. YA..!?!], analysé précédemment n'a pas un seul sens. Comme tout énoncé, il est polysémique suivant les différentes interprétations qui se font en fonction des lecteurs et des contextes. Ce graffiti ne sera pas lu exactement de la même manière par une personne habitant le quartier, enjeu du message, et par une autre personne venant d'un autre quartier. Il ne sera pas, non plus, lu de la même manière par un jeune, un adulte, une femme ou un homme. La lecture ou plutôt les lectures se font en fonction du contexte ethno-socioculturel dans lequel le discours a lieu.

Les codes : En ce qui concerne les codes qui servent à véhiculer la communication, Ph. Blanchet souligne :

« Qu'on y trouve les quatre axes capacitaires d'une compétence communicationnelle [...]. Chaque individu ou groupe possède ses propres codes et usages des codes, en partie, communs mais en partie différents de ceux des autres, même dans une « même langue » et « même culture ». C'est ce qu'on appelle idiolecte, sociolecte, ethnolecte, régiolecte. » (Blanchet 2000, 103).

Effectivement, les axes capacitaires de la compétence communicationnelle s'accomplissent à travers divers codes. Les graffiti linguistiques donnent corps à une communication qui se fait dans toutes les langues en présence dans le milieu urbain algérois. On remarque à l'œil nu cette pluralité linguistique, elle s'affiche à travers les

différents systèmes d'écriture et les différentes langues. Ces différents codes linguistiques n'ont pas tous les mêmes valeurs. Celles-ci varient en fonction des scripteurs, des discours, des contextes, et des appartenances (identitaire, culturelle, politique, idéologique, etc.).

Il en est de même pour les graffiti figuratifs qui instaurent une communication iconique. L'arsenal de signes et de représentations figuratives mis en œuvre par les graffiteurs exprime également des discours. Ces signes et ces représentations constituent des codes de communication à part entière vu qu'ils s'inscrivent essentiellement dans la logique d'encodage et de décodage des messages véhiculés.

Ce qu'on pourrait dire par rapport à ces différents codes, c'est qu'ils ont pour finalité de mobiliser le langage dans toute sa pluralité en fonction de l'univers du sens qu'il cherche à transmettre, voire à imposer. J'en veux pour illustration quelques graffiti linguistiques et figuratifs. Le graffiti de la *Fig.FR22* [PAS D'ETAT PAS DE VOTE] écrit en français, a pour but de mettre en valeur un discours politique et transgressif en le transmettant à un nombre très important de lecteurs contrairement au graffiti de la *Fig.TA13* [imazighen, anerez wala aneknu] écrit en caractères tifinagh. Ces graffiti ont une portée identitaire et politique très prononcée.

Les revendications exprimées concernent la société algérienne dans toutes ses différences. Mais le code choisi pour transmettre ces discours aussi bien aux berbérophones qu'aux arabophones et aux francophones, n'est pas maîtrisé par l'ensemble de ces trois pôles réceptifs. Il faut signaler par rapport à ce système d'écriture que les quatre axes de la compétence de communication ne sont pas automatiquement présents et réunis dans toutes les situations de communication vu le pourcentage très faible des gens qui le maîtrisent. Le tifinagh constitue donc un code de communication tout à fait convenable et facile pour certains - ceux qui le maîtrisent - mais un code ésotérique pour d'autres, ceux qui ne le maîtrisent pas ou ceux qui l'ignorent complètement.

Les auteurs de ces graffiti écrits en tifinagh s'inscrivent et inscrivent leurs discours dans une double logique. Soit, ils ont pour objectif de s'adresser uniquement aux

berbérophones de manière générale ou aux initiés au tfinagh de manière particulière. Soit, ils ont pour but d'afficher leur singularité et leur différence vis-à-vis des non-berbérophones. Le choix du code n'est pas anodin, il est soumis à des considérations d'ordre identitaire et ethno-socioculturel qui visent des finalités intentionnellement bien définies.

Quant aux graffiti figuratifs, les codes choisis sont des signes. Ces signes représentent des discours. On prend, à titre d'exemple, le pochoir de la *Fig. PO01*.



*Source : Auteur
Fig. PO01
École des Beaux Arts, Telemly, Alger*

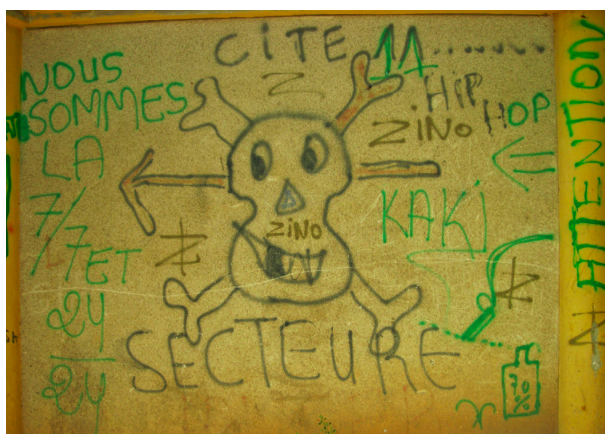
Ce pochoir représente la figure du guérillero Ernesto Guevara. Compte tenu du contexte historique qui a fait de ce personnage une figure emblématique des luttes révolutionnaires du Tiers-Monde, l'auteur de ce pochoir se sert du code iconique pour exprimer et communiquer un discours qui rassemble tous les peuples qui ont soif de justice à travers le monde. Cette icône mondialement connue qui représente le Che, est reprise par le pochoiriste pour mettre en valeur ce qu'a toujours exprimé cette icône qui ne cesse d'envahir le monde, sous différentes formes. Reproduire cette icône est une manière de s'identifier au personnage qu'elle représente et se reconnaître également dans le courant révolutionnaire pour lequel il a milité. Le recours aux différents signes cryptiques, convoque une connaissance du contexte surtout historique qui a apporté toute les significations qui sont accolées à ces signes.

Les codes linguistiques et les codes iconiques (ou sémiologiques) choisis par les graffiteurs servent de moyens qui leur permettent de mettre en valeur leurs différents discours. A travers ces codes, les graffiteurs affichent leurs appartenances, leurs singularités et leurs différences.

L'intentionnalité : On a déjà signalé plus haut que le choix des codes par les graffiteurs est une entreprise intentionnellement bien réfléchie. Ils optent pour tel code pour exprimer tel discours ou atteindre tel interprétant. L'inscription des mots et des signes sur les murs d'une ville est forcément soumise à des intentions et sert à communiquer d'une façon ou d'une autre. La non intention est aussi significative parce qu'elle est soumise à des interprétations faites par autrui. Ph. Blanchet souligne à juste titre que :

« Chacun émet des signes intentionnels (linguistiques, gestuels, symboliques, etc.) mais aussi non intentionnels qui sont pourtant perçus et interprétés par autrui (y compris à travers les différences de codes) car « on ne peut pas ne pas communiquer ». Il est évident que ces signes et interprétations de la non-intentionnalité jouent un rôle - parfois ou souvent très important - dans les significations construites. On n'oubliera pas que discours et communication en général, ne visent pas qu'une transparence optimale, mais également une certaine opacité par laquelle chacun se protège légitimement, dit qui il est, signifie à autrui les limites qu'il ne souhaite pas dépasser, vise des interlocuteurs particuliers. »
(Blanchet 2000, 103).

Les auteurs des graffiti s'inscrivent, d'une certaine manière, dans ces rapports entre, d'un côté, l'intentionnalité et la non intentionnalité et d'un autre côté, l'interprétation par autrui. L'intentionnalité se laisse voir à travers toutes les stratégies linguistiques et discursives auxquelles ont recours les graffiteurs pour émettre et transmettre leurs messages. Le graffiti de la *Fig.FR05* [ATTENTION, CITE SECTEURE, NOUS SOMMES LA 7/7 ET 24/24] (*sic*) est significatif à cet égard.



Source : Auteur

Fig. FR05, [ATTENTION, CITE SECTEUR, NOUS SOMMES LA 7 / 7 ET 24 / 24]
Dely Brahim, Alger

L'intention des auteurs de ces graffiti est de signifier leur appropriation de l'espace support de leurs œuvres. Pour ce faire, ils ont eu recours à l'agencement du message linguistique et du message iconique. L'iconique se présente sous forme d'un pictogramme, symbole de danger et de mort. Le linguistique sous forme de messages linguistiques écrits en français apportant un plus à ce danger [ATTENTION, CITE SECTEUR, NOUS SOMMES LA 7/7 ET 24/24] (*sic*). C'est en recourant à cette stratégie que les graffiteurs mettent en relief leur intentionnalité d'atteindre les passants afin de se faire reconnaître. Ce choix de faire imbriquer les deux codes est dicté par leur propre intentionnalité. Les graffiteurs ne se laissent pas conduire mécaniquement, à ce niveau, par certaines contraintes contextuelles de la communication qui consisteraient à choisir un code langagier bien déterminé pour exprimer leurs intentions et leurs visions.

La non intentionnalité, quant à elle, a un statut bien réduit dans la communication *graffique*. On la retrouve généralement dans tous ces graffiti surtout linguistiques qui s'offrent aux yeux des passants mais qui ne comportent absolument aucun message, si on s'astreint à une observation très superficielle et très furtive. Ces graffiti visibles mais illisibles et indécodables sont donnés en bloc et restent ésotériques aux yeux des passants et, par là, non accrocheurs du point de vue discursif et communicationnel. J'en veux pour illustration le graffiti de la Fig.RP16 qui s'affiche sous forme bombages difficiles à déchiffrer.



Source : Auteur
Fig.RP16
Vieux Kouba, Alger

L'auteur de ce graffiti se contente uniquement d'être visible dans le milieu qui est le sien sans avoir une forte intention d'exprimer un message bien précis.

Du point de vue analytique, on peut développer quelques lectures qui tendraient à décortiquer ces graffiti donnés en bloc et ces bombages qui se donnent à voir sur les murs. Le choix de se présenter et de se représenter illisible, ésotérique et opaque trouve ses raisons dans l'univers psychologique des graffiteurs.

La coopération : Ou ce que Ph. Blanchet appelle « *Construire ensemble* ». Ce concept - fondamental à la base - n'est pas toujours mis en œuvre dans toutes les situations de communication, plus spécifiquement dans la communication *graffique*.

« Pour qu'il y ait échange, il faut que chacun des individus s'engage effectivement dans une certaine collaboration avec autrui, cherche à produire chez autrui les interprétations de ses propres intentions motivées, et réciproquement cherche à interpréter les intentions et signaux d'autrui. C'est parce que cet engagement à coopérer existe que la communication est possible en tant que tout mais aussi dans le fonctionnement de ses éléments constitutifs. » (Blanchet 2000, 103-104).

En effet, l'engagement à coopérer avec autrui pour la construction d'une signification ou des significations caractérise l'échange communicationnel dans toute sa diversité. Cette coopération entre l'énonciateur et l'interprétant consiste à viser les interprétations voulues par l'un et à interpréter les intentions motivées par l'autre, afin d'aboutir, préalablement, à un terrain d'entente et de communication possible.

Cependant, cette condition de coopération n'est pas toujours fonctionnelle, et de manière très particulière dans le champ des graffiti, d'où l'intérêt de la relativiser.

« Pourtant, cette coopération a des limites, chacun ayant ses propres motivations et objectifs, ses propres codes et son identité (y compris dans une même langue, grâce à des variétés différentes et variations ponctuelles) : c'est sur ces écarts observés en situations de contacts interculturels [...] que s'est construite la relativisation importante induite par la sociolinguistique interactionnelle. » (Blanchet 2000, 104).

Sa pertinence dépend du contexte des échanges communicationnels. Les contenus de cette communication peuvent ne pas être en adéquation avec ce à quoi s'attendrait l'interprétant.

Dans la communication *graffique*, l'enjeu est de taille, vu que les graffiteurs ne s'adressent pas à un public bien précis. Bien au contraire, ils s'adressent et s'imposent au regard d'autrui. Des discours sont tenus dans et à travers ces graffiti, ils peuvent plaire comme ils peuvent également déplaire, voire choquer. La coopération dépend à la fois des discours tenus et des interprétants. Les graffiteurs visent parfois intentionnellement à satisfaire les attentes du public à qui ils s'adressent. Il y a tout un travail de recherche sur les effets visés et les effets qui pourraient se produire sur les éventuels interprétants qu'ils incluent dans leurs messages pour qu'ils se sentent concernés par la portée des discours tenus.

Je citerai le graffiti de la *Fig.FR31* sur laquelle on lit ceci : [LES HITISTES D'ALGER SONT ZAAFANIN... BEZEF (répété six fois)] « *Les hittistes¹² d'Alger sont trop en colère* ».

¹² Hittiste : ce néologisme dérive du mot en arabe [Hit] « mur », il désigne les jeunes chômeurs qui s'adossent aux murs tout au long de la journée.



Source : Auteur

Fig.FR31 [LES HITISTES D'ALGER SONT ZAAFANIN... BEZEF (répété six fois)]

« Les hittistes d'Alger sont trop en colère ».
École des Beaux Arts, Telemly, Alger

Ce graffiti est écrit en français algérien et en caractères latins. Il y a une situation d'alternance codique (arabe algérien et français) très significative du point de vue des langues en Algérie. Le cri lancé à travers ce graffiti rend compte du malaise et de la situation de révolte qui caractérise la vie de la jeunesse et plus particulièrement celle des *hittistes* de la ville d'Alger. Le graffiti est écrit en forme d'entonnoir. Cet aspect figuratif est très significatif également, il constitue une représentation imagée du cri qui part d'un point rétréci à un point élargi et la répétition du mot [BEZEF] est faite pour accentuer la portée du discours. L'insistance du *hittiste*, si on tient compte des indices de subjectivité énoncés dans le message, sur le mot [BEZEF] a pour but d'instaurer une coopération avec le public.

En premier lieu, il vise le lectorat qui lui est proche du point de vue statut social. Il sollicite indirectement de ce lectorat une solidarité et un soutien. En second lieu, il s'adresse à tous ceux qui ne se disent pas *hittistes* ou chômeurs. Et aussi, à tous ceux à qui incombe la responsabilité de prendre en charge les doléances exprimées. A ce niveau, il y a, à la fois une demande de coopération avec les concernés et un sentiment de rejet de ceux qui méprisent cette jeunesse. L'auteur du graffiti cherche à produire chez les éventuels récepteurs du message des interprétations de ses intentions. Parfois des distances se laissent voir, de manière prononcée, sur les graffiti à portée transgressive. Du point de vue de la réception, certaines personnes se reconnaîtraient dans les discours exprimés, mais d'autres personnes se sentiraient outrées et

rejetteraient catégoriquement ce qui est énoncé comme discours. Les personnages prenant part à la communication *graffique* ne sont pas toujours à égalité ou sur la même longueur d'onde, d'où l'intérêt de contextualiser cette coopération en fonction des données socioculturelles, politiques, identitaires et linguistiques.

Les significations : Au pluriel, car il n'y a pas *une* signification mais des significations qui se définissent en fonction des codes et d'un certain nombre de paramètres contextuels. L'auteur d'un graffiti vise à mettre en relief des signes intentionnels ou non, et l'interprétation lui en donne une multitude de significations suivant les contextes mobilisés. Ph. Blanchet souligne, à juste titre, que :

« L'interprétation des signes se fait par des inférences (déductions et ressentis) intégrant non seulement le sens (potentiel sémantique interne (littéral) des énoncés linguistiques proprement dits, lui-même (multiple) mais aussi et surtout l'ensemble des indices de contextualisation, de paramètres contextuels dont le sens interne du message est d'ailleurs indissociable (données d'arrière-plan, stratégie, intentions, caractéristiques sociolinguistiques spécifiques et signaux divers, etc.). » (Blanchet 2000, 104).

Il ne saurait en être autrement pour la communication *graffique*, l'interprétation des graffiti se fait selon des codes et des contextes. Dans les activités de communication se construisent souvent des significations plurielles. Il ne s'agit donc pas de dire que tel énoncé veut signifier telle chose, mais de prendre en considération les diverses interprétations de l'énoncé et de ses significations. Celles-ci sont influencées par un ensemble de paramètres historiques et ethno-socioculturels qui interviennent dans l'univers discursif dans lequel s'inscrivent les graffiti. Je citerai l'exemple de la *Fig.ARA03* [smaħ makansh] «*Pas de pardon* » pour illustrer ce point.



Source : Auteur
Fig.ARA10, [smah makansh]
Place des Martyrs, Alger

Ce graffiti est écrit en arabe algérien et en caractères arabes. Il peut être abordé suivant deux approches historiques bien distinctes qui remettent en cause les dispositions de l'Etat algérien vis-à-vis de deux événements politiques qui ont marqué l'histoire politique algérienne. Le slogan inscrit sur ce mur se veut un rejet et une condamnation, d'un côté, de la politique de l'impunité accordée aux commanditaires de la répression sanglante des manifestations qui ont eu lieu en Kabylie en 2001, et de l'autre côté, les dispositions de loi sur la Concorde civile (2003) et la Réconciliation nationale (2006). Ces deux lois visent à pardonner aux terroristes leurs crimes et les réintégrer dans la vie sociale.

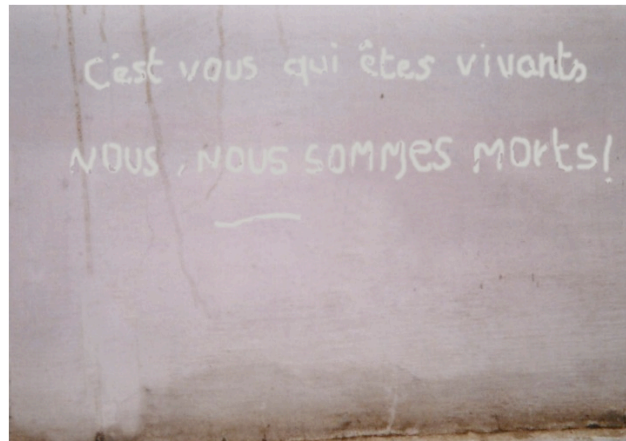
Le contexte politique, historique et socioculturel permet de développer ces deux lectures du même graffiti. L'absence d'une contextualisation temporelle précise laisse incertain par rapport à la lecture et à la signification qu'il faudrait retenir. Les deux sont possibles du moment que le slogan rejette catégoriquement ce pardon érigé en loi par les autorités politiques du pays. C'est dire combien le contexte externe aux graffiti influence fortement les discours que les graffiteurs expriment. Ces discours fonctionnent comme reflet des positions de la société vis-à-vis de ce genre de situations auxquelles elle est constamment confrontée. Les significations des différents messages se font en fonction de la diversité des avis que l'on peut retrouver dans les différentes franges de la société.

La métacommunication : elle s'exprime à travers les discours que l'on tient sur la communication pour rendre compte de sa réussite ou de son échec. C'est une communication à propos de la communication, ce qu'on ne cesse de faire tout au long de cette approche ethno-sociolinguistique. Il est mentionné dans le dictionnaire d'analyse du discours que :

« L'aptitude à métacommuniquer de façon satisfaisante n'est pas seulement la condition sine qua none d'une bonne communication, elle a aussi des liens très étroits avec le vaste problème de la conscience de soi et d'autrui. » (Charaudeau 2002, 374).

Le graffiteur, avant d'écrire quoi que ce soit, fait tout un travail sur les mots qu'il faut choisir pour avoir plus de poids et plus d'influence sur autrui. Le graffiteur a pour unique objectif d'être vu, lu et surtout compris dans l'espace qu'il s'approprie. La communication *graffique* remplit le vide qui sépare les graffiteurs de l'ensemble de la société. Elle leur permet de s'exprimer et de se mettre en valeur. Les graffiteurs de leur côté, essaient de se servir positivement des possibilités que leur offre ce mode de communication. En économisant leur langage, ils arrivent à dire les réalités de la société dans laquelle ils vivent, ils arrivent à dire aussi leurs situations, leurs maux en peu de mots. J'en veux pour illustration un exemple très parlant par rapport à cet aspect, il s'agit du graffiti de la *Fig.FR37* écrit en français par un SDF¹³, mentalement instable, sur le mur du cimetière de Sidi M'hamed à Belcourt.

¹³ L'auteur de ce graffiti s'appelle S. Boualem, mon ancien voisin de quartier (Ruisseau), ex-banquier, SDF de 1999 à 2008, année de sa disparition.



Source : Auteur

Fig.FR37 [C'EST VOUS QUI ÊTES VIVANTS. NOUS, NOUS SOMMES MORTS]
Cimetière Sidi M'hamed, Belcourt, Alger.

J'ai eu l'immense chance d'assister à la réalisation de ce graffiti qui était l'une des plus déterminantes motivations qui m'ont poussé à travailler sur ce terrain. L'auteur de ce graffiti a choisi d'écrire sur le mur d'un cimetière et de s'adresser aux morts pour interpeller les vivants en écrivant ceci : [C'EST VOUS QUI ÊTES VIVANTS. NOUS, NOUS SOMMES MORTS].

Ce graffiti m'a beaucoup marqué en tant que chercheur et en tant que citoyen. Le déséquilibre mental de l'auteur de ce graffiti combien significatif ne l'a pas empêché d'exprimer ses pensées de manière rationnelle et très « consciente ». Sachant qu'il est rejeté et mis à l'écart par sa société à cause de son handicap, il a mis en valeur la mort en se plaignant aux morts de manière à ce qu'il atteigne les vivants, lui-même compris, qui ne représentent rien à ses yeux. Ce graffiti rend également compte de la réalité amère dans laquelle vit une large partie de la société algérienne. Le graffiteur, dans ce cas de figure, se fait porte-parole de la société à laquelle il appartient et avec laquelle il partage les maux de la vie.

Ce graffiti est soumis au jugement des passants, vu qu'il est écrit sur le grand mur du cimetière qui longe la rue principale de Belcourt. Le message transmis et le discours tenu dans ce graffiti sont représentatifs à bien des égards. Cette stratégie de communication donne lieu à un nombre infini d'interprétations qui tenteraient d'élucider les tenants et les aboutissants de cet acte de langage.

J'ai relevé d'autres exemples qui s'inscrivent dans cette atmosphère de mal vie. La représentation du vécu est inhérente à ces différents écrits. Les graffiteurs essaient dans la plupart des cas, en économisant leur langage, de rendre compte d'un phénomène ou d'un problème qui concerne la société, de manière générale, et la jeunesse de manière particulière. Ils livrent par la suite, leur discours au jugement des autres sans attendre aucune réponse. Pour illustrer ce propos concernant la particularité de cette jeunesse, je cite le graffiti de la Fig.ARA13 [LA HARBA] « *La fuite ou l'émigration clandestine* ».



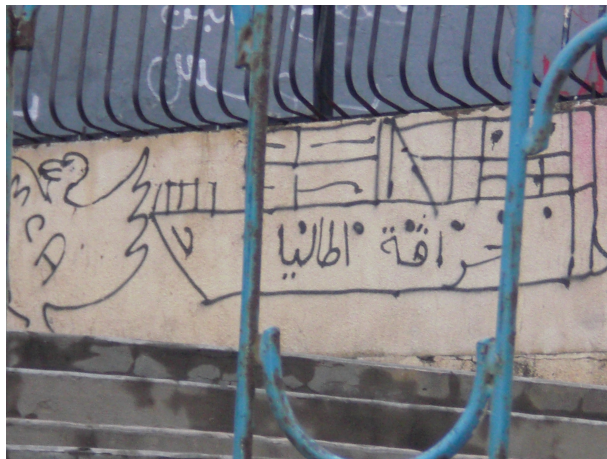
Source : Auteur
 Fig.ARA11 [LA HARBA]
 « *La fuite ou l'émigration clandestine* »
 Vieux-Kouba, Alger

Ce graffiti écrit en caractères latins présente un cas d'emprunt à l'arabe algérien. Le graffiteur retient l'article défini « La » et opte pour le substantif [HARBA] au lieu de celui de « fuite ». Le choix de ce vocable en arabe algérien n'est pas fortuit, il reflète la réalité amère qui caractérise le quotidien de la jeunesse algérienne et celle des pays africains sous-développés ; l'émigration clandestine. La [harba] et la [harga] sont des termes qui dominent le langage des jeunes dans cette région du monde. Ces termes représentent un état des lieux très critique et constituent la clé de la réussite aux yeux de la jeunesse.

D'autres exemples témoignent de cette situation de désespoir chez les jeunes qui ne veulent que partir à l'aventure dans des embarcations de fortune pour d'autres horizons, sans mesurer le danger de la traversée.



Source : Auteur
Fig.ARA31 [VIVE HARGA] « Vive l'émigration clandestine »
Ruisseau, Alger



Source : Auteur
Fig.ARA20 [HARRAGA, ITALIA]
« Émigrants clandestins, Italie »
Ruisseau, Alger

La récurrence de ces vocables chez les graffiteurs est un indicateur de cette forte envie chez de nombreux jeunes de tenter leur chance de l'autre côté de la Méditerranée. Nombreux sont les jeunes qui se reconnaîtraient dans ces discours vu qu'il mettent en mot leur espoir de partir un jour.

On vient au terme des éléments qui constituent cette approche ethno-sociolinguistique des phénomènes de communication. Je constate à travers cette approche ethno-sociolinguistique, que la communication, quelle que soit sa nature, est un phénomène global qu'il faut cerner en prenant en compte tous les paramètres entrant en jeu dans son accomplissement. Se limiter seulement aux données linguistiques ou à quelques

autres paramètres serait une entrave à la compréhension des phénomènes de communication. La communication est un fait social de base régi par un système d'échanges à valeurs symboliques mêlant les aspects linguistiques, sémiologiques, identitaires, religieux, ethniques, sociopolitiques, socioculturels, et la liste est encore longue.

Ce chapitre a permis de mettre en relief quelques unes des particularités qui caractérisent cette communication *graffique*. Les deux approches modélisantes que j'ai essayé d'exploiter, tant bien que mal, m'ont permis à repérer les différentes composantes de ce système de communication.

Tout au long de ce chapitre j'ai essayé de procéder à l'analyse des graffiti dans une perspective énonciative et communicationnelle. J'ai constaté, à travers toutes les interprétations développées, que les graffiti se caractérisent par bien des particularités et surtout par leur complexité.

Le recours aux différentes langues est très fréquent dans le milieu urbain algérois et corrélativement, j'ai remarqué une forte diversité au niveau discursif. En effet, les graffiteurs se donnent à lire et à voir dans toute leur originalité sur une scène d'énonciation qui sert de cadre et de support à leurs discours multiples. Ces JE énonciateurs et ces JE communicants, en énonçant leurs discours, s'adressent à un éventuel lectorat représenté par les TU interprétants.

La communication, virtuelle ou différée, qui s'installe entre les deux acteurs se fait de manière anonyme et dans un silence qui fait parler les murs. Et pour aller dans les profondeurs de cette énonciation et cette communication qui s'accomplissent de manière différée, j'ai fait appel à de deux approches modélisantes. En premier lieu, j'ai opté pour le modèle de la communication SPEAKING qui m'a permis de dégager toutes les composantes constituant le système de la communication *graffique* dans toute sa particularité. Et en second lieu, l'approche de l'ethno-sociolinguistique interprétative qui interroge les faits langagiers dans toute leur complexité.

Chapitre VII

Corrélations entre choix de langues et polarités discursives dans les graffiti

À l'instar des grandes villes, Alger constitue un creuset où se mettent en scène des représentations, des spécificités à tous points de vue, des discours et des expressions de l'imaginaire collectif.

« Les villes sont des lieux de langues, lieux où se confrontent, se côtoient, s'apparient des groupes langagiers, ethniques,...Elles sont productrices de normes de toutes natures parce que le modèle culturel urbain est quasi consacré par la prégnance de la cité sur le pays. Mais plus encore que cela, elles sont une mise en mots du rapport entre langue et espace, du rapport entre l'usage social de la langue et l'espace social qui lui est attribué. » (Bulot 1999, 16-17).

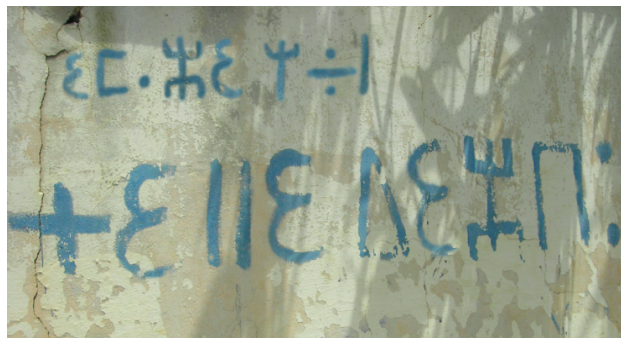
Ce qui est remarquable dans cette ville, c'est la présence de plusieurs langues et de plusieurs systèmes d'écriture aussi. Cette diversité linguistique a pour corollaire une diversité discursive. Y a-t-il alors une corrélation entre choix de langues et polarités discursives dans les graffiti?

Il importe, avant d'aborder l'aspect discursif des graffiti, d'évoquer quelques spécificités relatives à la transcription et à la translittération que donnent à voir ces tatouages urbains.

Des mots empruntés au français sont transcrits en caractères arabes, comme en témoigne la *Fig.ARA40* [Filaj] « Village ». D'autres emprunts au français sont transcrits en caractères tifinagh comme en témoigne la *Fig.TA03* sur laquelle est transcrit [imazighen televizju] « Imazighen, Télévision » en tfinâgh. (Ce graffiti coïncide certainement avec le lancement de la chaîne de télévision d'expression berbère « Berbère TV »).

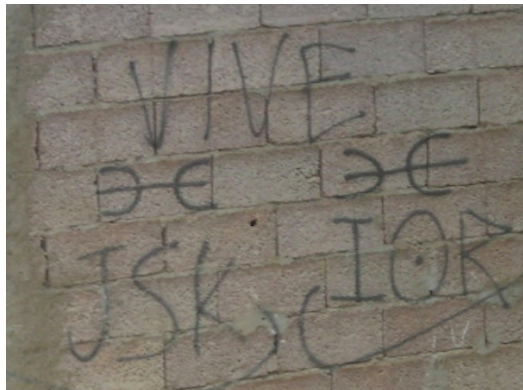


Source : Auteur
Fig.ARA40, [filaj]
« Village »
Rue Khelifa Boukhalfa



Source : Auteur
Fig.TA03, [imazighen televizju]
« Imazighen, Télévision »
Bab El Oued

Il en va de même pour la Fig.TA09 [VIVE JSK] sur laquelle on lit l'acronyme du club de football, Jeunesse Sportive de Kabylie (JSK), en français et en tifinagh. Les trois lettres de l'acronyme en français sont translittérées en caractères tifinagh.



Source : Auteur
Fig.TA09 [VIVE JSK / IOK]
Ain Benian, Alger

J'ai relevé également quelques graffiti en arabe et en tamazight translittérés en caractères latins. Je cite, à titre d'illustration, la Fig.ARA13 sur laquelle on lit [WELAD NELSON ga'] « Tous, enfants du quartier Nelson ». [WELAD], mot en arabe algérien, est transcrit en caractères latins.



Source : Auteur
Fig.ARA13, [WELAD NELSON ga']
« Tous, enfants du quartier Nelson »
Square Nelson, Bab El Oued

Le graffiti de la Fig.ARA01 [AMCHI. MEN. HOMTI. YA.....?!]. « Casse-toi de mon quartier espèce de ?! », que j'ai déjà analysé plus haut est significatif à cet égard. On peut trouver aussi, mais rarement, quelques graffiti en arabe *fus'ha* translittérés en caractères latins comme dans l'exemple de la Fig.ARL01 sur laquelle le graffiteur a transcrit le nom d'un parti politique algérien, d'obédience islamiste,

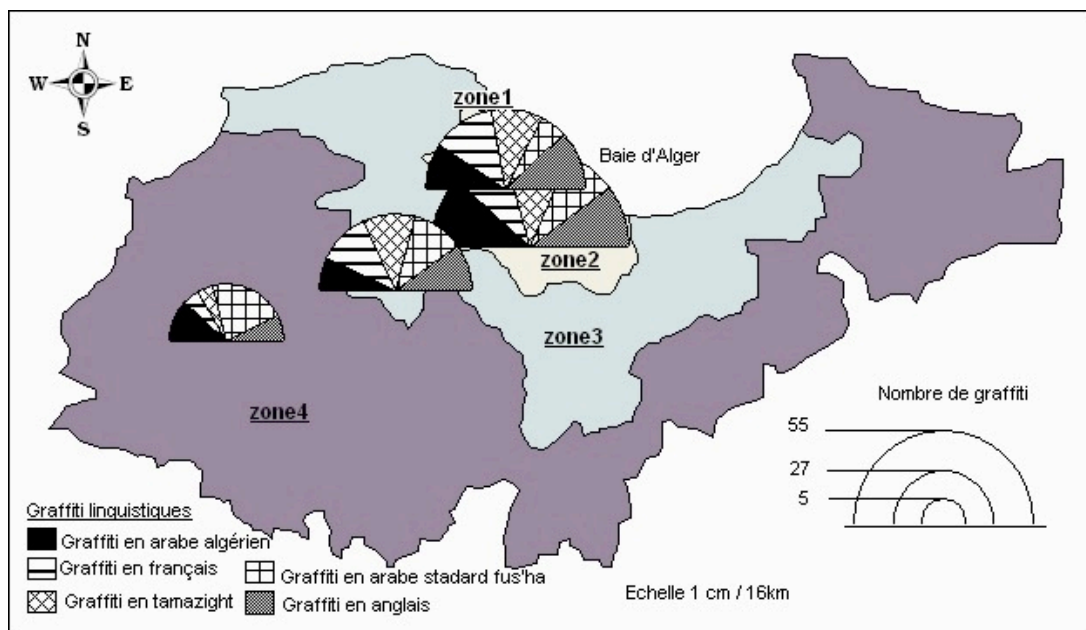
Mouvement pour la Société et la Paix (MSP) [hamas] en caractères arabes et translittéré en caractères latins. L'acronyme du parti en langue arabe, c'est (HMS) « **H**arakat **M**ujtama' al-**S**ilm », mais c'est toujours prononcé [hamas] qui signifie « Motivation ».



*Source :Auteur
Mouvement pour la Société et la Paix (MSP)
« harakat mujtama' al-silm » (HMS)
Place des Martyrs, Alger*

La transcription et la translittération des graffiti en différents caractères sont très significatives par rapport aux dynamiques ethno-sociolinguistiques algériennes, dans la mesure où elles impriment sur la sphère publique la matérialité des langages, des signes et des codes énoncés par les graffiteurs.

Les graffiti linguistiques se spatialisent à Alger suivant les spécificités des différents quartiers et des populations qui y résident. Il faut signaler que cette répartition n'est pas systématique et exhaustive, c'est ce qui ressort de l'ensemble des graffiti analysés dans le cadre de cette thèse. Sur la carte (*voir fig. 22*), on remarque que les graffiti en français, en arabe algérien et en tamazight, par exemple, ont une présence beaucoup plus importante à l'hyper centre (Zone 1), au centre ville (Zone 2) et à la première couronne (Zone 3), comparativement à la seconde couronne (Zone 4) qui montre une forte présence de l'arabe fus'ha.



(Source : Auteur)

Fig. 22, Répartition spatiale des graffiti linguistiques à Alger

Il faut à présent s'interroger sur l'aspect discursif des graffiti. Au cours des enquêtes que j'ai menées à Alger, j'ai remarqué une certaine correspondance entre le choix de langues et les discours dans la pratique du graffiti. Dans ce chapitre, je tâcherai de montrer comment s'accomplit ou se fait l'influence des discours des graffiti sur le choix des langues et vice versa.

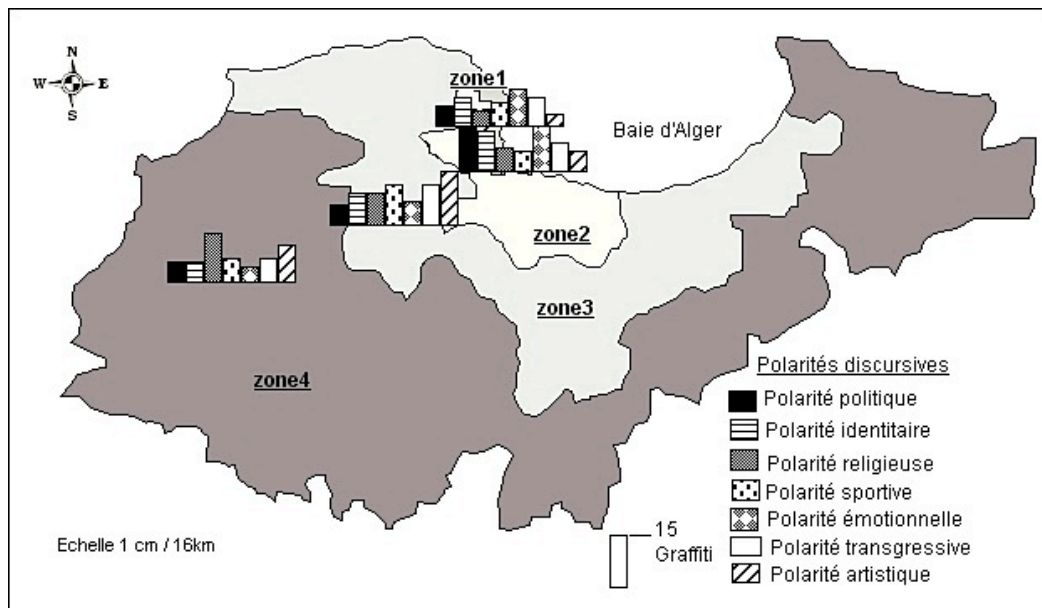
Après observation des observables que j'ai recueillis, j'ai établi une classification ou une typologie d'ordre intrinsèque en tenant compte des discours exprimés. J'ai constaté qu'il y a une diversité de discours qui s'exprime à travers les différents écrits et les différentes représentations graphiques. On trouve, par exemple, des graffiti qui expriment des discours politiques, reflétant plus ou moins le paysage politique algérien. Presque toutes les appartenances politiques apparaissent sur les murs. Il faut signaler aussi que ces discours revêtent parfois un aspect contestataire vu qu'ils expriment le malaise et tous les problèmes que connaît la société algérienne surtout ceux que connaît la jeunesse.

On trouve également des discours identitaires qui affichent une certaine singularité ethno-sociolinguistique, voire des conflits politico-idéologiques. A ceux-là, s'ajoutent des discours religieux qui réfèrent plus souvent à l'avènement du mouvement

islamiste en Algérie, ces discours sont exprimés principalement en arabe *fus 'ha*. Il y a une forte présence de discours émotionnels exprimés à travers des extraits et des énoncés rimés, des déclarations d'amour et des dédicaces. Des discours sportifs qui sont très significatifs vu qu'ils dépassent largement le domaine du sport. Ces discours constituent une sorte d'euphémisme permettant de mettre en valeur une appartenance à tel ou tel quartier, une appartenance linguistique, culturelle ou régionale. L'exemple le plus édifiant par rapport à ce point est relatif aux différents clubs de football d'autres villes d'Algérie inscrits sur les murs d'Alger. Ce qui signifie que cette ville draine des populations de toutes les régions du pays. L'appartenance à ces régions s'exprime justement à travers les discours sportifs révélés par les écrits muraux.

Il faut également prêter attention aux discours transgressifs exprimés à travers les graffiti qui constituent un terrain de prédilection pour le juron et tous les tabous de langage. D'autres discours aussi, à ne pas négliger dans cette étude : ce sont les discours artistiques qui s'expriment à travers les différents dessins, pochoirs et autres représentations graphiques.

Les graffiti de la ville d'Alger se spatialisent en fonction de leurs polarités discursives. Les traits discursifs saillants des graffiti analysés dans le cadre de cette thèse m'ont permis de mettre en évidence une répartition spatiale des graffiti de la ville d'Alger.



(Source : Auteur)

Fig. 23, Répartition spatiale des polarités discursives des graffiti à Alger

La carte ci-dessus (voir fig. 23) montre, de manière approximative, que les graffiti ayant un contenu politique sont généralement situés au centre ville (Zone 2), « côtoyant » ou « concurrençant » ainsi l'univers institutionnel politique. Leur présence est nettement moins apparente à la première couronne (Zone 3) et à la seconde couronne (Zone 4) où la présence des institutions est minimale.

Les graffiti religieux, quant à eux sont beaucoup plus nombreux à la seconde couronne (Zone 4), comparativement à l'hyper centre (Zone 1), le centre (Zone 2) et la première couronne (Zone 3).

Les graffiti artistiques, qui nécessitent de larges espaces et une liberté de mouvement et de réalisation, sont moins présents à l'hyper centre (Zone 1) et au centre ville (Zone 2), où les supports ne s'y prêtent pas et où le contrôle et le regard se font de plus en plus présents. La première et seconde couronne (Zone 3 et zone 4) offrent plus de chance aux graffiti artistiques de se déployer dans l'espace.

Les graffiti transgressifs opèrent pratiquement de la même manière que les graffiti politiques, la transgression n'a de sens que là où la norme fait loi. Les graffiti identitaires se répartissent équitablement entre l'hyper centre (Zone 1), le centre

(Zone 2) et la première couronne (Zone 3). Ces trois zones se caractérisent par une composante socioculturelle diverse, et une forte concentration de familles kabyles et mozabites, dont la présence à Alger date de la fin du XIX^e siècle. Ces graffiti identitaires sont moins apparents au niveau de la seconde couronne (Zone 4) qui se caractérise par son cachet résidentiel. Les graffiti à contenus émotionnels opèrent pratiquement de la même façon que les graffiti identitaires.

Les graffiti à contenus sportifs se répartissent de manière équilibrée à travers les quatre zones. Cette répartition se fait en fonction des divers clubs de football présents à Alger et en fonction des supporters de clubs d'autres régions du pays. Il est important de signaler la présence sur les murs d'Alger, des sigles d'autres clubs de football d'autres villes du pays, ce qui est significatif par rapport à la mobilité qui caractérise le milieu urbain d'Alger.

« Tous ces marquages que l'on remarque dans la ville d'Alger constituent des indices de mobilité spatiale, de mobilité linguistique et de mobilité discursive. Ils mettent en mots et en signes les spécificités qui caractérisent le milieu urbain de la ville d'Alger. » (Ouaras 2008, 92).

La mise en mots des dynamiques urbaines dans toute leur diversité s'accomplit à travers les différentes langues en présence dans cet espace symbolique et à travers différents signes. T. Bulot considère que :

« La mise en mots de l'urbanisation est celle des fractures, celle des dynamiques contradictoires et concomitantes posant des limites et frontières (imaginaires ou fondées sur une part observable de réel) structurant les intentions comportementales du citoyen. L'altérité urbanisée est le produit de la mobilité : c'est la perception de l'autre par ces usages socio-langagiers qui produit, en discours, des lieux de contacts, voire de conflits ou de stigmatisation. L'urbanisation linguistique dans une ville urbanisée est aussi un procès socio-langagier d'appropriation de l'espace urbain en tant qu'espace et territoire social. » (Bulot 1999, 43).

L'enjeu majeur de ce chapitre consiste donc à développer une approche de la communication destinée à situer les Je énonciateurs et les Tu interprétants dans les

pratiques sémiolinguistiques et discursives et de rendre interprétables les corrélations entre les choix de langues et les polarités discursives dans la pratique du graffiti. Cette approche se fera dans le but de rendre compte de la dimension des rapports sociaux et des dynamiques pluridimensionnelles qui caractérise les pratiques langagières quelle que soit leur nature et de comprendre leur fonctionnement.

J'examinerai les caractéristiques des discours énoncés à travers les différents graffiti en m'appuyant sur les choix linguistiques opérés pour énoncer ces discours, afin de pouvoir repérer les différentes corrélations ou correspondances qui relient les discours et les langues. Dans cette analyse, je m'appuie sur les graffiti que je considère être les plus saillants, retenus dans le corpus recueilli.

Les interprétations que je propose tout au long de ce chapitre s'appuient surtout sur les contextes dans lesquels sont produits les graffitis étudiés. Il convient d'inscrire l'interprétation des graffiti dans une perspective plurielle, vu que cette pratique constitue, surtout quand elle passe dans l'univers de la photographie et du traitement théorique, un temps arrêté et participe d'un avant et d'un après.

Aborder ces discours *graphiques* dont on ignore les auteurs soulève de nombreuses difficultés sur le plan de l'interprétation et de l'analyse. L'approche interprétative que je développe ici est alors objet d'interprétation par les autres. F. François met en évidence ces difficultés :

« Interpréter, c'est renvoyer au difficile à dire qu'est le sens déjà là dans le monde expérimenté et silencieux. [...] L'interprétation n'est pas relation directe d'un discours à un état de choses, mais reprise de discours déjà dits ou opposition à ces discours ou modification. » (François 1998, 16).

VII. 1. Polarité politique

La ville d'Alger semble l'un des espaces les plus représentatifs de la communication *graffique* dans sa dimension politique et socioculturelle. Les discours politiques, se déployant sur les espaces de la ville, mettent en scène la complexité de la communication urbaine. Il est pratiquement impossible de penser la communication, politique surtout, sans avoir à l'esprit les situations de conflits qui la structurent. La communication politique, surtout dans le contexte algérien, implique un rapport de rivalité à l'Autre.

À la polarité politique correspondent les quatre langues en présence dans la ville d'Alger, à savoir, l'arabe algérien, le tamazight, le français et l'arabe *fus'ha*. Le choix des langues se fait, de manière générale, en fonction des discours que les graffiteurs tâchent d'exprimer à travers leurs réalisations *graffiques*. Dans cette polarité, on peut ranger tous les discours qui se rapportent aux tendances qui caractérisent le champ politique algérien. Il est important de signaler qu'il y a une étroite corrélation entre les discours politiques et les langues majoritaires en présence. Mais cette corrélation n'est pas fixe, elle s'inscrit dans un continuum. Ce sont toutes les franges de la société, toutes tendances politiques confondues, qui s'expriment et qui prennent position par rapport aux événements et aux questions politiques qui les touchent de près ou de loin. Les discours politiques s'expriment à travers toutes les langues en présence en Algérie. Les graffiteurs inscrivent des slogans dans différentes langues et en fonction de leurs tendances politiques. Les langues peuvent servir à exprimer toutes les tendances politiques, c'est une manière de convaincre une grande partie de la société à épouser telle ou telle tendance politique.

L'espace public est constamment investi de différentes représentations, et sert surtout de tribune pour exprimer les représentations fondamentalement politiques. Les graffiteurs font de cet espace de représentations, un espace effectif de la communication qui convoque tous les enjeux qui régulent ou déterminent les rapports sociaux. Les murs d'Alger sont dépositaires de slogans politiques qui se conjuguent avec l'espace habité. Les *houmas* d'Alger sont l'objet de confrontations symboliques entre les différentes représentations du politique qui font de ces espaces, des lieux de

communication. Elles instaurent une dimension spatiale de la communication et de l'appartenance de ses acteurs. Les rivalités qui caractérisent les campagnes électorales se traduisent concrètement dans ces *houmas*. J'en veux pour démonstration les deux graffiti suivants, écrits en arabe algérien, qui affichent une rupture politique dans la même *houma*, lors des élections locales de 2007 en Algérie.



Source : Auteur
Fig. ARA47, [FFS, wlad humatna']
« Front des Forces Socialistes, enfants de notre houma »
Climat de France, Bab El Oued, Alger.



Source : Auteur
Fig. ARA48, [FLN, kheda`ine]
« Front de Libération Nationale, traitres »
Climat de France, Bab El Oued, Alger.

À Bab El Oued, un quartier à forte concentration kabyle, l'auteur ou les auteurs des deux graffiti se représentent le FFS, parti politique d'opposition, principalement implanté en Kabylie et dans l'Algérois, comme appartenant à la même *houma*, « Enfants de la houma ». Voter FFS se veut une façon de renforcer le pouvoir de la *houma*, la filiation *houma* prend le dessus sur le politique.

Quant au FLN, perçu comme parti politique « de droite », ses candidats sont représentés comme des « traîtres ». Ces candidats ne sont pas ou ne sont plus acceptés dans la configuration politique de la *houma*. Voter FLN est un acte de trahison vis-à-vis de la *houma*. Dans ces deux cas de figure, le politique laisse place aux enjeux lignagers d'imposer une trajectoire politique à la *houma*.

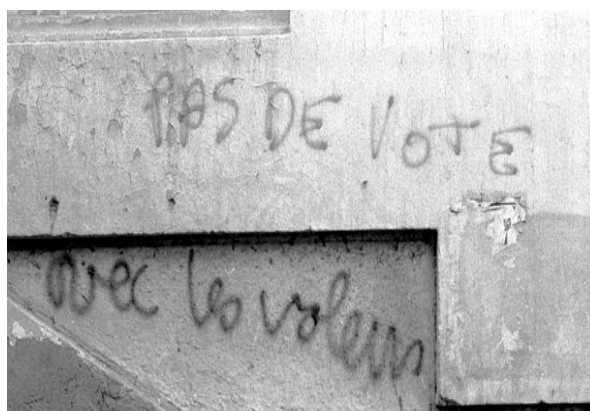
Espace de diffusion de la communication politique, la ville donne corps aux différentes stratégies de se représenter le politique. L'espace public n'est plus pensé comme une propriété de tous, l'appropriation de l'espace se fait de façon privative, et dans une logique de fragmentation et de morcellement dont les propriétaires diffèrent les uns des autres. Les processus de communication analysés à travers la pratique du graffiti introduisent le concept de territoire dans la configuration spatiale morcelée. La territorialisation symbolique de l'espace urbain rend compte des différences qui le structurent horizontalement et verticalement. B. Lamizet souligne par rapport à cet aspect :

« L'espace devient symbolique à partir du moment où il est structuré : où il fait l'objet, de la part des hommes, d'une mise en ordre qui, par ailleurs, inscrira dans ses structures mêmes une représentation des systèmes sociaux. Dans l'espace ainsi structuré, s'ordonnent les cultures et les identités symboliques, les institutions et les appartenances, les conventions et les contrats sociaux, à partir desquels s'établissent entre les hommes les sociétés civiles et les sociétés politiques. » (Lamizet 1992, 258).

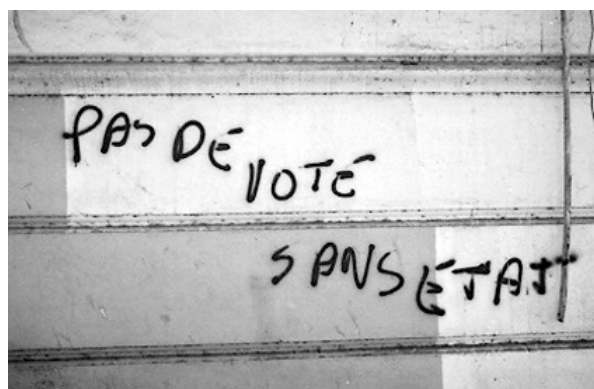
Cet espace structuré symboliquement donne à voir des graffiti exprimant le fossé qui sépare les gouvernants des gouvernés, l'Etat de la société. J'en veux pour illustration, quelques-uns de ces graffiti. Examinons le graffiti des *Fig.FR22*, *Fig.FR48*, *Fig.FR49*, sur lesquelles sont respectivement inscrits, en français, les slogans suivants : [PAS D'ETAT, PAS DE VOTE], [PAS DE VOTE AVEC LES VOLEURS], [PAS DE VOTE SANS ETAT]. Cette « trilogie » politique réalisée éventuellement par le même graffiteur, si on tient compte du discours exprimé, de la forme et de l'outil d'écriture, remet en cause les pratiques frauduleuses qui caractérisent les élections en Algérie.



Source : Auteur
Fig.FR22, [PAS D'ÉTAT PAS DE VOTE].
Rue Didouche Mourad, Alger



Source : Auteur
Fig.FR47, [PAS DE VOTE AVEC LES VOLEURS].
Rue Didouche Mourad, Alger



Source : Auteur
Fig.FR48, [PAS DE VOTE SANS ÉTAT].
Rue Didouche Mourad, Alger

Le premier slogan, analysé dans le précédent chapitre, signifie l'absence totale de confiance vis-à-vis de l'Etat, de ces institutions et de ces pratiques institutionnelles. Le message met en mots une position politique symbolisant la contestation de la norme institutionnelle. Les six mots suffisent pour exprimer ce divorce État / Société qui caractérise la vie politique algérienne, le slogan est très chargé politiquement. Le deuxième slogan vient accentuer le discours virulent du premier en caractérisant les représentants de l'État, de voleurs. Le troisième slogan, quant à lui, rejette la pratique du vote, droit fondamental de tout citoyen, tant que les conditions d'un État de droit ne soient pas réunies. La pratique du vote ne peut se concevoir que lorsque l'État en garantit un déroulement transparent.

Un autre graffiti allant dans la même logique, vient couronner cette trilogie politique. C'est le graffiti de la Fig.FR01 [NI MAFIA, NI GIA, PAS DE VOTE].



Source : Auteur
Fig.FR01, [NI MAFIA, NI GIA¹⁴, PAS DE VOTE].
Rue Didouche Mourad, Alger

C'est un slogan qui a marqué la chronique politique algérienne des années 1990. Le slogan peut être interprété de la sorte « *Nous n'appartenons ni à la Mafia¹⁵, ni aux Groupes Islamiques Armés et nous n'avons pas confiance en la légitimité de l'Etat, nous rejetons ses pratiques électorales frauduleuses* ». L'anti-corruption, l'anti

¹⁴ Groupes Islamiques Armés.

¹⁵ Le terme Mafia est utilisé, dans le contexte politique algérien, pour désigner les hauts responsables corrompus du pays.

intégrisme/islamisme et l'anti État dans un sens bien restreint s'expriment nettement à travers ce graffiti virulent. L'auteur exprime à travers son discours ce que pense la société de manière générale et exprime aussi l'éveil politique d'une partie de la société algérienne qui essaie tant bien que mal de fuir les cercles corrompus et corrupteurs, les cercles intégristes et les cercles opportunistes représentés par les candidats aux élections. Ce graffiti rend compte de la situation sociopolitique qui prévalait en Algérie.

Un autre discours politique très virulent exprimé cette fois-ci en arabe *fus'ha*. Ce graffiti est présenté sous forme d'un paragraphe traitant de la question des complots à tous les niveaux. Le graffiti écrit en arabe *fus'ha* est sur la Fig.ARL10 suivi d'un dessin représentant un couple avec deux enfants.



Source : Auteur

Fig.ARL10, [kulu muamara tatagih nahwa el mawt, inaha tabi'at al muamarat. Muamarat sijasija, muamarat irhabija, muamarat 'ushaq, muamarat kuttab, muamarat atfal fi lu'abihim. Nahnu naqtarib min almawt fi kulli marratin nata'amar].

École des Beaux Arts, Telemly, Alger

Le dessin accolé à l'énoncé est fait pour bien signifier le danger que pourraient causer de tels complots pour la famille et la société de manière globale. Le graffiti pourrait être interprété ainsi : « *Tout complot se dirige vers la mort, c'est la nature même des complots. Des complots politiques, des complots terroristes, des complots d'amoureux, des complots d'écrivains, des complots d'enfants avec leurs jouets ; nous nous approchons de la mort à chaque fois que nous complotons* ».

Le sens de ce graffiti est à situer dans les représentations socioculturelles des Algériens sur le champ politique algérien souvent caractérisé par des conflits d'intérêt personnels. Ce graffiti est éminemment politique, le discours qu'il véhicule remet en cause toute les pratiques malsaines des hommes politiques et des institutions qui ne cessent de malmenager les citoyens. Le principe développé dans ce graffiti est de portée universelle.

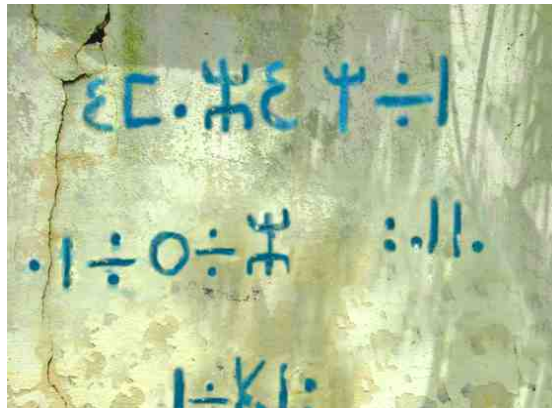
Un dernier exemple concernant l'usage de l'arabe *fus'ha*. Le discours officiel a une influence considérable quant à l'usage de cette langue. On le voit bien sur la *Fig.ARL01* [intakibu lilgabha elwataneja elgazaija] « *Votez pour le Front National Algérien* ».



Source : Auteur
Fig.ARL01, [intakibu lilgabha elwataneja elgazaija]
« *Votez pour le Front National Algérien* »
Place des Martyrs, Alger.

Ce registre est utilisé dans le langage officiel et institutionnel, et comme l'acte de voter constitue une pratique institutionnelle, l'appel est fait en arabe *fus'ha*. Il y a donc corrélation entre discours officiel et le choix de la langue arabe qui est une langue officielle également.

La polarité politique est exprimée également en tamazight, comme en témoigne le graffiti *Fig.TA13*, [Imazighen, aneraz wala anaknu] (sic) « *Les Amazighs, on préfère casser que de plier* », analysé dans le chapitre précédent.



Source : Auteur
Fig.TA13, [Imazighen, aneraz wala aneknu]
« Les Amazighs, on préfère casser que de plier »
El Biar, Alger

Ce graffiti écrit en caractères *tifinagh*, exprime un discours politico-identitaire dans la mesure où il défend l'appartenance identitaire berbère et fait face aux politiques qui visent à l'instrumentaliser et à l'anéantir. Ce slogan politique est scandé par les militants de la cause berbère dans les manifestations politiques ayant pour revendication la reconnaissance de l'identité amazighe depuis le Printemps berbère 1980. Cette revendication politico identitaire passe par la revendication d'un attachement à la langue tamazight et son alphabet originel. La langue est l'expression par excellence de l'identité, d'où l'étroite corrélation qui lie cette revendication à l'instrument choisi pour son expression ; l'alphabet *tifinagh*.

Suite à l'analyse de ces quelques graffiti, je constate qu'il y a une étroite corrélation entre les discours politiques et les quatre langues en présence. Ce sont toutes les franges de la société, toutes tendances politiques confondues, qui expriment leurs opinions politiques par rapport aux différents événements de l'actualité politique algérienne.

Les discours politiques s'expriment à travers les quatre langues en présence en Alger. Les graffiteurs inscrivent des slogans dans différentes langues et en fonction de leurs tendances politiques. Mais les correspondances entre les différentes langues et les différents discours ne sont pas fixes. Les langues peuvent servir à exprimer toutes les tendances politiques, c'est une manière de convaincre un maximum de personnes à

épouser telle ou telle tendance politique. La langue dans ce genre de discours constitue un moyen de persuasion. Les discours politiques peuvent se mettre en évidence également à travers les représentations graphiques de manière générale et les représentations caricaturales de manière très particulière. L'image possède des caractéristiques du langage, elle est parlante et se dit suivant plusieurs manières. Je développerai cet aspect, de manière détaillée, dans la polarité artistique.

VII. 2. Polarité religieuse

L'environnement *graffique* de la ville d'Alger n'affiche pas de diversité sur le plan typiquement religieux. La tendance est plutôt à l'unicité religieuse. Tout au long des enquêtes que j'ai menées, aucun signe représentant d'autres religions à part l'Islam n'a été relevé. Tous les graffiti que j'ai pu recueillir relèvent du vocabulaire de l'Islam et ils sont exclusivement écrits en arabe *fus'ha*, la langue du Coran ou la langue que certains considèrent comme « sacrée ».

La supposée « sacralité » de la langue arabe *fus'ha* fait que les discours religieux ne peuvent s'exprimer que dans cette langue et pratiquement jamais dans une autre. Les inscriptions linguistiques se rapportant à l'Islam se limitent généralement à quelques mots courants du vocabulaire coranique ou parfois même à quelques versets du Coran.

Il est important de souligner que la plupart des graffiti recueillis ayant une empreinte religieuse, expriment des discours autres que religieux. Ils transcendent ce niveau pour exprimer des discours politiques et idéologiques. Voici quelques inscriptions relevées dans les quartiers d'Alger.

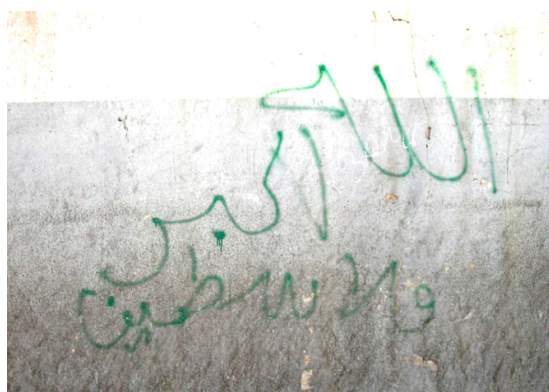


Source : Auteur
Fig.ARL51, [allahu akbar, CADIX]
« Dieu est Grand, Cadix »
Cadix, Basse Casbah, Alger.

La Fig.ARL51 donne à voir une inscription en arabe *fus'ha* écrite en caractères arabes [allahu akbar] « Dieu est grand », entouré du nom du quartier écrit, quant à lui, à deux

reprises en caractères latins [CADIX]. Ce procédé consiste à marquer d'une empreinte religieuse le quartier en question.

Le graffiti de la Fig.ARL07, déjà analysé dans le précédent chapitre, donne à voir le même procédé [allahu akbar filastin] « Dieu est grand, Palestine ».



Source : Auteur
Fig.ARL07, [allahu akbar filastin] « Dieu est grand, Palestine ».
Belcourt, Alger

Ce graffiti est, à la fois, une inscription religieuse et une adhésion à un combat politique qui est celui de la Palestine. Le discours exprimé a un double cachet ; politique et religieux. L'énonciateur de ce graffiti, en reprenant un « déjà dit », s'inscrit en nette symbiose avec le discours dominant dans la plupart des pays du Proche et Moyen-Orient, par rapport à la crise palestinienne. Ce discours est profondément travaillé par le contexte environnant.

« L'énonciateur n'est pas un point d'origine stable qui « s'exprimerait » de telle ou telle manière, mais il est pris dans un cadre foncièrement interactif, une institution discursive inscrite dans une certaine configuration culturelle et qui implique des rôles, des lieux et des moments d'énonciation légitimes, un support matériel et un mode de circulation pour l'énoncé. » (Maingueneau 1999, 82).

Cet aspect politique et militant, voire idéologique se donne à voir de manière évidente sur la Fig.ARL03 qui montre un mot, écrit en arabe *fus'ha*, et qui résume, à lui seul, toute l'idéologie islamiste. [al Jihad] « Le Jihad », suivi de l'année 2005 qui situe le sens du mot dans un contexte politique international bien précis. (Guerre en Irak et en Afghanistan).



Source : Auteur
Fig.ARL03, [al Jihad 2005]
Rue Charras, Alger

On trouve également des inscriptions qui visent à représenter le profane, comme c'est le cas pour la Fig.ARL05 qui donne à lire ce mot en arabe *fus'ha* aussi [chajtan] «Satan». Il est loin d'être une glorification si on tient compte de l'imaginaire collectif par rapport aux questions qui relèvent du sacré et du profane.



Source : Auteur
Fig.ARL05 [chajtan] «Satan»
Rue Charras, Alger

A Alger, les graffiti religieux ont eu leurs heures de gloire durant la décennie noire (1990), caractérisée par une rare violence. C'est sur les graffiti de cette période que l'accent sera mis dans cette polarité. Les sympathisants du Front Islamique du Salut (FIS), parti politique islamiste fondé en 1989, ont investi la sphère publique dans le but de propager leurs idées politiques, revendiquant un État islamique en Algérie. Le

discours du FIS se caractérise par ses appels incessants à la violence. Nombreux sont les graffiti qui témoignent de cet état d'esprit qui a dominé les rangs de ce parti politique.

La plupart des graffiti recueillis dans ce volet sont écrits en arabe *fus'ha*, non seulement parce qu'ils sont d'obédience islamiste, mais ils incarnent une position idéologique qui réduit les langues algériennes à un statut de dialecte ou de « darija » et considère la langue française comme la langue du colon et du mécréant. Ceci dit, la langue française n'est pas totalement absente dans le graffiti religieux des années 1990, il est fait stratégiquement appel à cette langue pour atteindre le public non arabophone, comme le montre bien les graffiti de la *Fig.FR27* [C'EST FINI, ON NE CROIT PLUS AU PÈRE NOËL, signé FIS] et *Fig.FR44* [VOTEZ 6 = FIS, CONTRE BLISS¹⁶ ET SES COMPLICES, CHEH¹⁷].

Le premier graffiti annonce qu'une nouvelle ère commencera pour les Algériens, désormais la gestion islamique remettra en cause tout ce qui caractérisait la vie quotidienne des Algériens. Le second graffiti présente le FIS, dans une phrase rimée, comme un frein au forces du Mal, symbolisées par Satan et ses complices. Le FIS est représenté comme le parti qui mettra fin à la politique « immorale », le parti sauveur.



Source : H. Zenati (Photographe)

*Fig.FR27 [C'EST FINI, ON NE CROIT PLUS AU PÈRE NOËL]
Bouzaréah, Alger*

¹⁶ Bliss : mot en arabe qui désigne Satan.

¹⁷ Expression en arabe algérien qui signifie « Tant pis »



Source : H. Zenati (Photographe)
Fig.FR44 [VOTEZ 6 = FIS, CONTRE BLISS ET SES COMPLICES, CHEH]
Bouzaréah, Alger

Les élections locales, premières élections libres en Algérie, organisées en 1991, ont été marquées par l'ubiquité des graffiti islamistes qui prévoyaient la victoire du FIS. Ces graffiti, transcrits en arabe *fus'ha*, mettent en avant l'Islam comme solution finale à tous les maux de la société. Les sympathisants du FIS se sont servi de l'Islam et de la langue arabe pour atteindre un grand nombre d'électeurs et les convaincre de voter FIS. Le graffiti de la Fig.ARL35 [al-'asima, al-djabha al-islamija lil-inqadh, FIS] « *La capitale, Front Islamique du Salut FIS* », donne à voir la carte d'Algérie sur laquelle est apposé l'acronyme du FIS en français et en arabe. Le graffiti de la Fig.ARL36 [al-hal huwa al-islam, FIS, 6] « *La solution c'est l'Islam, FIS, 6* », quant à lui, donne à voir un discours iconique et linguistique représentant d'un côté « la solution Islam » comme le soleil qui brillera sur l'Algérie, et de l'autre, l'acronyme du FIS, entouré de deux sabres, ce qui signifie que la victoire du FIS sera acquise soit par la paix, soit par les armes.

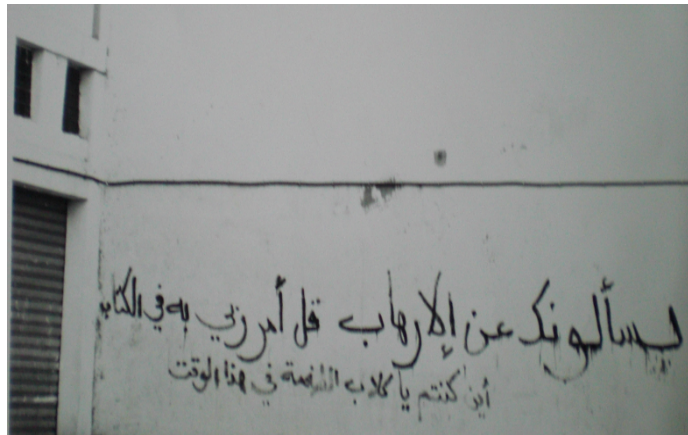


Source : H. Zenati (Photographe)
Fig.ARL35 [al-'asima, al-djabha al-islamija lil-inqadh, FIS]
« La capitale, Front Islamique du Salut FIS »
Bouzaréah, Alger



Source : H. Zenati (Photographe)
Fig.ARL36 [al-hal huwa al-islam, FIS, 6]
« La solution c'est l'Islam, FIS, 6 »
Bouzaréah, Alger

L'arrêt du processus électoral en 1992, suivi de la dissolution de toutes les assemblées élues FIS, a eu, entre autres conséquences, la propagation des graffiti appelant à la violence, dans la sphère publique. J'en veux pour illustration quelques graffiti recueillis dans les archives de la Maison de la Presse Tahar Djaout, Alger.



Source : Archives du Quotidien El Watan, 1993

Fig.ARL40, [Yasalunaka 'an al irhab, qul amara rabi bihi fi al kitab, ayna kuntum ya kilab al dhulama fi hadha al waqt]

« On te pose la question sur le terrorisme, tu réponds: Dieu l'a ordonné dans le Livre. Où étiez-vous chiens oppresseurs à ce moment-là? »

Bab El Oued, Alger

Il est clairement dit dans ce graffiti, réalisé certainement par des sympathisants du FIS, que le terrorisme est ordonné par Dieu dans le Coran. Ce discours se veut une manière de légitimer le recours du FIS à la violence après l'arrêt du processus électoral en 1992. Le choix de l'arabe *fus'ha* dans ce genre de graffiti est intimement lié aux discours énoncés. Lorsqu'il est fait référence à Dieu et au Coran, la langue d'expression ne peut être que l'arabe *fus'ha* qui a le statut de langue « sacrée », dont le pouvoir est irréfutable.

Le graffiti de la Fig.ARL43 [rafa'na al-silah wa lan nadha'hu hatta yakun al-din kulahu li-allah, FIS], « On a pris les armes et on les dépose pas jusqu'à ce que la religion soit toute entière à Dieu ou l'emportera », s'inscrit lui également dans cette logique de violence qui a suivi l'arrêt du processus électoral en 1992. Le dépôt des armes ne peut être envisagé, selon l'auteur de ce graffiti, que lorsque la religion (l'Islam) l'emportera.



Source : Archives du Quotidien El Watan, 1993

Fig.ARL43, [rafa'na al-silah wa lan nadha'hu hatta yakun al-din kulahu li-allah, FIS], « On a pris les armes et on les dépose pas jusqu'à ce que la religion soit toute entière à Dieu ou l'emportera »
Bab El Oued, Alger

Le graffiti de la Fig.ARL37 [Ya tughat, Ya kufar, mawtana fi al-djna mawtakum fi al-nar] « Oh, mécréants, Oh apostats, nos morts iront au Paradis, vos morts iront en Enfer », s'adresse à tous ceux qui s'opposent au mouvement islamiste et au projet d'un État islamique, que ce soit du côté des autorités politiques ou du côté de la société civile. Le vocabulaire utilisé dans ce graffiti réfère à l'Islam et à l'au-delà. Il est clairement dit que les victimes des violences appartenant au courant islamiste vont aller au Paradis et celles appartenant au courant démocratique et aux autorités politiques en Enfer.



Source : Archives du Quotidien El Watan, 1993

Fig.ARL37 [Ya tughat, Ya kufar, mawtana fi al-djna mawtakum fi al-nar]
« Oh, mécréants, Oh apostats, nos morts iront au Paradis, vos morts iront en Enfer »
Bab El Oued, Alger

D'autres graffiti s'inscrivent dans une perspective moralisatrice, condamnant toute personne qui ne respecte pas les préceptes de l'Islam. La plupart des graffiti moralisateurs recueillis aux archives de la Maison de la Presse se rapportent au châtement réservé à ceux qui abandonnent la pratique de la prière et du jeûne, deux fondements de l'Islam. J'en veux pour illustration le graffiti de la Fig.ARL26 [Hadha hukm t'arik al-salat : al-jama'a al-islamija al-musalaha, dam, dam, hadm, hadm] « Ceci est le procès de celui qui abandonne la prière : Groupe Islamique Armé. Sang, sang, démolition, démolition », apposé sur un morceau de carton. Le châtement qui sera prononcé par le Groupe Islamique Armé à l'égard de celui qui abandonne la prière, sera l'exécution. La propagande moralisatrice de ces discours transcendent le stade de la morale et optent pour l'exécution de tout renégat.

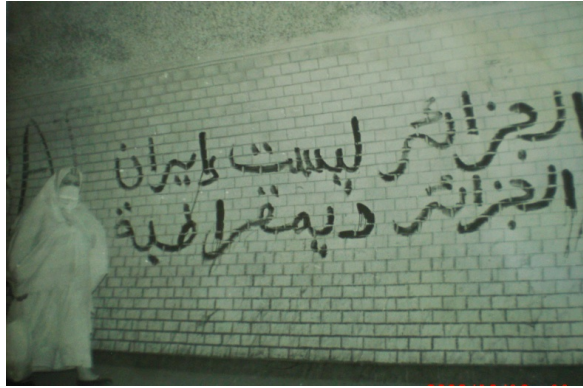


Source : Archives du Quotidien El Watan, 1993

[Hadha hukm tarik al-salat : al-jama'a al-islamija al-musalaha, dam, dam, hadm, hadm]
« Ceci est le verdict de celui qui abandonne la prière : Groupe Islamique Armé. Sang, sang, démolition, démolition »
(Quartier non indiqué), Alger

Ce qui est remarquable par rapport à cette polarité discursive, c'est qu'un grand nombre de graffiti sont écrits quasi exclusivement en arabe *fus'ha*. Il y a une corrélation très étroite entre les discours religieux - relevant de l'Islam - et la langue arabe *fus'ha*. Cette récurrence de l'arabe *fus'ha* dans les discours religieux provoquent des réactions anti islamistes à travers la même langue, pour bien signifier le rejet d'un État islamique. Le choix de l'arabe *fus'ha*, dans ce genre de graffiti, se veut un moyen d'atteindre les énonciateurs des discours islamistes, comme en témoigne la Fig.ARL41

[al-Djazaïr lajset Irane, al-Djazaïr dimoqratiya] « *L'Algérie, ce n'est pas l'Iran, l'Algérie est démocratique* ».



Source : Archives du quotidien El Watan, 1993
Fig.ARL41 [al-Djazaïr lajset Irane, al-Djazaïr dimoqratiya]
« *L'Algérie, ce n'est pas l'Iran, l'Algérie est démocratique* ».
Tunnel des Facultés, Alger

Le graffiti ci-dessus, rejette entièrement l'idée d'une Algérie islamique à l'image de l'Iran et revendique une Algérie démocratique. Le choix de la langue arabe *fus'ha*, consiste à donner à cette langue un autre rôle que celui dans lequel a été cantonnée par les partisans du mouvement arabo-islamiste depuis des lustres. Ce graffiti a le mérite de montrer à ces partisans, que cette langue peut exprimer des idées démocratiques, ce qui est considéré par les islamistes comme [Kofr] « *Sacrilège* », et sortir de la coquille du sacré dans laquelle, elle a été enfermée.

VII. 3. Polarité identitaire

La ville d'Alger se caractérise par sa pluralité linguistique, culturelle et identitaire. La ville constitue, comme je l'ai indiqué dans le chapitre IV de cette thèse, un facteur d'unification linguistique, un lieu de conflit de langues ou un lieu de coexistence et de métissage linguistique. Les langues en présence dans ce milieu sont constamment travaillées, selon Calvet, par deux tendances. L'une à *la véhicularité* et l'autre à *l'identité*.

La polarité identitaire se manifeste essentiellement dans les trois langues parlées dans la ville d'Alger; l'arabe algérien, le tamazight et le français. Les discours rangés dans cette polarité visent à atteindre un grand nombre de récepteurs. Ils se présentent sous forme de graffiti linguistiques et figuratifs qui expriment toutes sortes d'attachement aux différentes formes identitaires (individuelles et/ou collectives). L'identité du sujet du discours est en constante (dé) construction, suivant deux manières à la fois différentes et complémentaires. La première, en fonction de Soi, la seconde, en fonction de l'Autre.

« La découverte de l'autre dans la constitution de la personnalité du sujet est essentielle, car c'est cette représentation de l'autre qui fonde, pour le sujet, la représentation sans doute ultérieure, de sa propre identité. [...] La découverte de l'autre a un caractère fondateur pour la constitution de l'espace symbolique au sein duquel le sujet exerce ses relations de communication et d'échange. » (Lamizet 1992, 33).

Les discours identitaires sont exprimés via le recours aux langues en présence et à un certain nombre de signes graphiques. Je l'ai déjà souligné, plus haut, cette ville draine les différences de toutes les régions du pays, elle constitue un point de convergence des migrations, des différentes langues et variétés de langues. Cette pluralité incite à considérer la spécificité qui s'en dégage, du point de vue discursif.

Je m'intéresse plus particulièrement ici à l'aspect identitaire des langues et discours des graffiti. Les habitants de la ville d'Alger ont conscience de leur appartenance à

des entités différentes dans la mesure où les discours véhiculés par les langues qu'ils utilisent montrent une constante (dé) construction identitaire.

Cette identité que l'on peut qualifier d'« *urbaine* », à la fois reconnaissable et évanescence, se définit, selon T. Bulot, par rapport à un processus quasi-dialectique entre conjonction, c'est-à-dire, le rapport à la communauté et disjonction, c'est-à-dire, le rapport à l'altérité. T. Bulot propose le terme de :

« Fractures urbaines pour rendre compte de l'action de ce processus sur une réalité nécessairement multifforme où se mêlent les dimensions géographiques, linguistiques, sociales, politiques, etc. » (Bulot 1999, 21).

Je tâcherai donc de voir comment les auteurs des graffiti se représentent cette tension entre appartenance et différenciation identitaire à partir de leurs marquages, leurs mises en mots et leurs mises en signes dans un espace symbolique fait de *circulations et de rencontres* (Lamizet 1992). Ces espaces de la ville ne sont plus pensés en termes uniquement géographiques, ils sont pensés surtout en termes de rapports à l'Autre. Les concepts de « *circulation* » et de « *rencontre* » sont définis par B. Lamizet, comme suit :

« C'est une dynamique de déplacements et de parcours par lesquels les acteurs de la communication occupent et utilisent l'espace social. [...] Sans la circulation de la communication, les identités culturelles et les appartenances politiques demeurerait à l'état de virtualité. [...] La rencontre est finalement l'individualisation de la circulation : il s'agit de la circulation assumée par un acteur. [...] C'est à partir de la rencontre que l'espace s'ordonne comme un espace de communication et d'échanges. » (Lamizet 1992, 34-35).

La rencontre de Soi et de l'Autre dans cet espace symbolique détermine la nature des rapports qui les lient l'un à l'autre. La communication dans la sphère publique est constamment travaillée par ces deux éléments inhérents à tout acte de communiquer. Elle s'inscrit dans des réseaux de mobilité socioculturelle et spatiale. Cette mobilité spatiale, selon T. Bulot, tend à recomposer les liens sociaux en ville autour notamment des représentations que l'on s'accorde sur autrui et sur soi-même.

« Plus l'espace est urbanisé, plus l'épaisseur identitaire est mise en rupture : c'est le rapport à l'autre, le rapport à sa façon de parler qui fonde les limites et frontières, mais c'est aussi le rapport à l'absent, là où le discours sur autrui, sur la langue ou la pratique de langue d'autrui devient par défaut autrui. » (Bulot 1999, 31).

Les écrits de la ville s'inscrivent dans des réseaux d'interrelations très complexes et affichent des rapports d'appartenances, d'identification, d'inclusion et d'exclusion. L'absence d'une politique valorisant la diversité de la société algérienne et l'omniprésence d'une politique homogénéisante imposant une langue et une identité fictive, ont généré des formes identitaires conflictuelles basées sur la stratification socioculturelle. Le fonctionnement social des graffiti peut rassembler les différentes communautés sociales, comme il peut également les différencier lorsque les messages s'inscrivent dans des rapports de conflit au niveau linguistique, identitaire et discursif.

Les discours identitaires véhiculés par les différents graffiti sont représentatifs des dynamiques du terrain dans toutes leurs ramifications. Il y a une tendance à la mise en valeur de Soi ou de l'Autre qui génère, dans des cas particuliers, une certaine mise en rupture très négative entre les identités en présence. Cette mise en rupture qui se traduit dans la sphère publique est exprimée essentiellement dans les trois langues parlées à Alger, l'arabe algérien, le tamazight et le français. Et aussi à travers un arsenal de signes.

L'idéologie identitaire de l'État nation, en visant à tout prix à homogénéiser d'en haut la langue, la culture et la diversité de la société algérienne, a abouti à une sorte de purification systématique de toute expression identitaire. Ceci génère des dynamiques réactives d'en bas qui ne se reconnaissent pas dans la vision de l'unicité « *al-Tawhid* » imposée d'en haut.

La compréhension de ce langage de la rue, de cette façon de se dire, de se signifier et de limiter son espace pourrait être la source d'une nouvelle conception du champ social. Les politiques ont, de tout temps, délégitimé la teneur de ces discours attestant d'un mode d'appropriation de l'espace urbain et d'appartenance à des groupes sociaux régis par des réseaux d'intérêt commun.

Voici deux graffiti qui illustrent la complexité des formes identitaires en Algérie. Considérons par exemple le cas du graffiti *fig.FR16*, photographié dans le quartier de Bab el Oued, Alger.



Source : Auteur
Fig.FR16 [MERDE LES ARAB]
Bab El Oued, Alger

L'auteur de ce graffiti subversif, écrit en français [MERDE LES ARAB] « *Merde les Arabes* », s'inscrit dans une logique de rejet de l'Autre, d'une identité bien présente sur le terrain. Le rapport Soi / Autre est conflictuel dans la mesure où le graffiteur se singularise et se différencie de l'Autre auquel il adresse cette injure. Conçu dans une logique de différenciation par rapport au Je énonciateur, l'Autre est considéré comme une possibilité pour le Je énonciateur de se mettre en valeur en s'en distinguant.

L'espace public, champ perceptif par excellence, met en mots un discours qui témoigne, plus ou moins, du manque de cohésion dont souffre la société algérienne sur le plan identitaire. Cette interprétation convoque, bien entendu, un certain nombre d'éléments référant à l'histoire et à la mémoire collective algérienne. L'identité dans les processus de communication, ne se limite pas à l'individu et à la filiation, elle exprime une appartenance sociale définie à partir de la représentation que l'individu se fait de l'Autre.

« Indépendamment de la dimension symbolique de notre nom et de la représentation de notre filiation, notre identité est l'ensemble des pratiques, des actes, des conduites par lesquels notre place nous est reconnue dans l'espace public. » (Lamizet 2002, 8).

Ce scénario se reproduit d'une façon plus radicale, compte tenu du contexte algérien, vu qu'il exprime le rejet de deux identités différentes, desquelles l'auteur s'en démarque en tant que personne se réclamant d'une autre appartenance identitaire. Je dois signaler que le graffiti en question se reproduit plus d'une dizaine de fois, ironie du sort, tout au long de la rue Abane Ramdane (l'architecte de la révolution algérienne, natif de Kabylie) en plein centre d'Alger (Photo prise en 2002).



Source : Auteur
Fig.FR23, « KABYLES = JUIFS »
Rue Abane Ramdane, Alger

Les Autres, dans ce graffiti, constituent une source de constitution de l'identité du Je énonciateur qui se conçoit en fonction de ces deux identités qu'il rejette. B. Lamizet dit par rapport à ce processus d'identification:

« [...] Il ne s'agit pas seulement, en effet, d'identifier l'autre comme tel : il s'agit, bien plus, d'une véritable constitution d'identité pour le sujet lui-même, qui pourra se retrouver et se reconnaître dans le personnage objectivé de l'autre. » (Lamizet 1992, 38).

Si ce graffiti a réussi à avoir une place au centre ville et dans l'une de ses rues les plus animées, c'est parce qu'il est court et, par là, facile à réaliser, ou bien l'auteur a dû le réaliser de nuit, loin des regards et des contrôles. Le discours qu'exprime ce graffiti est doublement stéréotypé, envers le Kabyle et le Juif, vu qu'il les assimile

implicitement au Mal. Et en rejetant ces deux identités, il met en évidence une différence identitaire qui réfère implicitement au Bien.

« Le stéréotype [...] est l'opération qui consiste à penser le réel à travers une représentation culturelle préexistante, un schème collectif figé. [...] Dans une perspective argumentative, le stéréotype permet de désigner les modes de raisonnement propres à un groupe et les contenus globaux du secteur de la doxa dans laquelle il se situe. » (Amossy 1999, 135).

Cette interprétation, parmi tant d'autres bien entendu, peut se justifier par le contexte sociopolitique et culturel qui caractérise le contexte politique national et international du début des années 2000 (Événements de Kabylie, 2001 ou ce qui est appelé communément, le Printemps noir¹⁸) (Guerre d'Irak, 2003) (Intifadha en Palestine). L'auteur s'exprime à travers ce graffiti et dit ses pensées par rapport à son identité propre et par rapport aux autres identités qu'il rejette. Ce genre de discours, très présent aussi à l'oral, met à nu la complexité de la crise identitaire dont souffre la société algérienne dans son ensemble. Comprendre cette complexité et pouvoir la décortiquer contribueraient à prendre connaissance de l'importance qui s'en dégage.

Cette tendance au rejet de l'Autre apparaît dans le graffiti de la *fig.FR18* que j'ai déjà analysé plus haut.

¹⁸ Le Printemps noir désigne les événements sanglants de Kabylie survenus en avril 2001, suite à l'assassinat de Massinissa Guermah, un jeune lycéen, dans les locaux de la Gendarmerie Nationale de Ath Douala, Tizi Ouzou.



Source : Auteur

Fig. FR18 [PAS DE CHANCE YA LES ARAB, ruh suisidi ya la'rab]
« Oh Arabes, pas de chance, allez vous suicider ».
Rue Pasteur, Alger

Le rejet est exprimé en français et en arabe algérien. En lisant ce graffiti, on a l'impression qu'il y a également un rejet de soi-même. L'auteur reconnaît implicitement que l'autre est semblable à lui, et s'en distingue en se considérant différent. Mais en analysant le sens profond des mots, on remarque que le mot [la'rab], en arabe algérien, a un sens communautaire large incluant toutes les différentes cultures et les différentes identités qui sont présentes dans le monde arabe. Donc, il y a, à la fois, rejet de soi et de l'autre. Ce graffiti exprime aussi une certaine identification au monde moderne.

Examinons à présent un autre graffiti où une identité se trouve mise en valeur au détriment des autres. C'est le graffiti de la Fig.FR03 et la Fig.FR04 qui s'étale sur une surface murale de plus 15m de longueur. C'est pourquoi, d'ailleurs, je l'ai pris en photo en deux plans. En réunissant la Fig.FR03 et la Fig.FR04, on lit sur la première ligne [JSK= LA PAIX = TAMAZIGHTE = MATOUB LE REBELLE + l'idéogramme en tifinagh «»]. L'idéogramme symbolise à lui seul l'identité amazighe. Sur la seconde ligne, on lit [MASSINISSA, ON EST PAS DES ARABES].



Source : Auteur

Fig.FR03, [JSK = LA PAIX = TAMAZIGHTE = MATOUB LE REBELLE + l'idéogramme en tifinagh « X » MASSINISSA, ON EST PAS DES ARABES]
Ain Benian, Alger



Source : Auteur

Fig.FR03, [MATOUB, LE REBELLE]
Ain Benian, Alger

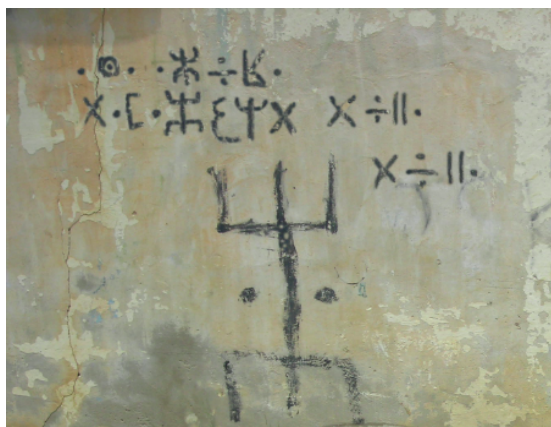
Ce graffiti est très significatif du point de vue discursif. Il se donne à voir et à lire sur une immense surface dans un quartier périphérique d'Alger, Aïn Benian. Le réaliser a nécessité, à mon avis, beaucoup de temps, vu qu'il est fait à l'aide d'un pinceau, et cela a nécessité également une grande marge de liberté. Il serait impossible de réaliser des graffiti de cette taille et d'une telle charge discursive, au niveau du centre ville dont l'espace est beaucoup plus contrôlé et soumis aux regards. La marge de manœuvre est beaucoup plus réduite comparativement à ce qu'offre l'espace périphérique comme liberté de réalisation, d'exécution et d'expression surtout.

Le graffiti en question met donc en relief quelques-uns des éléments symbolisant l'identité amazighe en Algérie. Le graffiteur commence, tout d'abord, par la JSK « Jeunesse Sportive de Kabylie », ce qui constitue un discours sportif en soi. Ce club de football est, ensuite, assimilé à la PAIX qui est un slogan et une revendication politique. Celle-ci est assimilée à son tour à la langue TAMAZIGHT qui est une revendication linguistique et essentiellement identitaire. Et enfin, le tout est couronné par celui qui représente, pour les populations amazighophones, l'emblème de l'identité amazighe pour laquelle il s'est battu toute sa vie à travers son répertoire riche en chansons engagées. Il s'agit du poète et chanteur kabyle Lounès Matoub, surnommé le rebelle, assassiné en 1998. C'est en faisant appel à tous ces symboles et à toutes ces revendications que le graffiteur met en valeur sa différence et sa singularité.

Pour mettre en valeur le message que l'auteur veut transmettre, le graffiteur met l'accent sur l'aspect distinctif de l'identité amazighe en évoquant le nom du roi Massinissa qui joue ici un double rôle. D'un côté, il invoque la grandeur de ce roi numide. De l'autre, il constitue probablement, si on se situe dans le contexte politique algérien, un appel ou un hommage à ce jeune lycéen, qui s'appelle Massinissa Guermah, assassiné lors des événements de Kabylie 2001. Le recours à ce prénom exprime un attachement à l'identité amazighe et exclut, explicitement, toute appartenance à l'identité arabe. [MASSINISSA, ON EST PAS DES ARABES].

« Construire une identité collective revient à choisir quelques éléments qui symbolisent la distinction à l'égard de l'Autre. Ce n'est pas seulement ce qui est commun (culture, langue, nationalité, religion...) qui importe dans une identité collective, il faut, en plus, que ce qui est commun traduise des différences, trace des frontières culturelles avec l'Autre. » (Rachik 2006, 196).

Cette revendication, qui revêt essentiellement un aspect identitaire et linguistique, se laisse voir, de manière claire, sur le graffiti de la Fig. TA01 [assa azeka tamazighth tela tela] en tamazight et écrit en caractères tifinagh « •⊙• •ⵝⵓⵔ• +•ⵉ•ⵝⵓⵔ• +ⵝⵓⵔ• +ⵝⵓⵔ• », « Aujourd'hui et demain, le tamazight existera, existera ».



Source : Auteur

Fig.TA01, [assa azeka tamazighth tela tela]
« Aujourd'hui et demain, le tamazight existera, existera ».
Aïn Benian, Alger

Le discours exprimé à travers ce graffiti revêt une empreinte identitaire et linguistique. Ce discours s'inscrit en étroite corrélation avec la langue choisie pour l'exprimer. On remarque également sur la photo l'idéogramme tfinagh « ⵙ » qui renvoie sémantiquement à l'identité amazighe.

« L'écriture forme, en quelque sorte, un repérage identitaire du sujet dans l'espace de la représentation. » (Lamizet 1992, 140).

Il est important de noter qu'il y a un fort usage de la langue tamazight et de la langue française pour exprimer des discours identitaires. Ces deux langues permettent, comme on l'a vu au niveau des discours politiques, de transmettre le message à un large public. Elles remplissent une fonction essentiellement véhiculaire servant à exprimer des discours identitaires.

Ces derniers s'expriment également à travers le recours à quelques formes scripturales identitaires et différenciées d'autres formes véhiculaires (le français et l'arabe). Les graffiteurs voulant mettre en évidence leur identité, privilégient le recours à l'alphabet tfinagh qui constitue un *We Code*, selon la terminologie de J. J. Gumperz. Le choix de ce *We Code* sous-entend le rejet des *They Code* (le français et l'arabe) ou la préférence, la mise en valeur de son propre code. Le choix de ce *We Code* a pour but

de représenter scripturalement les spécificités culturelles mises en valeur dans les graffiti en tiffinagh.

« Représenter iconiquement l'objet signifie alors transcrire selon des conventions graphiques (ou autres) les propriétés culturelles qui lui sont attribués. Une culture définit ses objets en se référant à certains codes de RECONNAISSANCE qui sélectionnent les traits pertinents et caractérisants du contenu. » (Eco 1992, 54-55).

L'acte de reconnaissance, qui s'accomplit *de visu*, permet d'identifier le discours énoncé comme une empreinte identitaire. La graphie tiffinagh, forme symbolique de l'expression, est motivée par le contenu qui lui a été attribué par les graffiteurs.

On remarque ce recours au tefinagh surtout au niveau de tout ce qui représente l'identité amazighe, comme c'est le cas pour la JSK « Jeunesse Sportive de Kabylie » translittérée en tefinagh « **IⵓK** », et le mot tamazight aussi écrit en tefinagh « **+•ⵍ•ⵛⵙⵛ+** » pour mieux mettre l'accent sur cette revendication linguistique et identitaire. La *Fig.TA02* le montre bien.



Source : Auteur
Fig.TA02, [JSK, thamazight]
Bab Azzoun, Basse Casbah, Alger

Les graffiteurs inscrivent leurs prénoms ou les prénoms d'autres personnes en tefinagh pour se distinguer, les distinguer linguistiquement, et mettre en valeur leur différence et leur singularité. Je dois souligner que cet alphabet n'a jamais été enseigné dans les écoles algériennes. Mais les écrits muraux renseignent sur l'intérêt symbolique que les gens portent à cette langue et à son alphabet originel et original dont l'apprentissage

se fait en dehors de l'école, de manière individuelle. Ecrire en tifinagh est une façon de marquer un attachement et une distinction identitaire. En témoigne l'exemple de la *Fig.TA12* sur laquelle est inscrit en tifinagh le nom [âazdin hadu]. Et la photo *Fig.TA10* sur laquelle sont inscrits en tifinagh, le prénom d'une fille [iman], le nom du chanteur kabyle [maâtub] et l'acronyme JSK.



Source : Auteur
Fig.TA12 [Azzedine Haddou]
El Biar, Alger



Source : Auteur
Fig.TA10 [Imane, Matoub, JSK]
El Biar, Alger

Les graffiteurs affichent leur identité amazighe à travers le recours très fréquent à l'idéogramme en tifinagh « ⵓ » (voir *fig.TA05* et *fig.TA19*) - qui résume à lui seul cette forte appartenance à cette identité. L'idéogramme en question s'affiche presque dans tous les coins de la ville.



Source : Auteur
Fig.TA05, [l'idéogramme en tifinagh ✕]
El Biar, Alger



Source : Auteur
Fig.TA19, [l'idéogramme en tifinagh ✕]
Casbah, Alger

L'utilisation récurrente de cet idéogramme se veut un procédé synthétique servant à exprimer une affirmation identitaire, linguistique et culturelle.

Je pourrais considérer, après cette brève analyse, que l'identité du sujet du discours est en constante construction suivant deux manières à la fois différentes et complémentaires. La première en fonction de soi, la seconde en fonction de l'autre. Les discours identitaires sont exprimés à travers le recours aux langues en présence et à un certain nombre de signes graphiques. La langue, selon B. Lamizet, constitue par rapport aux représentations identitaires :

« Une médiation linguistique de l'appartenance : c'est par la langue que l'on représente l'identité dont on est porteur au cours de ses pratiques de communication et au cours de son activité symbolique. L'existence d'une langue signifie, par conséquent, l'existence d'une sociabilité d'appartenance et d'un statut identitaire de cette appartenance. La langue est, en ce sens, une institution puisqu'elle structure symboliquement une appartenance et une forme de sociabilité. » (Lamizet 2004, 81).

Cette appartenance s'exprime à travers une sémiotique de l'inscription qui renvoie les mots et les signes à un statut de marques linguistiques et de marques discursives. Ces marques rendent vi-lisible(s) l'identité ou les identités des graffiteurs qui investissent les lieux de la ville. La mise en mots et la mise en signes qui se donnent à lire et à voir dans la sphère publique permettent de rendre compte d'une diversité multidimensionnelle mise en valeur ou rejetée. La dimension sociale de l'identité est mise en évidence par toutes les représentations qui caractérisent l'espace public. B. Lamizet dit à juste titre :

« C'est dans l'espace public que nous pouvons apprendre à reconnaître la dimension sociale de notre existence, c'est dans l'espace public que se mettent en scène les représentations de notre identité, par lesquelles nous pouvons reconnaître les appartenances dont nous sommes porteurs, et qui nous donnent notre consistance sociale et institutionnelle. » (Lamizet 2002, 11).

VII. 4. Polarité émotionnelle

Les graffiti relevant de cette polarité sont, dans la majorité des cas exprimés, en arabe algérien ou en français et, à un degré moindre, en anglais. Tout ce qui relève de l'intimité des graffiteurs est exprimé dans les langues parlées, comme en témoignent de nombreux graffiti écrits en arabe algérien. J'ai déjà analysé, du point de vue linguistique, le graffiti de la Fig.ARA04, [nediha gawrija gontra âlik] « *Je prendrai (J'épouserai) une étrangère (une non musulmane) contre toi* », inspiré d'une chanson Raï, interprétée par Cheb El-Hindi.



Source : Auteur

Fig. ARA04, [nediha gawrija gontra âlik]
« *Je prendrai (J'épouserai) une étrangère (une non musulmane) contre toi* ».
Passerelle de l'École Supérieure de Commerce, Thafourah

Le discours exprimé à travers ce graffiti met en mots un sentiment de rancune envers la fille qui est à l'origine du dépit amoureux de l'auteur. Un autre graffiti, écrit par le même auteur toujours en arabe algérien, vient accentuer les discours du premier, c'est le graffiti de la Fig.ARA07 [jabuli serek rah âandi smaât lekhber] « *On m'a révélé ton secret, je l'ai. J'ai entendu la nouvelle...* ».



Source : Auteur

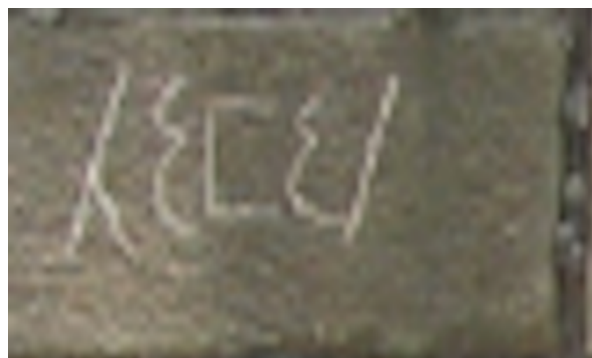
Fig. ARA07, [jabuli serek rah âandi smaât lekhber]

« On m'a révélé ton secret, je l'ai. J'ai entendu la nouvelle... ».

Passerelle de l'École Supérieure de Commerce, Thafourah

Ce graffiti s'inscrit, du point de vue énonciatif et discursif, dans le même sens que le graffiti de la Fig.ARA04. Le JE énonciateur exprime un autre sentiment de rancune envers la fille qui a provoqué le dépit amoureux en lui annonçant publiquement qu'il détient ses secrets et toutes les informations la concernant. Le rapport JE / TU est très intime, d'où le recours à l'usage de l'arabe algérien.

Les discours émotionnels sont exprimés également en tamazight. Mais à ce niveau, les graffiteurs se contentent juste d'inscrire les prénoms des bien aimées en caractères tfinagh. Comme c'est le cas pour la Fig.TA10, sur laquelle est inscrit le prénom [iman].



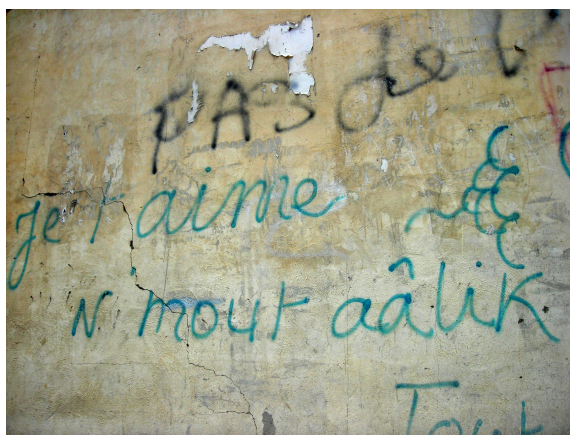
Source : Auteur

Fig.TA10 [Imane]

El Biar, Alger

Il est important de signaler que le recours au tamazight n'est pas très courant dans ce type de discours. Les graffiteurs préfèrent inscrire leurs discours en arabe algérien et

de manière très fréquente, en français. Les graffiteurs mélangent parfois les deux langues pour bien exprimer leurs sentiments amoureux, comme on le voit bien sur le graffiti de la Fig.FR11 [JE T'AIME, N'MOUT AALIK].



Source : Auteur

Fig. FR11 [JE T'AIME, N'MOUT AALIK]

« Je t'aime, je meurs pour toi / je suis prêt à mourir pour toi »,
Place Mauritanie, Alger.

L'auteur de ce graffiti a recours à l'arabe algérien et au français, comme cela se fait fréquemment à l'oral, pour mettre en mots cette déclaration d'amour. Le français joue un rôle prestigieux dans ce genre de discours. Les jeunes algériens, de manière générale, privilégient l'usage du français quand il s'agit d'aborder les filles. Le choix du français se veut une stratégie pour se faire valoir auprès des filles. Ainsi, les déclarations d'amour et les dédicaces se font presque exclusivement en français.

L'usage du français et de l'arabe algérien est intimement lié aux discours émotionnels exprimés à travers les graffiti. L'émotion se manifeste et se dit à travers les langues en usage quotidiennement. L'arabe *fus'ha* est quasiment absent dans ce genre de discours, vu qu'il ne véhicule pas, de manière concrète, l'intimité et les sentiments des gens. Elle est représentée comme étant la langue formelle et « sacrée », ce qui lui enlève toute possibilité de figurer dans le registre émotionnel.

VII. 5. Polarité sportive

Pour exprimer des discours sportifs, les graffiteurs ont souvent recours à l'usage des acronymes en français de leurs clubs de football préférés. Les murs de la ville d'Alger sont envahis par des inscriptions représentant des clubs de football d'Alger ou d'ailleurs. Ces différentes inscriptions sont toujours accompagnées de marques de fierté ou de commentaires linguistiques qui les mettent en valeur et affichent la supériorité de tel club sur tel autre. Les graffiti sportifs sont souvent écrits en français, en arabe algérien ou en tamazight, avec une forte présence d'emprunts à l'italien et à l'anglais.

Essayons de voir comment s'expriment ces discours dans le milieu urbain de la ville d'Alger. Les Algérois sont réputés pour leur attachement au sport et au football plus particulièrement. Les cinq équipes les plus représentées, sur le plan *graffique*, sont le MCA (Mouloudia Club d'Alger), l'USMA (Union Sportive de la Madina d'Alger), la JSK (Jeunesse Sportive de Kabylie), le CRB (Chabab Riadhi Belouizded) et l'USMH (Union Sportive de Madinat El Harrach), etc. L'équipe qui s'affiche le plus sur les murs d'Alger, c'est bien évidemment le MCA. On peut vérifier ce constat en se référant à quelques uns des graffiti que j'ai recueillis à Alger.



Source : Auteur
Fig.FR09 [Mouloudia hija, ET LE DOYEN NE MOURRA JAMAIS]
Rue Abane Ramdane, Alger

La Fig.FR09 affiche les noms des joueurs du MCA, et en bas de la liste, on lit un commentaire linguistique, écrit en français, qui met en valeur l'ancienneté et la grandeur de ce club de football aux yeux de l'auteur du graffiti [ET LE DOYEN NE MOURRA JAMAIS]. Ce discours met en valeur ladite équipe et exprime le rapport fort qui lie l'auteur de ce graffiti à ce symbole du football algérien. On voit bien ce rapport à travers les noms des joueurs que le graffiteur a pu retenir et transcrire et à travers aussi un commentaire écrit en arabe algérien juste au milieu de cette représentation [muludija heja] qui peut signifier ceci en français «*Le Mouloudia, c'est la meilleure équipe*».

On retrouve presque le même discours sur la Fig.FR13 qui représente le MCA sous deux formes, iconique et linguistique. La première donne à voir le MCA sous forme d'un aigle. La seconde met en valeur l'un des joueurs de ce club et donne à celui-ci un aspect affectueux. Et le tout est dit dans un style poétique. [AMEUR BENALI POUR TOUJOURS, MCA MON AMOUR].



Source : Auteur
Fig.FR13, [AMEUR BENALI POUR TOUJOURS, MCA MON AMOUR].
Rue Abane Ramdane, Alger.

Les graffiteurs et les supporters de cette équipe assimilent l'acronyme MCA au machisme qu'ils expriment à travers l'utilisation d'un mot en arabe algérien [chwaker] «*Machos*». On remarque que ce terme est presque toujours accolé à l'acronyme du MCA, comme en témoigne la Fig.FR49 sur laquelle on lit en français

ceci : [VIVE MCA] suivi d'un commentaire en arabe algérien [chwaker] qui veut dire « *Nous sommes les machos, les meilleurs* ». Ce machisme s'énonce parfois de manière agressive comme le laisse voir la Fig.FR08 [VIVE MCA, LA MAFIA, GANGSTEER].



Source : Auteur
Fig.FR49 [VIVE MCA, LA MAFIA, CHWAKAR]
Bab El Oued, Alger



Source : Auteur
Fig.FR08 [VIVE MCA, LA MAFIA, GANGSTEER]
Rue Khelifa Boukhalfa, Alger

Les graffiteurs empruntent des mots à l'italien et à l'anglais pour bien rendre compte de ce machisme qu'ils revendiquent et auquel ils s'attachent fort bien. Et ils ont aussi recours à quelques représentations graphiques qui dénotent du danger. On remarque sur le graffiti ci-dessus, une épée qui chapeaute les inscriptions linguistiques. L'agencement entre le message iconique et le message linguistique est apparent sur ce graffiti.

Il est important de souligner que les graffiti sportifs sont, dans la majorité des cas, véhiculaires de discours politico-identitaires. Dans l’imaginaire collectif algérien ou, du moins, algérois, soutenir le MCA est une façon de revendiquer une appartenance ancienne à la ville d’Alger et par là, une façon de se démarquer des gens qui s’installent nouvellement dans cette ville. Cet attachement au MCA dépasse largement le cadre sportif pour embrasser d’autres considérations d’ordre socioculturel.

On remarque pratiquement la même chose pour ce qui concerne le club de la JSK. L’acronyme de ce club est exclusivement écrit en caractères latins ou en caractères tfinagh et souvent précédé ou suivi par l’idéogramme tfinagh « ⵝ », comme en témoigne la *Fig.TA09*, ou par des inscriptions linguistiques référant essentiellement à l’identité ou à la politique.



*Source : Auteur
Fig.TA09 [VIVE JSK]
Ain Benian, Alger*

La *Fig.TA09* montre l’aspect identitaire de l’équipe en question en présentant l’acronyme JSK en lettres latines et en lettres tfinagh, coiffé par deux idéogrammes de tfinagh « ⵝ », qui constituent des *énoncés iconiques*.



Source : Auteur
Fig.TA07 [JSK, Idéogramme tfinagh, FFS]
Ain Benian, Alger

La Fig.TA07, quant à elle, affiche l'aspect politico identitaire de ce club de football. Le graffiti présente un jumelage de l'aspect sportif (JSK), identitaire (Idéogramme tfinagh) et politique (Front de Forces Socialistes), pour exprimer un discours autre que sportif.



Source : Auteur
Fig.TA02, [JSK, thamazight]
Bab Azzoun, Basse Casbah, Alger

Sur la Fig.TA02, on remarque une autre sorte de jumelage revendicatif. Cette fois-ci, c'est un jumelage entre le sportif et le linguistique. On lit sur ce graffiti l'acronyme JSK et le mot [tamazight], les deux écrits en caractères tfinagh. Ce procédé de jumelage sert à exprimer une revendication linguistique et identitaire.

Ces slogans, sportifs à la base, expriment des discours qui transcendent largement le domaine du sport pour embrasser d'autres préoccupations, d'ordre politique ou

identitaire, comme en témoignent tous les graffiti qui ont suivi l'agression qu'a subie l'équipe nationale algérienne avant le match Algérie-Egypte du 14 novembre 2009 en Egypte. Les graffiteurs ont répondu présents via leurs marquages, leurs tenues vestimentaires et leurs musiques qui expriment une réaction patriotique. Cette démonstration est une leçon d'histoire, pas des moindres. Ces représentations scripturales ont pu reconfigurer les rapports à l'identité et à l'amour du pays et ont pu se réapproprier l'espace public en le marquant d'une empreinte patriotique. Du jour au lendemain, le peuple algérien, retrouve l'espoir d'une vie meilleure et des perspectives d'avenir en s'identifiant aux exploits et aux prestations de l'équipe nationale. Ce sentiment patriotique passe de manière efficace via le canal sportif, comme l'explique E. Hobsbawm :

« Ce qui donna au sport une efficacité unique comme moyen d'inculquer un sentiment national, du moins pour les hommes, c'est la facilité avec laquelle les individus les moins politisés et les moins insérés dans la sphère publique peuvent s'identifier avec la nation symbolisée par des jeunes qui excellent dans un domaine où presque tous les hommes veulent réussir ou l'ont voulu à une époque de leur vie. » (Hobsbawm 1992, 264).

Pour revenir aux graffiti sportifs qui se rapportent à l'agression subie par l'équipe nationale, le discours transgressif est plus que constant, il est le fruit d'une actualité amère. Les graffiteurs construisent à travers leurs créations, des discours destinés aux Égyptiens qui étaient à l'origine de cette agression. Ils s'adressent à eux en arabe *fus'ha*, pour bien signifier la portée de leur messages. La *Fig.ARL49* est représentative à cet égard.



Source : Auteur

Fig.ARL49 [huna markaz 'aza' um al-dunia]
« Ici, le centre des condoléances de la mère du monde »
Rue Larbi Ben M'hidi, Alger

La Fig.ARL49 met en mots cette représentation répandue chez les Égyptiens qui désignent leur pays comme « la mère du monde », en l'utilisant dans un sens dérisoire. Elle présente une poubelle sur laquelle est écrit en arabe *fus'ha*, « Ici, le centre des condoléances de la mère du monde ». La symbolique de la poubelle se veut une réponse humiliante à l'agression qui s'est abattue sur l'équipe nationale. Les condoléances aux Égyptiens, suite à leur défaite contre l'équipe nationale algérienne, sont à déposer dans cette poubelle.

La qualification de l'équipe nationale à la coupe du monde 2010, en Afrique du Sud, a boosté la pratique du graffiti en Algérie et a donné aux graffiteurs une occasion en or pour exprimer leur joie et leur talent. Le graffiti est devenu du jour au lendemain, grâce à cet élan patriotique naissant, une pratique tolérée dans la ville, ainsi, on a pu voir des surfaces d'immeubles entièrement couvertes de couleurs du drapeau national et de discours sportifs et autres.

Les représentations graphiques, faites à base de peinture, sont les plus apparentes dans l'espace urbain algérois. Les slogans apposés sur les murs sont généralement des slogans scandés à l'oral, tel « *One, Two, Three, Viva l'Algérie* ». Les graffiteurs présentent ces slogans avec beaucoup de talent, comme on le voit bien sur la Fig.RP20.



Source : Auteur
Fig.RP20 [One, Two, Three, Viva l'Algérie]
Bab El Oued, Alger

Cette représentation artistique faite à la peinture, met en signes le slogan phare de l'équipe nationale algérienne. Les [one, two, three] sont représentés sur le côté gauche, par trois mains, et l'Algérie est représentée par une carte géographique aux couleurs nationales (vert, blanc, rouge). D'autres graffiteurs se contentent d'exprimer leur joie et leur fierté à travers le drapeau national dessiné dans tous les coins de la rue, comme le montrent la Fig.RP22.



Source : Auteur
Fig.RP22 [Drapeau national]
Bab El Oued

Les Fig.RP31 et Fig.RP32, quant à elles, donnent à voir et à lire cette immense joie qui a suivi la qualification de l'équipe nationale au Mondial 2010. Sur les deux représentations *graphiques*, il est fait usage des couleurs nationales et de quelques slogans les plus scandés à cette occasion. Ces slogans sont écrits et scandés en arabe

algérien avec tous les emprunts au français, à l'italien et à l'anglais, complètement dilués dans l'arabe algérien.



Source : Auteur

Fig.RP31 [Drapeau national, m'ak y al-khadra, yahya al-djazayriyyine, diri hala, viva l'Algérie]
« Avec vous les Verts, Vive les Algériens, faites la fête, Viva l'Algérie »
Bab El Oued



Source : Auteur

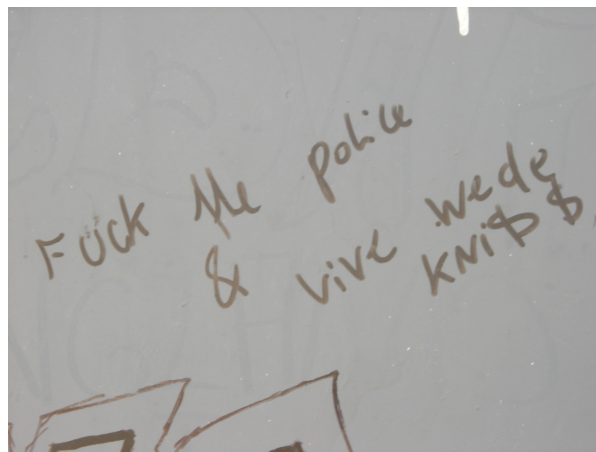
Fig.RP32 [One, two, three (en chiffre), Viva l'Algérie, m'ak ya al-khadra, allez les verts, Algeria]
Bab El Oued

Les discours sportifs sont étroitement corrélés à l'arabe algérien, au tamazight et au français, avec quelques emprunts à l'anglais et à l'italien. Ce qui est remarquable dans les graffiti sportifs, c'est qu'en plus de leur aspect typiquement et purement sportif qui consiste à soutenir tel ou tel club de football, ils servent de moyen d'expression pour des discours autres que sportifs. Les graffiteurs se servent du discours sportif pour mettre en valeur leurs spécificités ou leurs appartenances à un quartier, une région, une identité ou un parti.

VII. 6. Polarité transgressive

Je pense plus particulièrement à tous ces mots qui expriment le juron, l'insulte et l'interdit, de manière générale, et qui appartiennent bel et bien au langage. Le lexique du juron est plus ou moins hors circuit, parce qu'il est tabou linguistique et il ne doit pas passer par la voie orale. Le prononcer serait une atteinte aux mœurs, à la morale, c'est pourquoi il est interdit et retranché du registre de la langue et de l'oral plus spécialement. Ceci ne l'empêche pas d'exister sous d'autres formes et de continuer d'exister en tant qu'interdit. L'interdit linguistique s'exprime à l'oral dans certaines situations, il emprunte également le canal *graphique* pour fuir au contrôle direct de ceux qui le reçoivent.

Les graffiti transgressifs mettent en mots et en signes « l'espace désordre », espace des représentations socioculturelles, qui fait face à « l'espace ordre » qui symbolise le pouvoir et la norme. Cet espace désordre fait l'objet d'une appropriation singulière par les graffiteurs qui y tiennent des discours transgressifs à tous les niveaux. Dans la polarité transgressive, les graffiteurs passent d'un statut d'énonciateurs à un statut de dénonciateurs allant à l'encontre de la norme. Pour accomplir leur tâche, ils se servent de l'arabe algérien, du tamazight, du français et de l'anglais, comme en témoigne la *Fig. AN06* [FUCK THE POLICE & VIVE WEDE KNI\$\$.



Source : Auteur
Fig. AN06 [FUCK THE POLICE & VIVE WEDE KNI\$\$.
Oued Knis, Alger

L'auteur de ce graffiti utilise l'anglais pour manifester son mépris vis-à-vis de la police et se sert du français pour se mettre en valeur et mettre en valeur son quartier (Oued kniss). Cette valorisation s'exprime aussi à travers les deux dernières lettres qui symbolisent le Dollar. Les graffiteurs mettent en relief leur distance par rapport à toutes les contraintes qui viennent peser sur leur vécu quotidien, et s'affichent clairement contre tout ce qui est contre eux. Ils ressentent, par là, un élan de liberté qui contribue à les maintenir dans une position de force dans le milieu urbain. Oser transgresser est une véritable prise de risque qui les valorise aux yeux de la société dans la mesure où ils se font les porte-paroles de cette société. Le graffiti de la *Fig.AN03* reprend la même injure en anglais [FOK POLICE] (sic).



Source : Auteur
Fig.AN03 [FUCK POLICE, MOULOUDIA]
Rue Khelifa Boukhalfa, Alger

Ce graffiti, écrit en anglais, est signé en arabe par un supporter du MCA, Mouloudia d'Alger dont le nom est inscrit juste à droite. Une importante remarque s'impose concernant ce graffiti. Son auteur n'inscrit pas seulement ce discours transgressif sur un niveau personnel mais il l'inscrit sur un niveau collectif englobant tous les supporters de cette équipe de football. Il inclut tous les supporters de cette équipe pour donner une certaine envergure à son écrit.

Les discours transgressifs sont également exprimés en français comme le laisse voir la *Fig.FR14* sur laquelle est écrit ceci [CHAHRA LA PUTE, PETITE GARCE].



Source : Auteur
Fig.FR14 [CHAHRA, LA PUTE, PETITE GARCE]
Rue Charras, Alger

C'est un graffiti d'une trivialité bien prononcée, fait pour dénoncer publiquement cette fille qui a provoqué chez l'auteur du graffiti une déception amoureuse. Le graffiti de la Fig.FR32 donne à voir un slogan subversif, très courant en arabe algérien, [NIKE LA LOI ET LAGESTIS] (sic) « *Nique la loi et la justice* ».



Source : Auteur
[NIKE LA LOI ET LAGESTIS]
« *Nique la loi et la justice* ».
Sacré Cœur, rue Didouche Mourad, Alger

Le graffiti est transcrit comme il est souvent prononcé à l'oral et en arabe algérien. L'auteur s'affiche à travers ce slogan en complète opposition avec la loi et la justice. En somme, il est contre la norme qui le contraint à se comporter de telle ou telle manière. Ecrire un slogan de cette nature est une manière de transgresser tout ce qui régit le fonctionnement normé de la société. Il y a mise à distance entre le graffiteur et toutes les normes qui façonnent la vie en société. Les graffiteurs s'inscrivent dans un

monde qui appartient à eux seulement. En transgressant les normes de la société dans laquelle ils vivent, ils instaurent implicitement et indirectement d'autres normes propres à eux, à leurs espaces, à leurs discours et à leurs langages, comme en témoigne le graffiti de la Fig.FR34 [LES 14 - suivi d'un cœur transpercé par une flèche - LE. LENGAJ DE LA RUE] « *Le quartier des quatorze fusillés, le langage de la rue* » signé par Amine.



Source : Auteur

Fig.FR34 [LES 14 – suivi d'un cœur transpercé par une flèche - LE. LENGAJ DE – LA – RUE]
« *Le quartier des quatorze fusillés, le langage de la rue* »
Rue des Quatorze Fusillés, Ruisseau, Alger

Le discours de ce graffiti exprime une tendance à délimiter l'espace et à s'approprier un langage propre, le langage de la rue qui est différent du langage commun, des langues normées. La transgression réside dans l'appellation même « *Langage de la rue* ». La subjectivité de l'auteur, en s'appropriant la langue dans laquelle il énonce son discours, instaure une distance qui sépare sa langue de celle de l'institution.

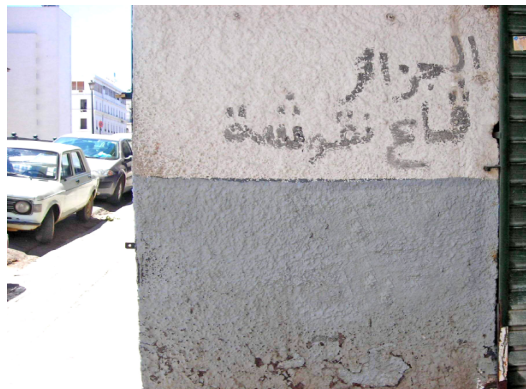
Les langues algériennes qui ne sont pas enseignées à l'école algérienne, surtout l'arabe algérien, sont considérées comme « *lughat al-chari'* » (langage de la rue). Parler et écrire dans ces langues constituent une transgression par rapport à l'idée de la langue nationale et officielle. Ce fait a façonné des générations entières en Algérie. Ce langage spécial se définit en fonction des langues en présence. Il a ses propres règles et son propre fonctionnement, comme on le voit sur la Fig.FR35 [LES 14 + OUED KNIS, A + W + H, VIZA - ENGLAND NCHALAH].



Source : Auteur
Fig.FR35 [LES 14 + OUED KNIS, A + W + H VIZA - ENGLAND NCHALAH]
Oued Knis, Alger

En langage « normé » on pourrait traduire ce graffiti comme suit : «*Le quartier des quatorze fusillés + le quartier de Oued Knis, Adel + Walid + Hamid (Je propose des prénoms à partir des trois initiales - A, W, H), voulons avoir un visa pour l'Angleterre, si Dieu le veut* ». Les graffiteurs disent exactement la même chose en d'autres mots et en d'autres signes, en économisant leur langage. La transgression est partout présente dans leurs écrits, vis-à-vis des normes qui caractérisent la société qui les entoure.

Pour mettre en évidence l'aspect transgressif de leurs discours, les graffiteurs se servent de mots hors circuit. Je cite, à titre d'exemple, le cas d'un graffiti hautement grossier touchant à la dignité de toute une société et de tout un pays, c'est le graffiti de la Fig.ARA02 [ežajer gaâ nqucha] «*Les Algériens sont tous des pédés*».



Source : Auteur
Fig.ARA02 [ežajer gaâ nqucha]
«Les Algériens sont tous des pédés».
Rue Abane Ramdane, Alger

L'auteur de ce brûlot, écrit gris sur blanc, juge et considère que les Algérois ou les Algériens sont des « pédés », mais il ne les désigne pas en les nommant, il préfère se servir du nom de la ville ou du pays « al-Djazaïr » pour cibler un lectorat bien précis. C'est une manière de personnaliser la ville ou le pays et de lui donner une valeur anthropomorphe. Il faut signaler qu'il y a, dans ce graffiti, une ambiguïté entre Alger, Algérie et les Algériens. Cette ambiguïté constitue un trope.

« Les tropes sont des figures par lesquelles on fait prendre à un mot une signification qui n'est pas précisément la signification propre de ce mot. » (Charaudeau 2002, 590).

Le mot Alger / Algérie dans cet exemple porte un autre sens que le sien propre. Le graffiteur désigne à travers le nom du pays l'ensemble de son peuple. C'est un procédé très courant en arabe algérien. Le sens figuré développé dans ce graffiti est mis au clair par l'utilisation de deux éléments grammaticaux; le pronom indéfini [gaâ] « *Tous* » et l'adjectif qualificatif mis au pluriel [nqucha] qui désigne un groupe de personnes. Les deux ne s'accordent pas avec le sujet « Alger » ou « Algérie ». Ce discours notoirement transgressif, exprimé à travers ce graffiti, signifie que son auteur s'inscrit contre tout un peuple. Sont exprimés à travers ce graffiti, deux procès. Un procès de démarcation, l'auteur se démarque de cette entité d'Algériens et se considère autre. Un procès d'indignation qui laisse apparaître quelques signes de la subjectivité de l'auteur. Il brosse un tableau noir d'une société à laquelle il appartient bel et bien. Ce graffiti peut être qualifié d'assertion vu qu'il juge, affirme et contient un propos sur le monde et sur une situation.

La visibilité de ce graffiti que j'avais pris en photo début janvier 2007 n'a pas duré trop longtemps, il a été toléré pendant une vingtaine de jours. J'étais de passage à la rue Abane Ramdane, le 2 février 2007, j'ai trouvé un autre graffiti à la même place aussi transgressif que le celui de la *Fig.ARA02*. C'est le graffiti de la *Fig.AN14*, écrit, blanc sur gris, en anglais. Le choix de la couleur se fait en fonction du support d'écriture ou *vice versa*.



Source : Auteur
Fig.AN14 [Fuck the police]
«Nique la Police».
Rue Abane Ramdane, Alger

Décidemment, ce mur est la chasse gardée des graffiteurs en dépit de sa proximité du siège de la Wilaya (préfecture) d'Alger et du commissariat de police situé à quelques centaines de mètres. Ce discours transgressif entre en concurrence avec les institutions en place. Le graffiti de la Fig.AN14 s'en prend à la police qui symbolise les normes qui régissent la société. Je suppose que l'effacement du premier graffiti a provoqué une réaction chez le graffiteur qui récidive avec un autre graffiti contenant une autre charge transgressive, ce qui met en évidence une tendance appropriative de l'espace.

Nombreux sont les graffiti qui s'inscrivent dans cette logique. Je pense plus particulièrement au graffiti de la Fig.FR19 [TOUS LES COUPS SONS PERMIES L'ALGERIE MARCHE OU CREUVE] « *Tous les coups sont permis, l'Algérie marche ou crève* », analysé dans le précédent chapitre, qui exprime un discours transgressif vis-à-vis de l'Algérie en mettant en relief les dysfonctionnements qui la caractérisent. Le graffiti de la Fig.FR18 [PAS DE CHANCE YA LES ARABE ROHE SUISSIDI YA LAARAB] est aussi transgressif envers les Algériens et les Arabes.

La transgression s'exprime aussi par quelques noms d'identification. Les graffiteurs, en se démarquant et de la société et de ces institutions, s'identifient à d'autres personnages et revendiquent d'autres appartenances. Le graffiti de la Fig.AN06 [FUCK THE POLICE & VIVE WEDE KNI\$\$] signé en forme de bulles ou ce qu'on

appelle le « *bubble style* » pour bien mettre en évidence l’auteur ou les auteurs du graffiti anti-police qui se désignent comme étant [LA MAFIA DU BLED]. Il y a une tendance à la démarcation d’un côté, et à l’identification à tout ce qui symbolise l’anti-norme, la mafia, les gangsters et les machos, de l’autre.

Il est important de signaler que le canal *graffique* permet d’exprimer de manière moins contrôlée tous les tabous de langage qui ont du mal à se trouver une voie / voix qui les sort de leur registre retranché et proscrit. Ces tabous se disent peu, mais se disent autrement et se disent quand même; ils se lisent et se voient sur les murs. Ces murs « disent » les interdits et « transgressent » à tous les niveaux.

VII. 7. Polarité artistique

Jusque-là, j'ai essayé d'analyser l'univers discursif des graffiti essentiellement linguistiques. Les discours que j'ai pu relever sont exprimés dans toutes les langues en présence dans le milieu urbain de la ville d'Alger. Si les graffiti permettent d'exprimer ces discours linguistiquement, il ne faut cependant pas négliger le fait que les graffiti se donnent à voir sous des formes autres que linguistiques et permettent également d'exprimer des discours à travers le signe (dessins et représentations figuratives). Je dois signaler que les graffiteurs tiennent des discours typiquement artistiques dans la mesure où ils se mettent en valeur et s'auto-désignent comme artistes à part entière.

En investissant la rue, les graffiteurs présentent leurs œuvres à un large public. Des œuvres qui sont réalisées au crayon, à la peinture ou sous forme de pochoirs. Ces réalisations qui constituent des discours artistiques en soi, servent de moyen pour exprimer d'autres discours ; politiques, identitaires, religieux, etc. Les discours artistiques ne se limitent donc pas seulement à des revendications qui relèvent de l'art et de la création, bien au contraire, ils dépassent largement ce stade. Les discours exprimés à travers ces différentes œuvres exposées en plein air s'étendent au domaine de la politique, de l'identité, de la religion, des sentiments et bien d'autres domaines.

La communication peut se transmettre et se faire sur le mode *imagique*. L'image est nécessaire pour montrer et particulariser ce qu'elle représente. La présence et la mise en œuvre de l'image et du signe dans la sphère publique, supposent automatiquement des interprétations. La signification d'une représentation artistique peut être exprimée par le rapport auteur / œuvre ou par les éléments inhérents à l'œuvre même. L'image est considérée dans ce travail comme l'une des formes les plus spécifiques de la communication *graffique*.

Le mot, quant à lui, permet de démontrer et de généraliser ce qu'il signifie. Les graffiteurs se servent des deux pour mettre en valeur leurs discours. Ils investissent les rues de leur ville et marquent leur territoire d'une manière continue en se servant des langues et des signes. Les usagers de la ville sont constamment contraints de voir et

de se projeter hors d'eux-mêmes pour lire et déchiffrer tous ces écrits et ces différents signes graphiques qui instaurent une communication « *vi-lisible* » et anonyme, dans la sphère publique. Les dessins et les représentations figuratives permettent d'exprimer presque toutes les polarités discursives énumérées plus haut. Les graffiteurs expriment leurs tendances, leurs états existentiels rien qu'en dessinant ou en peignant.

La lecture sémiologique m'a permis de dégager les *fonctions sémiotiques* (Eco 1992) des discours véhiculés à travers les productions artistiques de ces graffiteurs. Les représentations figuratives constituent un langage visuel dont se servent les graffiteurs pour exprimer des discours politiques et transgressifs. Je tâcherai d'interpréter le sens de ces différentes représentations en m'appuyant sur les sens dénotés et les sens connotés qui s'en dégagent. J'amorcerai cette interprétation par le graffiti de la *Fig.DC07*, analysé plus haut. Cette représentation figurative, reproduite sur plusieurs endroits, donne à voir, sous forme de caricature, un personnage politique algérien, Ali Belhadj, cofondateur de l'ex. FIS (Front Islamique du Salut).



*Source : Auteur
Fig.RC07
Rue Zighout Youcef, Alger*

A travers cette réalisation artistique, le graffiteur met en signes un discours politique en prenant position par rapport à ce personnage politique et par rapport à la tendance politique qu'il incarne. Compte tenu des différents événements politiques qui caractérisent la vie politique algérienne, je peux considérer que l'auteur de ce dessin exprime, en s'inscrivant dans une tendance autre que celle incarnée par le personnage

du dessin, son opposition à ce personnage en chargeant sa physionomie (grosse tête et corps minuscule).

Cette signification est inhérente à cette représentation figurative en tant que signe, dont la visibilité suffit pour construire du sens. La signification dépend, bien entendu, de ce que le Je énonciateur et le Tu interprétant veulent inscrire comme sens en tenant compte de la mémoire collective. On a ici, selon la terminologie de U. Eco, un cas de *ratio difficilis*. On parle de cas de *ratio difficilis* quand :

« Une occurrence expressive concorde directement avec son propre contenu, soit qu'il n'existe pas de type expressif préformé, soit parce que le type expressif est déjà identique au type de contenu. [...] En d'autres termes, on a un cas de ration difficilis quand le type expressif coïncide avec le système véhiculé par l'occurrence expressive. » (Eco 1992, 23-24).

Le discours énoncé dans ce graffiti est intimement lié au personnage caricaturé. Il y a concordance entre le signe et le discours énoncé, la nature du discours est motivée par la nature du signe et *vice versa*, ou pour reprendre les termes de U. Eco :

« Il y a un rapport entre la forme des signes complexes (ou énoncés) et la forme de la pensée ; en d'autres termes, il y a une relation entre ordre logique et ordre sémiotique. » (Eco 1988b, 196).

Le contexte politico-historique influence considérablement cette structure sémiotique. L'auteur se fait porte parole d'une partie de la société algérienne qui est contre la mouvance islamiste. Ce discours iconique exprime le rejet total de la doctrine prônée par ce personnage politique. Ce rejet ou cette opposition s'accroît avec le second dessin réalisé juste sur la droite et un peu plus bas par rapport à ce personnage politique. Ce second dessin représente une personne qui regarde, complètement effarée, le personnage politique en question, ce qui constitue aux yeux de l'auteur une démonstration voire, une argumentation de ce qu'il avance dans le premier dessin. C'est la structure sémiotique qui permet de donner une signification à ces représentations figuratives. Une signification qui résulte d'un réseau d'interrelations très complexe.

On constate que l'iconicité est toujours référentielle. Les différents dessins, représentations figuratives, et pochoirs renvoient directement ou indirectement à un certain nombre de faits réels ou imaginaires. Essayons de voir comment se réalise cette référence aux choses.

J'analyse le dessin de la *Fig.DP03* qui représente, d'après les interprétations des graffiteurs que j'ai pu rencontrer, ce que l'on appelle communément en arabe « *KABADH LARWAH* » « *Ange de la mort* ».



*Source : Auteur
Fig.RP03 [Kabadh larwah]
« Ange de la mort »
Ruisseau, Alger*

Les graffiteurs se le représentent, dans un esprit très créatif, sous forme d'un personnage violent habillé en noir et muni d'une faux, un accessoire dont il se sert pour accomplir sa tâche. Cette représentation figurative n'est que l'expression de l'imaginaire collectif de la société et l'expression d'un discours religieux.

Les dessins et les représentations figuratives réfèrent également à l'identité de leurs auteurs. Ce qui est remarquable par rapport à cet aspect, c'est que les graffiteurs affichent une certaine violence dans quelques-uns de leurs dessins et de leurs personnages imaginaires. Ils assignent à leurs œuvres une fonction sémiotique qui rend compte du caractère hégémonique et privatif de leur appropriation de l'espace. Cette fonction sémiotique n'est pas préalablement basée sur un code partagé, c'est à

travers leurs représentations figuratives qu'ils donnent corps à cette nouvelle fonction en la dotant d'une codification spécifique. A travers cette codification, les graffiteurs établissent des corrélations sans passer par le principe de convention. La corrélation devra se fonder, selon U. Eco :

« À partir d'autre chose, pour la faire accepter, le producteur devra l'établir sur quelque motivation évidente, un stimulus par exemple. Lorsque l'expression en tant que stimulus réussit à attirer l'attention sur certains éléments à suggérer, la corrélation est déjà en train de s'établir. » (Eco 1992, 31).

Je prends, à titre d'exemple, la représentation de la *Fig.RP08* qui donne à voir le pictogramme « tête de mort » sous un aspect très violent et entouré de flammes et la représentation de la *Fig.RP33* qui donne à voir le même pictogramme avec l'ajout d'un texte dans un mélange d'anglais [DEAD ZONE] « Zone de mort » et de français [Danger] qui signifie clairement l'hégémonie des graffiteurs sur cet espace. Sur ces deux graffiti, on voit clairement les quelques éléments de cette nouvelle codification que les graffiteurs s'efforcent d'imposer au regard des Autres.



*Source : Auteur
Fig.RP08
Ruisseau, Alger*



*Source : Auteur
Fig.RP33
Ruisseau, Alger*

La violence iconique qui caractérise cette nouvelle codification est présente également dans le graffiti de la *Fig.DP10* qui représente un diable volant et une longue épée ayant pour poignet une tête de mort. On remarque que les graffiteurs ont recours aux mêmes signes pour mettre en valeur la fonction sémiotique de leurs représentations figuratives.



*Source : Auteur
Fig.RP10
Ruisseau, Alger*

Ces différentes figures qui connotent de la violence ont un effet symbolique sur l'identité des graffiteurs. Ils s'auto-désignent artistes, donnant libre cours à leur imagination créative et s'auto-proclament violents et détenteurs d'un monopole sur l'espace support de leurs œuvres. Ils se donnent une nouvelle identité pour revaloriser leur Moi et pour faire vivre leur nouveau rôle et leur nouveau statut au sein de la société. Cette nouvelle identité s'exprime aussi à travers quelques représentations animales qui symbolisent à la fois la grandeur et le danger. J'en veux pour illustration le graffiti de la Fig.RC11 qui donne à voir les figures d'un lion et d'un loup en furie.



*Source : Auteur
Fig.RC11
Ruisseau, Alger*

Je pense que la tendance des graffiteurs à s'identifier à ce que symbolisent ces figures animales est une manière de signifier le caractère violent de leur présence dans l'espace qu'ils occupent. Cet aspect est bien explicité et mis en exergue par une indication linguistique écrite en anglais [BAD BOYS] « *Mauvais garçons* ». Les graffiteurs s'identifient à de nouvelles figures fictives dans le but de provoquer chez les récepteurs une réaction d'estime, voire de peur.

« Plus le type de contenu est nouveau et extérieur à toute codification préalable, dans la mesure où il résulte d'un acte référentiel inédit, plus le producteur doit s'efforcer de provoquer chez le destinataire des réactions perceptives en quelque sorte équivalentes à ce que déclencheraient chez celui-ci la présence de l'objet ou de l'élément concret. » (Eco 1992, 31).

On voit clairement que les graffiteurs donnent un aspect revendicatif à leurs réalisations artistiques. Ce n'est pas le signe en tant que tel qui rend compte de cette revendication (contenu), ce sont les modes de production de la fonction sémiotique. Cette fonction est mise en œuvre, selon U. Eco, sur la base du « *lien culturel* » qui n'a pas été pris en compte dans les premiers travaux de la sémiologie (Pierce 1978), basés essentiellement, dans leur approche du signe et de l'icône, sur le « *lien conventionnel* », le « *lien de similarité* » et le « *lien d'analogie* ».

Les représentations figuratives ne sont pas que l'expression d'une violence, elles sont aussi l'expression d'un rapport ludique avec ceux à qui elles sont adressées et ceux qui les reçoivent, comme en témoigne le graffiti de la *Fig.RC12*.



Source : Auteur
Fig.RC12
Ruisseau, Alger

Le graffiti de la *Fig.RC12* montre clairement ce rapport ludique à travers un éléphant, mine dépitée, qui avance lentement et sur lequel est inscrit [2006] sous forme d'étiquette. L'auteur de ce dessin se représente l'arrivée du nouvel an 2006 à travers la lenteur et la lourdeur que symbolise l'animal en question. L'auteur de ce dessin choisit ce procédé ludique mais combien significatif pour souhaiter une bonne année à ceux qui verront son œuvre.

Le rapport ludique est également remarquable sur la représentation de la *Fig.RC09* qui constitue un commentaire figuratif d'un message linguistique écrit en français

« *Interdit d'entrer à toute personne étrangère au chantier, le port du casque est obligatoire* ».



*Source : Auteur
Fig.RC09
Ruisseau, Alger*

Ce message est écrit à l'entrée du chantier Métro d'Alger à Ruisseau. Un graffiteur commente le message en lui joignant un dessin qui représente un personnage aux yeux bridés, faisant allusion à la main d'œuvre chinoise en Algérie, portant un casque bleu sur lequel tombe une brique. Le dessin lui-même est commenté aussi par l'onomatopée [BAF] qui signifie bien le danger auquel est exposée la personne qui ne porte pas de casque. Le message iconique vient renforcer le message linguistique en lui ajoutant une représentation visuelle concrète.

L'aspect revendicatif et identitaire s'exprime aussi sous forme de pochoirs. Les graffiteurs s'approprient une autre identité et revalorisent leur Moi en s'inscrivant dans un processus d'identification à un certain nombre de personnalités représentées par lesdits pochoirs. Ces derniers sont un véritable art de la rue ayant une particularité qui les distingue. Ils sont reproductibles à l'identique plusieurs fois. Ils sont très proches de la signature, quoi de plus personnel d'ailleurs qu'une signature, mais ne supposent pas pour autant la même rapidité d'exécution. Les pochoirs nécessitent un certain temps et certaines techniques bien particulières. Pareillement à la signature, ils ont une caractéristique identitaire inhérente à leurs représentations, figuratives, la plupart du temps. Les personnages qui reviennent le plus souvent dans ces pochoirs sont les grands révolutionnaires qui ont marqué l'Histoire, les chanteurs Rock, Reggae et d'autres styles de musique universelle.

Je reprends ici les quelques exemples de pochoirs analysés dans le chapitre précédent. Examinons donc les pochoirs des *Fig.PO01* et *Fig.PO09* qui donnent à voir identiquement la figure du révolutionnaire Ernesto Guevara, le Che à qui s'identifie la jeunesse de par la monde et la jeunesse algérienne n'échappe pas à la règle bien évidemment.



*Source : Auteur
Fig.PO01
École des Beaux Arts, Telemly, Alger*



*Source : Auteur
Fig.PO09
École des Beaux Arts, Telemly, Alger*

Les pochoiristes se révèlent aux autres à travers ces personnages qui portent en eux ce désir de changement à tous les niveaux en remettant en cause généralement les normes institutionnelles et les normes sociales. S'identifier à de tels personnages constitue une prise de position à fonction revendicative, voire même transgressive.

La pratique du pochoir permet aux graffiteurs de s'inscrire dans un processus de construction et d'affirmation de Soi. L'appropriation de l'espace consiste à l'investir d'intentions et de marques symbolisant cette nouvelle identité du jeune qui se sert de ces pochoirs comme d'une carte d'identité signalant son existence et sa présence différenciée au sein de la société et redéfinissant son statut au sein du tissu familial et social.

Les signataires du pochoir *Fig.PO09* [TAH, BILL, HAM, IMAD, MOMO, RAFIK], entretiennent un rapport d'identification à ce personnage révolutionnaire. Ils se construisent une nouvelle identité à partir de ce que symbolise la figure du Che. Les mêmes pochoiristes se réclament pareillement de la star éternelle du Reggae, Bob Marley, qui représente aux yeux de tout le monde une figure de combat et de résistance, comme en témoigne la *Fig.PO04*.



*Source : Auteur
Fig.PO04
École des Beaux Arts, Telemly, Alger*

L'élément identitaire occupe une place de premier plan dans la pratique du pochoir. Les figures reproduites sur les différents murs de la ville informent sur l'appartenance identitaire dont se réclament les pochoiristes. Ainsi, on voit clairement l'appartenance à l'identité berbère s'afficher sur le pochoir de la *Fig.PO16*, qui représente l'icône du chanteur Kabyle Lounès Matoub, connu par son répertoire de chansons engagées et son engagement pour la démocratie en Algérie.



*Source : Auteur
Fig.PO16
Bouzaréah, Alger*

Les pochoirs permettent donc de révéler quelques aspects de l'identité des jeunes (en construction) dans le milieu urbain, leur positionnement vis-à-vis de ce qui les entoure et leur manière de se faire reconnaître et accepter artistiquement et discursivement au sein de la société.

Les graffiteurs expriment aussi à travers les différents dessins des discours émotionnels. Ceux-ci se manifestent à travers les différentes représentations féminines que l'on trouve dans tous les coins de la ville. Pour illustrer cet aspect émotionnel de leurs discours, je m'appuie sur quelques exemples tirés des *Fig.RC01*, *Fig.RC02*, *Fig.RC13*, *Fig.RC15*, *Fig.RC19*, qui représentent des femmes.

Cet attachement à représenter des femmes partout révèle l'identité de l'auteur de ces dessins. Il s'agit bien évidemment d'un homme. Il est le seul à pouvoir réaliser de telles œuvres qui nécessitent beaucoup de temps et beaucoup de prudence. Le graffiteur a réalisé ces différents dessins probablement de nuit, ce qui écarte presque totalement l'hypothèse d'un auteur femme. En outre, ces différentes réalisations

figuratives mettent l'accent sur l'aspect féminin de ces femmes comme on le voit clairement sur la *Fig.RC01* qui met en évidence les rondeurs et la beauté de cette femme produit du graffiteur et sur sa gauche un dessin représentant un homme, en petit format, accroché au poignet de la porte, support du dessin, ce qui peut signifier l'attachement de cet homme - et peut être de l'auteur même de ce dessin - à la beauté de cette femme. Cet attachement à la beauté de ces figures féminines se laisse voir également sur le graffiti de la *Fig.RC15* qui représente, si on tient compte du choix du support et des techniques du portrait, une œuvre d'art.



*Source : Auteur
Fig.RC01
Rue Zighout Youcef, Alger*



*Source: Auteur
Fig.RC15
Ruisseau, Alger*

D'autres femmes sont représentées sous d'autres aspects, comme le laisse voir la *Fig.RC02* qui représente une femme en robe, cigarette à la main. Il est à noter que ces représentations figuratives qui mettent en valeur la beauté de ces femmes et de leurs corps entourent la caricature qui représente le corps de Ali Belhadj, sous un aspect très chargé. (voir *Fig.RC07*).



*Source : Auteur
Fig.RC02
Rue Zighout Youcef, Alger*

Sur la *Fig.RC13*, photo prise à l'autre extrémité de la ville, Ruisseau, on voit un dessin représentant une femme qui porte un chapeau. Ce dessin est probablement réalisé par l'auteur des dessins relevés au centre ville. L'itinéraire emprunté par le graffiteur va de la rue Zighout Youcef à Alger Centre à la sortie Est d'Alger, Ruisseau. Les traits et le contenu de ces portraits laissent supposer qu'il s'agit du même auteur.



*Source: Auteur
Fig.RC13
Ruisseau, Alger*

Le dessin de la *Fig.RC19* contient quelques informations concernant l'auteur de ces différents dessins représentant essentiellement des femmes. Le dessin met en relief la face d'une femme et en arrière plan la face d'un homme qui est probablement l'auteur de ces dessins au crayon, c'est probablement son autoportrait.



*Source: Auteur
Fig.RC19
Ruisseau, Alger*

Sur le côté droit de ces deux représentations figuratives, on voit deux bulles contenant deux indications correspondant aux personnages des deux portraits. La première attribuée à la femme [JE T'AIME AMINE] et la seconde à l'homme [TE VOILA ENFIN MA PETITE NAWAL]. Ce mini dialogue vient renforcer le message iconique exprimé à travers le dessin. Le mini dialogue nous informe sur l'identité de l'auteur

de cet ensemble de graffiti qui se présente sous forme de dessins, il s'appelle Amine, et donne aussi quelques indices sur la fille qui à l'origine de toutes ces réalisations artistiques féminines, Nawel.

Le message iconique, quant à lui, met en images l'aspect physique de ces deux personnes. L'agencement du message iconique et du message linguistique met en mots et en signes la relation sentimentale et amoureuse qui lie l'auteur de ces dessins à sa bien-aimée qui constitue une source d'inspiration pour la réalisation de toutes ces œuvres. Au bout de ce petit périple amoureux ... à travers les murs de la ville, un moment de retrouvailles virtuelles marque une fin heureuse pour ces deux amoureux qui se cherchaient !

Ainsi, j'arrive au terme de ce long voyage à travers les plis des différentes réalisations artistiques qui expriment à la fois, comme je l'ai déjà souligné plus haut, des discours typiquement artistiques mettant en valeur l'aspect créatif et imaginatif des graffiteurs, et des discours tous azimuts mêlant politique, identité, sentiments, religion, transgression et autres...

Au début de ce chapitre, je me suis demandé s'il y avait une corrélation entre le choix de langues et les polarités discursives dans les graffiti. Après avoir observé et analysé plusieurs graffiti retenus dans mon corpus, je constate que cette corrélation s'affirme et se laisse voir dans la plupart des graffiti analysés. J'ai remarqué, à titre d'exemple, que les graffiti de la polarité politique, qui sont d'essence à convaincre un large public, imposent l'usage de toutes les langues en présence dans la sphère publique sans tenir compte de leurs différences. J'avance le même constat pour les graffiti de la polarité sportive qui s'expriment eux aussi dans toutes les langues en présence, exception faite de l'arabe *fus'ha*. Les graffiti de la polarité religieuse, par contre, opèrent un seul choix, c'est l'arabe *fus'ha* empreint de sacralité. Les graffiti des polarités identitaire et émotionnelle qui touchent essentiellement à la personnalité et à l'intimité des graffiteurs, sont exprimés en tamazight, en arabe algérien et en français. Les graffiti de la polarité transgressive, quant à eux, ils sont exprimés en arabe algérien, en tamazight, en français et en anglais. Ces différentes polarités discursives

sont également exprimées à travers le langage visuel qui émane des relations signifiantes des différentes réalisations graphiques et figuratives.

Conclusion

Conclure cette recherche sur les graffiti d'Alger peut s'avérer difficile, compte tenu de la complexité de cette pratique langagière et surtout de la marginalité qui l'étouffe. L'un des objectifs de cette recherche est de comprendre les significations multiples des graffiti qui se donnent à voir sur les murs de la ville d'Alger. L'accent est mis sur les langues, les signes, les discours et les espaces des graffiti. En analysant ces tatouages urbains et leurs significations, cette recherche propose d'appréhender autrement ce phénomène langagier, loin des préjugés qui l'ont si longtemps enfermé dans des considérations négatives.

Dans une esquisse de la sémiotique de la cité, R. Barthes considère que : « *L'espace humain en général (et non seulement l'espace urbain) a toujours été signifiant* » (Barthes 1985, 261). Les graffiti dans l'espace urbain en sont une manifestation particulière. L'une des dimensions les plus importantes du graffiti est la persistance des graffiteurs à vouloir s'exprimer, se faire reconnaître et signifier leurs spécificités. Cette volonté s'accomplit suivant plusieurs façons et à travers plusieurs canaux. Ils constituent une marque linguistique et discursive, empreinte d'un imaginaire identitaire et socioculturel. Cette marque s'impose matériellement et symboliquement dans l'espace urbain comme une inscription ethno-sociolinguistique et sémiologique évanescence et durable avec une forte intention de communiquer des discours dans un anonymat total.

La problématique à laquelle j'ai essayé de répondre dans cette thèse touche essentiellement à trois aspects du phénomène du graffiti dans le milieu urbain. Le premier concerne la mise en mots et la mise en signes des dynamiques ethno-sociolinguistiques et discursives qui caractérisent l'espace algérois. Le deuxième concerne les spécificités de l'*énonciation* et de la *communication graffitiques* qui s'accomplissent à travers ces marquages insubordonnés. Le troisième aspect est relatif aux corrélations entre le choix de langues, de signes et les polarités discursives dans les graffiti. Le but est de comprendre comment les graffiti et l'espace urbain se constituent en espaces de signification à travers les discours qui dominent ces deux univers.

L'approche ethno-sociolinguistique, privilégiée dans ce travail, m'a permis de tenter de rendre compte de l'ensemble des paramètres qui régissent la pratique du graffiti. Le recours aux notions d'énonciation et de communication m'a permis de décoder les spécificités du langage *graffique*, dans le contexte algérois.

Je constate à travers cette approche que la communication, quelle que soit sa nature, est un phénomène global qu'il faut cerner en prenant en compte tous les paramètres qui déterminent son fonctionnement. Se limiter aux données linguistiques ou à quelques autres paramètres serait une entrave à la compréhension des phénomènes de communication. La communication est un fait social de base régi par un système d'échanges à valeurs symboliques mêlant les aspects linguistiques, sémiologiques, identitaires, religieux, anthropologiques, sociopolitiques, socioculturels, et la liste est encore longue. Décoder ces paramètres ne peut se faire que par le recours à des outils théoriques de provenance diverse, comme le souligne F. Leimdorfer.

« Les études urbaines sont un des rares domaines (avec celui du travail notamment) où une véritable collaboration entre linguistes, sociologues, anthropologues et historiens s'effectue; on tente d'y montrer comment ville et langage se co-construisent. Côté cour, la ville, ses formes, ses divisions, son organisation et aménagement; les pratiques qui y ont cours, n'existent socialement, à proprement parler, que symbolisées. Côté jardin, la ville est un milieu qui fait émerger, transforme des langues et des discours et leur imprime sa marque ; elle a été, et reste pour quelque temps peut-être encore, le lieu de l'écrit et de la transmission des savoirs. » (Leimdorfer 2005, 129).

Il serait donc simplificateur de croire qu'on puisse lire et analyser le phénomène du graffiti comme tout autre phénomène langagier. Les graffiteurs entretiennent des relations complexes avec les langues, les signes, les identités, les normes dominantes et les espaces. La compréhension de cette pratique langagière n'est envisageable que par la prise en compte de cette complexité.

L'espace est d'une importance majeure pour les graffiti dans la mesure où il exerce une influence sur les discours qu'ils expriment et leur impose une répartition particulière sur la sphère publique. Cette influence s'accomplit suivant deux niveaux.

En premier lieu, *le niveau quantitatif*, les graffiti les plus courts sont généralement apposés sur les supports qu'offre le centre ville et les graffiti qui prennent une certaine ampleur du point de vue format sont apposés sur les supports qu'offre la périphérie (voir fig. 21, p. 220). En second lieu, *le niveau qualitatif*, j'entends par là, les contenus ou les discours de ces graffiti. J'ai constaté, à titre d'exemple, que les graffiti politiques et les graffiti transgressifs se trouvent au niveau du centre ville où il y a une forte présence institutionnelle et normative, et les graffiti les moins transgressifs se trouvent au niveau de la périphérie et aussi au centre ville (voir fig. 23, p. 293). Le regard et le contrôle sont deux éléments déterminant dans cette répartition spatiale du discours.

L'analyse du corpus recueilli a permis de mettre en relief quelques unes des particularités qui caractérisent l'*énonciation* et la *communication graffitiques*. En me basant sur des données empiriques, les deux approches modélisantes que j'ai essayé d'appliquer m'ont permis de repérer les différentes composantes de ce système particulier d'énonciation et de communication. L'analyse des observables du terrain m'a permis de mettre en évidence quelques unes des spécificités du rapport entre graffiti, langues, signes, discours et espaces.

La communication différée, qui s'installe entre les graffiteurs et les éventuels interprétants de leurs œuvres et slogans, se fait de manière anonyme et dans un silence qui fait parler les murs. Les graffiti constituent donc un espace de communication au carrefour des langues, des signes et des discours. Cet espace se présente sous forme d'un système composite et complexe. Pour décoder ses stratégies langagières et discursives, j'ai fait appel, dans un premier temps, au modèle sociolinguistique de la communication SPEAKING de D. Hymes qui m'a permis de dégager quelques unes des composantes constituant le système de la *communication graffiti* dans toute sa particularité, et dans un second temps, au schéma de communication de Ph. Blanchet, conçu dans le cadre de l'ethno-sociolinguistique interprétative qui interroge les faits langagiers dans toute leur complexité.

Le recours aux différentes langues et aux différentes graphies est très fréquent dans le milieu urbain algérois et a pour corollaire une diversité discursive. Les graffiti se

donnent à lire et à voir dans toute leur originalité sur une scène d'énonciation qui sert de cadre et de support à leurs discours multiples.

L'observation et l'analyse des observables retenus dans le corpus recueilli m'ont permis de repérer les corrélations entre le choix de langues et les polarités discursives des graffiti. Les graffiti de la polarité politique qui sont d'essence à convaincre un large public, imposent l'usage de toutes les langues en présence dans la sphère publique sans tenir compte de leurs différences. Le même constat est à avancer pour les graffiti de la polarité sportive qui s'expriment eux aussi dans toutes les langues en présence, exception faite de l'arabe *fus'ha*. Les graffiti de la polarité religieuse, par contre, opèrent un seul choix, c'est l'arabe *fus'ha* empreint de sacralité.

Les graffiti des polarités identitaire et émotionnelle qui touchent essentiellement à la personnalité et à l'intimité des graffiteurs, sont exprimés en tamazight, en arabe algérien et en français. Les graffiti de la polarité transgressive, quant à eux, sont exprimés en arabe algérien, en tamazight, en français et à un degré moindre en anglais. À ce niveau, le graffiti se révèle être le lieu de la « parole » libérée et du défi à bien des égards. Ces différentes polarités discursives sont également exprimées à travers le langage visuel qui émane des relations signifiantes des différentes réalisations graphiques et figuratives. L'icône est parfois bien mieux outillée que les langues pour illustrer les rapports complexes aux identités et aux espaces de la ville.

L'étude des graffiti conduirait à penser la ville pour voir comment elle se dit d'une part, et d'autre part, voir comment les langues « *se spatialisent* » dans la ville. Ce qui devrait inspirer de nombreuses initiatives tant sur le plan linguistique, sociologique, culturel, architectural que politique.

Je considère que l'urgence dans ce travail de recherche n'est pas de recenser la pratique du graffiti dans le milieu urbain, mais plutôt de se pencher sur un aspect de la dynamique ethno-sociolinguistique algérienne, des différents discours dont elle est l'ultime expression. L'enjeu de la recherche peut être double :

D'un côté, rendre compte du brassage de langues, de cultures et d'identités dans l'espace urbain, et mettre en valeur le plurilinguisme algérien. De l'autre, essayer d'intervenir (Bulot 2009) et de gérer à bon escient ce plurilinguisme exprimé à travers les graffiti.

S'intéresser aux discours des graffiti pourrait faciliter l'identification des strates sociales et leurs discours sur leur vécu et leur ville. Voici en quoi l'exploitation de cette parole anonyme pourrait constituer un préalable à des politiques participatives impliquant le citoyen dans la gestion de sa ville et comblant, par là, le fossé qui sépare l'État de la société civile. Dans les ruelles de cette grande ville, il suffit juste d'ouvrir les yeux pour voir des mots, des signes, des discours qui mettent en évidence les maux / maux de la société. Les murs d'Alger disent tout haut ce que la société pense tout bas.

Déchiffrer tous ces messages linguistiques et sémiologiques inscrits dans des réseaux de relations humaines complexes et fortement socialisées aiderait à envisager des politiques urbaines qui prendraient en compte ce que présente la réalité urbaine des villes comme dynamismes et comme anomalies. Ces signes servent de mode de communication et mettent en évidence des indices de singularisation, d'appartenance, de démarcation, de ségrégation et d'identification.

L'espace urbain est à analyser en tant qu'espace physique et espace humain en étroit agencement. La ville est le lieu où se projettent des sociétés avec leurs cultures, leurs langues, leurs institutions, leurs éthiques et leurs valeurs. Prendre en considération les différents paramètres qui déterminent la pratique sociale dans toute sa diversité permet de mieux concevoir et comprendre les dynamiques de la ville. C'est ainsi que la ville pourrait être conçue politiquement, elle n'est pas une fin en soi, mais un moyen qui permet d'aspirer à une société harmonisée. Le but recherché est donc de comprendre les rapports entre le haut et le bas. Il est important de se pencher sur les spécificités du terrain et des processus d'urbanisation afin de produire des savoirs nouveaux sur les dynamiques et les mutations sociétales.

Pour explorer de manière approfondie les discours des graffiti à Alger, j'envisage d'aborder, dans un autre travail, ce phénomène langagier en m'appuyant sur les voix et les interprétations des résidents d'Alger. Le point de vue de la réception pourrait apporter beaucoup d'éléments à la compréhension de cette pratique langagière et permettrait de l'envisager dans toute son ampleur sociale.

Aborder les graffiti algérois à travers le regard des résidents d'Alger pourrait mettre en évidence des expériences partagées du vécu urbain. L'objectif de cette approche complémentaire serait de mettre en relief l'opinion locale dans toute sa diversité et sa complexité par rapport aux graffiti qui envahissent « leurs » espaces. Les graffiti constituent un important moyen de communication qui permet de saisir les spécificités du terrain algérois, sur le plan ethno-sociolinguistique, discursif, social et spatial.

En creusant un peu plus dans les différentes pistes esquissées dans ce travail, il est évident qu'on pourra développer une infinité d'approches fines qui traiteraient des différents paramètres du graffiti.

La problématique linguistique en Algérie et dans le Maghreb et tout ce qu'elle suscite comme interrogations, peut trouver des réponses dans le décodage des marquages insubordonnés de la ville. Il serait alors intéressant de voir quelles sont les spécificités des graffiti dans les différentes villes maghrébines pour pouvoir envisager une étude globale permettant de dégager la nature des rapports entre les dynamiques ethno-sociolinguistiques et discursives du terrain maghrébin et les normes dominantes dans les États maghrébins. Le tissu socioculturel maghrébin est fait de richesse et de différence à tous points de vue, dont il faudra à tout prix saisir les interférences et les complémentarités. F. Laroussi souligne que :

« Dans un contexte maghrébin où langues et identités sont pensées dans un cadre largement influencée par les thèses homogénéisantes qui occultent la variation, le plurilinguisme est considéré comme une menace contre l'identité nationale. En d'autres termes, l'idée que l'on se fait de la nation s'accorde mal avec une réalité linguistique plurilingue et, partant, hétérogène » (Laroussi 1997, 11)

Le malaise linguistico-identitaire, commun à tous les pays maghrébins, se traduit par l'écart flagrant entre les langues parlées ou les langues vernaculaires, à savoir, le tamazight dans ses différentes variantes et l'arabe nord africain ou le *Maghrebi* (Elimam 2009), dans ses différentes variantes également (algérien, libyen, marocain, mauritanien et tunisien), le français dans ses pratiques variées, et la langue officielle de ces pays, l'arabe *fus'ha*, présent seulement à l'écrit et dans les structures institutionnelles.

Le plurilinguisme maghrébin met en évidence des rapports complexes aux identités, aux langues et aux espaces. Ces rapports se manifestent sous différents procédés de marquages scripturaux et graphiques. Les sciences du langage, dans leur globalité, disposent ainsi d'un terrain riche en objets d'étude et en approches des faits de langues. À l'homogénéisation, à l'unicité et aux jugements normatifs en termes de langues et d'identités, répond la pratique langagière, dans la diversité de ses procédés, avec la différence et la pluralité.

Il est temps, pour les États maghrébins, de soumettre toutes ces problématiques à la raison, de démystifier la langue officielle, conçu dans une perspective jacobiniste, et de valoriser les langues locales qui constituent un vecteur de richesse pour cette région du monde.

Bibliographie

- ABEL, E. -L., BUCKLEY, B.-E., 1977, *The Handwriting on the Wall: Toward a Sociology and Psychology of Graffiti*, Westport, Greenwood Press, Connecticut.
- AIT-KAKI, M., 2004, *De la question berbère au dilemme kabyle à l'aube du XXI^e siècle*, L'Harmattan, Paris.
- ALI-BOUACHA, A., 1992, « La généralisation dans le discours. Langues officielles et discours de bois » in *Langages*, 26^{ième} année, n° 105, Mars 92, *Ethnolinguistique de l'écrit*, pp. 100-113.
- AMOSSY, R., 1999, « L'ethos au carrefour des disciplines: rhétorique, pragmatique, sociologie des champs » in idem (Dir.), *Images de soi dans le discours, la construction de l'éthos*, Delachaux et Niestlé, Lausanne, pp. 127-154.
- ASSELAH-RAHAL, S., 1992, *Pratiques linguistiques trilingues (arabe – kabyle – français) chez des locuteurs algériens*, Université d'Alger, Alger.
- ASSELAH-RAHAL, S., 2004, *Plurilinguisme et migration*, L'Harmattan, Paris.
- ASSELAH-RAHAL, S., MEFIDENE, T., 2008, « Environnement graphique et politique linguistique en Algérie » in *Langues dominantes, langues dominées*, Publications des Universités de Rouen et du Havre, Rouen, pp. 245-254.
- AUSTIN, J.-L., 1970, *Quand dire c'est faire*, Seuil, Paris.
- AUZANNEAU, M., 2002a, « Identités africaines : le rap comme lieu d'expression » in *Cahiers d'Études Africaines* n°163-164, Paris, Éditions de l'EHESS, p.p. 711-734.
- AUZANNEAU, M., et JUILLARD, C., 2002b, « Parlers de jeunes en parcours de formation continue et d'insertion. Démarche d'une recherche en sociolinguistique. » in *VEI-ENJEUX* n°130, Paris, CNDP, pp. 238-249.
- AUZANNEAU, M., BENTO, M. et FAYOLLE, V., 2002c, « De la diversité des parlers jeunes en milieu urbain africain : le rap comme révélateur » in *La linguistique* n° 38, 1, Paris, Presses Universitaires de France, pp. 69-98.
- BACHELARD, G., 1967, *La poétique de l'espace*, PUF, Paris.

- BACHMANN, J., 1991, *Langage et communications sociales*, LAL, Crédif, Paris.
- BAKHTINE, M., 1977, *Le Marxisme et la philosophie du langage*, Minuit, Paris.
- BALIBAR, R., 1993, *Le colinguisme*, PUF, Paris.
- BARKER M., PARKES, T., 1979, *The Writing on the Wall: A Collection of Good Old British Graffiti*, Fakenham Press Limited, Great Britain.
- BARTHES R., 1964, « Rhétorique de l'image » in *Communications 4*, Seuil, Paris, pp. 40-51.
- BARTHES R., 1985, *L'aventure sémiologique*, Seuil, Paris.
- BARTHES, R., 2005, *L'empire des signes*, Seuil, Collections Points Essais, Paris.
- BASSET, R., 1908, *Grammaire, dialogues et dictionnaire touaregs*, Tome I, Imprimerie orientale Pierre Fontana, Alger.
- BEAUD, M., 1999, *L'art de la thèse*, Casbah Editions, Alger.
- BEAUD, S., 2001, *Traîtres à la nation, un autre regard sur la grève des Bleus en Afrique du Sud*, Éditions la Découverte, Paris
- BELGHOUATE, M., BENARAB, A. et alii, 2007, *Tendances des marchés audio-visuels, Perspectives régionales – Vues du Sud (Algérie, Maroc, Mauritanie)*, Bureau de l'UNESCO à Rabat (Maroc).
- BELGUIDOUM, S., 2008, « La ville en question – analyse des dynamiques urbaines en Algérie », (Colloque 2008) in *Penser la ville - approches comparatives*, Khenchela,
- BENATIA, F., 1980, *Alger: agrégat ou cité*, Complexe Graphique, SNED, Reghaia, Alger.
- BENRABAH, M., 1999, *Langue et pouvoir en Algérie. Histoire d'un traumatisme linguistique*, Séguier, Paris.
- BENVENISTE, E., 1997, *Problèmes de linguistique générale, I, II*, TEL Gallimard, Paris.
- BERNARD, A., 1929, *L'Algérie*, Alcan, Paris.

- BEUSCART, J.-S., DE GRANGENEUVE, L.-L., 2003, « Comprendre le graffiti à New York et à Ivry (Note liminaire aux textes de Richard Lachmann et de Frédéric Vagneron) » in *Terrains & Travaux* 2003/2, n° 5, p. 47-54.
http://www.cairn.info/article.php?ID_REVUE=TT&ID_NUMPUBLIE=TT_005&ID_ARTICLE=TT_005_0047 [03/05/2009].
- BILLIEZ, J., 1985, « La langue comme marqueur d'identité » in *Revue européenne des migrations internationales*, Vol. 1 et 2, Université de Poitiers, Poitiers, pp. 95-105.
- BILLIEZ, J., 1998a « Littérature de murailles urbaines : signes interdits vus du tram » in LUCCI, V. (Dir.), MILLET, A. et alii, *Des écrits dans la ville, sociolinguistique d'écrits urbains : l'exemple de Grenoble*, L'Harmattan, Paris, pp. 99-164.
- BILLIEZ, J., 1998b, « L'alternance des langues en chantant » in *Lidil*, n° 18, Lidilem, Grenoble, pp. 125-139.
- BLANCHET, Ph., ROTMAN, A., 1992, *L'enquête et ses méthodes, l'entretien*, Nathan, Paris.
- BLANCHET, Ph., 1994, « Problèmes méthodologiques de l'évaluation des pratiques sociolinguistiques en langues “ régionales ” ou “ minoritaires ” : l'exemple de la situation en France » in *Langage et société*, n° 96, pp. 93-106.
- BLANCHET, Ph., 1995, *La Pragmatique d'Austin à Goffman*, 2^{ième} édition, Bertrand Lacoste, Collection Référence, Paris.
- BLANCHET, Ph., 1996, « Réflexions méthodologiques sur les enquêtes sociolinguistiques (en Bretagne, en Provence, et ailleurs...) » in Jeanine RICHARD-ZAPPELLA (éd.), *Le questionnement social*, Université de Rouen, pp. 63-69.
- BLANCHET, Ph., 2000, *La linguistique de terrain, méthodes et théorie, une approche éthnosociolinguistique*, PUR, Rennes.
- BLANCHET, Ph., 2007, « Sur la statut épistémologique de la notion de ‘corpus’ dans un cadre ethno-sociolinguistique » in AUZANNEAU, M. (Dir.), *La mise en œuvre des langues dans l'interaction*, L'Harmattan, Paris, pp. 341-352.
- BLANCHET, Ph., TALEB-IBRAHIMI, K., 2008, *Plurilinguismes et expressions francophones au Maghreb*, *Cahiers de linguistiques* 34/1, Éditions Modulaires Européennes.

- BLANCHET, Ph., KEBBAS, M., KARA-ABBES, A.-Y. (éds), 2010, *Influences et les enjeux des contextes plurilingues sur les textes et les discours*, Lambert-Lucas, Limoges.
- Blommaert, J., Bulcaen, C. 2000, « Critical Discourse Analysis » *Annual Review of Anthropology*, Vol. 29, pp. 447- 466.
- BLOOMFIELD, L., 1971, *Le langage*, Payot, Paris.
- BOUAOUINA, N., 2007, « Alger à travers sa “houma” : Formation et déformation des espaces identitaires communautaires de quartier » in *Dossier Esprit Critique*, Vol. 10, n° 1, Le Cnam, Pays de la Loire, pp. 1-15.
<http://www.espritlecritique.fr/dossiers/article.asp?t03code=63&varticle=esp1001article03&vrep=1001> [04/09/2009].
- BOUDON, P., 1981, *Introduction à une sémiotique des lieux*, Presses Universitaires de Montréal, Klincksieck, Montréal, Paris.
- BOURDIEU, P., 1989, *La distinction*, Editions de Minuit, Paris.
- BOURDIEU, P., 2001, *Langage et pouvoir symbolique*, Fayard, Paris.
- BOUTET J., MAINGUENEAU, D., 2005, « Sociolinguistique et analyse de discours : façons de dire, façons de faire », *Langage & société* 2005/4, n° 114, pp. 15-47.
- BOYER, H., 1991, *Éléments de sociolinguistique*, Dunod, Paris.
- BOYER, H., 1991, *Langues en conflit : études sociolinguistiques, logiques sociales*, L'Harmattan, Paris.
- BOYER, H., 1996, *Sociolinguistique, territoire et objets*, Delachaux et Niestlé, Lausanne.
- BRACONNIER, C., 1999, « Braconnages sur terres d'État. Les inscriptions politiques séditieuses dans le Paris de l'après-Commune (1872-1885) » in *Genèses*, 35, pp. 107-130.
- Brassaï, 1993, *Graffiti*, Flammarion (Nouvelle Edition), Paris.
- BRINTON, D. G., 1893, « The Alphabets of the Berbers » in *Science*, Vol. 21, n° 525 (Feb. 24, 1893), American Association for the Advancement of Science, pp. 104-105. <http://www.jstor.org/stable/1766599> [20/07/2009].

- BRUNER, E.-M., KELSO, J.-P., 1980, « Gender Differences in Graffiti: A Semiotic Perspective » in *Women's Studies International Quarterly*, n° 3, 2/3, pp. 239-252.
- BULOT, T., (Dir.), 1999, *Langue urbaine et identité*, L'Harmattan, Paris.
- BULOT, T., 1998, « Sociolinguistique des lieux de la ville : les mots de Rouen » in *covariation pour un sociolinguiste. Hommage à J.-B., Marcellesi*, Publications de l'Université de Rouen, Mont Saint Aignan, Rouen, Mont Saint Aignan.
- BULOT, T., 2002, « La double articulation de la spatialité urbaine : « espaces urbanisés » et « lieux de ville » en sociolinguistique » in *Marges linguistiques* n°3, pp. 91-105.
- BULOT, T., (Dir.), 2004, « Les parlers jeunes et la mémoire sociolinguistique. Questionnements sur l'urbanité langagière » » in *Cahiers de sociolinguistique*, n° 9, Les parles jeunes (pratiques urbaines et sociales), Presses Universitaires de Rennes, Rennes. pp. 133-147.
- BULOT, T., 2009a, « Introduction. Durabilité et sociolinguistique urbaine » in idem (Dir.), *Formes & normes sociolinguistiques, ségrégations et discriminations urbaines*, L'Harmattan, Paris, pp. 7-13.
- BULOT, T., 2009b, « La territorialisation sociolinguistique de la migrance » in idem (Dir.), *Formes & normes sociolinguistiques, ségrégations et discriminations urbaines*, L'Harmattan, Paris, pp. 16-28.
- BULOT, T., BAUVOIS C., 2004, « Présentation générale. La sociolinguistique urbaine : une sociolinguistique de crise ? Premières considérations » in *Lieux de ville et identité (perspectives en sociolinguistique urbaine)*, L'Harmattan, Paris, 7-12.
- BULOT, T., BAUVOIS, C., BLANCHET, Ph. (Dir.), 2001, *Sociolinguistique urbaine (Variations linguistiques: images urbaines et sociales)*, Cahiers de sociolinguistique 6, Presses Universitaires de Rennes, Rennes.
- BULOT, T., MESSAOUDI, L. (Dir.), 2003, *Sociolinguistique urbaine, frontières et territoires*, Éditions Modulaires Européennes, Cortil-Wodon, Belgique.
- BULOT, T., 2005, « Discours épilinguistique et discours topologique : une approche des rapports entre signalétique et confinement linguistique en sociolinguistique urbaine » in *Revue de l'Université de Moncton*, vol. 36, n° 1, 2005, p. 219-253. <http://id.erudit.org/iderudit/011994ar> [19/07/2009].

- BULOT, T., VESCHAMBRE, V. (Dirs.), 2006. *Mots, traces et marques (dimensions spatiale et linguistique de la mémoire urbaine)*, L'Harmattan, Paris.
- BULOT, T., VESCHAMBRE, V., 2006, « Sociolinguistique urbaine et géographie sociale : hétérogénéité des langues et la hiérarchisation des espaces » in *Faire de la géographie sociale*, Presses Universitaires de Rennes (Collection Géographie Sociale), Rennes, pp. 305-324.
- BUSHNELL, J., 1990, *Moscow Graffiti: Language and Subculture*, Unwin Hyman, Boston.
- CALVET, L.-J., 1974, *Linguistique et colonialisme*, Payot, Paris.
- CALVET, L.-J., 1979, *Langues, corps et société*, Payot, Paris.
- CALVET, L.-J., 1981, *Les langues véhiculaires*, Payot, Paris.
- CALVET, L.-J., 1993, « Des mots sur les murs : une comparaison entre Paris et Dakar » in GOUAINI, E., THIAM, N. (Éds.), *Des langues et des villes*, Didier Érudition, Paris, pp. 73-84.
- CALVET, L.-J., 1993, *La sociolinguistique*, PUF, Paris.
- CALVET, L.-J., 1994, *Les voix de la ville, introduction à la sociolinguistique urbaine*, Payot, Paris.
- CALVET, L.-J., 1999, « Aux origines de la sociolinguistique, la conférence de sociolinguistique de l'UCLA (1964) » in *Langage et Société*, n° 88, pp. 25-57.
- CALVET, L.-J., 2000, « La ville et la gestion in vivo des situations plurilingues » in idem, MOUSSIROU-MOUYAMA, A. (Éds.), *Plurilinguisme urbain*, Actes du Colloque International de Libreville, ENS, Libreville, 25-29 septembre 2000, Collection Langues et Développement, Didier Érudition et Institut de la Francophonie, Paris, pp. 11-30.
- CALVET, L.-J., 2004, *Essais de linguistique, la langue est-elle une invention des linguistes*, Plon, Paris.
- CAMERON, D., 1998, « Gender, Language, and Discourse: A Review Essay » in *Signs*, Vol. 23, n° 4, pp. 945-973. <http://www.jstor.org/stable/3175199> [04/07/2008].

- CAPPEAU, P., GADET F., 2007, « L'exploitation sociolinguistique des grands corpus. Maître-mot et pierre philosophale », *Revue Française de Linguistique Appliquée* 2007/1, n° 121, pp. 99-110.
- CARLIER, O., 1986, « La production sociale de l'image de soi. Note sur la "crise berbériste" de 1949 » in RAYMOND, A., HUBERT, M., *Annuaire de l'Afrique du Nord*, Vol. 23, Centre national de la recherche scientifique, Centre de recherches et d'études sur les sociétés méditerranéennes (CRESM), Editions du CNRS, Paris, pp. 347-371.
- CARRAL, F., 2004, « Visibilité de l'expression écrite en milieu urbain, un prisme déformant de la variabilité sociolinguistique d'une cité » in *Actes du colloque "Ville visible – Ville invisible"*, Paris, Octobre 2004, organisé par l'École Doctorale "Ville et environnement", École Nationale des Ponts et Chaussées et l'UMR CNRS 7136 "Architectures, Urbanisme, Sociétés".
- CASTELLS, M., 1975, *La question urbaine*, Maspero, Paris.
- CASTLEMAN, C., 1982, *Getting up: Subway Graffiti in New York*, Mit Press, USA.
- CATTEDRA, R., 2002, « Les métamorphoses de la ville. Urbanités, territorialités et espaces publics au Maroc » In *Géocarrefour*. Vol. 77 n°3, L'espace public au Moyen-Orient et dans le monde arabe. pp. 255-266.
- CAUBET, D., 1999, « Arabe maghrébin : passage à l'écrit et institutions » In *Faits de langues* n°13, pp. 235- 244.
- CHAKER, S., 1987, « L'affirmation identitaire berbère à partir de 1900. Constantes et mutations (Kabylie) » in *Revue de l'Occident musulman et de la Méditerranée*, n°44, *Berbères, une identité en construction*, Édisud, Aix-en-Provence, pp. 13-34.
- CHAKER, S., 2001, « L'écriture libyco berbère. Etat des lieux, déchiffrement et perspectives linguistiques et sociolinguistiques », Colloque annuel de la SHESL, Lyon-ENS.
- CHAKER, S., HACHI, S., 2000, « À propos de l'origine et de l'âge de l'écriture libyco berbère » in CHAKER, S. (Éd.), *Etudes berbères et chamito-sémitiques, Mélanges offerts à Karl-G. Prasse*, Editions Peeters, Paris, Louvain, pp. 95-111. <http://www.centrederechercheberbere.fr/documentations.html> [25/03/2009].
- CHARAUDEAU, P., 1995, « Une analyse sémiologique du discours » in *Langages*, n°117, pp. 96-111.

- CHARAUDEAU, P., MAINGUENEAU, D., 2002, *Dictionnaire d'analyse du discours*, Seuil, Paris.
- CHERIGUEN, F., 1997, « Politiques linguistiques en Algérie » in *Mots. Les langages du politique*, Vol. 52, n°1, pp. 62-73.
- CHRISTIN, A.-M., 1995, *L'image écrite ou la déraison graphique*, Flammarion, Paris.
- CONDAMINES, A., 2005, « Linguistique de corpus et terminologie » in *Langages*, n°157, 2005/1, pp. 36-47.
- CONEIN, B., 1992, « Hétérogénéité sociale et hétérogénéité linguistique » in *Langages*, n° 108, pp. 101-113.
- Constitution de la République Algérienne Démocratique et Populaire, JORADP n° 76 du 8 décembre 1996 modifiée par : Loi n°02-03 du 10 avril 2002 JORADP n° 25 du 14 avril 2002.
- Constitution de la République Algérienne Démocratique et Populaire, 1963.
<http://www.el-mouradia.dz/francais/symbole/textes/symbolefr.htm>
[19/02/2009].
- Constitution de la République Algérienne Démocratique et Populaire, 1976.
<http://www.el-mouradia.dz/francais/symbole/textes/symbolefr.htm>
[19/02/2009].
- COURRIERE, Y., 2000, *La guerre d'Algérie, les feux du désespoir (la fin d'un empire)*, Tome IV, Éditions SGED, Paris.
- CRESTI, F., 1982, « Description et iconographie de la ville d'Alger au XVI^e siècle » in *Revue de l'Occident musulman et de la Méditerranée*, n° 34, pp. 1-22.
http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/remmm_0035-1474_1982_num_34_1_1956 [12/01/2009].
- DAKHLIA, J., (dir.), 2004, *Trames de langues. Usages et métissages linguistiques dans l'histoire du Maghreb*, Maisonneuve et Larose, Paris.
- DAKHLIA, J., 2008, *Lingua franca*, Actes Sud, Paris
- DEPREZ, C., 2006, « Ouvertures Nouveaux regards sur les migrations, nouvelles approches des questions langagières » in *Langage & société* 2006/2, n° 116, pp. 119-126.

- DOURARI, A., 2002, « Pratiques langagières effectives et pratiques postulées en Kabylie, à la lumière des événements du ‘Printemps noir’ 2011 » in *Insaniyat* n°17-18, pp. 17-35.
- DRIS, N., 2005, « Formes urbaines, sens et représentations : l’interférence des modèles », *Espaces et sociétés* 2005/3, n°122, pp. 87-98.
- DRIVAUD, M.-H., PERETZ-JULIARD, C., 1984, « Les usages et leurs représentations sur un marché plurilingue à Paris ; Belleville » in *Langage et Société*, n° 30, pp. 29-59.
- DUCROT, O., 1980, *Les mots du discours*, Minuit, Paris.
- DUCROT, O., 1984a, « Esquisse d’une théorie polyphonique de l’énonciation » in *Le dire et le dit*, Minuit, Paris, pp. 171-233.
- DUCROT, O., 1984b, *Le dire et le dit*, Minuit, Paris.
- DÜRMÜLLER, U., 1987, « Research on Mural Sprayscripts (Graffiti) » in *Methods in Dialectology*, Proceedings of the Sixth International Conference Held at the University College of North Wales, 3rd - 7th August 1987, North Wales, pp.278-284.
- ECO, U., 1988a, *Sémiotique et philosophie du langage*, PUF, Paris.
- ECO, U., 1988b, *Le signe*, Editions Labor, Le Livre de Poche, Paris.
- ECO, U., 1992, *La production des signes*, Librairie Générale Française, Paris.
- ELIMAM, A., 2009, « Du Punique au Maghribi : Trajectoires d’une langue sémito-méditerranéenne » in *Synergies Tunisie* n° 1 – 2009, pp. 25-38
- EPINOX, E., 2001, « Les murs de la paix en Irlande du nord », *Guerres mondiales et conflits contemporains* 2001/1, n° 201, pp. 23-33.
- FAIGLEY, L., 1989, « The Study of Writing and the Study of Language » in *Rhetoric Review*, Vol. 7, n° 2, pp. 240-256. <http://www.jstor.org/stable/465702> [29/07/2008].
- FERHANI, F.-F., 2006, « Algérie, enseignement du français à la lumière de la réforme » in *Le Français aujourd’hui*, n° 154, Former au français dans le Maghreb, p. 12.

- FERRELL, J., 1993, *Crimes of Style: Urban Graffiti and the Politics of Criminality*, Garland Publishing, Inc, New York.
- FISHMAN J., 1965, « Who speaks what language to whom and when? », *La linguistique*, 2. pp. 67-88.
- FISHMAN, J.-A., 1971, *Sociolinguistique*, Labor, Nattan Bruxelles, Paris.
- FLOCH, J.-M., 1995, *Identités visuelles*, PUF, Paris.
- FONTANILL, J., 1989, *Les espaces subjectifs, introduction à la sémiologie de l'observateur*, Hachette, Paris.
- FONTANILL, J., 1995, *Sémiologie du visible, des mondes de lumières*, PUF, Paris.
- FRAENCKEL, B., 1992, *La signature : genèse d'un signe*, Gallimard, Paris.
- FRANÇOIS, F., 1998, *Le discours et ses entours, essai sur l'interprétation*, L'Harmattan, Paris.
- FRATER, A., 1969, « Stick it on the Wall in Stockholm » in *Holiday*, 45.2, pp. 85-86.
- FREEMAN, R., 1966, *Graffiti*, Hutchinson & Co, London.
- GADET F. et VARRO G., 2006, « Le "scandale" du bilinguisme » in *Langage & société* 2006/2, n° 116, pp. 9-28.
- GADSBY, J.-M., 1995, *Looking at the Writing on the Wall: A Critical Review and Taxonomy of Graffiti Texts*. <http://www.graffiti.org/faq/critical.review.html> [01/05/2010].
- GADSBY, J.-M., 1995, *Taxonomy of Analytical Approaches to Graffiti, Appendix 1*. <http://www.graffiti.org/faq/appendix.html> [08/08/2010].
- GALAND, L., 1973, « L'alphabet libyque de Dougga » in *Revue de l'Occident musulman et de la Méditerranée*, n°13-14, Mélanges Le Tourneau I, pp. 361-368.
- GALISSOT, R., MOULIN, B., *Les quartiers de la ségrégation : Tiers-Monde ou Quart-Monde ?* Editions Karthala, Paris.

- GANDON F. 1978, « Arabisation et symbole collectif en Algérie » In *Communication et langages*. n° 40, pp. 15-27.
- GARRUCI, R. 1856, *Graffiti de Pompéi, inscriptions et gravures*, Benjamin Duprat, Librairie de l'IBISA, Paris.
- GASQUET-CYRUS, M., 2002, « Sociolinguistique urbaine ou urbanisation de la sociolinguistique ? Regards critiques et historiques sur la sociolinguistique » in *Marges linguistiques I*, pp. 31-70.
- GEDDES, D.-P. (Éd.), 1954, *An Analysis of the Kinsey Reports on Sexual Behavior in the Human Male and Female*, Mentor Books, New York.
- GEE, J.-P., GREEN, J.-L., 1998, « Discourse Analysis, Learning, and Social Practice: A Methodological Study » in *Review of Research in Education*, Vol. 23, pp. 119-169. <http://www.jstor.org/stable/1167289> [14/07/2008].
- GLAZER, N., 1979, « On Subway Graffiti in New York » in *The Public Interest*, 54, Winter, pp. 3-11.
- GONOS, G., MULKERN, V., POUSHINSKY, N., 1976, « Anonymous Expression: A Structural View of Graffiti » in *Journal of American Folklore*, 89, pp. 40-48.
- GOODY, J., 1994, *Entre l'oralité et l'écriture*, PUF, Paris.
- GRANDGUILLAUME, G., 2004, « La francophonie en Algérie » in *Hermès*, n° 40, CNRS, Paris.
- GREIMAS, A.-J., 1970, *Du sens*, Seuil, Paris.
- GREIMAS, A.-J., 1976, « Pour une sémiotique topologique » in idem, *Sémiotique et sciences sociales*, Le Seuil, Paris, pp. 129-157.
- GREIMAS, A.-J., 1983, *Du sens 2, essais sémiotiques*, Seuil, Paris.
- GRIDER, S.-A., 1975, « Con Safos: Mexican-Americans, Names and Graffiti » in *Journal of American Folklore*, 88.347, pp. 132-142.
- GRIEB, K.-J., 1984, « The Writing on the Walls » in *Journal of Popular Culture*, 18,1, pp. 78-91.

- GRIMSHAW, A.-D., 1980, « Social Interactional and Sociolinguistic Rules » in *Social Forces*, Vol. 58, n° 3, pp. 789-810. <http://www.jstor.org/stable/2577185> [07/07/2008].
- GROSJEAN, M., THIBAUD, J.-P. (Dir.), 2001, *L'espace urbain en méthodes*, Parenthèses, Marseille.
- GUMPERZ J.-J., 1965, « Language » in *Biennial Review of Anthropology*, Vol. 4, pp. 84-120. <http://www.jstor.org/stable/2949181> [14/07/2008].
- GUMPERZ, J.-J., 1958, « Dialect Differences and Social Stratification in a North Indian Village » in *American Anthropologist*, New Series, Vol. 60, n° 4, pp. 668-682. <http://www.jstor.org/stable/665673> [29/07/2008].
- GUMPERZ, J.-J., 1964, « Linguistic and Social Interaction in Two Communities » in *American Anthropologist*, New Series, Vol. 66, n° 6, Part 2: The Ethnography of Communication, pp. 137-153. <http://www.jstor.org/stable/668168> [14/07/2008].
- GUMPERZ, J.-J., 1974, « Linguistic Anthropology in Society » in *American Anthropologist*, New Series, Vol. 76, n° 4, pp. 785-798. <http://www.jstor.org/stable/674305> [14/07/2008].
- GUMPERZ, J.-J., 1989, *Sociolinguistique interactionnelle, une approche interprétative*, L'Harmattan, Paris.
- GUMPERZ, J.-J., LEVINSON, S.-C., 1991, « Rethinking Linguistic Relativity » in *Current Anthropology*, Vol. 32, n° 5, pp. 613-623. <http://www.jstor.org/stable/2743696> [14/07/2008].
- GÜMÜS, H., 2009, « Le français dans les territoires de l'Empire Ottoman » in *Synergies Turquie*, n° 2, Marmara, pp. 107-111. <http://ressources-cla.univ-fcomte.fr/gerflint/Turquie2/gumus.pdf> [09/08/2010].
- HABERMAS, J., 1987, *Théorie de l'agir communicationnel*, Fayard, Paris.
- HABERMAS, J., LENNOX, S., LENNOX, F., 1974, « The Public Sphere: An Encyclopedia Article (1964) » in *New German Critique*, n° 3, pp. 49-55. <http://www.jstor.org/stable/487737> [16/09/2010].
- HOBSBAWM, E., 1992, *Nations et nationalisme depuis 1780*, Gallimard, Coll. Folio, Paris.

- HACHID, M., 2001, *Les premiers Berbères entre Méditerranée, Tassili et Nil*, INA-YAS Éditions, Alger.
- HAERI, N., 2000, « Form and Ideology: Arabic Sociolinguistics and beyond » in *Annual Review of Anthropology*, Vol. 29, pp. 61-87.
<http://www.jstor.org/stable/223415> [14/07/2008].
- HALLIDAY, M.-A.-K., 1976, « Anti-Languages » in *American Anthropologist*, New Series, Vol. 78, n° 3, pp. 570-584. <http://www.jstor.org/stable/674418> [28/07/2008].
- HANSON, P.-W., 1993, « Reconceiving the Shape of Culture: Folklore and Public Culture » in *Western Folklore*, Vol. 52, n° 2/4, Theorizing Folklore: Toward New Perspectives on the Politics of Culture, pp. 327-344.
<http://www.jstor.org/stable/1500093> [12/07/2008].
- HARBI, M., 1980a, « Nationalisme algérien et identité berbère » in *Peuples méditerranéens*, n° 11, pp. 31-37.
- HARBI, M., 1980b, *Le FLN, mirages et réalités. Des origines à la prise du pouvoir (1945-1962)*, Jeune Afrique, Paris.
- HARBI M., 2007, « Culture et démocratie en Algérie : retour sur une histoire », *Le Mouvement Social* 2007/2-3, n° 219-220, pp. 25-34.
- HARRIS, R., 1993, *La sémiologie de l'écriture*, CNRS, Paris.
- HENTSCHEL, E., 1987, « Women's Graffiti » in *Multilingua: Journal of Cross-Cultural and Interlanguage, Communication*, 6.3, pp. 287-306.
- HIGOUNET, C., 1955, *L'écriture*, PUF, Paris.
- HILL, J.-H., 1998, « Language, Race, and White Public Space » in *American Anthropologist*, New Series, Vol. 100, n°3, pp. 680-689.
<http://www.jstor.org/stable/682046> [30/07/2008].
- HYMES, D., 1964, « Introduction: Toward the Ethnographies of Communication » in *American Anthropologist*, New Series, Vol. 66, n°6, Part 2, The Ethnography of Communication. pp. 1-34.
- HYMES, D., 1972, « Editorial Introduction to "Language in Society" » in *Language in Society*, Vol. 1, No. 1 (Apr., 1972), pp. 1-14, Stable URL:
<http://www.jstor.org/stable/4166666> [24/08/2010].

- HYMES, D., 1973, «An Ethnographic Perspective » in *New Literary History*, Vol. 5, n° 1, What Is Literature? pp. 187-201. <http://www.jstor.org/stable/468416> [29/07/2008].
- HYMES, D., 1974, *Foundations in sociolinguistics, an ethnographic approach*, Philadelphia University of Pennsylvania Press, Philadelphia.
- HYMES, D., 1991, *Vers une compétence de communication*, LAL, Les Editions DIDIER, Paris.
- ICHEBOUDENE, L., 2008, *Alger, Histoire d'une capitale*, Casbah Éditions, Alger.
- JEAN Y., CALENCE C., 1997, « Espaces périurbains : au-delà de la ville et de la campagne ? » In *Annales de Géographie*, t. 106, n° 596. pp. 389-413.
- JEFFERSON, R.-S., 1976, « Black Graffiti: Image and Implications » in *The Black Scholar*, pp. 11-19.
- JOHNSTONE, B., 2000, « The Individual Voice in Language » in *Annual Review of Anthropology*, Vol. 29, pp. 405-424. <http://www.jstor.org/stable/223426> [29/07/2008].
- JOLEAUD, L., 1933, *La Faune des gravures rupestres nord-africaines*, Librairie E. Nourry, Paris, pp. 1-8.
<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5805665w.r=.langFR> [17/05/2009].
- JORGENSEN, D.-O., GUARDABASCIO, P., HIGGINSON, C.-D. et alii, 1977, « Contents of Graffiti and Bumper Stickers as Measures of Political Behaviour » in *Perceptual and Motor Skills*, 45.
- JORGENSEN, D.-O., LANGE, C., 1975, « Graffiti Content as an Index of Political Interest » in *Perceptual and Motor Skills* n° 40, pp. 616-618.
- JOURNAL OFFICIEL DE LA REPUBLIQUE ALGERIENNE DEMOCRATIQUE ET POPULAIRE, Débats parlementaires, Assemblée Nationale Constituante*, 1963, Imprimerie officielle, Alger, n° 6, 1^{ère} année.
- JOURNAL OFFICIEL DE LA REPUBLIQUE ALGERIENNE DEMOCRATIQUE ET POPULAIRE, Débats parlementaires, Assemblée Nationale Constituante*, 1963, Imprimerie officielle, Alger, n° 44, 1^{ère} année.
- JUILLARD, C., 2007, « Le plurilinguisme, objet de la sociolinguistique descriptive » in *Langage et Société*, 2007/3-4, n° 121-122, pp. 235-245.

- JULIEN, C.-A., 1964, *Histoire de l'Afrique du Nord (Tunisie – Algérie – Maroc) de la conquête arabe à 1830*, Payot, Paris, p. 13.
- KATEB, K., 2003, « Population et organisation de l'espace en Algérie » in *Espace Géographique*, n° 4, pp. 311-331.
- KATEB, Y., 1994, *Le poète comme un boxeur, entretiens 1958-1989*, Seuil, Paris.
- KERBRAT – ORICCHIONI, C., 1980, *L'Enonciation – De la subjectivité dans le Langage*, Armand Colin, Paris.
- KERBRAT-ORECCHIONI, C., 1986, *L'implicite*, Armand Colin, Paris.
- KERROU, M., 1997, « Langue, religion et sécularisation au Maghreb » in *Diversité linguistique et culturelle et enjeux du développement*, Aupelf-Uref, Université Saint Joseph, Beyrouth.
- LABOV, W., 1976, *Sociolinguistique*, Minuit, Paris.
- LACHERAF, M., 1978, *L'Algérie, nation et société*, SNED, Alger.
- LACHMANN, R., 1988, « Graffiti as Career and Ideology » in *The American Journal of Sociology*, Vol. 94, n° 2, pp. 229-250. <http://www.jstor.org/stable/2780774> [14.01.2010].
- LACOSTE Y., 2007, « Enjeux politiques et géopolitiques de la langue française en Algérie : contradictions coloniales et postcoloniales », *Hérodote* 2007/3, n° 126, pp. 17-34.
- LAFORTUNE, F., 1993, *Le muralisme à l'Université*, Université Paris 8, Vincennes, (non-publié).
- LAMCHICHI, A., 2000, « Les jeunes Maghrébins, entre rhétorique islamiste et contraintes de la mondialisation » in *Agora*, n° 19, pp. 57-70.
- LAMIZET, B., 1992, *Les lieux de la communication*, Mardaga, Liège.
- LAMIZET, B., 2000, *Le sens de la ville*, L'Harmattan, Paris.
- LAMIZET, B., 2002, *Politique et identité*, Presses Universitaires de Lyon, Lyon.

- LAMIZET, B., 2003, « Identités et territoires urbaines, la ville, espace et communication » in BULOT, T., MESSAOUDI, L. (Dirs.), *Sociolinguistique urbaine (frontières et territoires)*, Cortil-Wodon, Editions Modulaires Européennes & Intercommunications, Belgique, pp. 303-333.
- LAMIZET, B., 2004, « Y a-t-il un “parler jeune” » in BULOT, T. (Dir.) « Les parles jeunes (pratiques urbaines et sociales) », *Cahiers de sociolinguistique*, n° 9, Presses Universitaires de Rennes, Rennes, pp. 75-98.
- LANG, M., 1976, « Graffiti and Dipinti » in *The Athenian Agora*, Vol. 21, Graffiti and Dipinti, Published by the American School of Classical Studies at Athens, Athens <http://www.jstor.org/stable/3601995> [27/09/2008].
- LAROUSSE, F., (dir.), 1997, *Plurilinguisme et identités au Maghreb*, Rouen, Publications de l'Université de Rouen.
- LE PAGE, R. & TABOURET-KELLER, A., 1985, *Acts of identity*, Cambridge, C.U.P.
- LEDEGEN, G., BULOT, T. (Dirs.), 2008, « Langues et espaces : normes identitaires et urbanisation (des catégories discursives et des villes) » in *Cahiers de Sociolinguistique 13*, (Nouvelle Série), Presses Universitaires de Rennes, Rennes, pp. 5-14.
- LEIMDORFER, F., 2005, « Des villes, des mots, des discours » in *Langage & société* 2005/4, n° 114, p. 129-146.
- LEVINSON, S.-C., 1996, « Language and Space » in *Annual Review of Anthropology*, Vol. 25, pp. 353-382. <http://www.jstor.org/stable/2155831> [14/07/2008].
- LEVITT, H., COLES, R., 1987, *In the Street: Chalk Drawings and messages, New York City, 1938-1948*, Durham, N. C., Duke University Press.
- LEVY A., 2005, « Formes urbaines et significations : revisiter la morphologie urbaine », *Espaces et sociétés* 2005/3, 122, pp. 25- 48.
- LEY, D., CYBRIWSKY, R. 1974, « Urban Graffiti as Territorial Markers » in *Annals of the Association of American Geographers*, 64.4, pp. 491-501.
- LEY, D., CYBRIWSKY, R., 1974, « Urban Graffiti as Territorial Markers » in *Annals of the Association of American Geographers*, Vol. 64, n° 4, pp. 491-505. <http://www.jstor.org/stable/2569491> [07/07/2008].

- LINDSAY, J., 1960, *The Writing on the Wall: An Account of Pompeii in its Last Days*, Frederick Muller Limited, London.
- Loi n° 08-19 du 15 novembre 2008 JORADP n° 63 du 16 novembre 2008.
<http://www.joradp.dz/HFR/Consti.htm> [19/02/2009].
- LOPEZ, F., 1999, « À la périphérie des villes : des traces écrites d'une communication intra-communautaire » in *LIDIL* n° 19, Lidilem, Grenoble, pp. 99-127.
- LOPEZ, F., 2000, « Environnement scriptural d'un quartier "plurilingue" de Grenoble : La Villeneuve » in CALVET, L.-J., MOUSSIROU-MOUYAMA, A. (Dir.), *Le plurilinguisme urbain*, Institut de la francophonie, Didier Erudition, Paris, pp. 255-268.
- MACDONALD, N., 2001, *The Graffiti Subculture: Youth, Masculinity and Identity in London and New York*, Palgrave, New York.
- MAGRI, S., 1993, « Villes, quartiers : proximités et distances sociales dans l'espace urbain » In *Genèses*, 13, 1993. L'identification. pp. 151-165.
- MAINGUENEAU, D., 1976, *Initiation aux méthodes de l'analyse des discours*, Hachette, Paris.
- MAINGUENEAU, D., 1987, *Nouvelles tendances en Analyse du discours*, Hachette, Paris.
- MAINGUENEAU, D., 1991, *L'analyse du discours. Introduction aux lectures de l'archive*, Hachette, Paris.
- MAINGUENEAU, D., 1996, *Les termes clés de l'analyse du discours*, Seuil, Paris.
- MAINGUENEAU, D., 1998, *Analyser les textes de communication*, Dunod, Paris.
- MAINGUENEAU, D., 1999, « Ethos, scénographie, incorporation » in AMOSSY, R. (Dir.), *Images de soi dans le discours, la construction de l'éthos*, Delachaux et Niestlé, Lausanne, pp. 75-100.
- MARÇAIS, G., 1937, *L'Afrique du Nord française dans l'histoire*, Éditions Archat, Paris.
- MARÇAIS, G., 1946, *La Berbérie musulmane et l'Orient au Moyen âge*, Éditions Montaigne, Paris, p.35.

- MARCELLESI, J.-B., GARDIN, B., 1974, *Introduction à la sociolinguistique*, Larousse, Paris.
- MARTINET A., 1982, « Bilinguisme et diglossie. Appel à une vision dynamique des faits », *La linguistique*, 1. pp. 5-16.
- MASQUELIER B., 2005, « Anthropologie sociale et analyse du discours » in *Langage & société* 2005/4, n° 114, pp. 73-89.
- MCLEAN, W.-P., 1990, «Graffiti» in *Encyclopedia Universalis*, Malesherbes, pp. 624-629.
- MEGTEF, K., 2008, « Ktibert el Hiout », OUSSEDIK, F. (Dir.), *Raconte-moi ta ville, essai sur l'appropriation culturelle de la ville d'Alger*, ENAG Éditions, Alger.
- MERCIER, E., 1888, *Histoire de l'Afrique septentrionale (Berbérie) depuis les temps les plus reculés jusqu'à la conquête française (1830)*, T.1, Ernest Leproux, Paris.
- MESSAOUDI, L., 2003, « Parler citadin, parler urbain. Quelles différences ? » in BULOT, T., MESSAOUDI, L. (Dirs.), *Sociolinguistique urbaine (frontières et territoires)*, Cortil-Wodon, Éditions Modulaires Européennes & Intercommunications, Belgique, pp. 105-135.
- MILIANI, H., 2000, « Savoirs inscrits, savoirs prescrits et leur expression symbolique en milieu urbain en Algérie. Le cas du rap », *VEI-Enjeux*, n°123, pp. 149-162.
- MILIANI, H., 2002, « Culture planétaire et identités frontalières À propos du rap en Algérie », *Cahiers d'études africaines* 2002/ 4, 168, pp. 763-776.
- MILIANI, H., 2004, « Variations linguistiques et formulations thématiques dans la chanson algérienne au cours du XXe siècle. Un parcours » in DAKHLIA, J., (dir.) *Trames de langues. Usages et métissages linguistiques dans l'histoire du Maghreb*, Paris, Maisonneuve et Larose, pp. 423-438.
- MILIANI, M., 2003, « La dualité français-arabe dans le système éducatif algérien » in, *Education et société plurilingue*, n° 15, pp. 17-31.
- MILIANI, M., 2004, «Les politiques linguistiques en Algérie: entre divergence et diversité » in, BOYER, H., (éd.), *Langues et contact des langues dans l'aire méditerranéenne. Pratiques, représentations, gestion*, Paris, L'Harmattan, pp. 211- 218.

- MILLET, A., 1998a, « La ville : un espace socio sémiotique » in LUCCI, V. (Dir.), MILLET, A. et alii, *Des écrits dans la ville, sociolinguistique d'écrits urbains : L'exemple de Grenoble*, L'Harmattan, Paris, pp. 25-42.
- MILLET, A., 1998b, « Les figures de l'écriture : contours, déplacements et métamorphoses des écrits licites » in LUCCI, V. (Dir.), MILLET, A. et alii, *Des écrits dans la ville, sociolinguistique d'écrits urbains : l'exemple de Grenoble*, L'Harmattan, Paris, pp. 57-98.
- MILLET, A., 1998c, « Les sphères de l'écrit » in LUCCI, V. (Dir.), MILLET, A. et alii, *Des écrits dans la ville, sociolinguistique d'écrits urbains : L'exemple de Grenoble*, L'Harmattan, Paris, pp. 43-53.
- MILON, A., 1998, « Tag, Graff, Rap : autres formes de communication urbaine » in *Urbanisme 299*, Paris, pp. 43-49.
- MILON, A., 1999, *L'étranger dans la ville - Du rap au graff mural*, Collection Sociologie d'aujourd'hui, PUF, Paris.
- MINDERHOUT, D., 1974, « Sociolinguistics and Anthropology » in *Anthropological Linguistics*, Vol. 16, No. 4 (Apr., 1974), pp. 168-176
- MOCKRIDGE, N., 1968, *The Scrawl of the Wild: What People Write on Walls--and why*, Cleveland and New York, The World Publishing Company.
- MOESCHLER, J., 1985, *Argumentation et conversation, éléments pour une analyse pragmatique du discours*, Hatier, Didier, Paris.
- MOESCHLER, J., REBOUL, A., 1994, *Dictionnaire encyclopédique de la pragmatique*, Seuil, Paris.
- MOREAU, M.-L. (Éd.), 1997, *Sociolinguistique, concepts de base*, Mardaga, Liège.
- MORSLY, D., 1996 « Alger plurilingue », *Plurilinguismes*, 12. pp. 47-80.
- MOUNIN, G., 1970, *Introduction à la sémiologie*, Collection Le sens commun, Minuit, Paris.
- MOUSSAOUI, A., 2001, « Du danger et du terrain en Algérie », *Ethnologie française* 2001/2, Tome XXXVII, pp. 51-59.
- New York Times, July 21, 1971, New York.

- NOUIRI, A., 1999, *Réussir mon mémoire*, ANEP, Alger.
- NOYAU, C., POURQUIER, R., 1985, *Communiquer dans la langue de l'autre*, Presses Universitaires de Vincennes, Vincennes.
- ONU, 2001, *Le millénaire urbain. Urbanisation : des faits et des chiffres*, La Session extraordinaire de l'Assemblée générale des Nations Unies consacrée à l'examen et à l'évaluation d'ensemble de l'application du Programme pour l'habitat, New York, 6-8 Juin 2001. www.un.org/french/ga/istanbul5/kit2.pdf [23/09/2009].
- ORLANDI, E.-P., 2001, « La ville comme espace politico-symbolique. Des paroles désorganisées au récit urbain » in *Langage & Société*, n° 96, pp. 105-127.
- OUAMARA A., 1986, « Analyse du discours nationalitaire algérien (1930-1954) » In *Mots*, n°13. Identités : Femme, Asie, Paris, Espagne, Algérie, Langue de bois. pp. 131-158.
- OUARAS, K., 2008, « Les graffiti algérois entre langues et discours, les murs qui parlent... » in BLANCHET, Ph., TALEB-IBRAHIMI, K., *Plurilinguismes et expressions francophones au Maghreb*, *Cahiers de linguistiques 34/1*, Éditions Modulaires Européennes, pp. 89-112
- OUARAS, K., 2009a, « Les graffiti de la ville d'Alger : Carrefour de langues, de signes et de discours » in *Insaniyat : Alger : une métropole en devenir*, n° 44-45, CRASC, Oran, pp. 159-174.
- OUARAS, K., 2009b, « Graffiti de la ville d'Alger : portrait d'inclusion et d'exclusion » in BASTIAN, S., BULOT, T., BURR, E. (Hg.), *Sociolinguistique urbaine et développement durable urbain (enjeux et pratiques dans les sociétés francophones et non francophones)*, Martin Meidenbauer, München, pp. 213-243.
- OUARAS, K., 2011, (à paraître) « *Languages and identities in Algeria* » in *12th Mediterranean Research Meeting (6-9 April 2011): Workshop 15 : Politics in the Middle East and North Africa: Toward the Invention of Tradition?* Florence, Italy.
- OUERDANE, A., 1987, « “La crise berbériste” de 1949, un conflit à plusieurs faces » in *Revue de l'Occident musulman et de la Méditerranée*, n° 44, Berbères, une identité en construction. pp. 35-47.
- OUSSEDIK, F. (Dir.), 2008, *Raconte-moi ta ville, essai sur l'appropriation culturelle de la ville d'Alger*, ENAG Éditions, Alger.

- PAGES, Y., 1998, *Sorbonne 68, graffiti*, Editions verticales, Paris.
- PARK, R.-E., 1915, « The City: Suggestions for the Investigation of Human Behavior in the City Environment » in *The American Journal of Sociology*, Vol. 20, n° 5, (Mar., 1915), pp. 577-612.
- PEIRCE, C.-S., 1978, *Écrits sur le signe*, Éditions du Seuil, Paris.
- PEIRCE, C.-S., 1992, *The Essential Peirce. Selected Philosophical Writings*, Vol. I, Indiana Univ. Press, Nathan Houser & Christian Klosel, Bloomington.
- PELON, M., 1997, « Le langage jeune en Italie » in *Langue française*, Volume 114, n° 1, pp. 114 – 122.
- PETEET, J., 1996, « The Writing on the Walls: The Graffiti of the Intifada » in *Cultural Anthropology*, Vol. 11, n° 2 (May, 1996), pp. 139-159
<http://www.jstor.org/stable/656446> [06/10/2010].
- PLATT, G.-M., WILLIAMS, R.-H., 2002, « Ideological Language and Social Movement Mobilization: A Sociolinguistic Analysis of Segregationists' Ideologies » in *Sociological Theory*, Vol. 20, n° 3, pp. 328-359.
<http://www.jstor.org/stable/3108615> [09/07/2008].
- PRASSE, K., 1972, *Manuel de grammaire touarègue (tahaggart) I*, Editions de l'Université, Ecriture, Copenhague.
- PRIETO L.-J., 1957, *Pertinence et pratique : essai de sémiologie*, Minuit, Paris.
- PRIETO, L.-J., 1975, *Études de linguistique et de sémiologie générales*, Droz, Genève.
- RACHIK, H., 2006, « Identité dure et identité molle » in *Revista CIDOB d'Afers Internacionals*, núm. 73-74, pp. 187-198.
- RADP, *Code pénal, selon les dernières modifications - Loi n°06-23 du 20 décembre 2006*, 2007, Belkeise, Alger.
- RAYMOND, A., 1981, « Le centre d'Alger en 1830 » in *Revue de l'Occident musulman et de la Méditerranée*, n° 31, pp. 73-84.
- REMY, J., VOYE, L., 1992, *La ville: vers une nouvelle définition*, L'Harmattan, Paris.

- RODRIGUEZ-ALCALA, C., 2002, « La langue comme problème urbain : le guarani à la campagne et dans l'espace public de la ville » in *Langage & société* 2002/3, n° 101, pp. 55-97.
- ROSSOMANDO, A., 1996, *Style: writing from the underground, (r)evolutions of aerosol linguistics*, Stampa Alternativa in Association with IGTimes, Italy
- SAFAR-ZITOUN, M., 2001, « Alger ou la recomposition d'une métropole » in *La pensée de midi*, 2001/1, n° 4, pp. 30-35.
- SAFAR-ZITOUN, M., TABTI-TALAMALI, A., 2009, *La mobilité urbaine dans l'agglomération d'Alger : Evolution et perspectives. Etude de cas. Rapport définitif*, International Bank for Reconstruction and Development, The World Bank.
www.planbleu.org/.../Mobilité_urbaine/Mob_Urb_Alger_rapport2009.pdf
 [03/03/2010].
- SALZMANN, Z., 1998, *Language, Culture & Society, An Introduction to Linguistic Anthropology*, Westview Press, Colorado.
- SEARLE, J.-R., 1996, *Les actes de langage*, Hermann, Paris.
- SECHREST, L., FLORES, L., 1969, « Homosexuality in the Philippines and the United States: The Hand-Writing on the Wall » in *The Journal of Social Psychology*, n° 79.
- SEMMOUD, N., 2003, « Les mutations de la morphologie socio-spatiale algéroise » in *Annales de Géographie*, T. 112, n° 633, pp. 495-517.
- SHEON, A., 1976, « The Discovery of Graffiti » in *Art Journal*, Vol. 36, n° 1, pp. 16-22. <http://www.jstor.org/stable/776110> [12/07/2008].
- SHUVAL, T., 1998, *La ville d'Alger vers la fin du XVIIIe siècle, population et cadre urbain*, CNRS, Paris.
- SILVERSTEIN, M., 1998, « Contemporary Transformations of Local Linguistic Communities » in *Annual Review of Anthropology*, Vol. 27, pp. 401-426.
<http://www.jstor.org/stable/223377> [28/07/2008].
- SOUIAH, S.-A., 1995, « Le bâti populaire dans les villes algériennes. Les nouvelles formes de ségrégation socio-spatiale » in *Les quartiers de la ségrégation : Tiers-Monde ou Quart-Monde ?* Editions Karthala, Paris, pp. 253-264.

- TABOURET-KELLER, A., 1993, « Des villes sans langues » in *Des langues et des villes*, Didier Érudition, Paris.
- TABOURET-KELLER, A., 1985, *Sociolinguistics in France: Current Research in Urban Settings*, International Journal of Sociology of Language, 54, Mouton, Berlin, New York, Amsterdam.
- TABOURET-KELLER A., 2005, « Plurilinguismes : vers une prise en compte de leur hétérogénéité et complexité », Avant-propos à Plurilinguismes, *La linguistique* n° 41. pp. 3-6.
- TAÏEB M., 1971, « La structure urbaine d'Alger : éléments pour les études urbaines en pays sous-développés » In *Annales de Géographie*, t. 80, n° 437. pp. 33-44.
- TALEB-IBRAHIMI, K., 1999, *Les Algériens et leur(s) langue(s)*, El Hikma Editions, Alger.
- TALEB-IBRAHIMI, K., 2004, « L'Algérie : coexistence et concurrence des langues » in *L'Année du Maghreb, Dossier : L'espace euro-méditerranéen*, n° 1, pp. 211-212.
- TERRENOIRE, J.-P., 1985, « Images et sciences sociales : l'objet et l'outil » in *Revue Française de Sociologie*, Vol. 26, n° 3, pp. 509-527.
- TODOROV, T., 1981, *Mikhaïl Bakhtine le principe dialogique suivi Ecrits du cercle de Bakhtine*, Seuil, Paris.
- TOURNIER, M., PLECY, A., 1964, *Brassai à propos de ses photographies des murs de Paris et de ses portraits (Interview)*, Office national de radiodiffusion télévision française.
<http://www.ina.fr/media/entretiens/video/I07334613/brassai-a-propos-de-ses-photographies-des-murs-de-paris-et-de-ses-portraits.fr.html> [15.02.2009].
- VAGNERON, F., 2003, « Le tag : un art de la ville (observation) », *Terrains & Travaux* 2003/2, n° 5, pp. 87-111.
- VAN-DIJK, T.-A., 1993, « Principles of critical discourse analysis » in *Discourse and society*, 4 (2), SAGE, London, pp. 249-283.
- VAN-DIJK, T.-A., 2008, *Discourse and Power*, Palgrave Macmillan, New York.
- VARGA, R., 2000, « Les écrits dans la ville : typologie » in *Communication et langages*, n° 124, 2^{ième} trimestre, pp. 106-117.

- VIALA, L., 2005, « Contre le déterminisme de la forme urbaine, une approche totale de la forme de la ville » in *Espaces et sociétés* 2005/3, 122, pp. 99-114.
- VION, R., 1998, « Du sujet en linguistique » in idem (Éd.), *Les sujets et leurs discours, énonciation et interaction*, PUP, Aix-en-Provence, pp. 189-201.
- VION, R., 2000, *La communication verbale*, Hachette, Paris.
- VULBEAU, A., 1990, *Du tag au tag*, IDEF, Alizé, Paris.
- WODAK, R., 1996, *Disorders of Discourse*, Longman, London.
- WODAK, R., REISIGL, M., 1999, « Discourse and Racism: European Perspectives » in *Annual Review of Anthropology*, Vol. 28, pp. 175-199.
<http://www.jstor.org/stable/223392> [29/07/2008].
- WOOLARD, K.-A., SCHIEFFELIN, B.-B., 1994, « Language Ideology » in *Annual Review of Anthropology*, Vol. 23, pp. 55-82.
<http://www.jstor.org/stable/2156006> [14/07/2008].
- YAKOUREN, 1980, *Algérie, quelle identité ? Séminaire de Yakouren*, Août 1980, Imedyazen, Paris.
- Zenati, J., 2004, « L'Algérie à l'épreuve de ses langues et de ses identités : histoire d'un échec répété » in *Mots. Les langages du politique* n° 74 | 2004, pp. 137-145.
- ZAGORIA, J. D., 1973, *The rise and fall of the movement of Messali Hadj in Algeria, 1924-1954*, Ph.D. Thesis, Columbia University, New York.
- ZIROTTI, J.-P., 2006, « Enjeux sociaux du bilinguisme à l'école », *Langage & société* 2006/2, n° 116, pp. 73-91.

Annexes

The New York Times

NEW YORK, FRIDAY, JUL. 21, 1971

'Taki 183' Spawns Pen Pals

Taki is a Manhattan teenager who writes his name and his street number everywhere he goes. He says it is something he just has to do.

His TAKI 183 appears in subway stations and inside subway cars all over the city, on walls along Broadway, at Kennedy International Airport, in New Jersey, Connecticut, upstate New York and other places.

He has spawned hundreds of imitators, including Joe 136, BARBARA 62, EEL 159, YANK 135 and LEO 136.

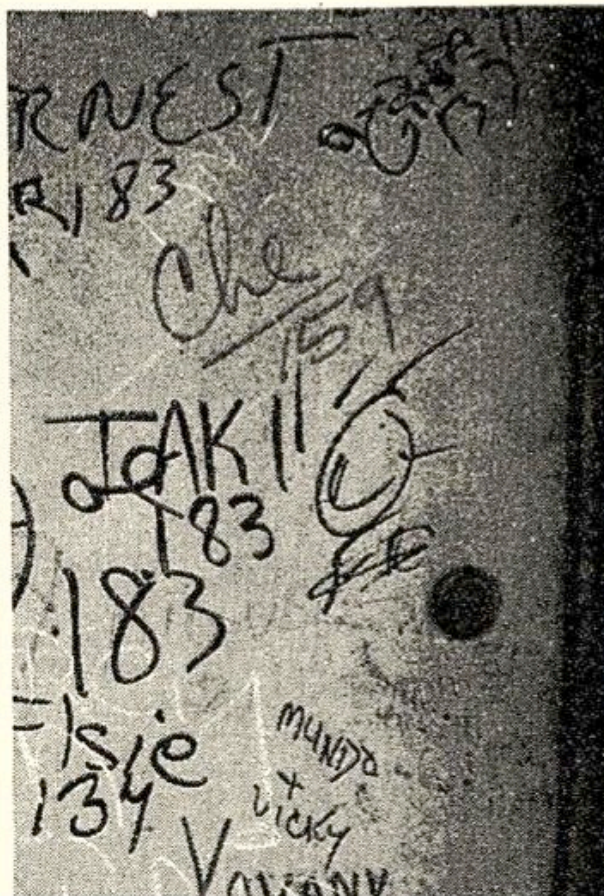
To remove such words, plus the obscenities and other graffiti in subway stations, it cost 80,000 man-hours, or about \$300,000, in the last year, the Transit Authority estimates.

"I work, I pay taxes too and it doesn't harm anybody," Taki said in an interview, when told of the cost of removing the graffiti.

And he asked: "Why do they go after the little guy? Why not the campaign organizations that put stickers all over the subways at election time?"

Withholds Last Name

The 17-year-old recent high school graduate lives on 183d Street between Audubon and Amsterdam Ave-



Les jeux sont (presque) faits

A Lausanne, le CIO vote pour les deux villes qui organiseront dans six ans les jeux d'été et d'hiver. (Pages 26 et 27.)

l'Humanité

Vendredi 17 octobre 1961

N° 12113/4.00 F

ORGANE CENTRAL DU PARTI COMMUNISTE FRANÇAIS

Un sondage IFOP-« Humanité Dimanche » qui fera date

LE PCF VU PAR LES FRANÇAIS

L'image des communistes et de leur parti est plus contrastée que certains veulent bien le dire. Loin d'être agonisant, il est perçu comme l'adversaire des inégalités. Près d'un tiers des Français ont une bonne opinion du PCF. Mais les vieux clichés ont la vie dure. (Page 8 et, page 3, l'éditorial de Charles Silvestre.)

**ROSA LUXEMBURG
FEMME DE CHAIR
ET DE REVE**



A l'occasion de la sortie du film de Margarethe Von Trotta, Gilbert Badia retrace le portrait de la révolutionnaire allemande. (Page 24.)

**21 : UN MARDI
EXCEPTIONNEL**

Les appels à la grève et aux manifestations se multiplient tant dans le secteur privé que dans le secteur public. (Page 10.)

**JERUSALEM :
GRENADES
CONTRE L'ARMÉE
D'OCCUPATION**

Un commando palestinien a attaqué, mercredi soir, un groupe de soldats israéliens à Jérusalem-Est, occupée depuis 1967. En représailles, l'aviation de Tel-Aviv a bombardé le Sud-Liban. (Page 14.)

**LE PREMIER
NOBEL NOIR**

L'écrivain nigérian Wole Soyinka reçoit le grand prix de littérature. (Page 25.)



LES MASSACRES DE 1961. *Paris, 17 octobre 1961 : 20.000 manifestants algériens. Près de 12.000 arrestations. De ce pont, beaucoup ont été précipités dans la Seine. Le 7 novembre, notre journal titre : « 60 cadavres d'Algériens noyés ou assassinés retrouvés en un mois à Paris. » Vingt-cinq après, « l'Humanité » se souvient : un hommage, des témoignages. (Pages 2 à 5.) (D.R.)*

